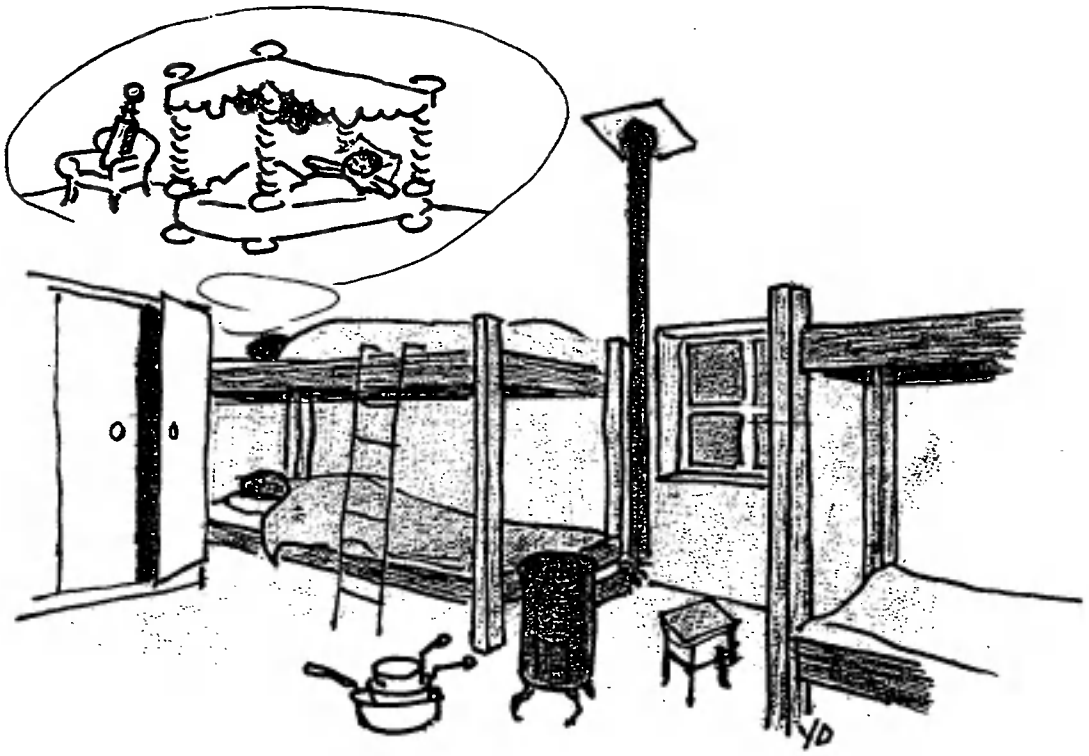
« la quille »

N° 34

ECOLE POLYTECHNIQUE
Art. VIII
§ 3
Sect. a
N°
ARCHIVES
Promotion 1943 c



PREMIERE PARTIE

******

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE

******

- Les cocons de la 43 C p 5
(La Rédaction)
- Hommage aux cocons de Stassfurt p 6
(J. Bourseau)
- Carnet rose p 8
(J. et R. Brin)
- A Marie et Vaillant p 11
(J. Raibaud)
- A Marseille, en 1941 / 42 p 13
(J. Raibaud)
- Revue de presse
  - Le Figaro du samedi 4 juin 43 p 14
  (R. Brin)
  - La Voix du Nord du vendredi 13 avril 45 p 15
  (R. Leneuf)
  - Le Berry du 4 octobre 93 p 16
  (A. Cauvin)
- A propos du livre "Passions" de JJ SS p 17
(P. Thévenin, P. Assens)
- Souvenirs (suite) : Valse viennoise p 24
(P. Thévenin, H. Pujol)

******

LES COCONS DE LA 43 C

Ce numéro bis de la Quille du cinquantenaire est dédié aux 39 cocons de la 43 C et plus spécialement aux 30 qui, par suite à leur appartenance à la classe 42, étaient soumis à l'obligation de faire leur STO en Allemagne.

Ils étaient 10 à Schönebeck et ils ont tous participé à nos activités, dans la mesure de leurs aptitudes : les Catalans, Assens et Henric, l'un poète et rugbyman, l'autre fakir (cf Point Gamma 1945) ; les Provençaux Aubert et Calloue, interprètes rêvés de Marcel Pagnol ; Favier, voisin de Nostradamus, et M. Pouget venu rejoindre son jumeau ; Pujol, dont l'amour des petites cuillères fut en fait une vocation tardive ; enfin les trois anciens du prytanée militaire, Gerbaud, Prat-Marca et Wicker, de tempéraments si différents, mais ayant, chacun à sa manière, le sens des responsabilités et de la discipline.

Deux d'entre eux nous ont quittés prématurément, trop discrètement, Gerbaud après un long séjour au Togo, Calloue au cours d'un voyage en Terre Sainte...

Mais ils sont toujours 10, si l'on compte les deux cocons d'adoption, Retourné, le rassembleur des cocons de Schönebeck et Stassfurt, et Deneri, qui a accepté de participer à ce numéro de la Quille, en écrivant le récit de sa survie dans les camps nazis.

A tous, la rédaction adresse remerciements et voeux de longue vie.

La Rédaction.

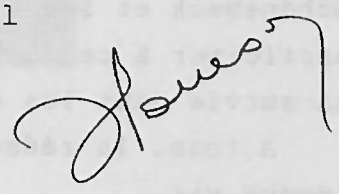
HOMMAGE AUX COCONS DE STASSFURT

Le 7 mars 1993

Je dédie aujourd'hui ce texte ,tel qu'il fut écrit ,naïf dans sa forme, sincère et vrai dans son fond à tous mes anciens Cocons de Stassfurt:

GRANGEORGE Philippe
BLAIVE Alphonse dit "FonFon"
CRETINON François
POUMIER Louis-Emile
CLAUSSE Robert dit "Le Crabe"
BOISSAYE Francis
GARANG Pierre

et surtout en mémoire de CHAMOUTON Daniel
AUBERT Emile



J.BOURSEAU
Junkers-Werkheim-Ost
Stassfurt

Le 19 Avril 1944

A mes cocons,

De quels nouveaux parfums avez-vous embaumé mon âme,ô vous ,mes chers camarades? J'ai le droit ,j'ai même le devoir de me le demander pour vous en remercier.

J'ai bu à longs traits toute l'humanité que vous versiez dans ma coupe de jeunesse.

J'ai dégusté ,comme un vin capiteux de chez nous, comme un produit supérieur de notre terroir, toute cette gamme subtile et magistrale de vos amours, de vos idées, de vos erreurs.

Vous êtes des hommes.

Vous avez vu d'autres hommes travailler, combattre,aimer,mourir(Toute la Vie!).

J'ai vu dans vos yeux les souffrances des autres devenir un instant les vôtres.

J'ai prêté l'oreille à vos chants de joie, de jeunesse et de foi..

J'ai mélé les fatigues de mon corps aux vôtres sur le sable, dans la fournaise des étés.

Dans vos jeux, j'ai roulé, étourdi dans la boue des automnes et la neige des hivers, comme l'animal traqué par la meute s'abandonne à la terre.

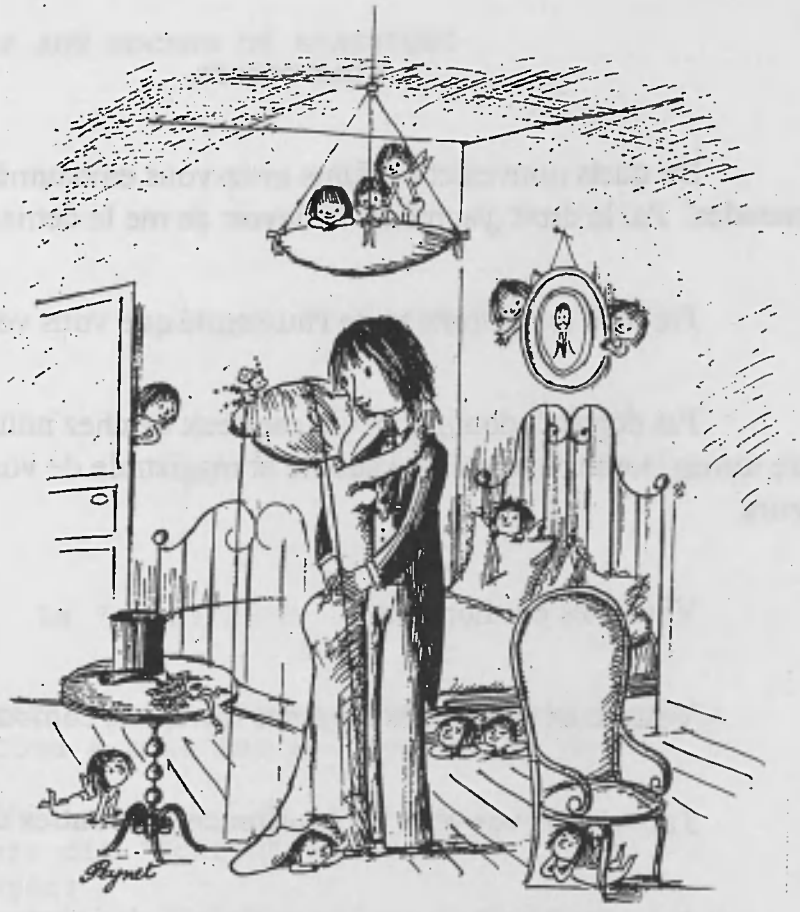
Vous m'avez entrainé, souvent, sur les chemins du Paradis Perdu, bordés des paysages et des êtres humains que nous aimons, que nous avions aimés: bordures de cyprès sur une route de Provence qui sont une joie pour ceux que le soleil accable, mais qui traitreusement infiltrent leur tristesse.

Comme autrefois, dans les monts de chez nous, quand , les jambes brisées, l'espoir fatigué de se heurter à un brouilllard sans issue, alors que plus rien n'avait un sens , nous débouchions au col, face à d'autres monts, face à d'autres vallées, face au soleil, et le vent d'en bas nous apportait déjà , lointaines, l'odeur piquante des étables, la senteur des bûches qui sèchent sous les auvents, le carillon éperdu des clochettes du troupeau.

Cet horizon immense sur la Vie , après le harassement d'une montée dans l'inconnu, vous m'avez guidé pour le découvrir.

CARNET ROSE

28 juin 92
Jacqueline et
Raymond Brin
fêtent
leurs noces d'or
*****
Leur voisin
Peynet
leur dédicace
la carte postale
"enfin seuls"
*****
Félicitations aux
toujours jeunes
époux !
****



Enfin seuls!

Musée Peynet, Antibes
Enfin seuls!
Dessin à l'encre de Chine
INV. PE 88.2.63

à Jacqueline
et Raymond. !

Bonne année
de tout ♡
Peynet

© Exclusivité Musée Peynet - Reproduction Interdite
Photo Bompuis - Imprimerie Triffi_Vence

25 juin 44

Bédoura se faisait l'interprète des cocons pour célébrer le second anniversaire de mariage

de Jacqueline

et

Raymond BRIN

IMPROMPTU

On m'est venu prier, hier au soir, sans façon,
Quand je me reposais de mon labeur austère,
De venir présenter, ce jour anniversaire,
Les voeux affectueux de trente deux cocons.
Mais je suis, vous savez, très timide et je n'ose
Dévoiler ma pensée comme chacun en prose.
C'est donc en vers boiteux que je vais essayer.
Ce sera court, il ne faut pas vous effrayer !
Lorsque vous prépariez, à Paris, vos bagages,
Nous restâmes deux mois en bon concubinage
Avec ce vieux Raymond, qui, d'un air paternel,
Jetait sur nos ébats des yeux de patriarche
Et prodiguait toujours ses laïus éternels.
Mais malgré tous nos soins afin que tout bien marche,
Nous l'avons vu languir, chiader comme un perdu
Et durant tout un jour il ne racontait plus
Que neuf ou dix ersatz d'histoires polissonnes,
Quand vous vîntes enfin par un beau soir d'automne...
Et Schönebeck changea du même coup d'aspect :
A table à la cantine, au bureau, au Tonhalle,
Jusqu'aux bains de Plotzky et même à l'Amicale,
Nos réunions ont pris un petit air sélect.

Et vous avez surtout, d'une chambre teutonne,
Malgré l'armoire verte où le rouge détone,
Fait, dés votre arrivée, avec des petits riens,
Un intérieur français où l'on reçoit très bien.
Sans doute aurais je_dû, pour un anniversaire,
Vous porter de bons voeux et des souhaits bien sincères
Nous avons oublié ces termes consacrés !
(J'ai même omis, je crois, d'être rasé de près)...
Depuis ces douze mois passés loin de la France,
Nous avons écaillé bien trop notre verni !
Je souhaite seulement, et je garde confiance,
Que beaucoup d'entre nous se trouvent réunis
L'an prochain, à Paris, dans un cadre français.
Et chacun portera dans son coeur un sourire,
Et chacun vous dira ce que je n'ai su dire,
Mais que tous aujourd'hui nous avons bien pensé !

25 juin 1944

Jacques BEDOURA

A MARIE ET VAILLANT

Ils nous ont quittés à un mois d'intervalle, Marie le 7.3.93, Vaillant le 18.4.93 .... Tous deux laissent un grand vide dans la communauté schönebeckoise.

Aussi différents qu'il est possible de l'être, ils ne passaient pas inaperçus dans les rôles auxquels ils s'étaient finalement identifiés.

Marie, c'était "Jean qui grogne". Redouté pour ses "saintes" colères, auxquelles étaient exposés ses voisins, au Werkheim puis en privé (cf la Quille No 33), il gagnait à être abordé en petit comité : on découvrait un garçon intelligent, réfléchi et sensible, qui cachait derrière une façade rugueuse beaucoup de pudeur et de timidité.

Privé de montagne dans ce plat pays, il pratiquait avec ardeur la randonnée et, s'il n'était pas un fervent des joutes oratoires, il participait régulièrement à la rédaction et à l'illustration de la Quille. Ses dessins et ses récits pleins d'humour restent parmi les meilleures pages de notre journal.

Déjà malade lors de la préparation de la Quille No 33, il avait accepté de participer à l'illustration de ce numéro. Il avait même commencé, pour la Quille No 34, une bande dessinée sur le départ à bicyclette vers la France. Quelques dessins retrouvés dans ses affaires illustrent le récit de Leneuf (voir la quille du délégué). Le dessin qu'il m'offrit à Noël 44 (voir "le premier Schanz") lui fut inspiré par les récits "idylliques" de notre séjour à Bocholt....

Vaillant, c'était "Jean qui rit". Avec son complice Bédoura, il préparait poèmes, chansons, numéros de fantaisie pour animer les fêtes coconnales puis celles de l'Amicale.

Inoubliable,son "Vase Brisé" à la manière de ....(31 décembre 44).

Dans la Quille et pour les grandes occasions, il ne dédaignait pas d'aborder des thèmes philosophiques ou religieux, sans que la gravité du sujet masque son optimisme naturel et sa gaieté.

Sa participation aux tournois de handball et aux entraînements d'athlétisme était toujours acquise. A Plötzky, il sillonnait les lacs coconnaux de son puissant crawl, avant de se joindre aux cocons qui reprisaient leurs chaussettes !

Il était aussi un pilier de l'Entraide, jouant notamment un rôle important dans les relations avec les "pyjamas".

Désigné pour le deuxième Schanz, il improvisa une infirmerie pour notre Hundertschaft, avant d'être officiellement consacré infirmier à Hiddingsel. C'est lui qui m'accueillit à mon retour de l'hôpital de Dorsten et qui me prit en charge au sens propre et au figuré pendant la longue marche vers Wesel.

Les années professionnelles et son veuvage prématuré n'altérèrent ni son courage ni son optimisme. Il aborda la retraite avec de nombreux projets de bénévolat et, s'il bouda notre pèlerinage à Schönebeck, il accueillit le No 33 de la Quille avec enthousiasme.

Lors de notre dernier entretien téléphonique, il me dit son intention de rédiger un article pour le présent No, dans lequel il voulait développer un thème en forme de boutade : "Le bilan du STO n'est pas totalement négatif...Il nous a, au moins, préparés à une retraite active...."

J. Raibaud

A MARSEILLE, EN 1941 - 42 .....

Poggi (44)

Vidal (44)

Apert (42A)

Cahn (43B)

Court (43A)

Petit (42C)

Denizet (42C)

Durand (43B)

Benard (42A)

Chevalier (42C)

Raibaud (42C)

Vimal (42B)

Iorgeré (43A)

Marie (42C)

Jaume (42C)

Bloch (43A)

Roure (42C)

..... Roure était l'enfant chéri de la Taupe Convers

REVUE DE PRESSE

IL Y A 40 ANS

L'HISTOIRE
selon la presse de l'époque

SEMAINE DU 28 MAI AU 3 JUIN 1943

UNE IMPORTANTE DÉCISION GOUVERNEMENTALE

Tous les jeunes gens de la classe 1942 devront aller travailler en Allemagne

ainsi que les non-exemptés des classes 1940 et 1941

Les Français nés dans le dernier trimestre 1919 suivront le sort de la classe 1940

Aucune dispense pour les étudiants

Vichy. — Le travail français en Allemagne ne prend tout son sens que si on le considère comme l'effort volontaire accompli par notre pays pour retrouver la place qui doit être la sienne, dans une Europe à la reconstruction de laquelle il aura collaboré. Cet effort a déjà abouti à la libération de 100 000 prisonniers et à la transformation du statut de 250 000 autres. La contribution française à la défense commune du continent nous vaudra, on le sait, d'autres avantages. C'est dire l'importance que le gouvernement attache à un tel problème, dont le président Laval et le Gauleiter Sauckel ont, tout récemment, souligné la portée devant les représentants de la presse à Paris. Ce problème fait, d'ailleurs, l'objet de négociations constantes entre les autorités françaises et allemandes.

A l'heure où de nouvelles opérations concernant la main-d'œuvre en Allemagne sont en cours, marquant une nouvelle étape dont la France ne manquera pas de retirer le bénéfice, et tandis que beaucoup d'inexactitudes et d'interprétations malveillantes ont été répandues à ce sujet, il importe de préciser les conditions dans lesquelles s'effectuent ces opérations.

Au début d'avril dernier, il a été décidé, entre les gouvernements français et allemand, que 220 000 travailleurs français partiraient pour l'Allemagne avant le 30 juin.

Le souci dominant du gouvernement a toujours été d'assurer de la façon la plus équitable la répartition entre tous les Français des charges résultant du travail en Allemagne.

On sait que trois classes, les classes 1940, 1941 et 1942, ont été appelées par le Service du travail obligatoire. D'une part, un grand nombre de jeunes appartenant à ces classes, notamment les agriculteurs, les fonctionnaires de police, les pompiers, les cheminots ont bénéficié de dérogations. D'autre part, une fraction seulement des jeunes gens appelés est partie pour l'Allemagne.

Le nouvel effort auquel notre pays doit consentir pour assurer son avenir appelait de nouvelles méthodes. Il eût été, en effet, profondément injuste de faire appel à des hommes plus âgés et souvent chargés de famille. C'est ainsi que la gouvernement a été amené à prendre, en ce qui concerne le départ des travailleurs français pour l'Allemagne, des mesures nouvelles.

Les dérogations dont bénéficiaient précédemment un grand nombre d'entre eux s'expliquaient par la nécessité de conserver, dans certains secteurs de la vie française, la main-d'œuvre indispensable. Certes, cette nécessité subsiste. On verra plus loin que des mesures ont été également prises par le gouvernement pour y faire face. Mais il apparaîtra à tous les Français qu'en l'occurrence, le principe de justice devait passer avant tous les autres. Il est normal que les hommes les plus jeunes, les moins chargés de famille, et à qui aucun sacrifice n'a encore été demandé, soient les premiers à partir.

En conséquence, tous les jeunes gens de la classe 1942, sans exception, devront partir pour l'Allemagne.

Pas d'embusqués, d'insoumis, de déserteurs

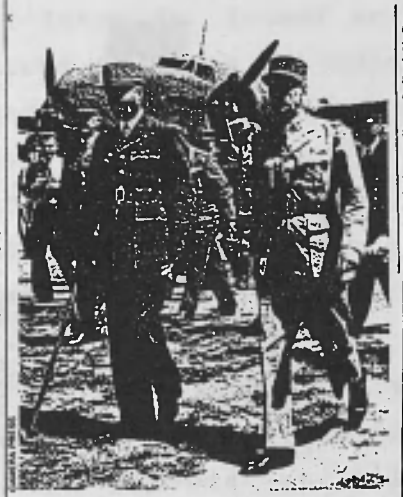
Le gouvernement est décidé à ne tolérer ni embusqués, ni insoumis, ni déserteurs.

Ces mauvais Français, qu'ils en soient sûrs, ne seront pas les « profiteurs » de ceux qui font honnêtement leur devoir.

Chacun doit faire preuve de discipline et de dévouement. Le devoir civique n'est pas moins impérieux que le devoir militaire. Le gouvernement a voulu — et les mesures qu'il vient de prendre en sont la preuve — que celui-là s'accomplisse dans le même esprit de justice que s'accomplissait autrefois celui-ci.

Ainsi, l'égalité ne sera pas un vain mot. C'est au surplus, l'avenir même de la France qui est en jeu.

La rencontre entre Giraud et de Gaulle a eu lieu à Alger



Le général Giraud accueille de Gaulle à Alger.

***Alger.* — Radio-Maroc a annoncé que de Gaulle est arrivé à l'aérodrome d'Alger et qu'il a été reçu par Giraud.**

Alger. — Selon l'*United Press*, l'ex-général de Gaulle s'est mis d'accord avec l'ex-général Giraud. Cependant, le premier a immédiatement fait savoir qu'il continuerait à appliquer le programme des « *Français combattants* » en ce qui concerne l'élimination de certains éléments des postes gouvernementaux. Il a déclaré en outre que, conformément à l'avis du Comité national français, Giraud ne pourrait pas être à la fois commandant en chef et membre du Comité exécutif. « *La tradition française*, a dit de Gaulle, *s'oppose à ce qu'un chef politique soit commandant en chef des armées françaises. Cela s'applique à tous les généraux, y compris moi-même.* »

L'*United Press* ajoute que les « *deux généraux ont fait de grands efforts pour se montrer conciliants, mais qu'ils apportaient personnellement peu de chaleur* ». Néanmoins, il ne fait pas de doute qu'ils sont décidés à s'entendre, quelles que soient leurs convictions politiques personnelles.

Tanger. — L'agence dissidente d'Alger annonce qu'une identité de vues a été établie cet après-midi entre Giraud et de Gaulle.

De Gaulle est arrivé à Alger ce matin à 11 h 55.

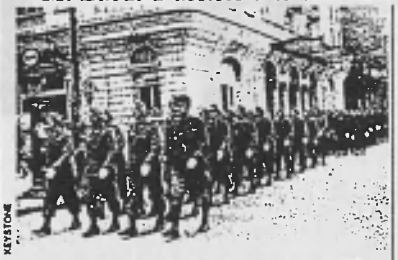
Le correspondant de l'agence *Reuter* souligne le caractère dramatique de la rencontre. Etaient présents, outre Giraud, les envoyés britanniques et américains.

Le général Georges rejoint la dissidence

***Radio-Alger* annonce que le général Georges a quitté secrètement la France et s'est rendu en Afrique du Nord où il s'est rallié aux dissidents. Le général Georges était le commandant de l'armée française du nord-est en 1939.**

Une cérémonie en l'honneur des volontaires français en Tunisie

M. Laval a assisté à la remise des décorations



KEYSTONE

Une section de la Légion des volontaires défile.

Vichy. — Deux cérémonies ont eu lieu, à Vichy, devant le monument aux morts, en l'honneur des combattants de Tunisie.

La première a consisté en un défilé de délégations précédées par la musique des Chantiers de la Jeunesse et le glorieux fanion de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme, que suivaient les élèves aspirants de l'école des cadres de la L.V.F.

De nombreux officiers de marine, de l'armée de l'air et de l'infanterie ayant appartenu à la mission française en Tunisie y ont assisté. Deux grandes couronnes en fleurs naturelles ornées de rubans tricolores sur lesquels on pouvait lire : « *Les Jeunes des chantiers* », « *La Milice* » et « *La L.V.F.* », « *A leurs morts* », ont été déposées au pied du monument aux morts. M. de Brinon, ambassadeur de France, secrétaire d'État, assistait à la cérémonie.

La seconde réunion en l'honneur des combattants de Tunisie, au cours de laquelle des décorations ont été remises, a été présidée par M. Pierre Laval, en présence d'une grande foule.

Y assistaient également les représentants des ambassades d'Allemagne et d'Italie et des armées allemande et italienne en France. C'est le général Bridoux, secrétaire d'État à la Défense, qui a décoré les nouveaux promus : les capitaines de frégate Boyeresses et Yvan du Jonchay ; le lieutenant-colonel aviateur Christian du Jonchay, le capitaine Dupuis, faits officiers de la Légion d'honneur, et les capitaines Schialer, Euzières, Demessine et le commissaire lieutenant Bouneix, puis un enseigne de vaisseau a lu les citations à l'Ordre de la nation.

NOTRE FLOTTE D'ALEXANDRIE A CÉDÉ A LA FAIM

Vichy. — La flotte française d'Alexandrie, placée sous les ordres de l'amiral Godefroy, depuis trois ans qu'elle mouille dans le port égyptien, a subi les pressions incessantes des Anglais, auxquelles se sont ajoutées celles des Américains. Depuis quelques mois, ces pressions avaient pris la tournure d'un abominable chantage à la famine. Les équipages français, véritables captifs des Anglais, étaient privés de toute solde, les banquiers d'Alexandrie ayant reçu l'interdiction de négocier les traites que l'amiral Godefroy tirait sur le Trésor.

Le gouvernement français, à maintes reprises, tenta, par l'intermédiaire de la Suisse et de la Turquie, de faire transférer les devises indispensables. Mais le gouvernement anglais a toujours empêché ce transfert. C'est ainsi que nos marins n'ont pu ni toucher leur solde ni procéder à l'achat des vivres nécessaires à leur subsistance. Depuis quelques semaines, ils étaient réduits à la condition la plus misérable. On apprend, d'après une dépêche de source anglaise, qu'ils viennent de cesser la longue et tenace résistance qu'ils opposaient aux pressions dont ils étaient l'objet.

Depuis le début de la guerre

Les Japonais ont coulé 332 navires de guerre anglo-américains

Tokio. — Le Grand Quartier Général impérial nippon et le ministère japonais de la Marine ont publié un communiqué conjoint pour annoncer les succès de la marine impériale nippone depuis le début de la guerre pour la plus grande Asie jusqu'à ce jour.

La marine japonaise a coulé ou endommagé 505 navires de guerre ennemis et détruit 4 826 avions ennemis, sans compter ceux abattus par les forces de l'armée.

Le total des navires de guerre ennemis coulés s'élève à 332 contre 173 endommagés, ce qui fait un total de 505.

Le total des navires autres que les unités des marines de guerre ennemies qui ont été coulées ou endommagées par les forces navales impériales nippones est de 484.

D'autre part, le total des navires de guerre capturés est de 9, tandis que le nombre des autres navires ennemis capturés s'élève à 503 pour un tonnage global de 220 000 tonnes.

Rappelons que *le Figaro* avait cessé de paraître le 10 novembre 1942 et ne retrouverait ses lecteurs qu'à la Libération. Ce que nous reproduisons ici est donc extrait de la presse qui paraissait sous contrôle et souvent au service de l'ennemi occupant tout le territoire national.

6me Année — 1 fr. 50
Vendredi 13 Avril 1945
8, Place Général-de-Gaulle
LILLE
Téléph. 391.46 à 391.48 LILLE

LA VOIX DU NORD

QUOTIDIEN RÉGIONAL
Président du conseil de gérance : Jules HOUCKE
Directeur-rédacteur en chef : Léon CHADÉ

LES BLINDÉS AMÉRICAINS ONT FRANCHI L'ELBE

Pour activer le retour de nos absents

8.000 prisonniers arriveront par avion, en France, ce vendredi

Des convois aériens chaque jour, à Paris et en Province

Les prisonniers reviennent en France, pas en assez grand nombre malheureusement, car les armées libératrices songent d'abord à faire la guerre et il est bien évident qu'elles s'occupent en premier lieu de leurs ressortissants. Toutefois, on se rend compte qu'elles font leur possible.

On peut dire que, jusqu'à présent, 500.000 Français ont été libérés : 350.000 par les Alliés dans l'ouest de l'Allemagne et 150.000 par les Russes.

50.000 seulement ont été rapatriés. Les autres sont ravitaillés et reçoivent des soins en attendant qu'ils regagnent leur patrie.

Le passage des ponts du Rhin est interdit. Les alliés concentrent les libérés dans certaines régions ou certains camps. Il ne semble pas jusqu'à présent qu'on se soit préoccupé de relever leurs noms.

La mission française de rapatriement ne peut intervenir dans cette partie de l'Allemagne. Seules, des missions restreintes de liaison suivent les armées. L'U.N.R.R.A se préoccupe du ravitaillement et de la santé des camps.

Il est certain qu'environ 150.000 Français ont été libérés par l'avance russe. Les rapatriements ont commencé par bateaux venant d'Odessa.

Le général de Lattre se préoccupe, avec le concours du ministère, de diriger au plus tôt vers la patrie les Français libérés par leurs compatriotes. Ce sont ceux qui nous reviendront les premiers.

En Allemagne non encore occupée par les alliés, ou bien les camps n'ont pas été repliés, et dans ce cas il n'y a pas de changement. Les aviateurs alliés en connaissent l'emplacement et ne les bombardent pas. Ou bien ils ont déménagé, les camions de Croix-Rouge interviennent alors pour ravitailler les prisonniers dans la mesure du possible.

Dès à présent, sur le seul front d'une armée, 1.500 rapatriés arrivent en moyenne par jour transportés par avion. Huit mille sont attendus vendredi sur les aérodromes de la région parisienne. Bientôt, des convois aériens arriveront également en province. Les armées alliées n'ont aucun intérêt à conserver de grosses masses de ressortissants français qu'elles doivent nourrir et soigner.

L'organisation française a démarré. Un peu plus tard, il est vrai. Les Centres sont prêts sur les frontières et s'améliorent chaque jour.

***

A la suite d'un accord conclu sous les auspices de la Croix-Rouge internationale, plus de 15.000 prisonniers civils, vieillards, femmes et enfants seront rapatriés en échange de prisonniers civils allemands. Un convoi de 299 femmes rapatriées de Ravensbrück est déjà arrivé en Suisse.

D'autre part, 1.030 femmes, enfants et vieillards qui avaient été déportés en Italie, sont arrivés à Annecy, ainsi que 56 évadés d'Allemagne, prisonniers ou S.T.O.

21.000 prisonniers politiques délivrés

Les Américains viennent de libérer un camp de concentration à Ellersburg, au Nord-Est d'Erfurt où se trouvaient 21.000 prisonniers politiques.

Le président Roosevelt meurt subitement

Weimar, Schweinfurt, Rastatt, Baden-Baden occupées

Des troupes alliées auraient été parachutées à Brandebourg, à 33 kilomètres à l'ouest de Berlin. A. P.

Il semble que nous soyons entrés dans la phase finale de la bataille d'Allemagne, celle qui verra la Wehrmacht s'effondrer définitivement sous les coups conjugués des forces alliées de l'Ouest et de l'Est séparées l'une des autres par 120 km. La foudroyante percée des chars américains qui vient de les amener sur l'Elbe et au sud de l'Elbe après une avance de 150 kilomètres en 48 heures, ne tardera pas, en effet, à avoir sa réplique sur le front de l'Oder. Toutes les dépêches qui nous parviennent confirment, en effet, l'imminence de l'attaque soviétique, pour laquelle Joukov et Koniev disposeraient de moyens matériels considérables. Que la rencontre des deux offensives s'effectue à Berlin, à Leipzig ou ailleurs, peu importe : les forces allemandes coupées en deux, rejetées en partie vers la Mer du Nord et la Baltique, en partie vers l'Allemagne du Sud, ne s'en trouveront pas moins réduites au sort qui fut celui de tous les « hérissons » : la capitulation à plus ou moins brève échéance.

L'Elbe franchie

Le fait important de la journée d'hier a été le franchissement de l'Elbe par la 2e division blindée, en un point qui n'est pas précisé encore, mais qui peut se placer aussi bien au nord qu'au sud de Magdebourg, le fleuve ayant été atteint à Wolmerstadt et à Schoenebeck, de part et d'autre de la ville. Quant à celle-ci il n'a pas été précisé si elle était ou non aux mains des Américains mais le fait importe peu. L'essentiel est que les chars alliés se trouvent à 90 km. de Berlin, sans autres obstacles devant eux que les lacs de la région de Brandebourg.

Au sud de la pointe dessinée par la poussée sur Magdebourg, d'autres formations blindées ont dépassé la ligne Halberstadt-Hoym-Aschersleben-Calbe et sont à 50 km. de Halle et 70 de

L'EX-COMMISSAIRE CENTRAL DE LILLE

- 15 -

le Berry - 4 octobre 93

Chantiers de la jeunesse : une rue du souvenir à Bruère

Les Groupements 32 et 203 des chantiers de la jeunesse ont désormais une rue qui porte leurs noms à Bruère-Allichamps, où séjournèrent dans la région, entre 1941 et 1944, près de dix mille jeunes de vingt ans.

Georges BERTHOD, ancien chef de groupement, et Georges GRAPTON ont dévollé la plaque portant le nom de la rue

Dépôt de gerbe au monument aux Morts de Bruère

ENTRE 1940 et 1944, nombreux ont été les jeunes gens de la zone libre à fréquenter les Chantiers de la Jeunesse. Ils avaient alors 20 ans. Ces Chantiers de la Jeunesse étaient l'équivalent du service militaire actuel.

En 1940, l'armée était dissoute et la France se trouvait divisée en deux zones, l'une libre, l'autre occupée. La ligne de démarcation passait d'ailleurs dans le Cher, entre Bourges et St-Amand. Il était impossible pour les jeunes gens de retourner, sans risques, en zone occupée. C'est pour trouver une solution à leur situation qu'ont été créés, les « Groupements de Jeunesse », dans lesquels ils effectuèrent un « stage » de 6 mois.

Le regroupement de ces hommes donna au Général de La Porte du Theil, qui en fut chargé, l'idée d'établir en zone libre (dont l'administration échappait aux autorités allemandes), un Service National d'une durée de 8 mois, dont l'objectif fut de donner à tous les jeunes français de zone libre et d'Afrique du Nord « **un complément de formation physique, civique et morale, destinée, le moment venu, à leur permettre de prendre rapidement place dans l'Armée** ».

Dans la région de Bruère, La-Celle, Uzay-le-Venon, Bigny, Dun et notamment au lieudit « Chateaufer », fut créé le Groupement 32, puis le 203 (environ 2 500 hommes), qui séjournèrent entre 1941 et 1944.

Encadrés par des officiers de l'armée française dissoute, les jeunes gens mobilisés, palliaient ainsi au manque de « bras » consécutif au départ de nombreux prisonniers, et effectuaient divers travaux agricoles ou forestiers (remise en culture des terres en friches, production de bois et de charbon de bois pour alimenter les gazogènes..).

Bon nombre de ces jeunes après avoir effectué leur temps réglementaire de huit mois, dans les Chantiers de la Jeunesse ont pris le maquis pour rejoindre la Résistance. D'autres ont constitué l'unité « Chantier » du 1er régiment d'Infanterie, qui prit une part active dans la libération du Cher.

Messe présidée par Mgr Plateau

Dimanche, les anciens des Groupements 32 et 203 se sont retrouvés – plus de cinquante ans après – pour inaugurer une rue de la commune de Bruère-Allichamps, pour laquelle le maire, Georges Grapton (ancien des Chantiers de la Jeunesse) et son Conseil Municipal avaient donné leur accord.

Cette journée du souvenir débuta par une messe concélébrée en l'église de La Celle-Bruère, par Mgr Plateau, Archevêque de Bourges, le Père Chalet, curé de Meillant et un prêtre, ancien des Chantiers de la Jeunesse.

Après le lever des couleurs et un dépôt de gerbe au Monument aux Morts de Bruère, Georges Berthod, ancien Chef du Groupement 32, et Georges Grapton, maire de la commune, dévoilèrent la plaque portant le nom de « rue des Groupements 32 et 203 Chantiers de la Jeunesse française », en présence de MM. l'ingénieur-général Henriet, président national de la SAMCJF (Société des Amis des Musées des Chantiers de la Jeunesse française), Adolphe Lauroy, adjoint au maire de St-Amand, représentant Serge Vinçon, les maires des communes environnantes, le Major Gautier, commandant adjoint la compagnie de gendarmerie de St-Amand, et des porteurs de drapeaux.

Au cours du vin d'honneur, le maire Georges Grapton, rappela que durant plus de trois ans, ce sont près de 10 000 hommes venus de toutes les régions de France qui ont apporté leur jeunesse dans la région de Bruère, « **pour les populations locales, vous symbolisiez la France** ».

Pour l'ancien chef du Groupement 32, « **on s'est efforcé de donner à ces jeunes une condition physique et morale dans la discipline** ».

La plaquette d'honneur des Chantiers fut remise aux maires de Bruère et d'Uzay-le-Venon, et la médaille des Chantiers à Mgr Plateau, aux maire de La Celle et de Bigny-Vallenay, où avait lieu ensuite un repas amical.

G. D.

A PROPOS DU LIVRE "PASSIONS" DE JJ SS

Notre cocon JJ SS a publié récemment un livre de souvenirs, "Passions", dans lequel il éprouve le besoin, pour donner plus de relief à son odyssée personnelle, de flétrir les cocons qui seraient "volontairement" partis en Allemagne.

Plus respectueux des mobiles qui ont dicté à chacun une ligne de conduite, nous saluons son choix courageux, tout en relevant les assertions sommaires, voire inexactes qu'il a exprimées au sujet de l'Ecole et de ses cocons.

Thévenin nous fait part ci-après des remarques que lui a inspirées ce livre.

Assens, au nom de la 43 C, rétablit la vérité.

La Rédaction

LE SENTIMENT DU POETE

Dans la Quille, Callot, Raibaud et Thévenin
De leur exil teuton ont raconté l'histoire.
Sur la "strasse" d'antan projetant leur venin,
Ils l'ont éclaboussée d'un flot diffamatoire...

La voici maintenant rétablie dans sa gloire
Par un "quarante trois" excellent écrivain,
Pilote valeureux, homme d'état notoire,
Qui vit ses passions au fil de ses bouquins.

Regardant ses cocons d'un oeil plein d'indulgence,
Il rejette le poids d'un faux-pas apparent
Sur les affreux bourgeois que furent leurs parents.

De "La Thurne" pourtant négligeant l'influence,
Comment peut-il parler du drame tout entier :
Ni JJ ni SS n'ont été aux Chantiers !

P. Thévenin, 4 mai 93

LA REACTION DU PROSATEUR

L'autre jour, passant dans un magasin à grande surface, mes yeux sont tombés sur un livre écrit par notre camarade Jean-Jacques Servan Schreiber, intitulé "Passions" et publié dans la collection du Livre de Poche sous le numéro 4335.

Pour une trentaine de francs, j'ai acheté ce bouquin dont je ne saurais trop vous recommander la lecture.... On en a vraiment pour son argent.

Ceux qui s'intéressent à la grande histoire seront passionnés par l'évocation de certaines heures cruciales de la IVème et de la Vème. Ceux qui préfèrent la petite et qui apprécient Guy Breton y trouveront des détails sur le comportement et les charmes intimes de certaines égéries de la République.

Pour ma part, je me bornerai à quelques commentaires sur les débuts de l'ouvrage, où notre camarade évoque sa Taupe, son entrée à l'X, son évasion de la France vers les USA, sa vie là-bas, son retour au pays et ses débuts dans la carrière journalistique. Il nous y parle aussi de ses relations familiales, d'une manière qui rappelle celle de notre camarade Saint Gil, dans un livre dont ce dernier nous octroya aimablement d'excellents extraits, lors de la journée du cinquantenaire de la promo à Cheverny.

Nous apprenons que notre camarade JJ SS aurait exprimé à Christian Beullac, un de ses condisciples de Taupe, son désir de prendre la quille, n'ayant aucune envie d'aller, au titre du STO, encadrer de jeunes travailleurs français en Allemagne dans les usines nazies...

Certes, JJ SS a pris une sage décision en quittant la France en 1943 : comme bien d'autres cocons, il avait de bonnes raisons pour craindre le pire de la part du gouvernement d'alors et des Allemands. L'évasion par l'Espagne était un acte courageux : la police de Vichy veillait, les passeurs n'étaient pas toujours sûrs, les SS et leurs dobermanns rôdaient le long de la frontière, l'accueil

des Espagnols n'était pas spécialement chaleureux et il y avait au bout la perspective d'en découdre avec l'effroyable machine de guerre allemande ou avec les Japonais qui ne faisaient pas de prisonniers...

A noter en passant les illusions que se faisait notre cocon sur les fonctions d'encadrement qui lui auraient été confiées outre Rhin, s'il était né en 22 et si donc il avait été soumis au STO en Allemagne. Au mieux, il aurait été "technischer Zeichner", peut-être "technische Hilfskraft", ou "Hilfsmonteur" (1), "Schanzarbeiter" (2), au pire soumis au traitement réservé aux "Terroristen" (3) et de toute façon exposé aux "Terrorangriffe" qui n'épargnaient ni les prisonniers ni les requis français. (4) Peut-être aurait-il pu aussi se livrer à des actions patriotiques ou humanitaires à l'instar des centaines de milliers de Français qui, dans la Résistance ou à leur poste de travail, en France ou en Allemagne, ont participé à leur manière à la lutte contre le nazisme.

Faut-il suivre notre camarade JJ SS, quand il relate les conditions dans lesquelles les cocons de la 43 partirent rejoindre leurs anciens de la 42 ? Quels sont les gars de la 43 qui lui relatèrent les événements auxquels il ne participait pas, puisqu'il avait pris la quille ?

A l'en croire, le gouverneur de l'Ecole aurait, courageusement mais à demi-mots, incité les gnass de la 43 à prendre la poudre d'escampette et leur aurait, dans ce but, octroyé quelques jours de permission. N'ayant pas compris

(1) Notre cocon Marest fut "Hilfsmonteur" à Fritzlar, où son travail consistait à faire le plein d'huile dans les moteurs d'avions.

(2) Raibaud et d'autres, à la fin de la guerre.

(3) Sort réservé à Deneri, après une arrestation arbitraire.

(4) Calvin, son camarade de Taupe, mort pour la France à Magdeburg et le frère de Thévenin, dans un Oflag atteint par un bombardement.

les clins d'oeil de la "strasse", les cocons se présentèrent tous à l'issue de leur congé pour le grand départ. JJ SS impute cette conduite fâcheuse à l'influence néfaste des parents des intéressés, bourgeois bornés.

Pour ce qui concerne le départ de la 42, le point a été fait dans le numéro 33 de la Quille. Il appartient aux cocons de la 43 de dire ce qui s'est réellement passé au cours de l'été 43 entre eux et la "strasse". Peut-être, n'ayant pas subi le complément de formation morale, civique et professionnelle dispensée aux Chantiers, n'ont-ils rien compris au double langage, subtil et alambiqué, des responsables d'alors....

Notre camarade JJ SS est décidément un champion de l'évasion : admirateur de la discipline US "de modèle prussien" (sic), vers laquelle ses origines germaniques le font pencher, il n'apprécie guère la discipline française. Epinglé par le Général Béthouard pour s'être présenté au wagon restaurant de l'Arlberg-express (5) en "tenue de permission" (re-sic) il fut prié de regagner Carva pour y prendre les arrêts, mais il jugea indigne d'obtempérer et il s'enfuit dans la montagne autrichienne en galante compagnie.

Rentré quand-même à l'X 15 jours plus tard, il est expédié pour deux mois au "petit château" d'où il s'évade en faisant le "Béta". Et si mes souvenirs sont bons, ce brave cocon, facilement repérable dans sa tenue d'aviateur n'était

(5) Il se trouve que Houssay, Callot, Pujol, Claverie et moi voyageâmes dans le même train que JJ SS, mais pas dans la même classe... Et nos ressources financières ne nous permettaient pas d'aller au wagon restaurant : " Pénizé némamé moc " (nous n'avons pas beaucoup d'argent), comme disait Houssay en Tchèque. Notre tenue réglementaire et cravatée nous avait permis d'échapper aux foudres du terrible Général.... Claverie avait "nablaté" un voyage d'étude en Tchécoslovaquie pour aller retrouver une jeune fille tchèque avec laquelle il avait correspondu quand nous étions à Schönebeck et qui devait devenir Madame Claverie.

guère plus visible à l'Ecole que notre camarade Mangenot, qui resta convoqué pendant deux mois au "Binet de Ser" sans s'y manifester...(6)

Aussi, que faut-il penser des directeurs de journaux brésiliens qui lui tinrent à peu près ce langage : "Vous avez quitté la France pour de Gaulle, puis vous êtes resté enfermé entre les murs de Polytechnique ! "

Mauvaise information ou galéjade ?

P. Thévenin

(6) "Je veux réunir la compagnie", avait dit notre "pithène" à l'adjudant et celui-ci avait répondu : "Mon capitaine, essayez donc d'abord de réunir Mangenot !" D'où la convocation au Binet de Ser citée ci-dessus.

LA MISE AU POINT D'UN 43 C

"Extraits - souvenirs" du discours prononcé à l'Ecole Polytechnique, pour la réception de la promotion 43 (STO) le samedi 21 août 43 par le Gouverneur René Claudon (X PC 1911)

****

Messieurs,

Mes chers camarades

"J'ai grand plaisir à vous accueillir dans notre Ecole Polytechnique et je vous félicite d'avoir réussi votre entrée dans cette Ecole prestigieuse qui, si longtemps, a été au bout de tant de vos rêves !

Hélas ! Aujourd'hui, ce n'est pas la Terre Promise qui vous attend, mais la terre d'exil !

Dans quelques jours, requis par le Service du Travail Obligatoire, vous allez partir en Allemagne, dans des usines d'aviation, avec un titre de "Jeune Ingénieur", sous contrat établi par un protocole d'accord entre l'Ecole Polytechnique et les autorités du Reich.

Il vous appartient de considérer cette contrainte comme une obligation de solidarité nationale envers les ouvriers et les paysans de France de votre classe d'âge.

Vous allez vivre des moments difficiles, mais je vous demande de ne pas participer à ce sacrifice du bout des doigts ou du bout des lèvres (sic).

Engagez-vous totalement dans la vie communautaire qui sera la vôtre, côtoyez d'autres milieux moins favorisés que ceux dont vous êtes issus (?), et, si possible, appliquez-vous à enseigner et à diffuser l'essentiel de vos connaissances.

Quant à la situation de l'Allemagne dans le conflit, ne vous laissez pas entraîner dans des aventures qui relèveraient plutôt du romanesque que de la gloire.

Soyez grands seigneurs devant la contagion et laissez le soin aux bombes anglaises et américaines de détruire le potentiel de guerre allemand !

Vous allez retrouver là-bas les camarades de la promotion 42, qui sont partis après leur service dans les Chantiers de Jeunesse. Mon fils, Jacques Claudon, votre camarade de promotion, y est déjà lui aussi... (1)

Je vous reverrai, avant votre départ...."

*****

Les cocons de la 43 sont donc partis le vendredi 3 septembre 43, à 20 h, de la gare de l'Est, salués par le commandant Cassagneau et les chefs de groupe. Ils se sont éparpillés dans les usines allemandes, Messerschmitt à Augsbourg, Junkers à Dessau, Aschersleben, Halberstadt, Fritzlar et Schönebeck/Elbe (10 cocons)....

(1) On apprit, en 44, le rapatriement en France de Jacques Claudon....Paix à son âme !

EPILOGUE DU SEJOUR A SCHÖNEBECK

Affectueusement accueillis par leurs anciens, (réception par le Géné le 15 septembre 43 dans la baraque 751/5), ils vont vite s'intégrer à cette communauté d'X de 20 ans, qui refusaient de renier en exil leur honneur et leurs espérances !

Et ces "fils mal éduqués d'une bourgeoisie décadente !" - comme dirait JJ SS - vont alors vivre 19 mois de leur jeunesse en otages inutiles d'une Allemagne perdue, au service d'entraide de ceux qui connurent un sort pire, apportant, sans héroïsme, leur piètre contribution à la défaite du Reich, dans l'illusoire sabotage des activités industrielles imposées par le STO.

Témoins lucides des tourbillons de l'Histoire entraînant un grand peuple vers sa déchéance, ils se sont enrichis d'une expérience humaine unique pour le futur de leur vie.

Leur grand mérite à été de fonder une admirable fratrie, aux amitiés solides, qu'ils souhaitent accompagner jusqu'à leur dernière Quille, celle de l'ultime Vérité, entre la gloire de la Lumière et la désespérance du Néant....

Paul Assens (11.11.93)

VALSE VIENNOISE

5 Octobre 1944 - 15 Décembre 1944 (1)

Au cours de l'été 1944, les bureaux de la firme Heinkel avaient été surlecutés par un bombardement allié et cette firme qui construisait le Volksjäger (petit chasseur monoplace monoréacteur ressemblant dans ses formes à un V1) avait demandé un coup de main à Junkers pour ne pas prendre trop de retard dans ses activités.Tonton avait donc choisi ses meilleurs éléments pour les envoyer à Vienne (Autriche), " prêter main forte au confrère dans la panade" . (Je cite).

C'étaient:

Herr Röhling, Sous-chef de bureau (dont on a fait mention par ailleurs).

Herr N... (j'ai oublié son nom) chef de groupe des dessinateurs.

Martin, technischer Zeichner (non X).

Pujol, technischer Zeichner(X 43).

Thévenin, technischer Zeichner (X 42).

Bédoura, technische Hilfskraft(X 42).

Herr N. avait une quarantaine d'années et il devait sans doute au fait qu'il était grand manitou dans le parti (SA, SS ?) de n'être pas allé sur le front de l'est taquiner le Touloupe. De temps en temps, il nous parlait politique dans le but de nous convertir aux "idées nouvelles",sans grand succès bien sûr; nous lui expliquions que le Führer avait tracé dans " Mein Kampf" un programme auquel il s'était toujours tenu et que ce programme sympa pour les Allemands ne présentait pas pour les Français des perspectives très réjouissantes. Ce point de vue, exprimé certes avec prudence, ne nous avait pas attiré son animosité, ce qui, comme on le verra plus loin, fut bien utile dans une circonstance délicate.

Donc, ce 5 octobre, munis des Ausweis nécessaires, nous prîmes le train pour Vienne.

(1) Dates figurant sur le carnet de route de Raibaud.

Riches des marks indispensables, vu la pénurie qui régnait dans les magasins, nous nous étions offert un voyage en 1ère classe.

A notre arrivée à Vienne, nos connaissances en Allemand nous firent prendre pour des ressortissants du grand Reich, et à ce titre, nous fûmes logés dans un hôtel avec de vrais lits, de vrais draps, de vraies couvertures.

Pour nous, on avait fait place nette en expulsant de l'hôtel quelques Bulgares, Roumains, Serbes ou Croates plus ou moins collabos qui y logeaient après s'être réfugiés à Vienne, terme de leur fuite devant les Russes. Après tout, tant pis pour ces fils des Balkans !

Je partageais ma chambre avec Martin. Ce dernier, tout heureux du confort inattendu qui lui était offert, avait défait sa valise et rangé soigneusement son contenu dans l'armoire de la chambre. Plus prudent, Pujol s'était contenté de suspendre ses vêtements dans son armoire et pour ma part, encore plus méfiant, j'avais tout laissé dans ma valise. Je pensais que cela faciliterait notre départ au moment où les Allemands, s'apercevant que nous n'étions pas "Reichsangehörige", nous expulseraient de notre thébaïde à notre tour.

En fait notre arrivée à Vienne coïncida avec l'arrivée des Superforteresses venant d'Italie.Les Américains commençaient à semer leurs bombes, parmi lesquelles, au dire des experts allemands se trouvaient de dangereux " Blind-gänger" (des bombes à retardement) en fait des bombes foireuses.

Et c'est ainsi que deux ou trois jours après notre arrivée, nous rentrâmes, en revenant du travail, dans un hôtel dénablaté, surlecuté, rendu inhabitable par l'explosion d'une bombe qui avait en outre mis à mal les locataires réfugiés dans la cave lors du bombardement.

Nous récupérâmes nos valises et Martin refit la sienne avec ses effets couverts de poussière. Allemands et "Gastarbeiter" furent relogés dans une école équipée de châlits. Dans la cour se trouvait un campement de Serbo-Croates: les hommes de la tribu entonnaient tard dans la nuit des chants bachiques, et les femmes, dés l'aube, prenaient

le relais avec des hymnes religieux. Dans cette école, le séjour fut bref: les Allemands s'aperçurent enfin que nous n'étions pas des compatriotes et nous fumes expédiés pour le couchage dans un camp de baraques en bois, analogue à ce que nous avions connu à Schönebeck et aux chantiers et qui se trouvait dans une lointaine banlieue Est de Vienne.

Bédoura, en tant que technische Hilfskraft, bénéficiait de beaucoup de liberté pour circuler dans Vienne, ce dont il ne se priva pas et il ne partageait guère les activités de ses deux autres cocons qui bossaient à la planche à dessin.

Pour ce qui nous concerne, Martin,Pujol et moi, la vie s'organisa. nous prenions le tram vers 6 heures du matin; il nous menait au centre de Vienne. Les bureaux de Heinkel étaient installés dans un ancien grand magasin " Esders" qui était situé Marie Hilfersstrasse, en montant à droite. Nous faisions le même travail qu'à Schönebeck de 7h du matin à 10h du soir. A midi, on allait déjeuner dans un restaurant situé non loin du "Ring" en sous-sol; le soir, si mes souvenirs sont bons, on nous servait une soupe au bureau. Evidement, ce n'étaient pas les 40 heures !

Au travail, j'emmenais avec moi une petite valise contenant un minimum de survie, précieux et irremplaçable : chaussures, chemises, quelque nourriture, outils de travail (compas). Cette valise ne me quittait pas; je l'emmenais avec moi lors des alertes de plus en plus fréquentes, dans l'immense Bunker en béton armé surmonté de la Flak, qui avait été construit en guise d'abri dans le centre de la ville. Dans l'abri, la radio diffusait au bon peuple les lieux de chute des bombes et cela provoquait des réactions d'angoisse ou de désespoir chez nos voisins de l'abri qui avaient des parents ou des amis dans les zones atteintes. Pendant ce temps, indifférent à ce qui se passait autour de moi, assis sur ma précieuse valise, je bouquinais un roman à l'eau de rose, don du brave Général Calvel , ou je tapais un carton avec quelques acolytes en attendant que l'alerte passe.

Jusqu'à la fin de 1944, Vienne avait été relativement épargnée par les bombes. Par ailleurs, le Führer avait tendance à ménager les Viennois en les caressant dans le sens

du poil. A Vienne régnait une certaine abondance: le blackout n'était pas aussi sévère qu'ailleurs, on trouvait même des places de concert. Le Prater, sorte de luna-parc, était en activité ; c'était une véritable Babel où pas un soldat de la Wehrmacht n'aurait osé s'aventurer.

Malgré ce traitement de faveur, les Viennois, sentant venir la fin, manifestaient un certain opportunisme et cherchaient partout les moyens de se dédouaner. Bédoura les entendit plusieurs fois lui confier " Croyez-vous, ces Allemands qui nous occupent depuis bientôt dix ans ...!

Notre emploi du temps chargé ne nous laissait guère le loisir, à Martin, Pujol et moi de profiter des charmes de Vienne. Un dimanche après midi, nous décidâmes cependant de faire un peu de tourisme. Nous prîmes donc le tram jusqu'à son terminus situé dans un jardin public où la lie de la population immigrée, principalement balkanique, se livrait (ce que nous ne savions pas) à toutes sortes de trafics crapuleux et illicites.

Au moment où nous descendions du tram, la place fut encerclée par une foule de schupos et de soldats en armes qui procédèrent à une rafle dans laquelle je me trouvai pris. Martin, rasant les murs réussit à se défiler. Quant à Pujol, il échappa au Schupo qui l'interpellait en lui lançant un "Was?" guttural qui le fit prendre pour un Prussien de pure race, insoupçonnable de tout trafic prohibé. Il fila et, à ses dire, il court encore !

Je me trouvai conduit, en compagnie d'une foule interlope et sous bonne escorte, dans un parc où on nous occupa à creuser des tranchées. Puis, on nous annonça que ce n'était qu'un hors d'oeuvre et qu'on nous avait programmé un petit voyage touristique en wagons à bestiaux, direction Budapest, pour ériger des défenses contre les Russes qui avançaient vers la ville. Perspective peu attrayante, car la quille soviétique était loin d'être aussi sympa que la quille U.S. chère à Raibaud et autres " Schanzarbeiter" volontaires.

Après quelques heures de terrassement, nous vîmes une certaine agitation se produire du côté de nos gardiens. Peu après survint Herr N... flanqué de Martin. Il vitupérait en brandissant une carte attestant de ses hautes fonctions

dans le parti. Il expliquait au chef des gardes qu'il était "unerhört" (inouï) d'avoir arrêté sans discernement des gens de mon espèce, chevilles ouvrières de la victoire. Il prononça même le mot de sabotage ... Accusation grave qui pouvait avoir de bien fâcheuses conséquences pour celui qui en était l'objet (2). Le chef de garde ne se le fit pas dire deux fois et je fus libéré aussi sec avec les honneurs de la guerre.

Nombreux furent les fils des Carpathes, mes compagnons d'infortune, qui tentèrent de me suivre, mais ils furent repoussés sans ménagement par les Schupos qui se vengèrent sur eux de la bévue qu'ils avaient commise à mon égard.

Sans l'initiative heureuse de Martin et l'intervention énergique du Nazi N... mes os blanchiraient peut-être actuellement dans la Puszta à l'Est de Budapest !

Pour me remettre de cette aventure, je quittai le centre de Vienne, qui présentait de réels dangers, pour aller me détendre dans le parc de Schönbrunn en mangeant quelques Brötchen. Les émotions , ça creuse, et depuis le matin je n'avait rien dans l'estomac.

Les autres faits marquants de notre séjour à Vienne furent :

- L'incendie de baraques du camp sous l'effet de bombettes au magnésium, ce qui justifia à mes yeux la politique de la valise vade-mecum.

- La soirée d'adieux d'un dessinateur français de Heinkel un peu dingue, qui, poussé par des besoins d'argent (à quoi cet argent pouvait-il bien lui servir ?), s'était enrôlé dans la L.V.F. Nous avions cherché à le dissuader de ce projet farfelu et dangereux, mais il avait signé son engagement, palpé et écorné la prime de plusieurs milliers de Marks qui l'accompagnait. Ses grands besoins d'argent me furent confirmés par le fait qu'il brada à des prix exorbitants des effets civils qui ne lui étaient plus d'aucune utilité puisqu'il allait être affublé de l'uniforme de la L.V.F. Je lui achetai pour 300 Marks un pantalon de

(2) Voir nota à la fin de l'article.

golf de couleur fauve bien utile pour remplacer celui que je portais et qui était usé jusqu'à la corde. Ce pantalon, que j'ai ramené en France m'a longtemps servi pour bricoler dans mon jardin.

Mais revenons à la soirée d'adieux du fana L.V.F.: Olga, sa petite amie avait eu la délicate pensée de réunir pour un magnan de départ quelques compagnons de travail de son Jules et quelques sémillantes copines Viennoises. Après le dîner, arrosé hélas d'une seule bouteille de vin blanc, les jeunes autrichiennes auraient volontiers organisé une petite sauterie, mais il n'y avait pas de musique ad hoc à la radio, pas de phono, et nous n'avions pas encore profité des utiles enseignements du professeur Moutin. Nous étions jeunes et nous ne savions pas. Bacchus, peu généreux, avait été un mauvais ministre de Vénus; on savait enfin que la Gestapo voyait d'un mauvais oeil les familiarités entre Aryennes et Latins... bref, la soirée tourna court et nos aimables hôtesses ont dû garder un souvenir mitigé de la fameuse galanterie française. Le retour au camp, qui nous fit parcourir de nombreux kilomètres à pied après le couvre feu, fut un peu angoissant, mais ne posa finalement pas de problèmes.

Nous regagnâmes Schönebeck vers le 15 Décembre et Raibaud nota dans son journal quelque chose comme " Nos Viennois sont de retour de leur séjour en Autriche; ils n'ont pas l'air enthousiastes " Je lève l'ambiguïté de ce commentaire en précisant que, pour ma part du moins, c'est au séjour et non au retour que s'applique le manque d'enthousiasme.

P. Thévenin, avec la collaboration de Bédoura et de Pujol.

. *Note 2 :Dans l'Allemagne Nazie,en temps de guerre, il n'était pas recommandé d'être accusé de sabotage, même si celui-ci résultait d'une bévue involontaire comme en témoigne l'anecdote qui suit :*

Dans les avions les éléments constructifs du fuselage vont bien souvent par paires " énantiomorphe" (Symétrie de

miroir) et il suffit, pour avoir le dessin de l'outil de fabrication de la pièce de gauche de tirer à l'envers le calque définissant l'outil de fabrication de la pièce de droite. D'où économie de travail et de temps. Mais le procédé ne marche évidemment pas si les pièces à fabriquer ne sont pas rigoureusement symétriques.

L'erreur fut commise une fois au bureau de dessin du Presswerk sans que personne ne s'en aperçoive, depuis l'humble dessinateur jusqu'au chef de bureau. Pour avoir utilisé à contre-temps le truc du "calque à l'envers", un outil non conforme fut fabriqué et des pièces inadaptées produites en série. C'est au montage que l'on s'aperçut que ces pièces ne s'intégraient pas au reste de la structure de l'avion.

Cela fit grand bruit dans Landernau (Pardon dans Schönebeck!) et tout le monde trembla quand Herr Moritz le chef de bureau, revint d'une conférence chez le Directeur sur cette sombre affaire... où il dit avoir entendu parler de sabotage.

Herr Zimmermann en particulier, le chef du contrôle qui avait laissé passer cette grosse bourde, était dans ses petits souliers. Heureusement pour lui les choses en restèrent là et il en fut quitte pour la peur.

DEUXIEME PARTIE

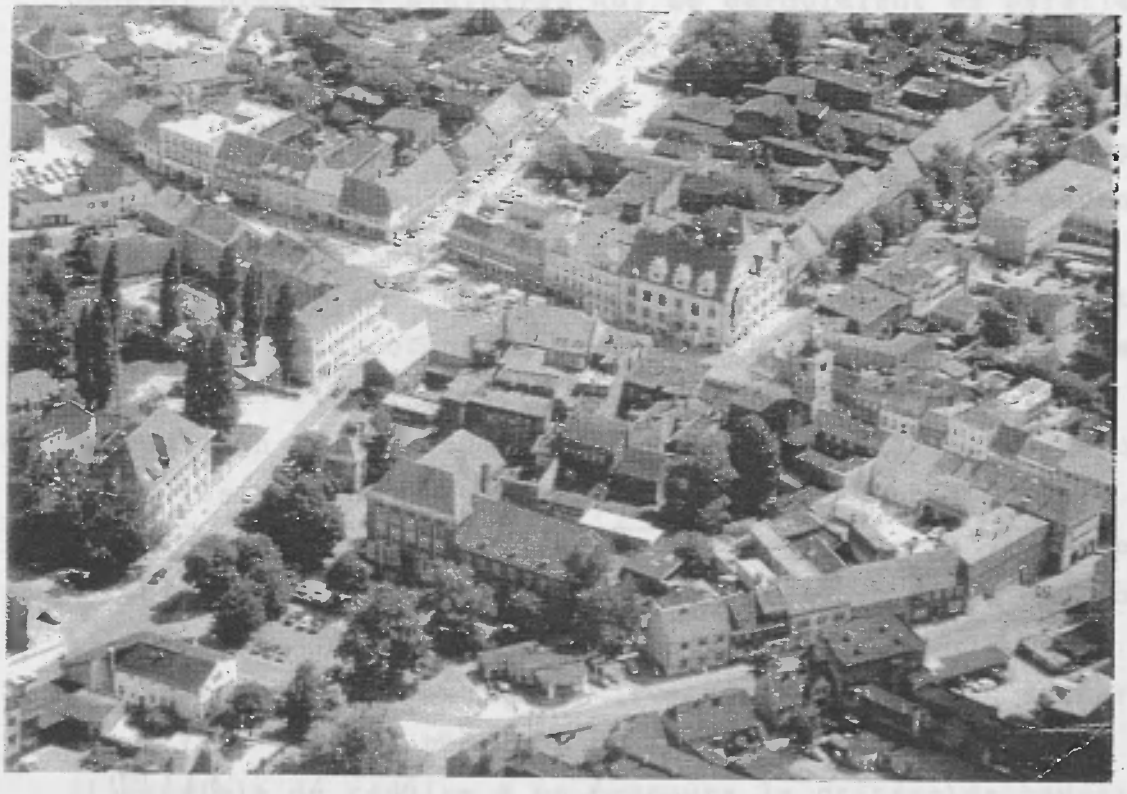
******

DE L'ELBE AU RHIN, CARNETS DE STO.

I. SCHÖNEBECK.

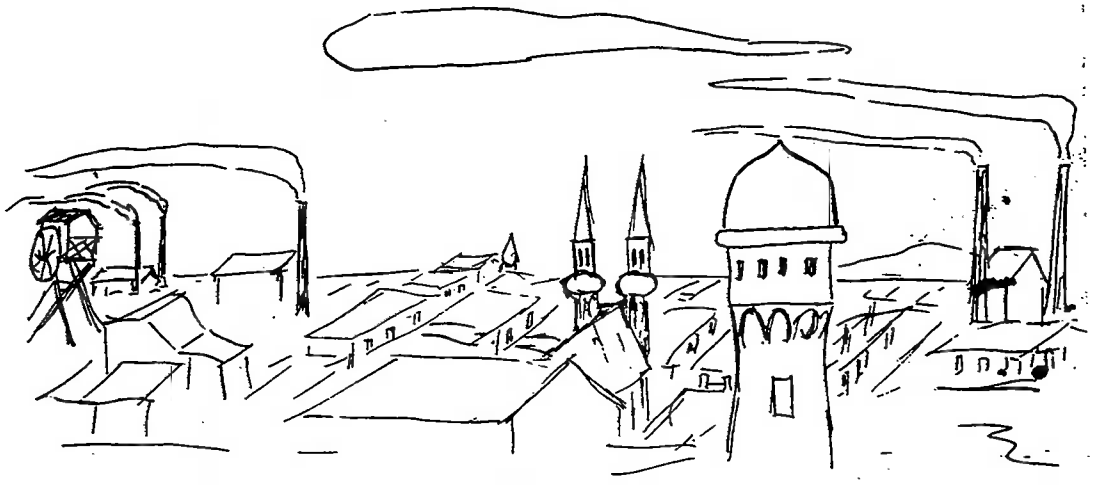
1 - Introduction.	p 33
2 - Le départ.	p 35
3 - Le FEPLA.	p 41
4 - Le Werkheim.	p 58
5 - L'intendance.	p 68
6 - Le cadre de vie coconnal.	p 75
7 - L'Amicale.	p 87
8 - Randonnées et voyages.	p 99

J. Raibaud (septembre 92 - août 93)

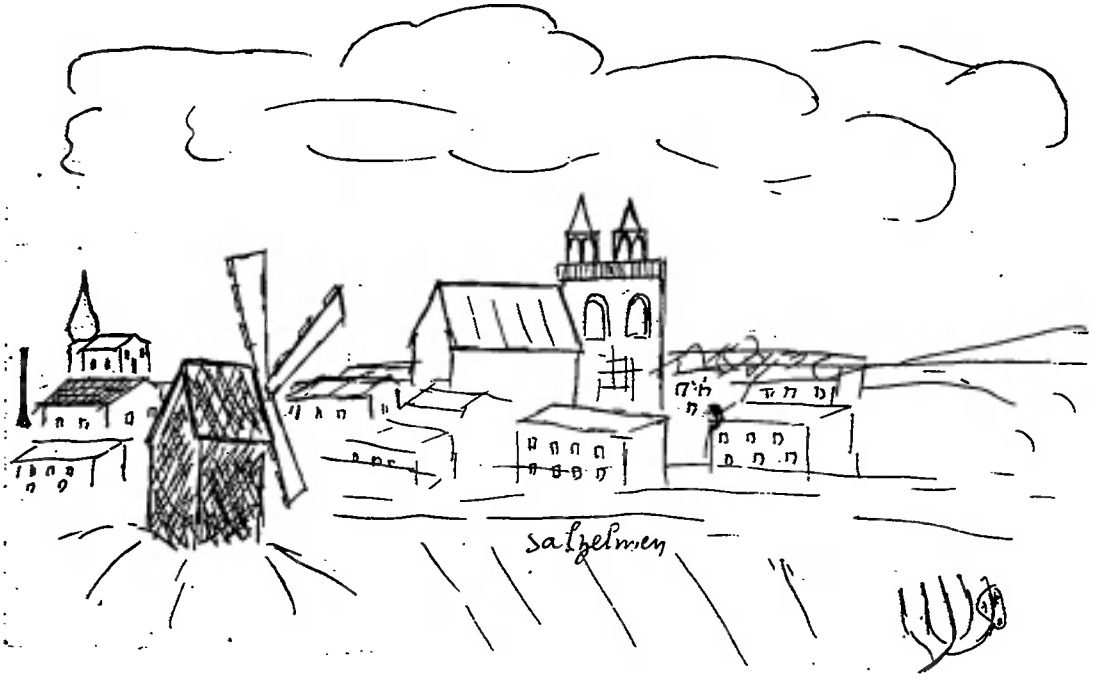


Schönebeck, vue aérienne

(Voir aussi photos Plötzky, p 74, Molière, p 92, 93)



Schönebeck



Salzelmen

INTRODUCTION

Je ne croyais pas m'être engagé à un travail de titan, lorsque, au retour du voyage à Schönebeck, j'avais promis de mettre à jour mon journal d'Allemagne...

Pourtant, quand j'ouvris le carton poussiéreux contenant les "précieux"documents, j'eus un mouvement de recul : ces papiers jaunis, prêts à se désagréger en confettis étaient en partie illisibles. Le contenu, consigné en style télégraphique, était à 80 % consacré aux préoccupations banales et répétitives de la vie quotidienne. D'autre part, même en élaguant et en sélectionnant, il n'était pas possible de conserver l'ordre chronologique intégral, bien que sa trame fût nécessaire pour situer nos aventures par rapport au drame qui se jouait à l'échelle de l'Europe....

Comment rendre attractif mon récit ? Après un certain nombre de tentatives infructueuses, je pris le parti de démêler plusieurs histoires qui se déroulaient en parallèle, tantôt en se superposant, tantôt en alternance : vie au Werkheim, vie professionnelle, loisirs ....La rédaction du chapitre "le FEPLA" me confirma l'intérêt d'un tel découpage et, plus encore, me permit de plonger dans ce passé devenu un peu flou pour retrouver des souvenirs à peine évoqués ou même omis. Les chapitres suivants devaient venir en complément de "l'histoire des cocons de Schönebeck" de Maurel, en évitant des redites et en gardant une certaine cohérence : il me manquait un fil directeur pour structurer l'histoire de nos activités tous azimuts : je le trouvai un beau jour à l'improviste, en contemplant une photographie de la Taupe de Marseille et en me rappelant le désarroi que j'avais éprouvé à la suite d'une planche de maths ratée chez le terrible examinateur Dargenton : "que deviendrai-je si je n'intègre pas à l'X ?" et la réaction de honte qui s'en suivit : " est-il possible de réduire à un concours le critère de réussite de toute une vie ?"

Nous étions encore des lycéens studieux et dociles, lorsque l'Histoire nous a propulsés, sans préparation, dans

un "drôle de service militaire", conséquence d'une "drôle de guerre", pour terminer par un "drôle de voyage".

C'est en essayant de mettre un peu de sérieux et de logique dans notre "drôle de vie" que nous avons d'abord créé un "cadre de vie coconnal", par lequel nous nous défendions contre les agressions et les tentations de découragement, et que nous avons ensuite fondé l'Amicale, lorsque nous nous sommes sentis assez forts. Les Allemands connaissaient nos activités, notre organisation ; ils les respectaient, même si, parfois, nous dépassions les limites des convenances.

Les parties descriptives, "Intendance", "Randonnées et Voyages", paraîtront peut-être longues à certains... je m'en excuse et leur pardonnerai volontiers s'ils ne se croient pas obligés de tout lire....

2 _ LE DEPART

Au début du mois de novembre 1942 nous nous retrouvions, Jaume et moi, sur le quai de la gare d'Aix en Provence, attendant le train qui devait nous amener au Cannet des Maures pour nos huit mois de Chantiers de Jeunesse. Ainsi en avait décidé l'Ecole, en application de la loi du 18 janvier 1942 qui instituait un service national obligatoire auquel tout jeune Français de vingt ans était astreint. Notre promotion était la première à être soumise à cette obligation et, malgré la promesse d'intégrer l'année suivante, nous ne pouvions pas échapper à une certaine anxiété face aux incertitudes de la situation . Si les Alliés semblaient progresser en Afrique, comme nous en avait fidèlement rendu compte le Journal de Genève au cours de l'année scolaire, les Allemands continuaient leur poussée vers le Caucase.

Or ce soir là, nous fûmes rejoints sur le quai de la gare par Pierre Chardon, un camarade du lycée Thiers, comme nous lecteur assidu du Journal de Genève. Son visage reflétait une certaine jubilation, confirmée aussitôt par ses propos : à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre, Staline aurait déclaré dans son discours : "l'ennemi bande ses dernières forces, mais le courage et la résolution du peuple russe vont transformer ses victoires en désastre".

Le siège de Stalingrad venait de commencer, et cette nouvelle nous permettait de partir avec l'espoir d'un renversement du rapport des forces depuis longtemps attendu. Notre destination était le groupement 46 de la Région "Provence", dirigé par Jean Esteuile, X de la promo 30. C'est dans le 8ème groupe du 46ème groupement que nous devions passer, Jaume et moi, les derniers mois d'existence de la zone libre .

Le 27 novembre 1942, nous arrachions notre contingent quotidien de bruyère blanche, dont la racine alimentait les fours de carbonisation, lorsque des détonations répétées retentirent du côté de Toulon : ce qui restait de la flotte française venait de se saborder, en réponse à l'invasion de la zone libre par les Allemands : qu'allaient devenir les

Chantiers et plus spécialement les groupements situés en zone stratégique ?

Nous devions cependant bénéficier de quelques mois de sursis, et notre vie quasi-monacale se poursuivit dans l'explosion printanière de la nature, indifférente aux querelles des hommes .

Au mois de mai les événements se précipitent . Le 5 mai, le départ du groupement 46 dans le Jura est annoncé ; le démantèlement des baraques commence.

Le 6 mai, j'apprends ma nomination au grade de chef d'atelier et ma mutation au 7ème groupe.

Du 13 au 28 mai, je participe au démantèlement du 7ème groupe, dont la moitié est repliée sur Saint Martin de Crau, tandis que le chef de groupe part en éclaireur à Poligny.

Le 26 mai, ce que nous appréhendions arrive : un premier contingent d'anciens du 7ème groupe part pour Pont de Claix, près de Grenoble, point de regroupement avant le départ en Allemagne !

Le 28 mai, arrive une permission très attendue par Jaume et moi, qui doit nous permettre d'aller passer le concours de "Gnouf"(1). Au cours de nos navettes d'Aix à Marseille, la loi décrétant le départ en Allemagne de la classe 42 au titre de la relève des prisonniers est officialisée.

Cependant des lettres de Fournel (X 41), du général Maurin de l'AX et surtout de l'Ecole nous rassurent : notre entrée à l'Ecole en octobre est confirmée.

Le 11 juin, je prends le train pour Poligny où je rencontre le chef Esteulle : il pense que nous allons partir en Allemagne malgré la lettre que me remet le vaguemestre confirmant notre intégration en octobre et demandant de faire valoir cette instruction contre tout départ en Allemagne !

Les jours suivants je rejoins mon groupe à Souvans, à 4 km de l'ancienne ligne de démarcation. Notre premier travail consiste à trouver des cantonnements pour les "Jeunes"; les paysans ne manquent de rien et voient arriver avec satisfaction de la main d'oeuvre pour les gros travaux, car les jeunes du pays sont partis se cacher dans la forêt.

(1) *Normale Supérieure.*

Le jeudi 17 juin, je suis convoqué d'urgence à Poligny avec tout mon équipement. On me montre un télégramme de l'X : "libérez X 42 en vue regroupement à Sathonay et départ Allemagne". La situation est claire ; en quelques heures je suis libéré ; le chef Esteulle me dit :" au revoir à Paris quand tout sera fini."

Le 18 juin, j'arrive à Sathonay : enceinte barbelée, gendarmes, mouvement de recul...mais j'aperçois de nombreux cocons, riant et chahutant ; j'entre.... une nouvelle page est tournée.

Tout en nous installant dans les baraquements, nous échangeons les informations glanées ça et là : nous partons bien en Allemagne où les usines Junkers nous ont réclamés en qualité de dessinateurs industriels ; les cocons des classes 41 et 43 entreront à l'Ecole.

Les conditions matérielles à Sathonay, logement, nourriture, sont très bonnes, mais nous sommes consignés jusqu'au départ de tous les autres "Jeunes" qui transitent par le camp.

20 juin : nous restons seuls. Il fait très chaud et Fleury obtient l'autorisation de nous emmener nous baigner à la Saône ... au pas cadencé et en chantant !

21 juin : arrivée du chef Coiffier, chargé par l'Ecole de nous accompagner : il doit contrôler les conditions de vie qui nous sont réservées. Nous devons partir le 25 juin par Dijon directement pour l'Allemagne ; une permission de 48 heures nous est accordée pour compléter notre équipement.

25 juin : le sous-gouverneur de l'Ecole, de Tarlé, X 19N, vient nous faire un "amphi" sur les raisons de la décision de l'X : les Allemands menacent de fermer l'Ecole si celle-ci ne fait pas un geste en envoyant un contingent au titre de la relève des prisonniers. Grâce à notre départ, l'Ecole pourra continuer à fonctionner et les autres promotions poursuivront leurs études : au moins, notre départ trouve à nos yeux une justification, mais la fatalité qui poursuit les cocons de la classe 42 est amère....

Samedi 26 juin : nous partons avec quatre jours de vivres ; à Dijon, nous sommes pris en charge par la Croix

Rouge allemande, qui nous offre une soupe dans un foyer constellé d'affiches de propagande nazie...
Dimanche 27 juin : je visite Dijon en compagnie de Roure ; nous sommes émerveillés par la richesse de la ville en monuments anciens et par la beauté des parcs. Mais l'armée allemande est omniprésente.

Lundi 28 juin : nous partons pour l'Allemagne ; malgré les affirmations optimistes qui nous ont été prodiguées, malgré le repli allemand sur tous les fronts, nous avons le pressentiment que notre retour ne sera pas pour Noël 43, encore moins pour le 11 novembre, comme l'avait parié Chevalier....la traversée de, la Franche Comté et de l'Alsace est émouvante : partout les gens s'arrêtent et nous font de grands signes, manifestant leur compassion et aussi leur espoir.

Mardi 29 juin : à 3 h du matin, nous ralentissons en gare de Stuttgart ; des postiers parisiens qui attendent des sacs postaux nous interpellent, souriants et décontractés : "c'est du peu !" Croient-ils à la relève ou à la quille ?

Par petites étapes , le train traverse Nüremberg, le plateau franconien, pauvre et monotone, la Thüringe, plus riante, Leipzig et sa gare monumentale....le soir nous sommes à Bernburg, où Junkers nous loge dans des baraques confortables.

Jeudi 1er juillet : des dirigeants de Junkers, escortés par un interprète flamand, nous répartissent entre Schönebeck, Aschersleben, Halberstadt et Stassfurt.L'après-midi,je visite la ville avec Roure.
Vendredi 2 juillet : nous arrivons à Schönebeck en car, accompagnés par trois ingénieurs flanqués d'un dessinateur flamand. Le délégué français,Mr Hatier, nous accueille autour d'un pot, dans une Bierstube, le "Vieux Bismark", puis nous sommes répartis dans différentes baraques du Werkheim West, au 14 de la Barbyerstrasse.

Samedi 3 juillet : le dessinateur flamand qui nous a accompagnés nous emmène dans le bâtiment administratif qui domine de ses nombreux étages l'usine Junkers étalée tout autour.

L'attente s'éternise ; vers midi Mr Hatier obtient que nous allions à la cantine, où une soupe de pois cassés satisfait - partiellement - nos appétits de 20 ans. Le soir, après avoir reçu nos cartes de ravitaillement, nous rentrons au Werkheim fatigués par ces attentes interminables.Je me couche avec une forte fièvre.

Dimanche 4 juillet : Je délire avec 40° de fièvre ; on me transporte à l'infirmerie.

Lundi 5 juillet : le docteur espagnol, en blouse blanche, diagnostique une grippe et me prescrit des cachets contre la fièvre .... les cocons viennent me tenir au courant de leurs faits et gestes : après avoir mis en règle leur situation à la police, ils ont commencé à travailler l'après-midi.

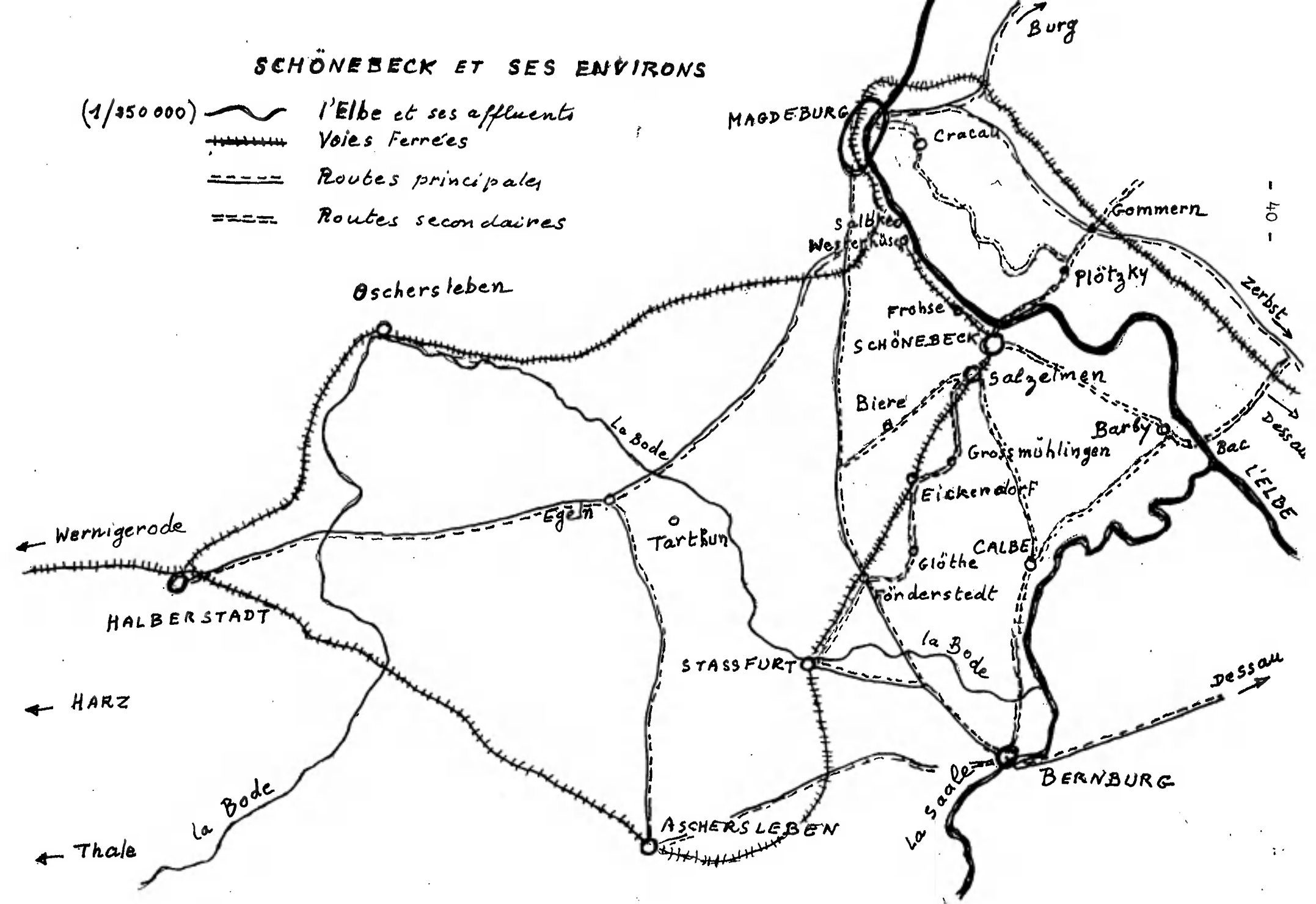
Mardi 6 juillet : c'est mon anniversaire ; après une mauvaise nuit, je suis très déprimé . Lauby et Jaume m'apportent du miel et du lait, le docteur une montagne de kaolin .

La semaine se passe avec des hauts et des bas : je suis très faible, mais les attentions des cocons me réconfortent.

Samedi 10 juillet : le médecin espagnol s'est subitement rappelé qu'il parlait français. il m'annonce sans cérémonies: "lundi travail".....l'appétit revient un peu lorsque Jaume m'amène des Brötchen (petits pains blancs),du beurre et des pâtes.

Lundi 12 juillet : je suis "éjecté" de l'infirmerie et je regagne péniblement la baraque 751-5 où le chef Coiffier a obtenu que nous soyons regroupés.Puis je vais avec Chevalier au FEPLA (préparation du travail),département auquel nous sommes tous deux affectés.A l'arrivée, j'ai la tête qui tourne et je rentre me coucher.

Le 13 juillet, enfin, je me sens mieux et je partage désormais le sort des cocons de Schönebeck pour le meilleur et pour le pire.....


SCHÖNEBECK ET SES ENVIRONS
(1/350 000)
l'Elbe et ses affluents
Voies Ferrées
Routes principales
Routes secondaires
Burg
MAGDEBURG
Cracau
Gommern
Salbke
Westerhüsen
Plötzky
Zerbst
Frohse
SCHÖNEBECK
Oschersleben
Salzelmen
Biere
Barby
Bac
L'ELBE
Dessau
La Bode
Grossmühlingen
Eickendorf
Egeln
Wernigerode
Tarthun
CALBE
Glöthe
Fönderstedt
HALBERSTADT
la Bode
STASSFURT
HARZ
Dessau
BERNBURG
la Bode
ASCHERSLEBEN
La Saale
Thale

3 - LE FEPLA

C'est donc le 13 juillet 43, avec huit jours de retard sur les autres cocons, que j'entre en fonction au FEPLA.

Chevalier travaillait dans un bureau voisin ; un dessinateur volontaire, Martin, nous servait d'interprète et nous expliquait le travail : il s'agissait de faire des VBZ, (Vorbearbeitungszeichnungen), petits plans sur lesquels les pièces brutes étaient dessinées au crayon, les parties à usiner tracées à l'encre. Ce travail fastidieux était pratiquement du niveau de "calqueur".Au fil des mois et en fonction de la charge, ce travail devait être relayé par d'autres prestations, tels que croquis sur les gammes de fabrication et, dans les grandes occasions, participation au dessin de montages d'usinage, d'outils spéciaux, de trains d'atterrissage, de "Verbesserungsvorschläge" (projets de perfectionnement).

Le bureau, disposé tout en longueur dans une baraque de chantier, était présidé par le chef Leister, et son adjoint Laternicht.

Venaient ensuite une série de préparateurs, Bügel, Spieker, Ecke, Vöpel et Steinlein. J'étais plus particulièrement affecté au service de ce dernier.

Au centre du bureau et en face de la porte, je voisinais avec Martin, déjà cité, une dessinatrice allemande,Fr Wiedemann, un dessinateur hollandais, Michon, une dactylo, Fr Zader et, ultérieurement, des aides préparateurs, Ising, Caspari, Fr Zilling.

A l'autre bout du bureau, enfin, autonome et contestataire, le spécialiste des trains d'atterrissage Wenkel avec son dessinateur attitré, Mentzel.

On nous fit un accueil des plus réservés....nous prenions la place de jeunes partis au front ; nous habitions le Werkheim, avec les ouvriers, les puces et les punaises, voisinage incompatible avec l'image de marque des Angestellten (employés, mensuels) que nous étions. En outre notre tenue fut jugée négligée et dès les premiers jours des remarques nous furent transmises à ce sujet par le canal du

SA (1) du département et de notre Verbindungsmann (délégué) Mr Hatier.

Si notre tenue vestimentaire s'améliora peu à peu, notamment grâce aux uniformes d'intérieur envoyés par l'Ecole en novembre 43, notre attitude désinvolte, pour ne pas dire hostile, resta une source de conflits voire de ressentiments pour certains ; visiblement, nous n'étions pas les jeunes étudiants français venus pour aider le grand Reich allemand. Ostensiblement, nous nous passionnions plus pour nos occupations extra-professionnelles que pour le travail quotidien et nous ne faisions rien pour nous perfectionner ou pour accéder à des responsabilités supérieures.

Le départ en permission non suivi de retour de Martin puis de Michon (sans oublier Salva au Presswerk) n'arrangea rien ! Nos demandes de permission furent repoussées de mois en mois jusqu'au mois de juillet 44....à cette date, nous devions enfin obtenir une permission sur place, c'est à dire dans le Kreis de Calbe, circonscription où se trouvait Schönebeck.

Resté seul Ausländer du bureau je devais bon gré mal gré apprendre à cohabiter avec mes Arbeitskameraden (collègues) et à nuancer mes rapports avec chacun.

Avec Leister,chef de bureau puis de département, les rapports restèrent franchement hostiles ; nazi convaincu en même temps que garant de la discipline du service, il profitait de toutes les occasions pour me reprocher mon manque d'assiduité : je répondais par des regrets sur son manque de compréhension de notre situation et son manque d'empressement à soutenir nos demandes de congés ou d'autorisations de sortie exceptionnelles....tout se terminait par des discours politiques et par l'affirmation du bien-fondé des théories racistes et antisémites.

Steinlein, pour lequel je travaillais en priorité, était au contraire un petit bonhomme affable et intelligent ; rhénan, autodidacte,il avait beaucoup de finesse et de tact :

(1) Les SA représentants du Parti, constituaient dans l'usine une hiérarchie parallèle à la hiérarchie technique.

sachant pertinemment que je me livrais à bien d'autres occupations, lecture, maths, lettres et articles pour la "Quille" pendant la "Pause" et souvent après, il s'arrangeait pour venir discuter du travail lorsqu'il sentait que j'exagérais vis à vis des collègues.Avec lui j'appris à travailler lentement et sûrement comme savent le faire les Allemands...."langsam, immer überlegen".(2) Lorsque les temps de travail devinrent de plus en plus contraignants, de 7 à 19 voire 21 h, puis le samedi et enfin le dimanche, je protestais à cause des perpétuelles remises en cause de nos activités extérieures : Steinlein souriait et calmait mon irritation avec quelques mots de français appris laborieusement : "c'est la guerre"....et je lui savais gré de sa délicatesse en répondant à son attente, lorsqu'arrivait un travail "brandeilig" (très urgent).

Lorsqu'il avait épuisé sa ration de cigarettes, je le dépannais discrètement. j'eus aussi l'occasion de lui expliquer quelques principes mathématiques, intersections de cylindres et de plans, fonctionnement de la règle à calcul, et de lui rédiger un petit précis de géométrie lorsque je découvris des erreurs grossières dans le manuel qu'il utilisait. Il se rattrapait en me battant aux échecs pendant la Pause ; un dimanche, j'acceptai de l'accompagner à un tournoi pour défendre les couleurs du FEPLA.

A tour de rôle, les autres préparateurs me confièrent des travaux. Kohle, grand maigre, longue figure pâle et mélancolique, se confiait difficilement : cependant, c'est lui qui le premier eut le souci de me montrer sur le tas les montages d'usinage auxquels il travaillait. Bügel, grand et gros bavarois, me confia, à l'approche de Noël, sa mélancolie au souvenir du faste de la Nativité en Bavière.

Spieker et Ecke eurent d'abord une attitude hostile, me reprochant mon manque d'assiduité : un jour où je tapais à la machine, un peu trop ostensiblement, une page de la Revue Barbe, Ecke vint s'en saisir et alla la faire traduire : . moment d'émotion intense jusqu'à ce qu'il vienne me la rendre en me disant : "in Ordnung" (c'est classé)....Chevalier lui

(2) *Lentement, toujours réfléchir.*

avait expliqué que le Jules dont il était question (3) était notre vieux professeur, objet de nos plaisanteries ! Tous deux me firent ensuite travailler sur des montages d'usinage, m'emmenant à l'occasion visiter les ateliers et voir les machines-outils. Bien que très différents, Spieker avec son profil d'aigle et ses petits yeux fouineurs et Ecke avec sa grosse figure tavelée et son oeil de verre, souvenir de la guerre de 14, ils semblaient de connivence pour faciliter mes visites au hall 711, dans lequel travaillaient les "pyjamas", déportés politiques de Buchenwald, détachés chez Junkers. C'est grâce à eux que j'obtins l'Ausweis exigé à partir de septembre 44 pour entrer dans l'enceinte barbelée de cet atelier.

Laternicht, personnage falot et tatillon, perdu derrière ses lunettes sombres, sans grande autorité lorsqu'il remplaça Leister comme chef de bureau, ne chercha jamais le dialogue et laissait toujours à Steinlein le soin de m'annoncer les nouvelles désagréables, travail du week-end ou report de permissions.

Breyer et Vöpel sortirent très tard de leur réserve, après le Débarquement, en s'intéressant à nos activités sportives et artistiques ou en parlant de leurs voyages en France et dans d'autres lieux.

Avec Frau Zilling et Ising, les relations furent très vite amicales : Frau Zilling tranchait par sa fantaisie sur ses collègues ; originaire de Thüringe, née de père lorrain, commerçante, elle était venue travailler chez Junkers après la mobilisation de son mari. Elle affichait une certaine élégance, apportait au bureau des bouquets de fleurs, s'apitoyait sur notre sort et m'offrait des fruits. Ising, lui, était un grand nerveux, cultivant un complexe d'infériorité : il subissait sans doute l'influence d'une nature maladive, qui lui avait valu d'être réformé. Nos goûts se rejoignaient pour les échecs et le sport ; il était arbitre de football et nous facilita l'acquisition de chaussures à crampons.

(3) *Nom de code pour Hitler, Tonton était le nom de code de Junkers.*

Lorsque Caspari revint chez Junkers, fin mai 44, après avoir été mobilisé en France, il scandalisa ses collègues par son franc-parler ; avec sa tête joviale de légionnaire romain, petit, trapu et calme, il célébrait la France, sa douceur de vivre, le raisin cueilli au bord des chemins et par dessus tout le soleil de Provence. Il s'entendait à merveille avec Steinlein, rhénan comme lui, pour détendre l'atmosphère. Notre collaboration sur différents travaux fut toujours sans problèmes.

Pour Wenkel,je restai longtemps le garçon de course zélé qu'il envoyait tantôt à la bibliothèque dont nous étions tous deux les clients fidèles, tantôt à la Verwaltung (administration) chercher son tabac, tantôt à la fonderie chercher des pièces brutes.Très doctoral derrière ses lunettes cerclées d'or, il gardait ses distances avec le reste du bureau, dont il ne partageait jamais les palabres et les plaisanteries grossières.

Il confiait ses plans à son dessinateur, Mentzel, soldat réformé qui avait perdu un oeil en Russie, pas très malin mais docile.Tous deux formaient un état dans l'état, travaillaient avec acharnement, se plaignaient du bruit des autres et du manque d'aération du bureau, quitte à se faire traiter de "Kohlenklau" (gaspilleurs) quand ils ouvraient la fenêtre en plein hiver.

En janvier 44 lorsqu'on eut la certitude que ni Martin ni Michon ne reviendrait de permission, Wenkel demanda l'aide des "Franzosen" pour ses travaux sur les "Federbein" : nous eûmes ainsi l'occasion de travailler avec Mentzel, qui en profita pour nous reprocher notre manque d'empressement au travail. La discussion s'étendit à nos problèmes d'Ausländer, à la politique, à ses souvenirs de Russie et sa conclusion fut : "les Français n'aiment pas s'occuper de politique ; les Allemands discutent tout le temps et de tout".

Le tour d'horizon du bureau serait incomplet sans la présentation de Fr Zader et de Fr Wiedemann,dont les caractères étaient radicalement opposés : Fr Zader, tout en tapant à la machine vite et bien, ne pouvait pas rester un instant sans parler, bavardant avec l'un ou l'autre,

répondant avec de grands éclats de voix aux quolibets qu'elle suscitait en étalant ses états d'âme. Fr Wiedemann, figure impassible, d'autant plus silencieuse que Fr Zader était volubile, arrivait et partait sans se faire remarquer et travaillait tranquillement à sa petite planche avec, pour seule interruption, la demi-heure de pause agrémentée de nombreux sandwiches.

Dès le mois de novembre 43, voyant que je ne fumais pas, elles me proposèrent toutes deux un échange discret de tabac contre des tickets de pain, de farine, et autres Nährmittel (aliments). Elles ne fumaient pas au bureau et je n'ai jamais su si le tabac était destiné à leur propre consommation ou à d'autres usages.

De mois en mois, ce marché noir prospéra, limité d'abord au bureau (Frau Zilling y participa aussi), puis élargi à des "chamos" des autres bureaux, notamment Helma Sauerzweig la "super-nana germanique", qui venait souvent taquiner et émoustiller les préparateurs en manque de sensations érotiques. Bientôt ma ration de tabac ne suffit plus : je servis d'intermédiaire à d'autres cocons....ces dames, toujours plus exigeantes, réclamèrent aux environs de Noël du chocolat, du Bohnenkaffee, persuadées que les Franzosen ne manquaient de rien ! L'arrivée des premiers colis Calvel (4) facilita la diversification des échanges. Au mois de juillet 44, lorsque j'obtins ma "permission sur place", Fr Wiedemann me proposa son vélo au tarif de 15 cigarettes par jour. C'est ainsi que je pus aller à Berlin, en oubliant seulement que Berlin était bien loin du Kreis de Calbe...mais ceci est une autre histoire !

Mauvais élève impénitent, mais serviable, je fus mis à contribution pour des travaux on ne peut plus variés : soir et matin et en cas d'alerte, nous étions requis, Chevalier et moi, pour aller chercher à la cave ou descendre les machines à écrire des secrétaires et dactylos ; certaines aimaient beaucoup nous accompagner avec de grands éclats de rire, ce qui n'était pas du goût de Leister : un jour, il décréta que les transports devaient se faire en dehors des heures de

(4) *Calvel, Général chargé de l'entraide à l'AX.*

travail, ce qui nous obligeait à arriver plus tôt, à partir plus tard et nous privait de la présence de nos aimables accompagnatrices. La machine de la secrétaire du département, Fr Schwehen, avait droit à des égards particuliers : elle devait être placée dans un coffre et portée par deux personnes !

Périodiquement,nous étions aussi de corvée pour nettoyer et vidanger les bacs à eau et à sable de la défense passive. Le chef de bureau de Chevalier, Frey, autre rhénan sympathique, désapprouvait le traitement auquel nous étions soumis : il venait nous encourager montrant aussi qu'il était capable de soulever les seaux d'eau à bout de bras !

Peu avant la fin de l'année 43, mes missions en service commandé me conduisirent dans les endroits les plus reculés de l'usine et de la Verwaltung ; j'entretenais des relations courtoises avec Boeck, Allemand de la KDF (Kraft durch Freude, Force par la Joie), qui nous aida maintes fois à réserver une salle ou un terrain de sports pour nos activités dominicales.

A proximité du FEPLA, j'eus aussi l'occasion de rencontrer un "ingénieur" réputé pour sa grande expérience de la mécanique pratique : ancien ouvrier, préférant l'intuition aux maths, il était en perpétuelle transe inventive, le regard absent derrière ses lunettes de myope, louchant sur une touffe de poils qui ornait l'extrémité de son nez....sa blouse crasseuse était, à ma connaissance, la seule exception tolérée dans ce monde aseptisé : elle était peut-être aussi la cause de son isolement dans un bureau personnel. Lorsque les préparateurs furent en compétition pour le concours de" Verbesserungsvorschäge", ils m'envoyèrent à tour de rôle le consulter en grand secret. Un jour, il sortit de sa méditation coutumière pour m'exposer d'un ton doctoral sa théorie concernant la gymnastique et le sport, moyens d'assouplissement et d'harmonie corporelle. Son hostilité déclarée à toute compétition lui valait d'être considéré comme un.... socialiste !

Dans l'atelier 711, Spieker me fit connaître Wüsteneck, un horloger allemand requis, réparateur bénévole de montres. C'est en allant le voir, début janvier 44, que, pour la

première fois, je me trouvai face à face avec des "pyjamas" : alignés derrière les machines-outils, avec leur costume rayé et leur visage de mort-vivant, ils composaient un tableau digne d'un film d'épouvante ! Spieker et Ecke me dirent qu'il y avait des Français parmi eux, mais qu'il était formellement interdit de leur parler.

En ce début d'année, j'eus encore l'occasion d'aller dans le hall 711, cette fois pour essayer d'obtenir le concours d'un orchestre tchèque pour une fête de l'Amicale, en remplacement de l'orchestre hollando-flamand qui s'était récusé. Le 9 février, j'allai pour cette raison voir un dessinateur tchèque, Danek, qui travaillait dans un bureau, au fond de l'atelier 711 ; à la planche, à ses côtés, il y avait un pyjama et lorsque Danek me raccompagna à la fin de notre discussion, il me dit que ce pyjama était un ingénieur français et qu'il pourrait nous laisser parler ensemble lorsque son chef de bureau serait absent.

L'occasion se présenta bientôt : c'est ainsi que je fis connaissance de Yves Maurice, ingénieur A et M de la société d'aéronautique Amyot. Avant de revenir sur cette entrevue et

Quelques Arbeitskameraden .....

sur ses conséquences, il convient de rendre hommage aux Tchèques que nous avons rencontrés dans différentes circonstances. Contrairement aux Flamands et à certains éléments des minorités slovaques, croates et hongroises, les tchèques refusèrent toute compromission avec l'envahisseur allemand : requis en service obligatoire depuis plusieurs années, ils étaient passés maîtres dans l'art de pratiquer une résistance passive tout en obtenant la confiance des Allemands....ils ne manquèrent pas une occasion de nous faire bénéficier de leur expérience en la matière et certains cocons, dont notre regretté Claverie,se firent une réputation d'inventeurs géniaux, même si l'utilité de leurs inventions était contestable ! Yves Maurice put ainsi, à plusieurs reprises, me parler librement des conditions de vie peu réjouissantes qui leur étaient imposées : vexations, brimades de tous ordres, appels à toute heure du jour et de la nuit, dehors par tous les temps, nourriture très insuffisante en quantité et en qualité, châtiments impitoyables (pendaison) en cas de tentative d'évasion ; mais Schönebeck était un paradis, à côté de Buchenwald où ils étaient soumis à des sévices d'une cruauté sans limite, dont l'issue était bien souvent fatale....Danek faisait le guet tout en simulant une réflexion profonde sur les plans qu'il était censé exécuter et, à la moindre alerte, je m'éclipsais dans le bloc sanitaire communiquant avec le bureau. C'est dans ces sanitaires que je pus rencontrer deux des trois X déportés, Robert Lancrenon (X 27) et Lucien Soula (X 38). Par leur haute stature et la détermination qui se lisait dans leur regard, ils en imposaient aux Allemands et aux autres déportés. Leur ascendant leur permettait d'obtenir un traitement moins brutal des premiers et de redonner confiance et dignité à leurs compagnons d'infortune....plus tard, Chevalier rencontra Michel Wilbois (X 39), pour des raisons professionnelles : Wilbois était responsable d'un fichier d'outillages à la disposition du FEPLA.

A la suite de ces rencontres les cocons furent unanimes pour organiser une chaîne d'entraide avec nos infortunés compatriotes ; des courriers furent envoyés aux familles, des

aliments et objets divers furent collectés, franchirent l'enceinte barbelée du 711 dans la musette de Wicker et d'autres cocons ou assimilés du Presswerk : les douches contrôlées par le bureau de Danek servaient généralement de lieu de transit. A Pâques 44, des hosties consacrées obtenues auprès du curé de Schönebeck par Vaillant furent apportées à Maurice par la même filière.

A partir de juin 44, Danek resta seul responsable du bureau, ce qui facilita les rencontres sans toutefois minimiser le danger qu'elles nous faisaient courir : peut-on imaginer que les Allemands aient été totalement dupes, avec leur inconditionnel respect du "Verboten" ? Je crois plutôt à la complicité d'un certain nombre de personnes, au FEPLA notamment, que les traitements infligés aux pyjamas scandalisaient...un jour cependant, je fus réellement inquiet, lorsque Leister, au cours de l'engueulade chronique concernant mon manque d'assiduité, ajouta un nouveau grief à une liste déjà longue : "si tout le monde allait aux douches comme Chevalier et vous pendant les heures de travail !" A peu près à la même époque, un Ausweis fut exigé pour entrer dans l'enceinte du 711, mais je l'obtins sans avoir besoin de le réclamer, et tout le monde dans mon bureau s'ingéniait à me confier des missions dans cet atelier !

De mois en mois, les Allemands qui, à notre arrivée,restaient sur une prudente réserve au sujet des événements militaires manifestèrent plus ouvertement leurs craintes, leur découragement et leur "ras le bol" ; à chaque revers important et difficile à cacher à la population, on avait droit à une séance de "regonflage", comme ce jeudi 22 juillet 43, où un orchestre vint à la cantine jouer des marches militaires....la Sicile était tombée entre les mains des Alliés ! Sur le front russe, la situation n'était pas plus brillante ; les rares nouvelles des parents et amis engagés sur le front de l'est étaient source d'anxiété : le mot "Terroristen" revenait souvent dans les commentaires.

Jusqu'à la fin du mois de décembre 43, la Mitteldeutschland fut relativement épargnée par les bombardements ; les alertes de jour étaient rares et rien ne

vint troubler la monotonie du travail jusqu'au 17 décembre, date à laquelle on apprit brusquement l'abandon du Ju 288, le plus beau fleuron de "l'écurie" Junkers ! dés lors il sembla que nous entrions dans une zone de turbulence difficile à maîtriser...Le 20 décembre tout le monde fut mobilisé sur le Ju 188, puis le calme revint. Le 31 décembre, Leister fit un laiüs mitigé, parlant de la nécessité de participer à la campagne d'économie d'énergie, de remplir son devoir professionnel, de ne pas se laisser décourager par des décisions telle que celle de l'abandon du Ju 288....et pour terminer il nous souhaita la paix en 1944.

Le 7 janvier 44, le Mitteldeuschlandszeitung reproduisait un discours d'Hitler contenant l'assertion suivante : "un triomphe des Russes n'anéantirait pas l'Allemagne, mais sonnerait le glas des puissances Anglo-saxonnes !" Le 13 janvier, nouveau changement de programme : tout le monde est mis sur le pont pour le Focke Wulf 190.

Quelques jours plus tard les préparateurs mettent à jour la position du front russe sur la carte murale de l'Europe où apparaissent désormais les progrès foudroyants des Russes...

le 20 janvier 44, la prise de Naples par les Anglais est "ponctuée" par une séance de musique militaire à la cantine.

Dès la fin du mois de janvier, les bombardements se rapprochent : le 21 janvier, la Lignose, usine de fabrication d'explosifs proche de Schönebeck est sévèrement atteinte ainsi que la voie ferrée de Magdeburg ; début février, l'usine Focke Wulf à Oschersleben est partiellement détruite ; le 20 février 44, c'est le tour des usines Junkers de Bernburg et d'Aschersleben.

Le mardi 22.2.44, tous les Allemands de l'usine sont convoqués à la cantine, pour un "appel" du directeur, Gössling. Chevalier et moi, nous sommes chargés de garder le FEPLA, mais Dor qui a été invité nous raconte la séance : Gössling a annoncé que le bombardement de Bernburg a prouvé l'inefficacité des abris ; en conséquence, tout le personnel devra désormais, en cas d'alerte, fuir dans le "Busch", au bord de l'Elbe, en attendant la construction d'un "Bunker" sous l'Aschenberg (colline de scories). A 10 h a lieu la répétition ; dès le début le spectacle est pittoresque : sous un ciel limpide, la neige fraîche de la nuit étincelle et crisse sous les pas ; la fourmilière humaine qui se rue vers le Busch est soumise à un véritable "passage de la Bérézina". Les petits talons et les gros poids-lourds sont mis à rude épreuve, car il faut franchir la "digue cyclable", recouverte de 20 cm de neige ; la montée se passe à peu près bien, quelquefois à quatre pattes, mais à la descente tout le monde glisse, roule, bascule avec ensemble, Fr Zader la première avec ses talons hauts et la longue pelisse que lui a prêtée Bügel.

Bientôt nous arrivons sous les bosquets où de nombreuses traces de lapins et de chevreuils s'entrecroisent. Les lapins sont très familiers : certains se laissent attraper, mais ils sont vite relâchés sur les injonctions des "Luftschutz". Au retour, les appétits sont aiguisés ; par malheur une Voralarm nous refoule au bureau et, pour comble de malheur, voici la Fliegalarm et un nouveau rush dans le Busch ! Nous nous retrouvons avec Dor, Prat-Marca, Aubert et Leneuf pour une bataille de boules de neige....Tout le monde essaye de se réchauffer ; le gros père Wenkel danse une gigue effrénée

tandis que Fr Wiedemann fait un bonhomme de neige. De tous côtés, on entend la FLAK et de sourdes détonations en direction de Magdeburg. A 15 h, chacun rentre à son poste et termine la pause en racontant ses exploits....bilan de ce jour mémorable : chaussettes et bas trempés, talons arrachés, quelques bleus et contusions, quelques rhumes de cerveau !

Le lendemain, ces dames arrivent déguisées avec plus ou moins d'élégance : chaussures de montagne, grosses chaussettes, knickers ou vieux pantalons et bottes d'équitation....

Pendant le mois de mars, les alertes de jour se multiplient ; l'agrément des fugues dans le Busch, où l'on peut lire, rêver, même dormir, est tempéré par les mesures d'accompagnement : suppression de la pause les jours d'alerte, rattrapage des heures perdues, suppression des autorisations de sortie à 16 h, 30 ; cette dernière mesure nous gênait particulièrement, Chevalier et moi, compte tenu de nos nombreuses activités extra-professionnelles.

Le jeudi 16 mars, Leister convoque tout le FEPLA : il annonce qu'on travaillera désormais de 6 h à 18 h samedi compris, nouvelle saluée par de violentes protestations. Certains réclament la "Zulagekarte" (5), d'autres ironisent : "et le dimanche ?" Leister s'emporte : "et le dimanche aussi, peut-être...c'est très sérieux ; il est grand temps que vous le compreniez !"

Fin mars, l'Elbe déborde, et les alertes se transforment en processions interminables sur la route de Calbe, le plus loin possible de l'usine : celle-ci n'est décidément pas bombardée ... on parle de connivence avec les Anglais qui auraient participé à son financement ... Les cocons d'Halbertstadt, moins chanceux, nous écrivent en ce début de printemps que leur usine a été attaquée, mais ratée de justesse.

Le 21 mars, Leister envoie les Franzosen travailler à Karlshall, vieille demeure en brique transformée en entrepôt, c'est là que le FEPLA stocke les outillages du défunt Ju

(5) *Carte de travailleur de force.*

288 : caisses de 50 à 60 kg, qu'il faut monter au 3ème étage par un escalier très raide ; notre premier exil fut de courte durée, car Steinlein et Frey réclamèrent notre retour pour des travaux urgents.

Le 25 mars, un avion mystérieux et rapide passe au dessus de l'usine : Yves Maurice nous apprend qu'il s'agit probablement d'un avion révolutionnaire sans hélice, propulsé par la poussée des gaz de combustion ! (Messerschmitt 262 ?)

Fin mars, une exposition est préparée, à l'atelier 710, pour montrer les prodiges réalisés dans le domaine des matériaux ersatz : de nombreuses pièces métalliques du Ju 88 sont désormais réalisées en bois, carton,matière plastique, etc ...

Le Vendredi Saint, je travaille jusqu'à 21 h pour être libre le jour de Pâques : cela me permet aussi de porter à Yves Maurice les hosties consacrées. Le mercredi 12 avril, nous apprenons que Bernburg et Aschersleben ont encore été bombardées. Le jour de la prise d'Odessa par les Russes, nous avons droit à un concert de "regonflage" à la cantine et à des défilés de Hitlerjugend en ville. Les Allemands sont de plus en plus inquiets en regardant la carte du front....

Le vendredi 29 avril, nous inaugurons le nouveau Bunker au bord de l'Elbe à l'occasion d'une alerte mouvementée : des groupes de 150 bombardiers escortés par des chasseurs se succèdent ; la bataille aérienne fait rage ; des éclats d'obus de FLAK sifflent aux alentours. A chaque accalmie, les Lehrlingen (apprentis) sortent du Bunker et se font refouler à coups de pied et gifler par un de leurs responsables : ils ont l'air d'aimer cela !

En mai, nous travaillons tous les dimanches, car les alertes de jour se multiplient. Les moustiques nous assaillent sur le chemin du Bunker. A partir du lundi 15 mai, des bruits d'invasion circulent ; les alertes cessent. Le FEPLA est à l'honneur pour le concours de Verbesserungsvorschläge.

Le mardi 6 juin 44, date historique, après une matinée ordinaire, la nouvelle de l'Invasion se progage : les Alliés ont débarqué en Normandie ! Grand émoi, mais joie égoïste

dans le bureau : c'est la fin, mais cela ne se passera pas en Allemagne ! Un voisin du bureau, Zapp, vient nous faire part de son opinion : "s'ils réussissent, nous pouvons faire notre testament. S'ils échouent, nous envahirons l'Angleterre pour en faire une île KDF". (6)

Les jours suivants, un grand découragement règne au bureau : l'allocation mensuelle de tabac est en retard ! Mais le 16 juin, Zapp vient nous annoncer triomphalement que l'Arme Nouvelle (V1) a bombardé Londres. Cependant, les mauvaises nouvelles s'accumulent ; les Russes et les Alliés poursuivent leur progression. Cherbourg est libérée le 27.

Début juillet, les alertes recommencent et dans le Busch fleuri, on assiste à de nombreux combats aériens. Les représailles aux attaques de V1 se traduisent par des Terrorangriffe quotidiennes sur Berlin... c'est alors que j'obtiens la permission "sur place" depuis si longtemps attendue.

Quand je reviens au bureau, le 31 juillet, les Russes entrent dans Varsovie. Leister m'accueille avec un grand sermon sur les "méchants Anglais qui bombardent femmes et enfants". Les Rhénans, Steinlein, Zapp, Frey, sont préoccupés par l'avance des Alliés. Le 4 août, les Américains sont à Saint Nazaire. Le 5, longue alerte avec bombardement sévère de Magdeburg : Krupp, Junkers, entrepôts d'essence synthétique. Les horaires de travail sont toujours plus longs, mais la charge est incohérente : des VBZ, "brandeilig", concernant le Ju 287 sont faites en toute hâte, pour être aussitôt détruites.....

Le 9 août, les alliés sont au Mans. Le 13, une Terrorangriff détruit la ville de Braunschweig : les jours suivants, les Allemands étalent avec consternation sur leur bureau les listes nécrologiques qui s'allongent au fil des déblaiements.

Du 15 août au 4 septembre, Leister nous envoie, Chevalier et moi, travailler alternativement à Karlshall et à

(6) *Référence aux îles de la mer Baltique, transformées en bases de loisir.*

Felgeleben, village voisin où s'installe un nouvel entrepôt, dans une vieille ferme au plan classique : quatre grands bâtiments disposés à angle droit autour d'une cour avec volaille et tas de fumier ; dans une grange poussiéreuse, dorment des kyrielles de Vorrichtungen rouillées. Il faut les sortir, les nettoyer, les graisser....le soir, une voiture à cheval pénètre dans la cour, provoquant une fuite éperdue de la volaille : elle est conduite par un polonais et contient d'autres Vorrichtungen provenant de Karlshall. Le vieux Schink, patron de Karlshall, ("bonjour Monsieur, ferme la fenêtre..."), assiste au déchargement, pour lequel nous sommes aidés par un Tchèque et un Flamand. Nous essayons de faire comprendre à Schink que trop c'est trop. Peine perdue, il nous répond que tout travail mérite considération !

Les jours suivants nous donnons libre cours à notre mauvaise humeur : nous nous installons dans un coin, où Chevalier lit Clochemerle tandis que je m'initie au Russe. Un vieux paysan d'Eggersdorf, Obst, nouvelle recrue de Schink, s'intéresse à nous : malin et combinard, il est toujours à cours de tabac et avide d'échanges. Le 21 août, nous regagnons Karlshall, où Schink est maintenant établi à demeure, avec sa chambre dans les combles, un poêle et du mobilier ; il s'est constitué une petite équipe, comprenant deux manutentionnaires, un Allemand du FEPLA, un Français, André, et une dactylo. Nous sommes chargés de classer et d'étiqueter les Vorrichtungen.

Quelques jours plus tard nous apprenons que la France est presqu'entièrement libérée. Le 2 septembre,les nouvelles se succèdent : chaque jour une ville nouvelle tombe, le moral des Allemands aussi. Les paris sur la date de la Quille se multiplient. Après la libération de la Belgique, je parie avec Calloue que les Alliés seront à Berlin avant les Russes.

Le 5 septembre, nous retournons au FEPLA, où l'on commence à connaître les victimes de la campagne de France : plusieurs morts et blessés sont déplorés dans notre entourage. Au FEPLA, Bügel et Breyer ont été mobilisés. Une importante permutation de personnel s'opère entre Schönebeck, Vienne et Brno : des Allemands parmi lesquels Spieker partent pour Vienne ; des Français, déplacés de Vienne à Brno

arrivent à Schönebeck, après avoir été remplacés par des Tchèques. Danek est parti pour Vienne.

Le 11 septembre, nouveau bombardement de Magdeburg avec lâcher de tracts à l'intention de la population. Junkers commence à déménager des ateliers entiers à Tarthun, ancienne mine de sel du Harz ; les ouvriers qui y travaillent restent au Werkheim, partent à 4 h du matin et rentrent à 23 h ! Le 12 septembre, le Ju 287 est abandonné à son tour. Le FEPLA doit quitter sa baraque pour l'atelier 710 ; Steinlein et Caspari étudient l'implantation. Magdeburg est une fois de plus touchée : cathédrale, cinémas.... avec de gros nuages de fumée noire du côté de Neustadt. Je travaille tantôt pour Wenkel, tantôt pour Schwammkrug, un Allemand de Frankfurt.

Le 28 septembre, au cours d'une très longue alerte, Magdeburg est l'objet d'une attaque encore plus violente : un nuage noir envahit le ciel jusqu'à Schönbeck. Tous les Luftschutz sont requis pour lutter contre l'incendie. L'anxiété gagne et chacun travail sans conviction ; Wenkel a perdu son air doctoral, Schwammkrug me parle de ses griefs contre les Prussiens et contre les nazis. Avec Fr Schwehen, nous allons regarder ses albums de papillons et nous échangeons nos expériences d'entomologistes.

Les premiers jours d'octobre sont froids et tristes. Une certaine lassitude se fait sentir. Les Alliés et les Russes semblent piétiner...la fin du grand Reich, qu'on croyait à portée de main, risque d'être reportée à l'année prochaine.

le mercredi 18 octobre, de retour de la Härterei (atelier de trempe), je suis convoqué par Leister : m'attendant à une engueulade, je me tiens prêt à riposter, mais il me demande : "avez-vous un manteau et des couvertures personnelles ?" Puis Fr Schwehen s'intéresse à mes lieu et date de naissance. Dans le courant de la journée, j'apprends que tous les départements doivent fournir un contingent pour le "Schanzarbeit" (travail de fortification), à raison de deux Allemands pour un Ausländer.

Mes jours au FEPLA sont comptés ; une autre aventure commence.

4 LE WERKHEIM

Accolé à l'usine Junkers dont il était la propriété, le Werkheim West était organisé de part et d'autre d'une large allée centrale orientée NO-SE ; à chaque extrémité de cette allée, l'enceinte barbelée était interrompue par une porte équipée d'un poste de garde : au SE, c'était l'entrée de l'usine, pour les Ausländer du Werkheim ; au NO, c'était le chemin vers le centre-ville, que l'on atteignait en empruntant une rue bordée de petites maisons de brique.

Le soir, la sortie vers Schönebeck était animée, car les Ausländer du Werkheim West partageaient avec les Allemands le privilège de recevoir des tickets de ravitaillement qu'ils allaient faire honorer par les commerçants : ils pouvaient ainsi, dans une certaine mesure, personnaliser leur nourriture, en fonction de leurs talents culinaires.

Les Flamands dominaient en nombre et en notoriété : leur adhésion tacite à la grande Allemagne en faisait des valeurs sûres ; certains étaient SS, d'autres participaient à la gestion du Werkheim. Les Tchèques et les Hollandais, moins nombreux, étaient beaucoup plus réservés, même s'ils ne manifestaient pas ouvertement leur hostilité. Enfin, les parias francophones, soumis à d'incessantes vexations de la part des Flamands, comprenaient quelques Wallons et une poignée de Français, volontaires de la première heure, farouches individualistes aux motivations rarement avouables.

Notre arrivée n'était pas du goût de tout le monde : si notre délégué, le "père Hatier", comptait beaucoup sur nous pour l'épauler et pour relever le niveau des francophones, notre qualité d'Angestellten plaidait à priori en notre défaveur dans ce milieu ouvrier presqu'à 100 %. Les premiers contacts furent décevants : nous nous heurtions surtout à l'hostilité des Flamands qui craignaient de perdre leur prééminence.

Le staff allemand asseyait son autorité sur les procédés classiques, flatterie, brutalité, (la carotte et le bâton), tromperie, exploitation des rivalités ethniques. Kubb, le Lagerführer, ressemblait à s'y méprendre au Kubb de Cavanna

dans les "Russkoffs" : gros, ventripotent, il s'habillait à la prussienne, avec stick, knicker et bottes ; ses petits yeux disparaissaient dans une figure porcine ; son crâne était entièrement tondu à l'exception d'une toute petite frange de cheveux en forme de brosse (Bürstel). Il affirmait son autorité d'une voix gutturale aux accents tonitruants, mais il aimait aussi se montrer grand seigneur, laissant à ses subordonnés le soin d'exécuter les basses oeuvres.

"Bras de Fer", son premier adjoint, était un nazi de la première heure : Scharführer des H.J. (jeunesse hitlérienne), engagé volontaire, il avait été en première ligne en Pologne, puis en Belgique où il avait perdu un bras. Sans prestance et sans diplomatie, il ne ratait aucune occasion de conflit, croyant ainsi s'affirmer. "Chapeau Vert était un individu dangereux et rebutant ; c'était un SA déguisé en civil, faux et soupçonneux. Il préparait ses mauvais coups "en douce". Raab était le comptable docile qui appliquait les consignes à la lettre ; c'est lui qui percevait notre loyer pour la chambre et qui distribuait les tickets d'alimentation, les cartes de lait et le tabac. Victor le Flamand, enfin, grand et hautain, se remarquait de loin, avec sa blouse bleue et ses cheveux argentés. Le père Hatier se refusant à parler allemand, c'est Victor qui remplissait le rôle d'interprète,lorsque la discussion ne pouvait pas être conclue à coups de gueule ou de gourdin.

En ma qualité de chef de chambre de la 751-5, j'avais des relations "privilégiées" avec ce beau monde : réunions de routine, distribution des tickets et du tabac, désinfections, conflits majeurs.....voici quelques épisodes de nos "confrontations".

Le 25 juillet 43, nous sommes prévenus à la dernière minute d'une désinfection au formol ; c'est dimanche, mais les plus matinaux sont partis à la messe de 7 h....leur retour est salué par un coup de gueule de Bras de Fer et des remontrances de Petit ; nous sortons à la hâte tout ce qui peut être attaqué par le formol ; la baraque est bouclée et formolée....la vermine résiste ! Après plusieurs tentatives

aussi vaines, il faudra passer à la désinfection au soufre pour nous débarrasser des punaises.

Le 12 novembre, Raab me refuse les cigarettes, parce que certains cocons habitent désormais en ville. Je fais la navette entre Hatier et Kubb ; peine perdue ! Le lendemain, engueulade mémorable entre mes interlocuteurs, que j'ai enfin pu confronter. Les cigarettes sont débloquées moyennant la fourniture de la liste des cocons, avec leur Stammnummer et leur date de naissance !

Le 15 décembre 43, Kubb réunit les chefs de chambre, pour leur rappeler les consignes en cas de bombardement ; puis on parle des "réjouissances" de Noël : concours de la chambre la mieux ornée (nombreux prix), repas amélioré à la cantine, suivi d'une séance récréative avec l'orchestre tchèque....le 25 décembre, Kubb fait le tour des chambres avec Victor : notre chambre n'a pas été décorée comme les autres mais Kubb a l'attention attirée par la crèche que nous avons entièrement façonnée par des moyens de fortune, santons en argile, grotte en bois et en papier ; il nous félicite et nous nous éclipsons rapidement pour la soirée coconnale relatée au chapitre suivant. Le lendemain, dimanche 26, nous répétons quelques chants pour la fête de la cantine, mais à 13 h nous nous apercevons que le Werkheim a été bouclé...Bras de Fer passe dire que la séance est obligatoire ! Furieux, nous décidons de refuser notre concours. Après les discours de Kubb, Hartmann et Gössling, l'orchestre tchèque entre en scène, relayé par un chanteur wallon et un prestidigitateur français : le premier est sifflé, le second n'est pas applaudi.... nous partons au milieu du numéro suivant à la barbe des autorités.

Le 21 janvier 44, nous venons de nous coucher, lorsque sonne une alerte ; Raab passe nous rappeler qu'il faut descendre aux abris, mais, comme à l'accoutumée, nous n'obtempérons pas. Une demi-heure plus tard, une formidable explosion secoue la baraque ! Nous nous habillons en hâte et courons aux abris : ils sont tous complets....un véritable feu d'artifice, avec fusées rouges et vertes, nuages de

"sardines" scintillantes (1), se déroule sur nos têtes. Un avion explose....une nouvelle série d'explosions ébranlent les édifices ; les vitres volent en éclats, un nuage de fumée s'élève du côté de la Lignose au milieu d'un rougeoiement d'incendie. Jusqu'à minuit je reste avec Calloue devant l'abri du hall 713, sans pouvoir y entrer.

Désormais les cocons ne traitent plus les Fliegalarm par le mépris : les alertes de nuit s'intensifient. De nouvelles directives invitent la population à emporter aux abris une valise et des couvertures. nous adoptons l'abri du hall 712 qui est chauffé et éclairé : lorsque sonne l'alerte, nos braves cocons défilent au petit trot sur la grande allée centrale, emportant leur "barda", de quoi lire et tuer le temps. La plupart d'ailleurs s'installent tant bien que mal pour continuer leur nuit.....

Le 6 février, nous apprenons que le père Hatier a été arrêté pour des raisons pas très claires (2). Des scellés sont apposés sur la porte de sa chambre ; le 9 février, un nouveau délégué, Roger Leneuf, entre en fonction : étudiant en lettres de Lille, il était déjà venu avant la guerre à Schönebeck, où habitait sa correspondante allemande. Nos rapports, après une période d'observation voire de méfiance, devinrent tout à fait amicaux.

Malgré nos bonnes résolutions concernant les alertes, deux nouvelles affaires vinrent assombrir nos relations avec la direction du camp. Le 15 février, une Voralarm sonne dans la soirée ; la lumière s'éteint et nous allumons des lumignons de fortune pour continuer à lire. La Fliegalarm se faisant attendre, nous nous couchons vers 22 h ; un quart d'heure après, Bras de Fer fait irruption dans la chambre avec Chapeau Vert, armé d'une matraque : ils ramassent nos Ausweis, lorsque tout à coup la lumière revient. Long réclame son Ausweis. Il est giflé par Chapeau Vert, et Bras de Fer nous annonce que nous devrons payer 50 Marks d'amende pour récupérer nos Ausweis. Le lendemain matin, encore sous le

(1) *Particules métalliques lâchées par les avions pour brouiller le pointage des canons anti-aériens.*
(2) Voir Quille n° 33," Histoire des cocons de Schönebeck".

coup de l'indignation, je me précipite chez Kubb qui, l'air bon garçon, me les rend sans difficulté. Les cocons du Presswerk n'ont pas l'intention d'enterrer l'affaire et parlent à leur chef, Moritz, de la gifle reçue par Long. Nous imaginions l'affaire classée, lorsque, le 9 mars, une mise en demeure de la police nous somme de payer 50 Marks d'amende sous peine de 10 jours de prison....Chapeau Vert avait transmis nos noms à la police avant la restitution des Ausweis ! Malgré nos efforts pour faire intervenir la hiérarchie Junkers en notre faveur, nous dûmes nous exécuter.

Le 22 mars, enfin, une nouvelle Fliegalarm nous force à déménager ;je pars avec d'Olier et Wicker pour le hall 712, où nous trouvons difficilement une place. L'alerte finie, nous rentrons et trouvons Favier dans tous ses états : un jeune SS flamand lui a confisqué son Ausweis. Accompagnés par Claverie, nous allons au bureau du Werkheim ; Bras de Fer nous reçoit en chemise de nuit....Raab vient à la rescousse : pas question de rendre l'Ausweis. Empoignade violente de Claverie avec Bras de Fer et Raab ; il faut les séparer ! Le lendemain, Favier qui, justement, doit partir en permission met son bureau en émoi en racontant l'altercation. De mon côté, je décide d'aller voir Kubb à midi ; je frappe au guichet ; Bras de Fer vient m'ouvrir. Son regard est mal assuré..."que voulez-vous ?" "Je voudrais voir Herr Kubb et aussi savoir si notre camarade Favier a une amende." "Qui donc , Quoi ?" Il parle presqu'à voix basse mais Kubb se montre et me fait signe d'entrer. Il passe un coup de fil, puis s'approche : il a l'air au courant ; cependant il me fait raconter l'histoire avant d'intervenir...."il était devant l'abri, au lieu d'être dedans, par conséquent il était en faute !" "Mais l'abri était plein, impossible d'entrer !" "Non ! c'était l'entrée qui était bloquée ; s'il avait voulu, il aurait pu se frayer un chemin...croyez bien que ce n'est pas par plaisir que nous vous prenons les Ausweis et que nous vous punissons. N'imaginez pas qu'on en veuille particulièrement aux Français, aux Hollandais et aux Tchèques... non ! pour nous aussi c'est désagréable de se lever toutes les nuits, de sortir dans le froid ; si vous vouliez le comprendre, nous n'aurions pas besoin d'en référer

à la police ! et surtout, quand vous venez réclamer vos Ausweis, vous le prenez de haut, alors qu'il faudrait m'implorer poliment pour que je supprime une punition méritée. Oui ! si je vous dis cela, c'est parce que j'ai besoin de votre collaboration, en particulier celle des Angestellten : vous êtes chef de chambre, alors je vous demande de répéter à tous vos camarades, et pas seulement au coupable, ce que je vais vous dire : il faut qu'en toutes choses,les Angestellten soient cités en exemple, qu'ils soient les premiers à aller aux abris, afin que nous puissions dire aux simples ouvriers : voyez les Angestellten....Je vous dis cela à vous qui êtes des intellectuels, des gens cultivés ; oui, j'ai besoin de vous. Enfin, pour cette fois-ci, je veux bien abandonner toute poursuite de la police, mais que cela ne se reproduise pas !"

Ici, une tentative pour lui expliquer que Favier aurait préféré entrer dans l'abri plutôt que de risquer d'attraper froid, que ceux qui obstruaient l'entrée de l'abri étaient les vrais coupables....Kubb n'est pas convaincu. Il promet de vérifier à la prochaine alerte qu'il y a bien de la place pour tous ; il consulte le tableau de répartition affiché dans les baraques et s'aperçoit qu'il est périmé. Il me répète qu'il compte sur nous....Après l'avoir remercié, je bredouille quelques vagues excuses à Bras de Fer, tout penaud d'entendre rappeler devant Kubb les péripéties de cette malheureuse affaire.

Le dimanche 23 avril,après une nuit troublée par une alerte, nous sommes réveillés brutalement à 6 h 30 par une voix qui demande : "quels sont ceux qui ne travaillent pas aujourd'hui ?" A moitié endormis, certains répondent "moi", puis un cocon enchaîne : "personne ne travaille, nous sommes tous des Angestellten." "Bon, donnez-moi vos Ausweis." Je me lève et demande des explications à Chapeau Vert, car c'était lui ! "Sais pas ; ordre de Kubb. Chacun devra venir immédiatement retirer son Ausweis au bureau." Je m'habille et vais en éclaireur : Raab, aimable comme une porte de prison, refuse de me rendre les Ausweis : "chacun doit venir chercher le sien." "Alors rendez-moi le mien !" "Non, ce n'est pas encore prêt." Je vais avertir les autres et je reviens avec

Thévenin. Quand il y a 25 Angestellten, Chapeau Vert nous emmène près du tas de charbon et se rappelle tout à coup qu'il s'agit d'une "Sonderaktion"(opération exceptionnelle) : "Herr Gössling demande que ceux qui ne travaillent pas soient chargés de creuser une tranchée pour une canalisation." Je lui montre la permission que nous avons obtenue pour aller à l'opéra de Magdeburg...."c'est l'après-midi, donc vous pouvez travailler ce matin." Nous sommes pris au piège : il n'y a qu'à s'exécuter ; on nous distribue des pelles et des pics . Une consolation....ils sont plus neufs que ceux des Chantiers ! Faisant contre mauvaise fortune bon coeur, les cocons s'exécutent, mais leur rendement reste bien inférieur à celui des autres requis. A 9 h, je vais chercher le courrier et les cigarettes : celles-ci me sont refusées tant que le travail n'est pas terminé. Malgré notre faible rendement, nous sommes libérés à 12 h et nous allons pouvoir, d'Olier et moi, mettre à exécution notre projet d'aller à pied à Magdeburg par la rive droite.

Au mois de mai 44, nous sommes définitivement débarrassés des punaises grâce à une vigoureuse désinfection au soufre....début juin, une réunion de chefs de chambre est consacrée à la préparation d'une fête omnisport internationale. Flamands, Hollandais et Tchèques sont partants. Les cocons décident de défendre les couleurs françaises. De semaine en semaine, la date prévue est reportée jusqu'au mois d'août. Les cocons eurent ainsi le temps d'améliorer leur condition physique et leurs performances avec, pour finir, des résultats très honorables.

Mais bientôt les choses vont prendre une toute autre tournure....Le 7 juin, lendemain du débarquement, un SS français demande à Leneuf d'inviter les Français à une réunion d'information. Nous sommes douze présents et bientôt nous sommes atterrés par les propos de l'orateur : avec une très mauvaise diction, il lit un discours où le faux le dispute au ridicule et même au répugnant....quelques perles : "des rangs de la légion anti-bolchéviste sortiront les héros qui referont la France....les Russes sont des êtres sous-développés qui vivent comme des bêtes...le massacre de Katyn prouve que ce sont de vrais juifs !"

L'équipe du Werkheim n'est pas en reste ; le 23 juin 44, au cours d'une réunion des chefs de chambre, Chapeau Vert fait le panégyrique du Nazional-Sozialismus et raconte l'Histoire à sa manière depuis l'attentat de Sarajevo, en passant par la guerre de 14-18 et les désordres économiques qui en résultèrent, jusqu'à l'avènement d'Hitler, ses prodigieux succès et l'Arme Nouvelle : les menaces alternent avec les déclarations de fraternité..."Nous sommes tous frères,sauf les Juifs, nous devons nous sentir chez nous en Allemagne !" L'endoctrinement se poursuit les semaines suivantes : le 12 juillet, c'est au tour de Bras de Fer de faire le panégyrique d'Hitler, l'homme, le général....Chapeau Vert enchaîne en commentant la Bible à sa façon : "la religion du futur se construira sans les Juifs et leurs textes sacrés !" Le 3 août, nouvelle réunion de chefs de chambres au cours de laquelle Chapeau Vert raconte ses souvenirs de Scharführer des gosses de Schönebeck....Le 10 août, Bras de Fer fait son propre panégyrique : malgré sa longueur, cet exposé mérite d'être reproduit in extenso.

Il est né en 1920, aîné d'une famille de 7 enfants. Son père n'appartient à aucun parti, mais lui, à l'école, il entend parler des H.J. et décide d'y aller à l'insu de son père. Ce n'est pas du goût de son maître, qui cherche toutes les occasions pour "l'engueuler"et pour lui reprocher d'aller avec les nazis. Son père est plus tolérant, mais il lui refuse la permission de s'engager aux H.J. En 1933, Hitler prend le pouvoir et dès lors il ne rencontre plus de réticences. Le vieux maître se résigne : "les jeunes sont différents de nous !" Il commence à travailler tout en suivant des cours du soir de formation politique ; il devient Scharführer de H.J. dans une petite ville de 3000 habitants, mais il a du mal à obtenir l'assistance aux deux réunions hebdomadaires... "les paysans sont toujours très occupés !"

En 1939, il s'engage et fait ses classes ; son père est anéanti à l'idée que son aîné a fait des études pour en arriver là ! Il n'ose plus rentrer chez lui en permission : deux de ses frères ont suivi son exemple....Au régiment, la discipline ne le rebute pas. Il apprend la boxe et termine tous ses matches par KO ; il devient aussi un tireur d'élite.

Il participe à la campagne contre les polonais qui, de part et d'autre de la frontière, tuaient les Allemands par centaines : un avertissement du Führer n'eut aucun effet, car le petit peuple était excité par les Juifs qui espéraient déclencher la guerre et la révolution universelle.

Il part ensuite sur le front ouest dans une section d'assaut de 12 hommes, participe à l'invasion de la Hollande, toujours en tête, coupant les barbelés, essuyant le feu. La traversée de la Meuse est difficile, mais ils sont prêts à tout et réussissent à créer une tête de pont en traversant le fleuve à la nage avec leurs mitrailleuses. Ils vont ensuite sur le canal Albert : pas de résistance organisée ; ils progressent rapidement avant de se heurter aux premiers éléments de l'armée anglaise, pris à l'improviste. Ils occupent un village et font prisonniers deux escadrons. Après un court répit, le lundi de Pentecôte, consacré au repos et à la propagande ("ce sont les Juifs qui veulent la guerre, pas nous !") un commando de 40 hommes est chargé de percer les lignes ennemies et d'ouvrir la voie à des milliers de camarades. Au cours de l'attaque, Bras de Fer est blessé par une grenade et il est laissé pour mort. Lorsqu'on le retrouve, il n'y a rien pour le soigner et l'opération possible nécessiterait trois heures ; on lui coupe le bras et vingt minutes après on repart vers Bruxelles.Les Tommies ont fui, laissant l'hôpital dégoûtant. Mais les bonnes soeurs belges sont exemplaires. Après un bombardement de l'hôpital qui fait des victimes parmi les prisonniers blessés, Bras de Fer est évacué vers Aachen pour guérir ses plaies. Il est ensuite affecté à l'usine Junkers, où il suit des cours de Lagerführer à la DAF (3). Trois de ses frères étaient en Russie : l'un a disparu, le deuxième est aveugle, le troisième a été tué par des "Terroristen"....

Et voici la péroraison :

"Si nous perdons la guerre, pas un de nos jeunes n'aura honte. Tous connaissent les hordes rouges des bolchévistes et ils tiendront aussi longtemps qu'il faudra, à l'Est comme

(1) *Deusche Arbeitsfront.*

à l'Ouest et au Sud, quoi que puissent en penser les généraux qui ont raté leur putsch...Oui, la jeunesse allemande tiendra jusqu'à la destruction du capitalisme et des Juifs. Aidez-nous à gagner la guerre ; rassurez vous : nous reconstruirons l'Europe suivant la Nature, la grande Nature avec ses inégalités, où le plus fort domine.... nous avons la chance que la bénédiction de Dieu soit avec nous et nous avons tout ce qu'il faut pour gagner la guerre."

Malgré son éloquence, Bras de Fer n'arriva ni à nous convaincre, ni à changer le cours de l'Histoire !

Au milieu de cette logorrhée idéologique, Kubb se faisait discret ; il était même amical, lorsque je vins m'entendre avec lui pour l'aménagement d'un terrain de basket dans le Werkheim : il mit à notre disposition les différents corps de métier assurant l'entretien du camp, étant entendu que nous nous occupions au préalable du nivellement du terrain. Quelque temps plus tard, on apprit la nomination d'un Lagerführer adjoint dont nous fîmes la connaissance dans les conditions suivantes :

Le dimanche 1er octobre 44, il fait irruption dans notre chambre ; boiteux, déguisé en "canari" avec son uniforme jaune de SA et son brassard à croix gammée, il nous annonce qu'il va procéder à une fouille ; On nous fait sortir dans le froid du matin d'un automne précoce. Tout le Werkheim est ainsi aligné le long des trottoirs. Les SA se divisent en groupes de quatre sous la direction d'un SS. Au bout d'une heure d'attente, notre tour arrive. Nous accompagnons les SA quatre par quatre. Ils fouillent minutieusement, mais correctement. L'un d'eux est chimiste et il parle un peu français ; notre stock imposant de livres et de paperasse l'intrigue ; il tombe en arrêt devant le plan détaillé des environs de Schönebeck que j'avais dressé, mais ce n'était probablement pas l'objet de ses recherches. La pluie arrive avec la fin de la fouille et nous allons retrouver les "externes" pour une répétition de la chorale.

Quelques quinze jours plus tard, désigné pour le Schanzarbeit, je transmets à Aubert mes responsabilités de chef de chambre.

5 L'INTENDANCE

A l'heure du "Feierabend" (fin du travail), les cocons regagnaient, les uns le Werheim, les autres le logement qu'ils avaient pu trouver en ville, à Schönebeck ou à Salzelmen. Alors commençait, dans les quelques heures de "temps libre" dont ils disposaient, une course contre la montre : achat de la nourriture, préparation du repas du soir, entretien des vêtements....Dans les premiers mois de notre séjour à Schönebeck, ces tâches d'intendance, prioritaires pour notre survie, absorbaient la majeure partie de nos loisirs. La Taupe et les Chantiers ne nous avaient guère préparés à ce genre d'activité et ce n'est que progressivement que nous avons réussi à libérer un peu de temps pour d'autres occupations.

Avec la carte de cantine et les tickets de rationnement des principales denrées nutritives, les cocons eurent du mal à satisfaire un appétit aiguisé par les privations subies aux Chantiers ; ils se jetèrent sur les produits en vente libre, Kohlrabis, betteraves et autres légumes longs à cuire et parfois indigestes ; des stratagèmes ingénieux mais non sans risques furent imaginés pour augmenter les rations quotidiennes : rebouchage des trous poinçonnés sur les cartes de cantine, transformation à l'encre de Chine des lettres de la carte de rationnement : c'est ainsi que la lettre I correspondant à la ration hebdomadaire de carottes pouvait, sans trop de difficultés, être transformée en J, ration hebdomadaire de beurre ! Les Allemands qui n'auraient jamais imaginé une aussi abominable falsification, imprimaient les tickets sur du papier jaune ordinaire à l'encre d'imprimerie ordinaire ! Des solutions moins aléatoires et plus durables furent progressivement expérimentées : échange de cigarettes contre des tickets, principalement de pain ; achat de viande de cheval peu prisée des Allemands, pour laquelle la ration par ticket était doublée ; choix du Rübensaft, sirop de betterave non raffiné, de préférence au sucre, pour la même raison ; repas sans tickets servis dans certains restaurants, dont les cocons devinrent des clients fidèles. Qui ne se souvient des bons moments passés autour d'un "Stamm" (plat

unique) et d'une "grosses Bier" au Preussischer Hof, au Dessauer Hof, à l'Astoria ou,- à Salzelmen -, au Schröder et au Schipper ? Ces repas dans un cadre très germanique, avec musique douce et garçons stylés, avaient aussi l'avantage de favoriser les rencontres entre cocons "internes" et "externes," parfois entre cocons de Schönebeck et cocons des autres centres.

A partir de l'été 44, l'entrée au restaurant fut progressivement réglementée, des cartes de restaurant instituées, avec interdiction d'entrée théorique aux étrangers. Mais entre temps, le stress de la faim avait été considérablement réduit, grâce à l'arrivée de colis familiaux puis des colis du "bon" général Calvel de l'AX.

La perte progressive de notre complexe d'Ausländer affamés est bien illustrée par un paquet de lettres retrouvé récemment dans les archives familiales et dont voici quelques extraits :

Le 25 octobre 43 : "les jours où je sors à 21 h, je bénéficie de la cantine du soir. Mais lorsque je sors à 19 h, je rentre au Werkheim pour préparer mon repas. Dans la nuit noire, je suis guidé par les poteaux phosphorescents. Il faut sans délai courir à la cuisine, attendre qu'un réchaud soit disponible, puis rentrer à la baraque pendant la cuisson, pour écrire, repriser, recoudre des boutons, étaler du linge lavé. Il n'est pas rare qu'après avoir eu affaire à une chemise bleuie par un contact malheureux avec des chaussettes, je retrouve mon "faitout" carbonisé avec son contenu ! Ayant de moins en moins de temps et de goût pour la cuisson de plats sophistiqués, je me contente souvent de légumes bouillis, betteraves ou Kohlrabis, achetés sans tickets, de farine jetée dans du lait bouillant, avec, de temps en temps, un bifteck de cheval. Quand la Voralarm nous surprend à la cuisine, la lumière s'éteint et nous devons consommer notre repas sur place, à la lueur des réchauds".

Le 27 janvier 44 : "Les colis de Noël sont bien arrivés, avec une bonne odeur de Provence qui attire les souris....j'ai blindé les ouvertures de mon placard pour protéger mes réserves de farine, de pommes de terre et de carottes ; j'en aurai bien besoin quand j'aurai fini les

provisions de premier choix, pain d'épice, jambon, figues. Les colis de l'AX commencent à arriver ; ils contiennent du chocolat, des légumes secs, des pâtes : comme ils sont très homogènes, nous pourrons demander au Schröder de nous préparer un plat de haricots ou de vermicelle pour 80 personnes, lors de la réunion générale des cocons d'Allemagne. Dimanche dernier, j'ai dîné à l'Astoria avec Long : la carte de restaurant a été instituée, mais elle n'est pas demandée le dimanche".

Le 10 mars 44 : "en ce moment, tout le monde nage dans l'abondance....la Zulagekarte, obtenue en compensation de l'allongement du temps de travail, nous donne droit à 3 oeufs, 180 g de margarine, 125 g de beurre par semaine. Omelettes et plantureux gâteaux de semoule prennent le relais des légumes bouillis. Les tickets de pain, échangés contre des cigarettes et les colis nous permettent de confectionner de solides casse-croûte. Le stock de vivres de secours s'est enrichi de toutes les denrées de longue conservation, miel, chocolat, sardines....à chaque arrivée de colis de l'AX, nous affectons une partie du contenu au service d'entraide de l'Amicale. L'allongement du temps de travail nous oblige à empiéter sur notre temps de repos pour faire face à toutes nos activités, mais, grâce à ce régime alimentaire et à la bonne santé qui en résulte, nous ne souffrons pas du manque de sommeil ".

Les soins apportés à notre garde-robe évoluèrent dans le même sens : après des essais maladroits de lavage et de raccommodage, les cocons découvrirent une blanchisseuse qui acceptait de laver et repasser leur linge et même, en échange de cigarettes, de le raccommoder et de le rapiécer. Chez le cordonnier du village de Felgeleben, qui réparait nos chaussures, le paiement s'effectuait en francs français, destinés à son fils, en garnison à Limoges ! Les colis de vêtements et d'articles de sport arrivèrent fort à propos dès le mois d'octobre 43, pour nous permettre d'arborer une tenue décente en toutes circonstances. Les survêtements et les tenues d'intérieur de l'X attiraient particulièrement l'attention des Allemands.

Quelques anecdotes sur les problèmes de coiffure et de santé complèteront ce tour d'horizon.

Nous avions nos entrées dans les salons de "Friseur" où l'attente était généralement interminable : comme en France, dans les années d'avant-guerre, il était d'usage de venir chez le coiffeur pour plaisanter, parler de la pluie et du beau temps, de la politique et accessoirement pour se faire couper les cheveux. Un jour, j'eus la mauvaise idée de demander à être coiffé en brosse, mot que je traduisis par "Bürstel".... au premier coup de tondeuse, je compris mon erreur : de la nuque au front, la tondeuse avait creusé un sillon dans l'axe de la tête, n'épargnant qu'une maigre frange au dessus du front ! J'étais bon pour une coupe à la prussienne, l'hilarité générale et une collecte de mèches de cheveux pour le pauvre tondu de la part de ses camarades compatissants. Si je fus le seul à subir ce traitement de choc, les cocons furent unanimes pour donner leur pratique à Prat-Marca, lorsque celui-ci reçut une tondeuse de France : le gain de temps résultant fut mis à profit pour écrire dans la Quille maints articles satiriques, voire désobligeants pour notre dévoué "Friseur".

Dans l'ensemble, l'état sanitaire des cocons ne laissait pas à désirer et nous n'avions que rarement affaire au médecin espagnol du Werkheim et à sa médication sommaire. Tout aussi sommaires étaient les diagnostics et les traitements du dentiste de Schönebeck, limités à l'alternative plombage ou arrachage : au cours d'un match de handball, j'avais reçu un coup sur la mâchoire supérieure, avec pour résultat la formation d'un abcès à la base d'une incisive. Avant d'avoir pu réagir, je me trouvai avec un trou béant et la consolation du dentiste : "c'est la guerre...Qu'est ce qu'une dent, lorsqu'on coupe tous les jours des bras et des jambes !"

Je fus plus heureux dans mes rapports avec un certain docteur Laval à Magdeburg, peut-être descendant de huguenots français ou lointain cousin de l'âme damnée du Maréchal : il est vrai que je lui soumettais un cas difficile à résoudre par amputation ! Je souffrais d'une sinusite aigüe à laquelle j'étais redevable d'un certain nombre de nuits blanches.

Le médecin conseil de l'usine avait jugé préférable de m'adresser à cet éminent spécialiste et je dois dire que la perspective d'une visite à Magdeburg n'était pas pour me déplaire. Un beau matin, donc, muni d'une lettre pour le docteur Laval et d'une liste d'objets rares à découvrir pour les cocons, je prenais le train pour Magdeburg. C'était le 8 juin, deux jours après le débarquement ; les conversations étaient animées ; une foule nombreuse se pressait dans la salle d'attente et dans le couloir du cabinet, situé tout près de l'opéra, dans le centre-ville. 1 h 30 d'attente interminable....lorsque vint mon tour, le docteur m'ausculta de ses mains nerveuses, énormes à l'image de sa corpulence, semblables à des pinces d'écrevisse. Il me pria d'attendre ; il élimina rapidement les cas douteux, parmi lesquels beaucoup d'enfants : une petite fille, qui n'entendait plus d'une oreille, retrouva miraculeusement l'ouïe, lorsqu'il lui parla à voix basse de Schokolade. Un petit garçon se tordait convulsivement sur sa chaise. Laval le laissa faire, impassible. Le calme revenu, il lui demanda en souriant : "alors ! tu crois que je suis méchant ?" Enfin, il revint vers les clients sérieux dont j'étais. Il m'examina les sinus aux rayons X et me prescrivit des séances quotidiennes de "Kopflichtbad". En me congédiant, il me dit en Français : "respirez par le nez et revenez me voir jeudi prochain". L'attente m'avait donné faim ; en sortant, j'allai me restaurer dans une petite Gasthaus, le Reichshall, avant de passer à la suite de mon programme : achats divers, réservation de places à l'opéra (Maske in Blau), visite à la délégation française de la DAF. Dans une petite droguerie, je retrouvai un patient du docteur Laval ; c'était un monsieur à l'air distingué qui me fit part de son pessimisme : "la fin de la guerre n'arrangera rien, nous ne nous entendrons jamais en Europe" ! A la DAF,je trouvais tout un remue-ménage : le délégué français, Dupuis, s'apprêtait à quitter les lieux et son remplaçant n'était pas encore désigné. On était sans nouvelles du colis d'effets de sport en provenance de la délégation aux étudiants de Berlin, mais on me posa des questions sur le père Hatier et sur Cécile Waguener, récemment arrivée chez Junkers. Rentré à Schönebeck avec

toutes mes emplettes, je devais faire connaissance du Kopflichtbad, le lendemain, à l'infirmerie de l'usine : c'était une sorte de casque chauffé aux infra-rouges, sous lequel le crâne transpirait abondamment pendant la demi-heure de traitement.

Huit jours après,je retourne voir le docteur Laval, qui me trouve encore le sinus congestionné et qui prescrit la poursuite du traitement. Au Reichshall, où je vais déjeuner, le garçon belge me parle de la situation et de son espoir d'un proche dénouement. A la DAF, il n'y a qu'une alsacienne qui a des amis à Aix et qui ne sait rien. Je vais encore chercher des places pour Maske in Blau et je ramène des pierres à briquet, des dictionnaires russes, une carte du "Channel".

Le Jeudi 22 juin, enfin, nouvel et dernier voyage à Magdeburg ; cette fois Jacqueline Brin est de la partie. Nous passons très vite avec ceux qui doivent se faire "durchleuchten" (radiographier). Ma sinusite est terminée ; Jacqueline doit revenir dans huit jours. Nous déjeunons au Reichshall et nous allons faire un tour du côté de Neustadt, le pont Hindenburg, et celui de St Johannis, en attendant l'ouverture des magasins. Nous achetons des produits de fixation pour les photos, des brosses, du savon, des journaux, et quelques places pour Maske in Blau ; à la DAF, le nouveau délégué, Delattre, nouvellement arrivé, me questionne sur notre état d'esprit, notre opinion sur les chantiers et sur l'opportunité de cours d'Allemand. Il souhaiterait rappeler Cécile à la délégation....Je rentre à Schönebeck, débarrassé d'une manière durable de ma sinusite, mais j'ai droit aux remontrances de Leister pour être resté toute la journée à Magdeburg !

Les beaux jours de Plötzky.....

LE CADRE DE VIE COCONNAL

En se dotant d'une organisation et d'un programme d'activités collectives, les cocons marquèrent leur volonté de tirer le meilleur parti de leur situation paradoxale d'otages en attente d'une "quille" hypothétique et indéterminée. Dispersés dans différents services et dans différents lieux de vie, ils auraient pu se résigner à la condition sans gloire de "Verpflichtet Arbeiter" (STO). Mais en créant un "cadre de vie coconnal", comme la chenille tisse un cocon pour se protéger contre l'hostilité du milieu ambiant, ils prirent l'habitude de mettre en commun leurs préoccupations et leurs talents, de s'épauler et de s'encourager mutuellement en toutes circonstances. Le témoignage de leur vitalité étonna les Allemands et facilita leurs rapports avec les autres Français et avec les Ausländer, lorsqu'ils se sentirent assez forts pour briser leur cocon.

L'histoire des cocons de Schönebeck de Maurel (voir Quille 33) ayant déjà largement décrit ce cadre de vie, ce chapitre sera limité à des compléments, souvenirs personnels et détails censurés dans la Quille.

L'organisation.

L'organisation proposée par Maurel dès les premières semaines de notre séjour était inspirée de celle de la "Kommis", chère à la tradition polytechnicienne, bien que ses attributs fussent nettement plus étendus ; le Géné était le représentant des cocons en même temps que l'incarnation des valeurs que nous voulions sauvegarder. Les pitaines jouaient le rôle de moteur pour diverses activités avec une connotation variable de service ou de contrôle. C'est la Kommis qui organisa l'accueil des cocons de la promotion 43, arrivés le 14 septembre 43, avec - ô dérision - un simulacre de bahutage d'une demi-heure, suivi heureusement d'une réception amicale. Dispersés dans différentes baraques, les "43" ne furent effectivement intégrés au groupe que le 25 novembre, lorsque les dernières occasions d'installation en

privé furent saisies par Petit, Jaume et Denizet, libérant ainsi les places nécessaires dans la baraque 751/5.

Le sport.

La première manifestation sportive des cocons fut le "décrassage", hérité des Chantiers, sorte de jogging que certains pratiquaient au lever du jour dans les rues avoisinant le Werkheim. Puis le pitaine "sports et loisirs", Chevalier, proposa en septembre 43 un entraînement de football, pour le plus grand dommage de nos chaussures de ville, car nous n'avions pas l'équipement adéquat. Lors d'une visite que je rendis aux cocons de Stassfurt le 3 octobre 43, j'acceptai de participer à un match de handball et je revins avec la certitude d'avoir trouvé le sport qui convenait : équipement léger - les plus courageux jouèrent pieds nus -, nombre limité d'équipiers. Le handball tenta effectivement la plupart des cocons, jusqu'à devenir notre sport national ; des séances d'entraînement nous réunissaient deux fois par semaine sur le terrain de l'usine, où eut lieu le tournoi coconnal de fin d'année, le 31 décembre 43 : les flocons de neige glacée qui tombaient sur le terrain ne découragèrent pas les 24 participants, répartis en 4 équipes correspondant aux différents services. Les matches contre les cocons des autres centres furent l'occasion de nombreuses et pittoresques rencontres intercoconnales (voir Quille 33). La saga des ballons crevés, volés ou perdus ne le cède en rien à celle des gamelles carbonisées : un ballon disparu fut retrouvé , après des mois de recherche, par un Werkschutz dans les bagages d'un Flamand....un ballon de water-polo nous dépanna quelque temps. Quant aux crevaisons, dûes souvent à des maladresses, elles cessèrent de nous préoccuper, le jour où le responsable du stade municipal de Schönebeck nous indiqua comment nous procurer des rustines et nous donna l'adresse d'un réparateur.

Sans concurrencer le handball dans son rôle de sport de masse, le football revint à l'ordre du jour dans le cadre de l'Amicale, mais seuls Chevalier et Wicker y jouèrent régulièrement. A noter aussi les tentatives d'Assens pour initier les cocons au rugby et surtout la création du terrain

de basket du Werkheim, à laquelle bon nombre de cocons participèrent au cours de l'été 44, avant de se découvrir pour ce sport un attrait.... inversement proportionnel à la distance du terrain à la baraque !

Infatigables, les cocons s'intéressèrent aussi à l'athlétisme et constituèrent une équipe capable de faire bonne figure à la fête omnisport de l'usine, face aux Tchèques, aux Hollandais et aux Flamands. Repoussée de semaine en semaine, cette fête se déroula le dimanche 20 août. 14 cocons et 4 autres Français du Werkheim y participèrent : Assens, Aubert, Bédoura, Cauvin, Chevalier, Denizet, Dufour, Jaume, Noël, Prat-Marca, Pujol, Raibaud, Vaillant, Wicker, avec le renfort de Bonzon, Lantieri, Chacon et Salback. Malgré une supériorité incontestable des Tchèques, notre équipe remporta 4 places de second (poids, disque, relais 4x100 m, 3000 m), récompensées par des diplômes à croix gammée !

Les activités intellectuelles.

La grande crainte des cocons était de laisser en friches leurs aptitudes intellectuelles, déjà fortement émoussées par une année de Chantiers. Le pitaine "Chiade", Callot, et le pitaine "Brief", Bayon, firent en sorte que l'Ecole nous envoie des cours de première année, afin de renouer avec les mathématiques. Bien accueillis, ces cours devaient être rapidement délaissés par la majorité des cocons. En revanche, les ouvrages philosophiques, économiques, religieux furent très lus et souvent commentés en petits comités. Les uns provenaient de l'X, d'autres de l'aumônerie des Français en Allemagne, d'autres, surtout de bons romans, nous furent envoyés par la délégation aux étudiants de Berlin. Mais les cocons se passionnèrent encore plus pour les langues, et ne se contentèrent pas de lire l'Allemand dans le texte : l'Anglais avait toutes nos faveurs et les plus doués, tel Noël, étaient capable, en peu de temps, de déclamer à haute voix des pages entières de Shakespeare.....ceux qui côtoyaient des Tchèques au bureau s'initièrent aux langues slaves, bientôt suivis par les fins politiques, qui pensèrent utile d'apprendre le Russe ! Mais la palme revint à Claverie,

insatiable, qui découvrit, à l'illustre librairie d'Heidelberg, Julius Groos, une mine de manuels pour les polyglottes : si la grammaire congolaise était une simple curiosité, il put s'initier au Russe en passant par l'Arménien, faute d'avoir trouvé un manuel germano-russe !

Le "bouillon de culture" qui en résultait entraînait les cocons dans de nombreuses discussions, dont certaines mémorables :

Le 1er janvier 44, les réjouissances coconnales sont clôturées par une discussion philosophique des "internes" à leur retour au Werkheim : tout y passe, aspects positifs et négatifs de notre séjour en Allemagne,de nos activités coconnales, bien fondé de nos croyances religieuses ou morales, existence de l'âme, relation entre l'individu et la collectivité....Le lendemain, en dînant à l'Astoria, Pujol, Calloue et moi, nous abordons le problème de la famille et de la dénatalité avec pour conclusion : "il faudrait 80 millions de Français pour résister à la poussée germanique !"

L'appel de Bourseau et des cocons de Stassfurt à tous les autres groupes avait reçu un accueil mitigé en décembre ; une première réunion-débat s'était terminée sans conclusion avec un laïus sur l'arrivée des Germains en Europe... Le 14 janvier 44, nouvelle réunion, pour mettre au point notre attitude vis à vis du racisme : aucune conclusion.... Mais la question nous tient à coeur et, le 16 janvier, un comité restreint comprenant Vaillant, Chevalier, Favier, Callot, Prat-Marca, Maurel et Raibaud parvient à une unité de vue sur le problème des Juifs, des Noirs américains, et de la colonisation.

Le dimanche 20 janvier 44, à l'issue de la réunion générale des cocons à Schönebeck, nous ratifions la proposition de Chevalier de fonder un journal, baptisé la "Quille", et de donner un nouvel élan à la chorale, un peu somnolente. Les premiers numéros de la Quille bénéficièrent des loisirs forcés dans le Busch, où les cocons de l'usine se retrouvaient pendant les alertes. La Quille n'avait pas que des défenseurs : devant les craintes formulées par certains "externes", des caches furent créées pour les documents susceptibles d'être compromettants, en cas de fouille.

Le dimanche 26 mars, la pluie compromet une promenade projetée par Vaillant, Bédoura, Marie, Jaume, Denizet et Raibaud. Après avoir déjeuné au Schipper, nous nous retrouvons chez la "vieille chouette" (la logeuse de Vaillant) pour un après-midi de détente, bridge et lecture. Je découvre, dans "la guerre de Troie n'aura pas lieu", la déclaration de Giraudoux sur les vedettes et les martyrs : la cause est désormais entendue : nous décrétons que notre groupe a besoin de ses "cocons vedettes" autant que de ses "cocons martyrs", mettant ainsi fin à des discussions stériles.

Pour terminer ce paragraphe, j'évoquerai le phonographe ramené de l'X par Petit à son retour de permission, avec un bon choix de disques : il faisait concurrence au travail intellectuel et à la lecture dans la baraque, mais il nous détendait, même si certains oubliaient l'heure du "Merca" (couvre-feu), au grand dam des "fana-bunoust" (couche-tôt). Certains airs restent associés dans ma mémoire à des images de notre lieu de vie, à certains événements et aux sentiments qui les accompagnaient.

La culture artistique.

Tandis que les randonneurs partaient à la découverte des vieilles églises gothiques de Magdeburg, Chevalier se faisait l'ardent promoteur de la musique, du théâtre, de l'opéra surtout, dont ils nous interprétait les airs célèbres (Carmen, Manon...). Lorsqu'un spectacle ou un concert nous intéressait, un volontaire se chargeait des réservations, quitte à prendre le train pour Magdeburg.

Le 12 septembre 43, un fort contingent de cocons assiste à Iphigénie en Tauride au théâtre de Magdeburg ; l'accent très pur des acteurs nous permet de suivre avec émotion le texte de Goethe, étudié en mathélem, et de réaliser combien notre destin ressemble à celui d'Iphigénie : la Tauride, c!est l'Allemagne. le roi Thoas, un Allemand, notre chef de bureau, par exemple. Il y a longtemps que nous avons quitté notre chère cité, nos chers parents, notre petit frère....que Dieu préserve de venir ici nous chercher....certes, nous n'avons pas trop à nous plaindre ; l'hospitalité a été

correcte. "Ingrats," nous dit Thoas, "j'ai tout fait pour vous faciliter la vie loin de chez vous et vous faites preuve d'une réserve blessante....vous restez entre vous, vous abusez des permissions.... Situation embarrassante : Iphigénie a horreur des sacrifices humains ; Thoas voudrait assimiler les étrangers ; il réclame une collaboration inconditionnelle. Mais nous nous dérobons. Pouvons-nous oublier que malgré une liberté apparente, nous sommes en fait prisonniers, éloignés de notre pays sans certitude de retour....Devons-nous pour autant afficher une attitude hostile, faire preuve d'impolitesse ou de négligence ? N'est-il pas au contraire nécessaire d'afficher une attitude fière et digne, de célébrer la beauté de notre pays bien aimé et de notre religion, de pratiquer les vertus chrétiennes, dont la première est la Charité ?

Par la suite, ce fut surtout l'opéra de Magdeburg qui reçut la visite des cocons : le 29 septembre, 20 cocons assistent à la Tosca. Le 4 mars 44, ils sacrifient au culte de Wagner, en allant voir Rheingold. Le 23 avril 44, l'opéra est entouré de ruines, mais nous pouvons quand même assister à Faust (après la fameuse Sonderaktion qui nous a été imposée le matin). Le 14 mai 44, c'est la Bohême qui attire les cocons en rangs serrés. Enfin, en juin 44 arriva un nouveau spectacle, "Maske in Blau", opérette peu connue qui ne recueillit pas l'adhésion des cocons du premier coup, comme en témoignent les réservations successives faites à l'occasion de mes visites au docteur Laval.

Sur place, à Schönebeck, nous avions droit aussi à de la musique de qualité, avec les "mardis musicaux" qui attiraient les cocons dans la grande salle de l'Astoria, concerts symphoniques, musique de chambre, airs d'opéra interprétés par des chanteurs de Hamburg. Le seul problème était d'arriver à sortir plus tôt du travail et d'attraper le bus à la course.... C'est aussi à l'Astoria que se déroulaient les séances de cinéma : il n'y avait pas que des chefs d'oeuvre, mais nous avons quand même vu et apprécié des films tels que la "kermesse héroïque", Der "Schimmelreiter", le "baron de Münschhausen", (en couleur), le "voile bleu" et une "vie de Bismark", jouée par des acteurs remarquables, d'un intérêt

historique certain, mais visant à démontrer, pour les besoins de la propagande, l'incapacité d'agir en régime parlementaire.

La pratique religieuse.

Située à mi-chemin de Schönebeck et de Salzelmen, la petite mais vivante paroisse catholique en brique rouge reçut, dès les premiers dimanches, la visite des cocons pratiquants. Consacrée à Saint Liboire, évêque du Mans au 4e siècle, elle dépendait de l'archevêché de Paderborn ; la majorité de ses paroissiens étaient des Allemands de l'Ouest ou du Sud auxquels s'ajoutait un fort contingent d'Ausländer, Belges, Hollandais, Français et Polonais. Nous étions toujours très aimablement accueillis par le vieux curé, qui parlait français et dont les sermons étaient très évangéliques. Il avait accepté, à la demande de Vaillant, de dire, le 11 novembre 43, une messe à la mémoire des Français morts pendant les deux guerres : ce ne fut sans doute pas du goût des autorités, car le 31 octobre les cocons, venus pour répéter des cantiques et pour préparer la messe, apprirent que l'autorisation de la cérémonie avait été refusée. A Noël 43, Houssay fit le projet d'une messe de minuit animée par les cocons : les problèmes de couvre-feu et la faible marge de manoeuvre dont disposait notre curé dans une région très déchristianisée rendirent ce projet impraticable. Le jour de Pâques, 9 avril 44, les cocons se réunirent avant la messe dans une chapelle latérale pour s'engager, selon le voeu proposé par Callot, à célébrer la quille par un pèlerinage à Chartres. Enfin, le soir du mardi 15 août 44, eut lieu une veillée française, avec la participation de la chorale sous la direction magistrale du pitaine CDO, Denizet.

L'assistance à la messe du dimanche ou du samedi soir, à des heures qui pouvaient varier en fonction du nombre et de la durée des alertes, était toujours très importante : elle reflétait la volonté des "catho" de témoigner de leur attachement aux valeurs spirituelles et morales que les nazis voulaient réduire à néant....

Les cérémonies coconnales.

La Sainte Barbe, les fêtes carillonnées ou civiles étaient l'occasion de réjouissances, préparées avec soin par les cocons. Dès le milieu du mois d'octobre 43, ils s'étaient répartis en 5 groupes pour préparer la Sainte Barbe, chaque groupe devant faire la surprise du thème choisi aux autres. Le 5 décembre, les 33 cocons, auxquels se joignirent ceux de Magdeburg, Calvin, Charmont, Vieux-Pernon, se retrouvent - un peu à l'étroit ! - dans la 751/5, pour y jouer leur revue. Les thèmes retenus font une large place aux malheurs du Ju 288 et aux regrets de cocons chenus, évoquant le souvenir de leurs exploits au service du grand Reich ! Applaudissements mérités et copieux magnan pour clôturer....Dans les semaines qui suivent, un groupe de cocons rédige le texte définitif, complété par un prologue de Vaillant et des illustrations de Bayon ; Cauvin est chargé de remettre le dossier au sous-gou lors de sa prochaine permission.

Noël 43 : les réjouissances commencent le 24 décembre, par un tournoi de handball suivi d'un réveillon en trois groupes, Werkheim, Schönebeck, Salzelmen. Le samedi 25, les cocons se retrouvent après la messe du soir pour un magnan en commun au Schröder et une soirée marquée par un "discours du Géné",des poésies, des chants et des jeux. La Quille, avec un grand point d'interrogation, est omniprésente....

Fin d'année 44 : nouveau tournoi de handball, le 31 décembre, cette fois sous la neige glacée. Après le match, Thévenin m'accompagne à la "Tête de Veau", Bierstube renommée pour sa bière de malt brune et sucrée (Brausebier), et la corpulence de son patron. Thévenin versifie avec ardeur et je mets une dernière main à mon long (et un peu rasoir !) poème épique sur les cerfs de la Mitteldeutschland ; quand nous revenons au bercail (je veux dire au Werkheim), il souffle un vent de panique : le plat de résistance du réveillon, des niocchis, ne répond pas aux espérances...Aubert et d'Olier sauvent la mise en apportant un superbe rôti et une abondante purée. La fête peut commencer....Les poètes, Dor, Thévenin, Callot, Noël, sont à juste titre applaudis ; je débite ensuite mon poème épique, qui fit entrer dans la légende coconnale les fameux cerfs (ou serfs !). Assens déride

l'assemblée avec un répertoire d'histoires drôles et d'Olier, Chevalier, Wicker, animent un tour de chant. A minuit, embrassade générale, suivie d'une "montagne de Gries (semoule) avec Marmelade et Kuchen à volonté. Schluss à 2 h du matin, avec l'Artilleur, la Madelon et l'invocation de la Quille.... La fête reprend le lendemain : internes et externes se retrouvent au "chêne de Jules" pour une promenade le long du grand mur de Salzelmen et une bataille de boules de neige ; retour au Schröder, magnan, nouvel assaut de poèmes, d'histoires, de chansons avec une mention spéciale pour les poètes externes, Bédoura, Houssay, Vaillant.

Pâques 44 : après les cérémonies religieuses, nous nous retrouvons tous au Schröder, cocons de Magdeburg inclus. L'alerte quotidienne ne nous empêche pas de faire honneur au magnan, d'écouter des disques et de subir un discours "bifide" (pitaine sports et géné). Après quelques histoires et chansons, nous terminons par une promenade au Stadtpark, où Chevalier et Wicker jouent au foot avec l'équipe de l'Amicale.

Les permissions.

Obtenir une permission pour la France était le rêve de chaque cocon....rêve déçu pour bon nombre, mais le départ et le retour des heureux élus avaient pour tous une connotation émotionnelle, à cause de la saveur spécifique des nouvelles transmises de vive voix.... Le premier partant fut Salva ; on le chargea de transmettre à nos familles la photo de groupe prise par Brin le 2 octobre 43 près du Busch. En novembre, Lauby suggéra, sans résultats, de poser une demande générale de permission pour Noël ! Il croyait au père Noël....Seul, Cauvin fut exaucé, car il partit le 14 décembre 43 : après une partie de cache-cache dans les rues de Salzelmen, je réussis à lui remettre, in extremis, sur le quai de la gare, le texte de la revue Barbe destiné au sous-gou.

Vendredi 17 décembre : la lune brille dans la nuit froide, lorsque je sors du bureau ; je suis accueilli à la baraque par des manifestations de joie : une lettre de Salva à Callot annonce que l'X a l'intention de nous rapatrier...

La soirée se termine par une séance de bouts rimés et une lecture commentée de La Rochefoucauld....

Le 7 janvier 44, Cauvin est de retour ; il a pu voir le sous-gou, qui a mis la revue Barbe en lieu sûr (1), mais l'espoir d'une quille prochaine est à mettre dans le placard des illusions perdues ! Les "fana-chantiers" apprennent avec tristesse que La Porte du Theil a été limogé. D'autres départs se succèdent : le 27 janvier, Callot obtient une permission pour une question d'héritage ; Dor, parti entre temps, revient le 7 février avec des nouvelles des familles des cocons méridionaux. Des tractations auraient lieu entre l'Ecole et Bruneton à notre sujet. Le 5 mars 44, Lauby photographie un groupe de cocons en vue de son prochain départ ; le 20 mars, Thévenin rentre de permission et nous annonce que le sous-gou nous rendra visite dans quinze jours. L'arrestation du directeur de Centrale a été le prétexte pour rompre les conversations au sujet de notre rapatriement. Le 24 mars, après le refus de sa permission par la Wehrmacht, Favier obtient une mission pour aller chercher des plans à ....Villacoublay ! Quelques jours plus tard, les cocons de Stassfurt, venus au mardi musical, nous annoncent que trois cocons, rentrés de permission avec le crâne de Chambergeot (le cocon imaginaire !) ont ramené une impression déprimante de la situation en France : meurtres quotidiens, lutte entre factions rivales du maquis, menaces de mort... on redoute la fin de la guerre.

Petit, rentré le 4 avril nous fait part aussi de l'inquiétude qui règne en France ; il ramène un phonographe et des disques de l'X. Le dimanche 30 avril, Wicker obtient d'aller voir des parents en Alsace. Le bruit concernant un débarquement vers le 15 mai n'empêche pas Lauby de partir. (le dernier probablement)... Le 26 mai, je reçois une lettre du sous-gou, annonçant que des papiers vont nous être envoyés pour nous permettre de solliciter une permission : le motif invoqué concernait un contrôle de connaissances à l'X ! Lorsque Lauby revient, après le débarquement, il n'en est

(1) *Tellement sûr que je n'ai pas pu le retrouver, lors d'un récent passage aux Archives de l'Ecole !*

plus question, mais le sous-gou, appelé au cabinet de Laval, tente d'organiser la relève par la promo B (classe 43) : nous devons faire une démarche collective auprès de Junkers !! (2)

Lauby tenta de réunir les différents chefs de départements, afin de parler de cette relève : Hagenmüller était d'accord, Moritz et Zingsheim s'y opposaient, Leister et Gössling ne s'étaient pas dérangés.....

Lauby fut donc le dernier à partir en France ; les autres cocons, moins chanceux, passèrent leur congé sur place....

Quelques souvenirs personnels.

En conclusion de ce chapitre sur le cadre de vie coconnal, voici quelques "faits divers", moins importants peut-être, mais significatifs de l'esprit de famille qui régnait entre les cocons et qui leur permit de tenir dans les moments les plus éprouvants....Qu'ils en soient remerciés, même à retardement !

Le dimanche 6 février 44, Assens, Gerbaud et Henric me prient de participer à leur repas dominical. Le menu mérite d'être détaillé :

- Soupe "dure" de Gerbaud, à l'oignon et aux flocons d'avoine de la Sarthe.

-Pâté Olida avec pain blanc.

-Veau avec une sauce parfumée au thym et au laurier.

-Pommes de terre, haricots.

-Crème, gâteaux, biscuits, confiture de groseille et de châtaignes.

-Pommes, oranges, noix..., le tout arrosé par un verre de Byrrh ! J'avais depuis longtemps oublié l'invitation de nos trois compagnons, lancée au début de leur séjour, lorsqu'ils étaient encore isolés, loin de la baraque 751/5 : l'arrivée des colis de France leur permettait enfin de tenir leur promesse !

Le 9 mars 44, après avoir dîné au Schipper avec nos camarades de Salzelmen, je raccompagne Augier et Cauvin chez

(2) *On croit rêver devant une telle affirmation, quand on connait le contexte politique et surtout militaire !*

eux au clair de lune, lorsqu'une femme qui se débat avec une charrette de paille prête à verser nous hèle : avec notre aide, elle place sur la paille une bâche que nous maintenons de part et d'autre. Après une hésitation, elle nous demande si nous pouvons l'accompagner jusqu'à son domicile : "c'est tout droit, près de l'église". Nous n'en sommes plus à quelques minutes.... Après avoir poussé la charrette dans une petite cour qu'elle obstrue presqu'entièrement, nous faisons mine de partir : "Augenblick", dit-elle, et elle va nous chercher deux paquets de cigarettes. Alors, Augier, n'écoutant que son bon coeur, lui propose de descendre la paille à la cave...Lorsque nous remontons, son mari nous attend, pour brosser soigneusement nos pardessus.

Le 20 juin 44, nous sommes invités, Dor et moi, par Jaume et Petit, qui fêtent conjointement leur anniversaire. Leur chambre est située sous les toits. dans l'une de ces coquettes villas toutes semblables, qui entourent l'établissement thermal de Salzelmen. Après dîner, nous descendons chez la propriétaire, pour partager le gâteau d'anniversaire. La maîtresse de maison est une personne souriante, malgré les coups du sort : l'un de ses fils a été tué, l'autre est en Russie. Sa fille, secrétaire médicale, est infirme et vit avec elle....

Le 24 juin, la St Jean est fêtée de bonne heure par Aubert et Prat-Marca qui m'apportent un bouquet d'oeillets au FEPLA. Le soir, Gerbaud m'invite à déjeuner, Assens et Long m'offrent le dessert.

Le 6 juillet 44, étant passé voir Wicker, je suis accueilli dans son bureau par le cri de "bon anniversaire"... A midi, Chevalier et Leneuf m'offrent un ticket de cantine huit fois grandeur nature ! Le soir enfin,en arrivant sur le terrain de handball, je suis accueilli par un discours de Vaillant très bergsonien ; Marie m'offre un dessin sur lequel les serfs de la Moyenne Allemagne voisinent avec les Cimbres et les Teutons luttant contre les Romains à Aquae Sextiae ; Bédoura, Denizet et Vaillant terminent par un pot-pourri...

7 - L'AMICALE

L'Amicale des Français de Schönebeck ne se substitua pas au cadre de vie coconnal : elle le compléta, occupant une place toujours plus importante dans nos préoccupations.

Dès notre arrivée, le père Hatier avait tenté de nous intéresser à ses occupations de délégué : certains lui donnèrent même un coup de main pour des tâches ingrates, classement de paperasse, formalités d'envoi d'argent en France ; c'est lui qui, dès le mois d'octobre 43, avait évoqué la fondation d'une Amicale sans trop savoir comment s'y prendre. En dehors de Junkers, il ne connaissait pas beaucoup les autres Français de Schönebeck et la réciproque était vraie. De notre côté, nos relations amicales se limitaient aux dessinateurs Junkers, Martin et Brin, ce dernier rejoint bientôt par son épouse, Jacqueline. Avec les volontaires du Werkheim, cités au chapitre 3, nous n'allions pas au-delà des strictes exigences de la politesse entre voisins.

En septembre 43 l'Ecole nous donna l'occasion d'élargir notre horizon en demandant la nomination d'un correspondant à Schönebeck pour le "comité d'entraide aux étudiants".

Y avait-il des étudiants à Schönebeck, en dehors de nous ? Quelques cocons, dont Jaume, Houssay, d'Olier et votre serviteur prirent leur bâton de pèlerin pour le savoir. Ils allèrent ainsi à la Hermannstrasse, voir les prisonniers transformés, puis ils se risquèrent dans des petits Werkheim d'entreprise, la Saline, la Briqueterie, allèrent même jusqu'à la Lignose et à la Patronenfabrik, du côté de Frohse, sur la route de Magdeburg. Ils furent généralement bien reçus, mais ne trouvèrent pas d'étudiants : dans une lettre du 25 octobre, je relatai notre échec en signalant que nous espérions bien garder le contact avec les Français rencontrés "dans le cadre de l'Amicale nouvellement créée".

J'étais optimiste, car il fallut attendre les derniers jours de l'année pour sa création officielle. Cependant, je retournai plusieurs fois à la briqueterie : les Français étaient des requis du Pas de Calais, ouvriers agricoles, mal préparés aux rapports tendus qui s'étaient instaurés avec un

patron abusif : ils travaillaient dans une carrière d'argile, mal nourris, mal payés, privés de cigarettes une fois sur deux ; certains étaient à bout de force et de patience ; notre premier souci fut de leur apporter des cigarettes, des tickets de pain et de pommes de terre, de leur faire expliquer toutes les irrégularités auxquelles se livrait leur patron. Leurs doléances furent transmises au père Hatier, qui se contenta de les faire suivre à la DAF de Magdeburg, où justement, le 6 novembre, Bruneton était venu inciter les délégués à "structurer les groupes de Français isolés".... Le délégué de Magdeburg, Dupuis, accueillit fort mal ce rapport. Il répondit au père Hatier que "nous n'avions pas à nous mêler des conditions de travail des gens" !

Au début de janvier 44, les briquetiers vinrent à l'une des premières permanences de l'Amicale nous remercier de notre intervention : Ils avaient obtenu une augmentation de 3 Marks par semaine et la Zulagekarte pour travaux pénibles. Je repassai les voir la 29 janvier, mais je fus reçu fraîchement par le Lagerführer pour être entré dans le camp sans autorisation : après une explication orageuse, il changea brusquement de registre et nous nous quittâmes bons amis.

L'Entraide continua sa progression, avant, pendant et après la fondation de l'Amicale : le père Hatier m'avait désigné comme responsable, mais de nombreux cocons m'épaulèrent, car les cas nouveaux ne cessaient d'affluer. Il y eut bien sûr l'aide aux "pyjamas" dont il a été question au chapitre 3, mais aussi le soutien matériel et moral aux malades de l'hôpital municipal, où le père Hatier m'emmena début décembre 43 : il y avait un ouvrier de Junkers, Prévôt, tuberculeux, très isolé et très déprimé ; son état aurait justifié une permission et une réforme qu'il n'avait jamais pu obtenir. En janvier, son état empira et il mourut le 14. le père Hatier me demanda un rapport sur son cas et sur celui des autres patients, blessés à leur poste de travail et perdus dans les formalités administratives. Ce rapport déplut autant que le précédent à Dupuis qui le trouva "trop partisan".

Une délégation de l'Amicale assista à l'enterrement de Prévôt dans un petit cimetière proche de l'hôpital, cérémonie

sobre et émouvante à laquelle purent assister ses deux fils, l'un prisonnier, l'autre venu de France.

D'autres malades ou blessés se succédèrent à l'hôpital où les cocons leur apportaient du pain blanc, du tabac, de la lecture, se chargeaient de commissions à leurs camarades, écrivaient à leur patron ou à la Krankenkasse (caisse maladie). Par ce biais, on découvrait de nouveaux groupes de Français, ceux de Glöthe, sur la route de Stassfurt, des isolés détachés de la Hermannstrasse, comme ce "pénichier", tombé dans l'Elbe et victime d'une congestion pulmonaire. En avril 44, je trouvai à l'hôpital un curieux "pensionnaire", nommé Grauser : il se déclarait PPF (parti de Doriot), s'était fait nommer à Schönebeck -il ne précisa pas où - pour redresser le comportement des Français ; il en voulait à mort à Dupuis, sans préciser ses griefs.

Cependant, les conditions pour que l'Amicale sorte enfin des rêves du père Hatier allaient être bientôt remplies ; d'une part, une fête programmée pour le 14 novembre tomba à l'eau, faute d'une préparation efficace, que le père Hatier avait été incapable d'assumer ; d'autre part, les cocons étaient de plus en plus mûrs pour élargir le cadre de leurs activités. Malgré le scepticisme qui accueillit la lettre de Bourseau, il était manifeste que les cocons de Stassfurt avaient suivi une évolution parallèle à la nôtre, dépassant la pensée coconnale pour penser français. Avec la permission de l'auteur, je reproduis ci-dessous les paragraphes importants à nos yeux de cette lettre :

> "Les cocons de Stassfurt ont pris conscience un beau jour de l'attitude qu'ils devaient avoir face à l'avenir de la France..... comme tous les Français, nous attendons : qu'attendons-nous ? La paix ou que d'autres Français ou des étrangers nous sauvent. Nous attendons de voir ce que l'avenir sera ; nous sommes à la remorque... Nous laissons faire, nous parlons, nous faisons des conférences, mais qu'en résulte-t-il ? Rien....La France est désincarnée, spiritualisée ; elle a perdu son corps, à travers lequel nos pensées et nos choix pourraient se traduire par des actes. Nous ne voyons pas que nous faisons des rêves magnifiques ou

désespérés, mais sans rapport avec la réalité.... Nous avons été taupins : rares sont ceux qui ont pu échapper pendant la vie scolaire à une mentalité ....d'être contemplatif mais non actif ; il a fallu les chantiers puis l'exil pour que nous prenions conscience de notre potentiel inemployé ou (même) ignoré".....

Arrivée en pleins préparatifs de Noël, cette lettre fut lue en assemblée plénière des cocons, le 10 décembre 43 ; notre conclusion, très modeste, fut que nous devions prendre en main l'Amicale.

Celle-ci fut fondée officiellement le jeudi 23 décembre 43. Le bureau désigné comprenait :

- Un président, Raymond Brin,
- Un responsable Sports et Loisirs, Chevalier, aidé pour le foot par Wicker,
- Un responsable de la Bibliothèque, Assens,
- Un responsable de l'Entraide, Raibaud, aidé par de nombreux cocons, parmi lesquels, Gerbaud, Houssay, Jaume, Maurel, d'Olier, Prat-Marca, Vaillant.

La permanence, prévue le mardi et le jeudi, se déroulait à l'Elbeklause, une Bierstube où nous étions tolérés, bien que nos performances soient inférieures à la moyenne requise de 4 demis de bière par personne....Les premières permanences n'attirèrent pas grand monde, et, certains soirs, les cocons étaient majoritaires ; il fallut continuer à faire du porte à porte, aller sur place vendre les places pour les séances récréatives, et écouter les doléances, parfois recueillir des reproches. Les plus réticents étaient les Français de la Patronenfabrik : requis, travaillant en trois huit, ils avaient bien sûr des horaires irréguliers, mais surtout. - ils ne nous l'avouèrent pas tout de suite -, ils étaient un certain nombre à vivre en ménage avec des "Ost" (travailleuses ukrainiennes).... ils n'osèrent pas venir aux séances de l'Amicale jusqu'au jour où ils constatèrent que les prisonniers transformés de la Lignose, eux aussi en ménage, ne se gênaient pas pour se faire accompagner.

Les premiers Français qui participèrent activement à l'Amicale furent les prisonniers transformés de la

Hermannstrasse et ceux de la Lignose. Plus de 100 ouvrages, bons romans en majorité, furent par eux confiés à Assens pour la bibliothèque. On trouva rapidement des chanteurs, des acteurs, des joueurs de foot. Progressivement, les autres Français suivirent, avec une mention spéciale pour ceux de Glöthe, (Jallat, Collot), et ceux de Plötzky que nous rencontrions le dimanche autour d'un pot, à la Bierstube de Plötzky. En revanche, les JOFTA (Jeunes Ouvriers français Travaillant en Allemagne) restèrent longtemps à l'écart : arrivés tout droit des Chantiers fin janvier 44, avec leur encadrement, un uniforme bleu et des insignes, ils avaient été installés dans deux baraques du Werkheim, où ils vivaient en vase clos.

Le 24 février 45, L'Elbeklause ferma ses portes : le patron avait été mobilisé.... L'Amicale se replia Hermannstrasse, avant d'être réinstallée dans une petite Bierstube, ornée de cornes d'antilopes et de buffles. Les activités se développaient, le foot en particulier ; des matches furent conclus contre d'autres équipes françaises, notamment celles de Magdeburg, des équipes tchèques ou flamandes, avec bien souvent des contre-temps : terrain occupé par des équipes de blessés allemands, alertes, mauvais temps. La disparition du Stadtpark, sur lequel poussèrent un beau jour des baraquements, n'arrangea pas les choses.

La première séance récréative, prévue le 23 janvier 44, un mois après la réunion de fondation, faillit subir le même sort que celle du 14 novembre : Le prétendu orchestre des prisonniers s'était "volatilisé", et les orchestres flamand et tchèque dont nous espérions la collaboration se récusèrent. La séance fut reportée au 13 janvier, avec beaucoup d'appréhension : nous avions fait du porte à porte pour vendre des billets et, bien avant l'heure, une foule nombreuse se pressait à l'entrée du Tonhall. De nombreuses "Ost" avaient accompagné les prisonniers, toutes pareilles, avec leur tête emmaillotée dans un fichu. L'orchestre avait été tant bien que mal remplacé par un tour de chant peu convaincant des prisonniers français.....mais la persévérance des cocons et l'apparition d'un "deus ex machina" sauvèrent la situation : nous avions obtenu du "Kapellemeister" de

Les fêtes de l'Amicale

Molière en Mitteldeutschland.....

Junkers, Novack, le prêt d'un accordéon dont un prisonnier jouait très bien ; nous avions aussi trouvé, au Werkheim, un Polonais devenu Français au terme d'un périple original : Roumanie, Constantinople, Malte, Marseille. Ce bon Français de Bron avait une voix superbe et il fut ovationné lorsque, pour la plus grande joie de Chevalier, il entonna plusieurs airs d'opéra célèbres. Les cocons avaient aussi préparé un sketch comique, "les jambes tordues du soldat", dans lequel Petit incarnait avec brio un "pitaine" sans pitié. Mais la révélation de la séance fut incontestablement Lecomte : prisonnier transformé de la Lignose, suivi comme son ombre par son Ost, il transporta l'assemblée avec son "récit de Théramène" sur le mode humoristique et sa chanson "l'Ukrainienne". Toujours gai, plein d'humour, ce petit bonhomme devint le joker de l'Amicale et le grand ami des cocons.

une absence remarquée fut celle du Père Hatier, qui croupissait dans la prison de Schönebeck, où nous lui apportions quelque soutien matériel et moral. Après son procès et son acquittement, il disparut sans qu'on sache s'il était rentré en France ou si, comme l'affirma un nommé Perpigna à l'Amicale, il avait été tué dans un bombardement à Magdeburg.

De deux mois en deux mois, les séances récréatives se succédèrent :

- 2 avril 44
- 4 juin 44 (le dimanche avant le Débarquement)
- 9 juillet 44
- 1er octobre 44

Le spectacle du 2 avril fut particulièrement bien préparé et étoffé ; la première partie commençait par une émission radiophonique : causerie sur l'heure exacte ; revue des spectacles ("mort de Jules" avec Charlie Chaplin, "l'accent parisien" avec Raimu) ; recette de gymnastique faciale (Callot) ; causerie agricole, sur les canards, la chèvre et les cochons d'un parisien (Aubert) ; intermède de piano par un hollandais virtuose ; causerie "mon coeur" (Bédoura, déguisé en élégante, avec la peau de bique de d'Olier, un chapeau et une jupe de la correspondante de Leneuf) ; une

chanson de Lecomte sur les Français, suivie d'une causerie gastronomique (confiture aux nouilles) ; un crochet radiophonique avec Aubert et la Flamande Maria ; enfin un sketch, "le têtu", interprété par Marie, Dufour et deux wallons.

La deuxième partie commençait par deux sketches bien enlevés : "Toto mange ta soupe", avec Toto-Lecomte, papa-Houssay et maman-Bédoura, suivi par "la vieille école", avec Noël et Claverie. Elle se terminait par un récital de Jazz avec l'orchestre flamand et un numéro de danse de Maria. La salle du Tonhall était comble, avec un public très international : Hollandais, Flamands, Tchèques, Ost....En rentrant au Werkheim, nous constatâmes la disparition de Chevalier. Il nous raconta sa mésaventure le lendemain matin en rentrant du poste de police : il avait été arrêté à la sortie du Tonhall, parce qu'il se trouvait en compagnie d'un nommé Revel, et de l'Allemande de ce dernier. L'intervention de Leneuf permit de régler l'affaire.

Pour la séance du 4 juin, l'Amicale essaya en vain de faire appel à l'orchestre français de Magdeburg et fut critiquée par certains pour avoir à nouveau retenu l'orchestre flamand. Heureusement, Lecomte et les cocons sauvèrent la situation, le premier avec des poésies savoureuses, les cocons en jouant le "Médecin malgré lui" qui fut un triomphe : le médecin-Claverie maniait son immense chapeau, sa seringue et son latin d'une manière inoubliable ; dans le rôle du vieux père, Noël avait la diction et la présence d'un acteur professionnel. Callot était superbe dans son rôle de grand seigneur ; Denizet, très féminin, campait une ravissante muette ; Dufour, plantureuse nourrice, provoquait l'hilarité avec ses facéties. Prat-Marca, les Pouget, Bédoura, d'Olier, Favier et Petit complétaient la troupe avec Vaillant, qui avait en outre assuré la direction artistique de main de maître. Calloue et Dor faisaient office de régisseurs ; Bayon avait confectionné la seringue et les chapeaux de médecin ; Chevalier était allé chercher les costumes au théâtre de Leipzig. Enfin, le grimage était l'oeuvre de Recke, le vieil acteur de l'atelier 711, qui avait aussi prêté les perruques. Le Tonhall avait été une

fois de plus pris d'assaut par les Français et les autres Ausländer. Au cours de la séance, le président, Raymond Brin, annonça l'adoption par l'Amicale de deux orphelins des derniers bombardements.

Le 9 juillet, la séance fut consacrée à la lutte et à la boxe. Le public était différent, mais non moins enthousiaste pour applaudir les Français qui se produisaient : si le lutteur Nazareth, un Arménien de France, aussi velu qu'un yéti, se fit battre par surprise par un Flamand qu'il avait dominé, le boxeur Flamand Franz, souriant et rapide, ne tint que deux rounds contre le Français Guillemin.

Lorsque la France fut complètement libérée, la situation de l'Amicale devint plus inconfortable, indépendamment des difficultés rencontrées pour la location du Tonhall : dès la fin du mois de juillet, Leneuf fut convoqué à Magdeburg par Delattre, qui nous incita à la prudence, nous mit en garde contre les agissements de certains Français et les pressions auxquelles nous risquions d'être soumis de la part des Allemands.

Les activités de l'Amicale continuèrent cependant ; en septembre 44, la délégation de Magdeburg demanda à Leneuf d'organiser une distribution de vêtements et de chaussures aux Français les plus démunis. Les responsables des différents groupes furent convoqués à la DAF de Schönebeck et l'Amicale fut chargée de recenser les besoins de chacun. Il fallu des heures de palabres pour arriver à une répartition équitable....et encore, l'était-elle vraiment ? Je pris mon bâton de pèlerin et j'allai revoir les différents Werkheim, parfois découvrir des gens qui étaient restés jusqu'à ce jour très discrets, comme les Arméniens de France. Les transferts organisés par Junkers avaient ramené une quarantaine de Français de Vienne, via Brno, en majorité anciens des Chantiers originaires du Sud-Est et du Sud-Ouest, installés dans deux baraques du Werkheim. Il y avait parmi eux des recrues intéressantes pour l'Amicale : un joueur de clarinette et un entraîneur de boxe - célèbre, paraît-il -, nommé Richard.

La séance du 1er octobre 44, attira 720 personnes... elle faillit pourtant tourner au fiasco : à 18 h, nous attendions toujours à la gare l'orchestre Français de Magdeburg et le délégué, Delattre ; celui-ci arriva enfin et nous annonça que l'orchestre avait pris le tramway. A 19 h , toujours bredouilles, nous revînmes au Tonhall et faute d'orchestre, c'est la chorale qui ouvrit le feu. Son succès nous réconforta, puis Lecomte avec ses poèmes et ses histoires drôles acheva de rétablir la situation. Les cocons ne furent pas au dessous de leur réputation, grâce à "la partie de cartes" d'Aubert et Calloue, suivie de "la revanche de la dactylo", de Noël et Chevalier. Tandis que la chorale clôturait la séance avec "c'est ton nom, Français..." et "la Marseillaise", la salle se levait pour nous acclamer !

A la même époque, de petites conférences agrémentèrent les permanences. Brin fit un intéressant exposé sur la photo; Vaillant parla d'un voyage en Asie Centrale de son père qui était médecin.

L'Amicale donna l'occasion aux cocons de développer leurs relations avec les autres communautés, tchèque, hollandaise, même flamande. Un soir de septembre 44, Danek parla à Leneuf d'un réseau de Résistance qui cherchait à s'étoffer : nous étions mûrs pour y participer, mais le départ de Danek pour Vienne le 10 octobre stoppa les préliminaires. Quelques semaines plus tard, Leneuf et moi-même, nous partions au Schanzarbeit.....

8 - RANDONNEES ET VOYAGES

A pied, en train, plus rarement en vélo, les cocons voyageaient beaucoup, avec le double objectif : échapper au stress de la vie quotidienne et découvrir des horizons nouveaux. Certes, la Mitteldeutschland n'était pas un endroit touristique de premier choix, mais la joie de la découverte et l'éclairage varié dont chaque saison parait des paysages familiers suffirent pour graver dans nos mémoires des souvenirs inoubliables.

Les beaux jours de Plötzky.

Au printemps 44, Plötzky devint la plage privée des cocons.....Lorsqu'on traversait l'Elbe sur le grand pont métallique, on se trouvait, d'un seul coup, loin des usines et en pleine nature : c'était le début des landes qui s'étendaient vers Brandenburg et au delà, jusqu'à Berlin. Le terrain était sablonneux et les bois de pins prenaient le pas sur les riches cultures de la plaine de l'Elbe.

Le 15 août 43, Jaume, Pouget et moi, nous avions déjà fait une exploration en direction de Plötzky et jusqu'à Gommern : en rentrant nous étions passés à travers bois, dans les dunes de sable, en longeant plusieurs lacs. Les week-end suivants, différentes occupations nous avaient empêchés d'y retourner. Le 17 octobre, un petit groupe de cocons, - Jaume, R et M Pouget, Callot, d'Olier et moi - reprit le chemin de Plötzky, sans maillots de bain, mais avec un pique-nique et l'espoir de trouver des champignons : s'il faisait bon marcher, la cueillette fut maigre ; un magnifique coucher de soleil sur les feuillages rouillés des bords de l'Elbe nous consola de notre déconvenue.

C'est au printemps 44 que les Week-end à Plötzky se multiplièrent, souvent perturbés par le travail du samedi et du dimanche. Les plus chanceux partaient le samedi après-midi, bivouaquaient sous les pins et accueillaient les autres aux premières heures du dimanche. La profondeur des lacs donnait à l'eau une belle couleur bleue. Il s'agissait sans doute d'anciennes carrières. les berges du lac découvert par les Brin étaient particulièrement escarpées et bordées de

joncs. On pouvait y admirer Wicker dans ses démonstrations de plongeon ; d'autres l'imitèrent avec moins de brio, mais ils eurent l'honneur de figurer en pleine action dans la quille, sous la plume impitoyable du pitaine "quille et magnan" (Marie) ! D'autres lacs étaient entourés de dunes de sable et se prêtaient à de nombreuses distractions, à commencer par le "farniente", après le ou les bains, qui permettait de gommer la fatigue de la semaine. Lecture et reprisage du linge étaient l'apanage des enfants tranquilles, mais plus souvent la "coconnaille" (terme inventé par l'irrévérencieux Marie) se livrait à des occupations plus viriles, saut, lutte, course, jeux de toutes sortes. Avant de reprendre la route pour les 10 km qui nous séparaient de Schönebeck, Denizet nous imposait parfois une répétition de chorale, sous prétexte que les chants de l'aller étaient "foireux" !

Les week-end à Plötzky avaient chacun son lot d'imprévu, en bien ou en mal. Le 28 mai, nous trouvons le village de Plötzky partiellement détruit par des bombes incendiaires ; La Bierstube a été épargnée, ainsi que la chambre des 10 Français. Au bord des lacs, nous avons la surprise de voir passer deux randonneuses, Fr Böttcher et Schöne, secrétaires chez "Tonton" (Junkers). Le 25 juin, le temps est magnifique et l'on coupe le foin le long de l'Elbe. La chorale donne de la voix. A Plötzky, un cheval et des vaches jouent à la corrida dans leur parc ; un cigogneau s'agite dans son nid sous l'oeil attentif de sa mère. Nous retrouvons les plus matinaux avec lesquels nous sommes 22, dont Leneuf, les Brin et Mariette (1). De nombreux bains se succèdent et les nageurs débutants, parmi lesquels Gerbaud, prennent leur élan et tentent d'atteindre des troncs de pins, providentielles bouées de sauvetage. Les 1er et 2 juillet, nous célébrons l'anniversaire de notre arrivée à Plötzky, mais de sombres nuages incitent la majorité des cocons à renoncer au bivouac. Seuls, Bédoura, les Brin et Vaillant partent stoïquement se faire doucher...Le dimanche, le temps se lève ; Gerbaud

(1) Jeune flamande du Presswerk, aujourd'hui arrière-grand-mère !

progresse en natation ; R. Brin confectionne un jeu de quilles....
Samedi 15 juillet, tandis que 15 cocons tirés au sort sont partis dans le Harz, nous prenons, Jaume et moi, la direction de Plötzky, lourdement chargés : nous avons l'intention d'aller ainsi jusqu'à Berlin ! Chevalier, Dufour, Houssay et Petit font un bout de chemin avec nous. Après le bain traditionnel, nous poursuivons notre route en direction de Gommern : en cherchant un bivouac à l'abri des moustiques, nous tombons sur une cache de tanks, camouflés dans la forêt.... de guerre lasse, nous revenons vers nos quartiers familiers, où, tour à tour, les moustiques, la pluie et une alerte viennent troubler notre sommeil. La nuit se termine dans un abri aux abords de Plötzky. Au réveil, le temps semble favorable à nos projets ; nous déjeunons et allons à la messe à Gommern avec Petit et Houssay : Vorwärts ! nach Berlin ! Hélas, voilà de nouveau la pluie, de grosses gouttes d'orage. L'harmonica de Jaume est insuffisant pour nous pousser vers notre objectif...Nous rebroussons chemin au grand étonnement de Pujol, Maurel et Calloue avec lesquels nous rentrons un peu déconfits vers Schönebeck, en discutant d'actualité et de philosophie. Les 29 et 30 juillet, Plötzky est de nouveau dans la grisailles et la nuit peuplée de moustiques virulents ; le dimanche, l'orage nous oblige à déjeuner dans une casemate en forme de tour, sale et poussiéreuse. A la première éclaircie nous rentrons ; après un pot à Altfähre, (ancien bras de l'Elbe), je pars en direction d'Elbenau avec d'Olier. Nous glanons quelques cerises et quelques poires, tout en discutant des chances d'une issue rapide de la guerre.

Le 27 août 44, la saison Plötzky se termine avec un beau soleil : 20 cocons se livrent une dernière fois à leurs jeux favoris avant l'arrivée du mauvais temps.

Les randonnées autour de Schönebeck.

Je ne cite que pour mémoire les premiers aller-retour Schönebeck-Stassfurt faits avec Gerbaud, puis d'Olier, véritables marathons qui m'ont surtout laissé le souvenir de marches harassantes sur des routes pavées, plates et bordées

d'arbres fruitiers. Il est vrai que c'était en novembre 43 avec une partie du trajet effectué de nuit. Le 16 avril 44, le parcours s'effectua dans des conditions nettement plus agréables. Jaume, Petit et Denizet m'accompagnaient, tandis que Marie, surpris au saut du lit, devait nous rejoindre en train. Le printemps, fraîchement éclos nous rendait loquaces : évocation de Plötzky, du "Naturbad" de Grossmühlingen pratiqué par certains, de la quille aussi bien sûr ; la route est bordée de violettes, les blés sont d'un vert tendre. Nous dépassons un tombereau transportant une bassine de cuivre ; un attelage composé d'un cheval et d'un boeuf tire une herse, derrière laquelle des femmes plantent des oignons. Le long des champs s'alignent des tas de compost, formé de fumier, de terre et de feuilles de betteraves. Bientôt, en haut d'une côte, nous apercevons les cheminées de Stassfurt. Nous passons devant la brasserie Niemann aux odeurs caractéristiques et à 12 h 30 nous sommes sur le pont de la Bode, après avoir parcouru 25 km en 4 heures. Après avoir cherché en vain les cocons, nous les retrouvons veillant avec sollicitude sur un paquet soigneusement emballé : le crâne de Chambergeot ! Marie, qui nous a précédés en train, leur a fait craindre une arrivée en force assortie d'un rapt ! Malgré notre longue marche, nous trouvons encore la force de participer à un match de handball, avant de reprendre la route à 15 h 30. Cette fois, nous allons en direction de Biere en passant par Förderstedt. La route, toute droite, semble traverser la Mitteldeutschland dans sa totalité, avec ses pavés et ses rangées de pommiers et de cerisiers. Peu à peu, nous montons et nous dominons la dépression industrielle de Stassfurt. Le Brocken apparaît à l'horizon, avec sa tour, dans les rayons du soleil couchant ; du côté de l'Elbe et de la Saale, ce ne sont que prairies et champs inondés. A la tombée de la nuit, l'harmonica de Jaume rythme notre marche ; nous sommes seuls sur la route et loin de l'usine...Nous évoquons des souvenirs anciens, d'autres plus récents, oubliant la fatigue qui commence à se faire sentir. Voici le clocher de Biere et l'étrange tour construite en minuscules pierres de taille. Le soleil se couche derrière un écran de nuages noirs. A 2 km de Salzelmen, des canons de FLAK sont

pointés vers le ciel : les artilleurs qui avaient occupé le Schröder campent maintenant dans des baraques semblables à des tentes d'Indiens. Entre Salzelmen et Schönebeck, je retombe brutalement dans le cadre de vie quotidien et je rentre au Werkheim en compagnie de promeneurs attardés.

Au Sud, la route de Calbe et de Barby était aussi pavée et bordée d'arbres fruitiers. Nous y avions fait, les uns ou les autres, quelques expéditions en quête de pommes de terre ou d'oeufs, mais les paysans n'étaient pas très accueillants. La seul véritable randonnée consignée dans mes carnets date du 3 septembre 44. Ce jour-là, au réveil, le vent froid soufflait en rafales ; les fidèles qui se pressaient aux portes de l'église étaient plus chaudement vêtus ; l'automne n'était plus très loin et le recueillement de l'assistance, après l'insouciance des longues journées ensoleillées, me donnait à penser que l'homme des cavernes a fait plus pour l'humanité que les "broussards", sollicités par mille distractions. N'ayant pour une fois pas de programme précis, je me laisse porter par mes réflexions vers un objectif indéterminé...A l'entrée de la route de Calbe, la pluie semblant imminente, je décide d'aller ramasser quelques fruits arrachés par le vent, avant de rentrer au Werkheim. J'ai bientôt rempli mon sac de quetsches, de pommes et de poires, mais je me fais arrêter par un homme accompagné d'une bande de gamins et d'Ost, avec une charrette chargée de sacs et d'échelles ; indigné, il me fait vider mon sac, demande mon Ausweis et veut me faire rebrousser chemin. Je proteste et je reprends la route, tout en comprenant qu'il ne s'agit pas de recommencer ! De toutes les fermes, tandis que le vent fait tomber les plus beaux fruits, débouchent de nouvelles bandes de cueilleurs qui regardent mon sac avec suspicion. Au croisement de la route de Grossmühlingen, un garçonnet de 14 ans me rejoint et nous engageons la conversation : blond et maigre, comme tous les jeunes de Mitteldeutschland, il a trois frères et une soeur ; il vient de quitter l'école, ayant appris à lire, écrire, calculer, avec des rudiments d'anglais ; après son "Arbeitdienst" chez un paysan de Grossmühlingen, il reviendra travailler avec son père qui

possède 36 Morgen (2) de terre, un domestique polonais, et des chevaux de trait. A 12 h 30, je le quitte à l'entrée de Calbe ; un moulin à vent tourne à l'horizon au dessus de l'immensité plate. La petite ville provinciale n'a pas été épargnée : les voutes de la vieille église se sont effondrées, et les rues, ornées de maisons à colombages, tournent au petit bonheur au milieu de tas de décombres. Au centre de la ville, de jolies boutiques entourent l'hôtel de ville et la poste en brique rouge. Dans le restaurant que j'aborde, règne l'ambiance feutrée des Gasthaus : plusieurs salles au plafond bas, avec l'inévitable musique douce et soporifique ; un Hollandais d'Amsterdam me sert, aimable et silencieux. En sortant, je vais jusqu'aux quais le long de la Saale, où de hautes maisons à colombages, bâties sur pilotis se reflètent dans l'eau. La pluie fait fuir les promeneurs et je me retrouve seul sur la route de Barby ; à la première éclaircie, la cueillette des fruits reprend de plus belle : des sacs s'entassent sur le bord de la route ; arrivé à Barby, je renonce, faute de temps, à aller jusqu'à l'Elbe et au bac de Zerbst. J'évite une grosse averse en m'abritant dans une baraque, puis je gagne Pömmelte, tout en ramassant discrètement quelques pommes : ayant échappé à l'attention des petits vieux armés de jumelles, je remplis mes poches de prunes avant de rentrer au Werkheim.

A l'Ouest, Stassfurt ; à l'Est Plötzky ; au Sud Calbe ; il restait encore le Nord à explorer : c'était la direction de Magdeburg, avec ses agglomérations industrielles déployées en continu. Je n'ai jamais eu le courage de faire l'aller-retour dans la journée. Le 27 février 44, j'étais parti en tramway prendre des places pour l'opéra de Magdeburg et l'idée me vint d'aller rendre visite à nos cocons isolés dont j'avais l'adresse, Klostergraben, à proximité de l'usine Krupp. Ne les ayant pas trouvés, je décide de rentrer à pied par des chemins de traverse ; après avoir gravi une petite éminence qui domine l'usine Krupp avec ses "pyramides" et ses

(2) Le Morgen prussien vaut 25 ares

cheminées, je longe un Stalag et je rattrape la route de Schönebeck à Salbke : l'église et le casino ont été épargnés, mais le reste de la ville est pratiquement rasé. Les décombres ont été soigneusement rassemblés ; des inscriptions variées exhortent la population à faire face :

"Die Bomben kommen schneller,
Bei Alarm im Keller".
"Rauber wird Todtbestraft".
"Verdunkle richtig,
das ist wichtig".
"Mit Wasser und Sand,
ran an den Brand".
"Ob Frau, ob Mann, ob Kind, jeder kann Phosphor bekämpfen".(3)

Aux premières maisons de Schönebeck, je rencontre Lecomte et son Ukrainienne : l'intensification des bombardements leur fait craindre de prochaines attaques sur la Lignose....

Le 23 avril 44, c'est Schönebeck à Magdeburg par la rive droite de l'Elbe que nous avions projeté avec d'Olier, après la "Sonderaktion" relatée au chapitre 4. Nous franchissons le pont en discutant de la philosophie d'Epicure, puis nous longeons l'Elbe qui vient battre la digue de ses eaux boueuses. A notre droite, les maisons de maître se succèdent dans une campagne très aristocratique. A Randau, dont les rues sont sillonnées par des Ost endimanchés, on nous indique la route de Magdeburg sous d'immenses pins aux troncs tourmentés. Soudain, près d'une cabane forestière, nous nous trouvons en face d'un immense entonnoir creusé par une bombe qui a cassé, étété, arraché les arbres alentour. Notre route serpente en suivant la dépression de l'ancien lit de l'Elbe, puis elle rejoint la digue que nous suivons jusqu'à l'entrée de la ville : d'autres entonnoirs, des débris de bombes

(3) "Les bombes vont plus vite,à la cave dès l'alerte" "Les voleurs seront punis de mort". "camoufle les lumières avec soin, c'est important". "avec de l'eau et du sable, sus à l'incendie"."homme, femme, enfant, chacun peut combattre le phosphore".

incendiaires se succèdent, tandis qu'apparaissent les cheminées des usines dans les premiers faubourgs. Des trains de péniches circulent au milieu du fleuve ; sur les bords, des canots se faufilent entre les arbres dans la zone inondée. L'aéroport de Cracau est survolé de vieux coucous, lents et massifs. Dans l'agglomération, une église et de nombreuses maisons ont été détruites ; Toutes les horloges sont arrêtées ; les vitres des maisons épargnées ont volé en éclats et des banderoles sur les façades incitent les habitants à lutter contre les incendies. A 16 h 30, nous passons devant le marchand de cordages du pont fortifié, puis devant St Johannis. Nous retrouvons les autres cocons à l'opéra où nous assistons à Faust.

Le Harz.

Plus éloigné que Plötzky, donc nécessitant de prendre le train (avec ou sans permission), le Harz fut beaucoup fréquenté par les cocons, surtout par ceux qui durent prendre leur permission sur place. Dès le week-end des 21 / 22 août 43, 10 cocons partirent avec l'intention d'assister au lever du soleil du sommet du Brocken. A Wernigerode, la police rôde autour de la gare ; pour éviter des questions indiscrètes, nous nous égaillons dans la foule, pour nous regrouper ensuite dans le petit train à crémaillère. Au terminus d'Elend, nous continuons à pied, parmi les grands bois, les blocs de rochers, les sources et les pistes de ski. 2 h après, nous atteignons le sommet ; Le grand hôtel est complet, mais nous avons emmené des couvertures et nous installons un bivouac dans la bruyère, près d'une petite baraque. La nuit est claire et fraîche, les sorcières manquent à l'appel, mais un cerf curieux ou malintentionné vient troubler le sommeil de Long ! Au lever du jour, déception : une épaisse brume baigne les lointains et le soleil ne se manifeste que par une tâche rougeâtre. On devine cependant, tout autour du sommet, l'immense plaine de la Mitteldeutschland. A dix heures, nous commençons à redescendre jusqu'à Elend pour les plus pressés, jusqu'à Wernigerode pour Augier, Marie et moi, qui avons préféré

prolonger notre ballade jusqu'au départ du train (attrapé de justesse après un dernier kilomètre au pas de course !)

Au mois de juillet 44, avec l'assistance de la KDF, une série de voyages "réglementaires", avec la participation d'un guide sarrois, Joos, nous donnèrent l'occasion, à tour de rôle, de retourner plus longuement dans le Harz. Je faisais partie du deuxième départ. Nous démarrons à 13 h 30 de Salzelmen - pour ne pas dépasser les 100 km de train autorisés - ; à Blankenburg, nous sommes soumis à un contrôle de police, avant de monter dans le petit train de Rübeland. A la halte de Neuwerk, nous descendons et, sous une pluie battante, nous nous engageons dans un tunnel, derrière le train, avant de traverser la Bode sur une passerelle en planches. Nous accédons ainsi à un hôtel de cure où nous devons passer la nuit : nous oublions notre condition d'Ausländer devant les 16 couverts dressés à notre intention. Nous clôturons le dîner par une veillée, animée par la chorale et le "banc de la vache" réclamé par Joos (y a-t-il des cocons qui s'en souviennent ?)... Le dimanche matin, l'orage a cessé, mais les flots de la Bode, couleur chocolat, sont peu propices à un bain...Nous partons le long de la rivière sur un sentier ruisselant, qui serpente parmi les épicéas et les hêtres. Bientôt, la vallée se resserre et nous la quittons pour grimper jusqu'à la "Rosstrappe" : là, suivi de Noël, Joos fait une démonstration d'escalade devant les autres cocons restés prudemment au pied du piton rocheux.

Au retour, la descente sur Thale est vertigineuse. Nous laissons Assens, Denizet, Jaume et Maurel qui prolongent leur congé et nous retrouvons, à Halberstadt, Callot et Prat-Marca qui reviennent de Gosslar.

Les autres voyages en train.

Jusqu'au mois de novembre 43, nos voyages en train s'effectuaient à nos risques et périls : il était interdit de quitter le Kreis de Calbe où nous avions "élu domicile". Individuellement et à condition de ne pas se faire remarquer par un accoutrement spécifique, (je pense au béret basque de d'Olier) on pouvait espérer échapper aux contrôles de police...C'est ainsi que j'étais allé à Aschersleben le 8

août 43. Le 3 octobre 43, c'est à Stassfurt que j'allai, accompagné par Bédoura, Dufour, Houssay et d'Olier, voyage qui nous permit de découvrir l'intérêt du handball. Le dimanche suivant, nous nous risquions, Callot, Noël et moi, (d'Olier, interpellé par la police, nous avait quittés à Magdeburg) jusqu'à Dessau, ou les trois cocons de la 43, Barberon, Liard, Tabarié, avaient été parachutés dans l'immense usine de moteurs Junkers. Repliés sur eux-mêmes, ils faisaient beaucoup de maths et espéraient prochainement quitter l'ancienne sucrerie transformée en Werkheim pour une chambre en ville.

Le 21 novembre 43, nous inaugurons les "déplacements sportifs", grâce auxquels il était possible d'obtenir une permission de voyage collectif. Le billet pour Stassfurt est intitulé "René Dor et 19 Franzosen". J'avais dû transmettre à la police les noms, prénoms, Stammnummer, dates de naissance de tous les participants. Ce voyage à Stassfurt a été raconté par Maurel, dans le Journal des cocons de Schönebeck, ainsi que la plupart de ceux qui suivirent. Le 13 décembre 43, c'est à Halberstadt que nous allons. Roure et Bongrain nous font visiter la vieille ville historique, bijou ancien, qui fut, sous Napoléon, la préfecture du département de la Saale... Les vieux monuments ne manquent pas : vestiges du rempart de Charlemagne, château d'eau, église fortifiée,temple français, la cathédrale avec son cloître et l'église St Martin, avec son clocher double, dissymétrique, et surtout les rues anciennes à colombages, admirablement conservées (4), avec leurs balcons en bois finement sculpté. Avant le retour vers Schönebeck, nous retrouvons un grand nombre de cocons dans la vieille et grande maison que certains occupent, pour une lecture de la revue Barbe. Le 7 mai 44, nous retournons à Halberstadt en qualité de "supporters" de l'équipe de foot de l'Amicale : notre permission est accordée, celle de l'équipe refusée ! Augier et Cauvin arborent de superbes moustaches fraîchement poussées... A Magdeburg, nous avons du mal à trouver des places dans un train bondé. Le paysage printanier

(4) Malheureusement détruites ultérieurement

défile avec l'alternance du jaune d'or du colza et du vert tendre du blé. A Oschersleben, où l'usine Focke Wulf est entièrement rasée, une Fliegalarm est annoncée, mais le train poursuit sa route. Nous sommes pris en charge par des Luftschutz à la gare d'Halberstadt. Après avoir essayé en vain de trouver une place dans un abri, nous suivons une allée d'érables rouges, jusqu'au rempart de Charlemagne. Finalement, entre le temple français et le cimetière juif transformé en piscine, nous sommes acceptés dans un "Graben". Deux sourds et muets se parlent dans leur langage imagé ; une petite fille nous éclaire avec sa lampe tempête pour pénétrer dans le long boyau souterrain. Nous devons appliquer la méthode classique pour nous asseoir à 15 sur un seul siège. A la fin de l'alerte, nous rencontrons quelques cocons parmi lesquels Roure, avec lequel nous allons nous promener, Favier, Pouget et moi : il nous annonce qu'ils n'ont plus de travail ; deux d'entre eux, dont Roure, vont partir à Dessau, deux autres ont été mutés à l'atelier, par mesure disciplinaire. Devant l'usine Junkers, nous rencontrons un groupe de paras Allemands, dont Roure nous raconte les exploits : lâcher de gaz lacrymogènes, bagarres dans les tramways. D'une hauteur boisée où sont camouflées des ailes de Ju 88, la vue s'étend sur la grande plaine émaillée d'entonnoirs de bombes, celles qui ont raté l'usine ! Sur un aérodrome, des avions décollent, de vieux Caudron français et des Focke Wulf ; plus loin, des planeurs sont tirés par des tracteurs jusqu'au décollage. En rentrant, nous passons près d'un rendez-vous de chasse en forme de tonneau gigantesque. Puis nous cheminons entre deux haies de cerisiers en fleurs et nous rejoignons les autres pour le départ.

Le 18 juin 44, nous nous rendons à Stassfurt pour le célèbre tournoi triangulaire raconté par Maurel et illustré par Marie dans la Quille : ils ont oublié de parler du rôle sournois joué par les "fayots" offerts par les Stassfurtois dans la sévère défaite subie par l'équipe de handball de Schönebeck : le dérangement intestinal qui en résulta se prolongea tard dans la nuit...

Dès le mois de juillet, la désorganisation du réseau ferroviaire et des usines par suite de l'intensification des

bombardements rendit pratiquement impossible l'obtention de permissions pour "déplacements sportifs".

voyages à bicyclette.

A défaut de train, on pouvait songer à la "petite reine", encore plus reine en Allemagne qu'en France. Pas question d'en trouver à acheter, neuves ou d'occasion ; celles qui circulaient avaient du mal à cacher leur misère : mécanique grinçante, pneus usés, souvent dépareillés, l'un rouge, l'autre noir. Cependant, il en roulait des milliers, chez Junkers comme ailleurs ! Lors de mon départ raté pour Berlin, Fr Wiedemann m'avait proposé le prêt de son vélo moyennant 15 cigarettes par jour. Dès le lundi 17 juillet 44, je vais lui dire que j'accepte sa proposition et , à 7 h 30, je suis déjà en train de sauter sur les pavés disjoints de Frohse ; je suis inquiet de l'état de ma monture : confortable, certes, avec son "col de cygne" et ses pneus ballons, mais le frein à rétro-pédalage est faussé, il n'y a pas de changement de vitesse et surtout, je n'ai ni pompe, ni matériel de réparation. Je mets une heure pour faire, vent debout, les 12 km qui me séparent de Magdeburg, où je cherche en vain des rustines. Les choses s'améliorent, lorsque je me trouve sur la piste cyclable de la route de Brandenburg : le vent me pousse, il fait beau, la piste est bien entretenue, ombragée et je reprends espoir.

Berlin n'était pas seulement un objectif touristique : depuis notre arrivée à Schönebeck, nous avions, Jaume et moi, correspondu avec des Jeunes des Chantiers. Les plus nombreux étaient affectés à la sinistre Buna, usine de caoutchouc synthétique, située entre Halle et Merseburg. Nous leur avions rendu visite le 28 novembre 43 : un immense camp international était leur seul horizon, lorsqu'ils n'étaient pas à l'usine, où le travail était dur et dangereux et où ils travaillaient en 3 équipes de huit heures. Jaume était allé aussi à Wernigerode, voir une petite équipe qui travaillait dans une carrière. Enfin, plusieurs autres se trouvaient dans la périphérie de Berlin et semblaient moins affectés par les difficultés matérielles.

Donc, en quittant Magdeburg, je me sens plus à l'aise et si ma moyenne horaire jusqu'à Burg reste médiocre, c'est parce que je dois faire à pied un certain nombre de côtes assez raides. Au moins, je profite du paysage très bucolique, pommiers chargés de fruits, champs de blé doré, troupeaux de bétail noir et blanc, dont les mugissements alternent avec les cris des charretiers ; un polonais fauche du trèfle odoriférant. Après Burg, quelques vallonnements et de petits lacs annoncent les landes de Brandenburg. La route est superbe, véritable billard au milieu d'immenses pins ; le sous-bois est tapissé de myrtilles. J'accélère insensiblement et J'arrive à Genthin à l'heure du déjeuner ; le restaurant Germania me sert un Stamm avec une bière. Avant de repartir, j'emprunte une pompe à un gamin pour regonfler mon vélo ; je pense faire une sieste dans les bois et aller coucher à Brandeburg. Mais je force encore l'allure : j'arrive à Brandenburg à 15 h 30, ayant atteint une moyenne de 20 km/h. Il est encore trop tôt pour m'arrêter ; je traverse la ville, construite en brique rouge, avec de vieilles églises, de vieilles tours, des rues animées et étroites et me voici sur la route de Potsdam. Le vent me pousse, pousse aussi des nuages : j'évite une petite averse sous le pont de l'autoroute. Maintenant, le paysage est "berlinois" : les gens reviennent en vélo, avec des paniers, ayant cueilli groseilles, cerises, fraises dans les jardins des collines sablonneuses ; les lacs sont de plus en plus nombreux et ramifiés à l'infini. Des ponts enjambent les "étroits", encadrés par des statues d'animaux, chats, chiens, cerfs ; des barques évoluent, à la rame, à la voile. Chaque perspective est occupée par des châteaux, des parcs et des pelouses.

A Potsdam, j'ai maintenu ma moyenne : il est 18 h ; je ne fais que traverser cette ville aristocratique des 18e et 19e siècles. La porte de Brandenburg est affublée d'un arc de triomphe sans originalité, mais je suis impressionné par l'arrivée à Berlin : je croyais trouver une longue rue industrielle, encombrée et enfumée.... Or je roule sur un large boulevard, entouré de collines boisées et de coquettes villas. Bien que le centre de Berlin soit encore loin, les

dégâts des bombardements sont déjà visibles. Je fais route un moment avec deux berlinoises en vélo, une mère avec sa fille, aimables et parlant un Allemand très pur ; elles devinent à mon visage que je suis français, "il y a plus de Français que d'Allemands à Berlin !"...Mon point de première destination, Tegel, est de l'autre côté de Berlin, soit une rallonge de 15 km. La fatigue et les précautions pour éviter les débris coupants qui jonchent la route ont un résultat désastreux sur ma moyenne ; mais mon problème, maintenant, est d'arriver à bon port...Je longe Berlin par l'Ouest, demandant mon chemin et le redemandant sans cesse. Charlottenburg : la ville est à 90% démolie et calcinée ; le château est effondré ; je comprends la méfiance et la tristesse des gens qui me répondent : "le chemin de Tegel ? allez le demander à la police !" Je m'arrête un moment sur un banc : vais-je encore trouver Manin à Tegel ? En face de moi, un couple mélancolique s'affaire autour d'un petit jardin, entre la rue et des pans de murs calcinés aux ouvertures béantes. Un dernier effort dans le soleil couchant m'amène sur les bords de la Spree. Des gens bienveillants me renseignent et je trouve un "chemin de Tegel", qui serpente au milieu des champs, passe devant la gigantesque usine Siemens et l'usine à gaz en brique rouge, façon gothique, dont un gazomètre est en miettes...Enfin, voici Tegel et la Hegelstrasse.... L'adresse que j'ai est celle de l'usine ou plutôt de la petite entreprise où travaille Manin. Cela se passe en famille... je raconte mon histoire ; une jeune fille me donne l'adresse des Français ; à 22 h, je trouve Manin, dans un petit chalet adossé à une maison démolie et équipée de trois châlits doubles. Où vais-je dormir ? "Ici, bien sûr", répond Manin ; "il y a justement une place libre !" Alors, nous nous lançons dans un long bavardage et écoutons la radio, (un poste à galène, acheté pour 10 marks à un prisonnier) avant de nous coucher.

Mardi 18 juillet. Tout endolori, je me réveille à 10 heures. Manin s'est fait porter malade, malgré mon conseil de demander deux jours de "Tarif-Urlaub"...Il ne veut pas changer son attitude cavalière habituelle ! Il m'apprend que

sa boite travaille pour les armes secrètes, ce qui ne me rassure guère !

Nous partons en tramway vers le centre de Berlin, passant par des quartiers aux noms français : Montbijou-Platz, Belle-Alliance, peut-être souvenir des Huguenots, et nous arrivons au centre qui n'est qu'un tas de ruines ; des pans de mur laissent apparaître leur âme en brique sous un parement de pierre de taille. A l'Alexanderplatz, où les grands magasins subsistent, mais sans vitres, nous nous offrons un copieux plat de poisson. Puis nous continuons notre visite : le Rathaus, en brique rouge, le palais des empereurs, la cathédrale protestante, l'académie. A l'entrée de "Unter den Linden", sur les bords de la Spree, sont exposés les ancêtres des canons et des tanks ; les fameux tilleuls sont plutôt rachitiques, les deux opéras sont encore debout, mais très endommagés ; la Friedrichstrasse, rue transversale, a pratiquement été rayée de la carte ; nous avons du mal à trouver une librairie, dans laquelle j'achète deux livres pour l'Amicale. Je fais ensuite connaissance avec le "S-Bahn", métro aérien aux gares somptueuses, dont les murs sont entièrement carrelés, en vert, en blanc ou d'autres couleurs. C'est en l'empruntant que nous allons voir Machons, Terrier et Vidal à Zehlendorf. Nous bavardons longuement : ils ont une vie assez pénible, travaillent en deux équipes de 12 h, mais ils ont des cartes d'alimentation et une grande liberté...En rentrant à Tegel, je roule de sombres pensées : nos camarades nous ont dit qu'on risquait 3 mois de camp de concentration, en voyageant sans permission ! Cela ne m'empêche pas de m'endormir profondément et de négliger une Fliegalarm, pourtant sévère.

Mercredi 19 juillet. A 5 h, réveil brutal : un Schupo fait irruption dans la chambre, accompagné d'un civil à l'air désagréable qui tient à la fois de Leister et de Gössling : c'est le patron de Manin ! "Que faites-vous ici ? Montrez-moi vos papiers". Je montre mon Ausweis : mon cas est net."Habillez-vous et suivez-moi". J'essaye de me défendre : "je suis venu en vélo, parce que Räder müssen rollen für den Sieg (les roues doivent rouler pour la victoire) ; je pensais

que l'interdiction de voyager était seulement valable pour le train"...Leister-Gössling se radoucit : " pourquoi ne pas m'avoir averti ; on n'entre pas comme cela chez les gens !" "mais je suis arrivé bien tard..." Le Schupo s'impatiente : "Allez, prenez vos affaires et suivez-moi". En chemin, il se précipite pour attraper un petit merle sous les roues de mon vélo et le rendre à sa mère, puis il me fait parler : "oui, nous avons été ensemble à l'Universität, puis à l'Arbeitsdienst...il y a bien longtemps que je n'avais pas vu mon Kamerad". Au poste de police, le Schupo me laisse seul pour aller préparer son Kaffee et j'essaye d'imaginer la suite des opérations. Lorsque le commissaire arrive, j'entends un bruit de conversation, puis le Schupo vient fouiller dans un placard : va-t-il en retirer une paire de menottes ? Non, c'est une tasse pour offrir le Kaffee à son supérieur ! Ce dernier allume une pipe et s'apprête à m'interroger. Maintenant, le Schupo me défend : "oui, il est venu voir son Kamerad avec lequel il était à l'Universität !" le commissaire me demande : "Que comptiez-vous faire aujourd'hui ?" "Heute muss ich weg, da ich Morgen wieder arbeiten soll" (je dois rentrer aujourd'hui, car je reprends le travail demain). "Bon...disparaissez en vitesse". "Puis-je encore dire au revoir à mon Kamerad ?" "Oui, mais dépêchez-vous, sinon l'autre va encore me téléphoner !"

Manin avait "oublié" d'aller travailler, mais il avait chargé les autres Français de mener la vie dure au patron ! Nous décidons de transférer mes pénates à Zehlendorf : j'embarque mon vélo dans le S-Bahn, nous traversons Berlin jusqu'à Lichterfeld-Süd et trouvons au camp Marty, un cyrard, qui avait travaillé de nuit ; nous le laissons dormir et nous allons visiter le château de "Sans-Souci" à Potsdam. Une longue allée bordée de serres, où mûrissent des pêches, des figues, du raisin, nous conduit au vieux château du temps de Voltaire. Nous visitons aussi le moulin, l'orangerie, le nouveau château, façade monumentale rose, statues de style et d'inspiration variés. Après un copieux déjeuner au restaurant de la gare, nous reprenons le S-Bahn qui longe la gigantesque plage du Wannsee jusqu'au Reichssportsfeld, avenue de Coubertin : Le stade olympique, patiné par les intempéries,

est transformé en garde-meubles pour sinistrés ; avec un ticket d'entrée à la piscine (3 bassins), nous pouvons jeter un coup d'oeil sur l'intérieur du stade. Le temps se couvre, lorsque nous prenons la direction de Spandau, ancienne forteresse en brique rouge, entourée d'eau presque stagnante avec nénuphars. L'orage éclate dans le tramway qui nous ramène à Tegel. Une Gasthaus, tenu par un Tegelois, Ogre auprès duquel le patron de la "Tête de Veau" serait un petit Poucet, nous sert à dîner ; puis je prends congé de Manin et je vais dormir dans le camp de Zehlendorf. Je m'installe dans la seule baraque exempte de punaises, abandonnée et cadenassée... Je m'endors au son d'un pipeau hollandais qui joue un air de "Martha" (que j'ai oublié malgré la déclaration solennelle consignée dans mon journal).

Jeudi 20 juillet. (C'était le jour de l'attentat contre Hitler, mais je n'étais pas dans le secret des dieux...) Je prends congé de nos camarades et, un journal à la main, je vais prendre le S-Bahn de Potsdam ; devant la gare, un Schupo débonnaire fait les 100 pas sans s'intéresser à moi : pourtant je crains le pire, quand la roue de mon vélo se coince entre les portes coulissantes du métro. J'arrive à la dégager et je prends la rame suivante. Me voici à Potsdam : la belle route de Brandenburg me tend les bras....Et pourtant, l'aventure n'est pas finie ; ayant croisé sur la piste cyclable un cycliste hargneux qui marmonne "Polizei", je crois préférable de rouler sur la route. 100 mètres plus loin, un Policier m'attend ; coup de sifflet, "pourquoi n'êtes-vous pas sur la piste cyclable ? Papier." Mon Ausweis Junkers semble l'impressionner... "Dites-moi, vous n'êtes pas dans le Kreis de Calbe mais dans celui de Belzig !" Je lui réponds que, justement, je dois rentrer au plus vite, car je travaille "Morgen". Il hésite... d'autres cyclistes en infraction arrivent... "Avez-vous 5 Marks ?" J'ai envie de répondre : "pas plus ?" Mais je m'exécute avec empressement, et le remercie pour la quittance qu'il établit avec la mention : "ne roulait pas sur la piste cyclable". Un peu avant Brandenburg, des bruits d'avion me font craindre une alerte. Je fais une pause sur le bas côté ; la moisson bat

son plein dans les champs de blé et derrière la moissonneuse, on laboure immédiatement. Après Brandenburg, le temps se remet à l'orage ; la chaleur est écrasante et, sous les grands pins, je rencontre un piéton épuisé : c'est un Français qui vient de Breslau, sans papiers, ayant dépensé ses derniers Marks pour faire une partie du trajet en train. Les menaces d'orage me font accélérer ; à Genthin, je regonfle mon vélo et déjeune encore au Germania. J'ai du mal à redémarrer : seuls les grondements du tonnerre m'incitent à continuer. Une courte halte à Burg permet d'éviter une petite averse, mais à 11 km de Magdeburg, l'orage éclate : abrité tant bien que mal sous des acacias, puis sur un pas de porte, je repars à la première éclaircie : enfin, je retrouve les pavés de la route de Schönebeck, et mes paysages familiers après avoir, sans le savoir, vécu une journée historique !

Dimanche 10 septembre. C'est mon deuxième voyage en vélo et mon dernier voyage à Stassfurt.....Le vélo de Fr Wiedemann est bien fatigué, les cocons de Stassfurt aussi : Poumier et Clausse ont été déplacés dans un Werkheim privé avec des prisonniers ; les autres sont dans le Werkheim West, très loin sur la route d'Halberstadt. Ils se lèvent à 4 h, se couchent à 23 h. Plus de sport, ravitaillement complet par la cantine. Garang s'apprête à rejoindre à Langensalzar deux cocons de la 43. Au retour, je m'aperçois que le pneu avant de mon vélo est largement fendu, laissant apparaître la chambre à air. Je fais une réparation de fortune avec une ligature de ficelle, mais celle-ci ne tient que quelques kilomètres ; je termine le trajet à pied dans la nuit.

Fr Wiedemann trouva un pneu d'occasion pour son vélo, mais je n'eus pas l'occasion de le tester, car déjà se préparait, à mon insu, un autre voyage vers l'Ouest du côté du "Westfalenwall"....

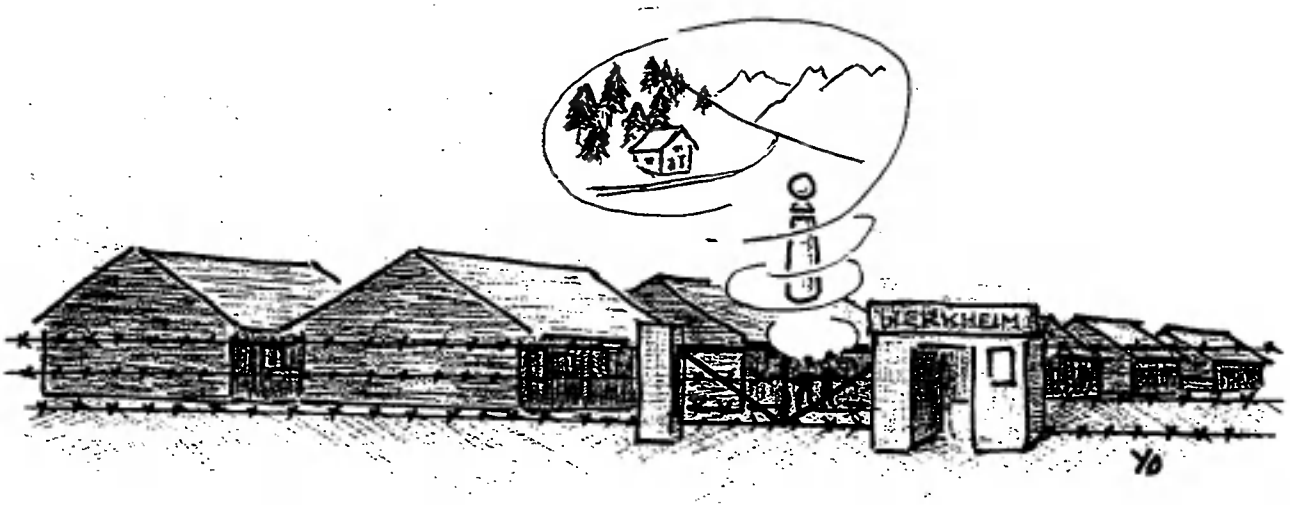
TROISIEME PARTIE

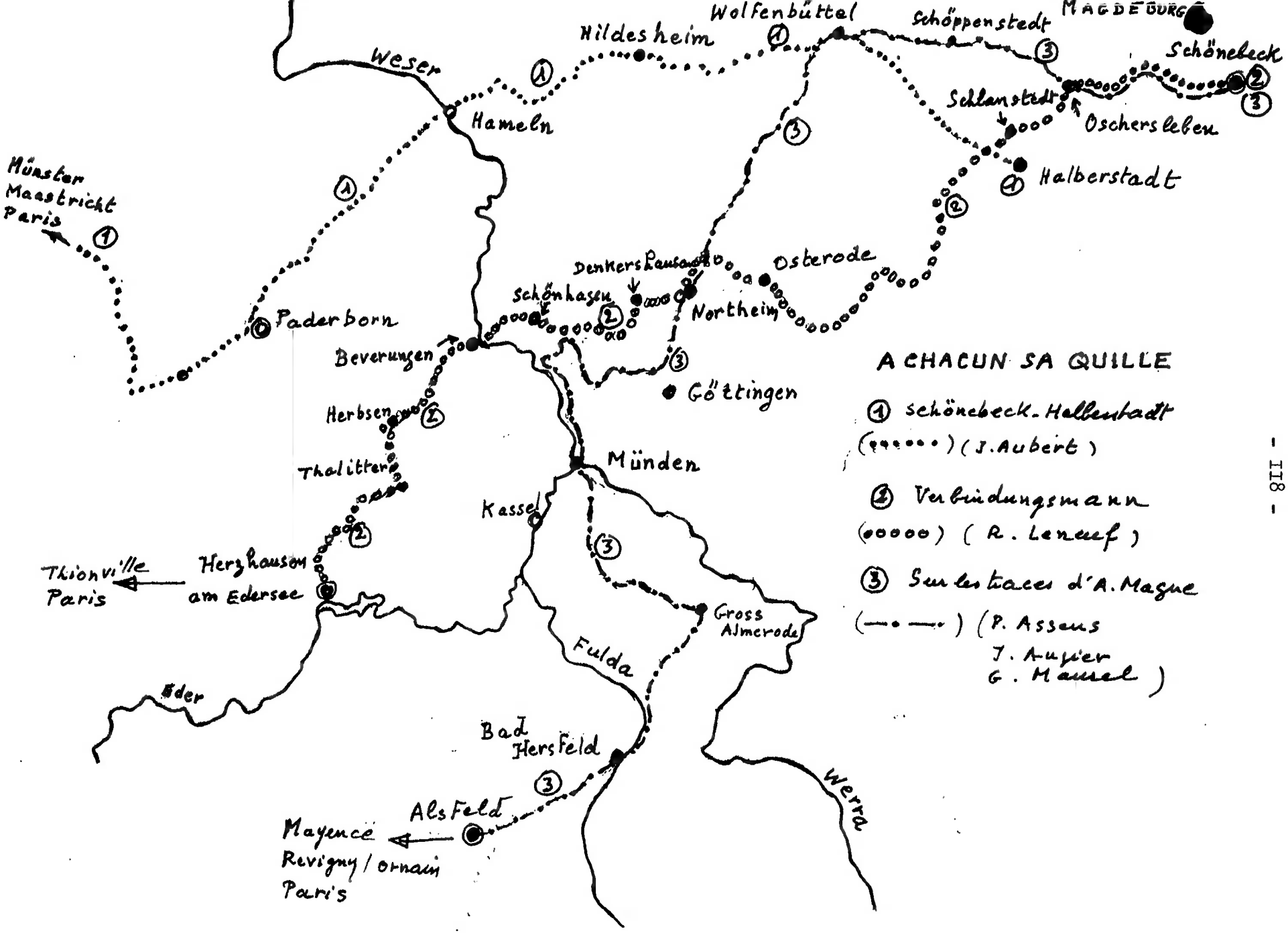
*****

A CHACUN SA QUILLE

*****

- Le retour jumelé Schönebeck - Halberstadt p 119
(J. Aubert)
- La quille du Verbindungsmann p 125
(R. Leneuf)
- Sur les traces d'Antonin Magne p 135
(P. Assens, J. Augier, G. Maurel)




Wolfenbüttel
Schöppenstedt
MAGDEBURG
Schönebeck
Hildesheim
Weser
Hameln
Schlanstedt
Oschersleben
Halberstadt
Münster
Maastricht
Paris
Osterode
Denkershausen
Schönhagen
Northeim
Paderborn
Beverungen
Göttingen
Herbsen
Thalitter
Münden
Kassel
Thionville
Paris
Herzhausen
am Edersee
Gross
Almerode
Fulda
Eder
Bad
Hersfeld
Werra
Als Feld
Mayence
Revigny / ornain
Paris
A CHACUN SA QUILLE
① schönebeck - Halberstadt
(••••••) (J. Aubert)
② Verbindungsmann
(ooooo) (R. Leneuf)
③ Sur les traces d'A. Magne
(—•—•—) (P. Assens
J. Aupier
G. Manuel)

LE RETOUR JUMELE SCHÖNEBECK -HALBERSTADT
ou
COMMENT JE SUIS DEVENU CHAUFFEUR DE POIDS LOURDS

Jean Aubert (avril 93)

L'Aventure commença un jeudi de mi-avril dans les bureaux de Salzelmen, quand le bon Zingsheim vint nous annoncer qu'il devait désigner deux volontaires pour partir construire des ouvrages de défense sur le front de l'Est. La réponse unanime fut de demander un tirage au sort.

Prat-Marca tira la mauvaise carte et je me portai volontaire pour ne pas rompre notre binôme, auquel devaient se joindre Pujol et Calloue, désignés par d'autres services.

Le vendredi matin, nous étions tous les quatre sur le quai de la gare de Schönebeck....mais nous embarquions dans un train se dirigeant vers l'Ouest, pour éviter le départ vers l'Est !

Arrivés à Halberstadt, notre premier souci fut de trouver un abri et, pour cela, nous prîmes contact avec les cocons de cette ville. Ils nous indiquèrent un camp de prisonniers dits "libres" (donc sans gardien), situé à la périphérie de la ville et dans lequel nous allâmes nous installer en fin d'après-midi.

Nous fûmes bien accueillis par les K.G (prisonniers de guerre) qui nous conseillèrent cependant de ne pas rester au camp le samedi dans la journée...

Et c'est ainsi que le samedi, pour ne pas traîner au camp ou dans les rues, nous passâmes la matinée à "sauter" d'une église à un temple, et ainsi de suite d'un lieu de culte à un autre.... Je n'ai jamais autant prié de ma vie que ce jour-là !

Nous rencontrâmes un grand nombre de STO, réfugiés de Hambourg, qui avaient tout perdu dans les bombardements :

cela nous donna l'idée de nous joindre à eux le lundi pour nous déclarer nous aussi sinistrés de Hambourg et ainsi obtenir de nouveaux Ausweis à nos risques et périls. Mais la Providence devait veiller sur nous ... Le dimanche matin, six vagues de bombardiers transformèrent Halberstadt en un immense brasier et provoquèrent la fuite éperdue de toute la population.

A l'occasion de cette fuite, j'ai eu la "chance" d'apprendre un juron original et savoureux : ceux qui fuyaient en voiture ne prenaient guère de précautions pour éviter les nombreux piétons ; un vieux Monsieur qui avait failli se faire écraser traita le conducteur de "Sausäcken" (m à m : couilles de truie !)...

Avec quelques cocons d'Halberstadt, nous nous sommes retrouvés dans une écurie, en plein champ, à environ 5 km d'Halberstadt et de là nous avons contemplé, la nuit venue, le grandiose spectacle d'Halberstadt en flammes. - Tous les clochers étaient transformés en torches ! - Réfugiés dans cette écurie pendant quelques jours, nous étions nourris à la "soupe populaire" organisée au village voisin.

Notre groupe était composé des cocons suivants :
- de Schönebeck : Calloue, Prat-Marca, Pujol, Aubert.
- d'Halberstadt : Aussure, Buisson, Chouleur, Garnier, Monnet, Perreau, Roure, Vignier (et peut-être d'autres ?)

Un soir nous fûmes alertés jusqu'aux environs de minuit par un important bruit de charroi difficile à identifier ; puis le bruit cessa jusqu'au petit matin. Je montai alors jusqu'au sommet d'un tertre voisin, réserve probable de terre pour l'ensilage des betteraves, et de là, ô surprise, je distinguai sur la route, au moment où le soleil se levait, un important convoi de blindés qui portaient l'étoile blanche des USA. Je dévalai prestement le tertre pour apporter aux cocons la bonne nouvelle : nous étions sur le point d'être libérés !

Parti en reconnaissance au village voisin avec PPM, j'eus aussitôt la confirmation de notre libération, en voyant les draps blancs pendus aux fenêtres et quelques GI en patrouille. Nous allâmes nous présenter à l'officier du

détachement qui nous promit la visite prochaine d'un officier de liaison français et nous dirigea vers le bourgmestre du village, afin d'obtenir un hébergement.

Le bourgmestre réquisitionna l'hôtel du patelin et nous envoya chez les différents commerçants pour faire livrer des vivres à l'hôtel : je me réservai la visite chez le boucher pour choisir les meilleurs morceaux dans la chambre froide.

Avant de quitter "notre" écurie, nous assistâmes à l'atterrissage d'un "piper" d'observation, mais le pilote, méfiant, nous tint à distance sous la menace de son arme, lorsque nous tentâmes de prendre contact avec lui. Rassemblant nos affaires, nous gagnâmes ensuite nos quartiers où nous fûmes logés et nourris comme des coqs en pâte.

Bientôt, le lieutenant Joyeuse, officier de liaison français se présenta et, dans la conversation, les cocons d'Halberstadt lui signalèrent la présence de quelques V2 chez Junkers (1). Cette information éveilla en lui un intérêt intense et il nous demanda de tout faire pour en récupérer un et de le ramener en France. Il nous laissa donc comme consigne :

- de trouver un camion ;
- d'y charger le V2.

Lorsque la mission serait accomplie, il viendrait nous chercher et nous le suivrions avec le camion.

Trouver un camion ne fut finalement pas très difficile : nous découvrîmes dans une ferme un "Opelblitz" de 5 tonnes, abandonné par une compagnie de transmissions de l'armée allemande avec tout son équipement. Petit problème : les fermiers n'avaient pas les clefs..... et nous n'avions pas l'expérience des voleurs de voitures ! C'est en débranchant le contacteur et en réunissant les deux fils dénudés que nous réussîmes à mettre en marche le moteur. Il avait apparemment une bielle sur le point de couler, mais cela ne l'empêchait pas d'entraîner le moteur et le réservoir d'essence

(1) D'après Vignier, il s'agissait plutôt de pièces de réacteur et surtout de plans du Messerschmitt 262.

était plein.

Nous étions deux à avoir passé le permis, Monnet et moi. Monnet s'étant jugé incapable de sortir le camion de sa cache, je m'attribuai le volant et je réussis à conduire le véhicule dans la cour de la ferme. Ayant réussi cet exploit, je n'avais pas l'intention de remettre le volant à Monnet et je me proclamai "chauffeur titulaire".

Je ne me rappelle plus comment nous entrâmes dans l'usine Junkers pour charger le V2, mais deux jours après la visite du lieutenant Joyeuse, notre mission était accomplie, le camion était garé devant l'hôtel et le V2 caché dans le foin. Après quelques jours passés dans le farniente et dans l'attente, nous vîmes réapparaître le lieutenant Joyeuse. Il était minuit et il décida de partir sur le champ, en pleine nuit et sans phares. Les seuls repères que j'avais étaient les deux feux de stop de sa voiture, qu'il allumait par à-coup. Fort heureusement, la lune s'était levée, ce qui facilita ma tâche. Trois cocons dont Vignier étaient montés dans la voiture du lieutenant. Chouleur et Garnier étaient à mes côtés dans la cabine. J'avais chargé Chouleur du rôle de klaxonneur, c'est à dire qu'il devait réunir les deux fils du klaxon, chaque fois que je le lui demandais. Les autres cocons étaient allongés sur du foin dans la cellule de transmission, vidée auparavant de son matériel, aux côtés du fameux V2. Ils n'avaient aucune visibilité et chaque incident de parcours était accompagné par des "gueulantes" de protestation.

Au bout de quelques heures de conduite, nous aboutîmes au petit jour à Hameln, à l'entrée du pont flottant établi sur la Weser par l'armée américaine. Le parcours sur ce pont de notre camion, inséré dans un convoi de chars qui revenaient vers l'arrière, fut des plus épiques, car le pont ondulait sous la charge du char qui me précédait et de celui qui me suivait.

Après la traversée de la Weser, nous continuâmes notre trajet ponctué par des contrôles de MP : le lieutenant Joyeuse se chargeait des négociations nécessaires puisque je n'avait pas les papiers réglementaires du camion. De ce

trajet, je me souviens particulièrement d'une descente en forêt, assez sinueuse, dans laquelle nous croisâmes une dizaine de convois d'énormes remorques porte-chars, conduites par des Noirs qui se considéraient (à juste titre) en pays conquis. Chaque convoi était précédé par une jeep qui portait le numéro du convoi et suivi par une autre jeep signalant la fin du convoi. Après chaque convoi, j'avais une période de sérénité, mais, dès que surgissait la jeep annonçant le convoi suivant, j'alertais Chouleur, qui devait klaxonner à l'entrée de chaque virage.

Nous atteignîmes ainsi, pour y passer la nuit, la ville de Paderborn, où je me garai à proximité d'un parking contenant déjà une cinquantaine de remorques porte-chars. Dans la nuit, Calloue et moi, nous fîmes une incursion dans le parc des camions américains, pour récupérer chacun un "jerrican" d'essence sur les remorques porte-chars.

Le lendemain matin, départ vers le Sud mais, après 30 km de route, le moteur du camion rendit l'âme au milieu d'une côte. Avec l'aide de tous les cocons, les uns poussant, les autres tirant, nous réussîmes à repartir dans la descente en roue libre et nous entrâmes dans la première ferme qui se présenta : c'est là que nous entreposâmes le V2, caché dans le foin d'un grenier, en menaçant le fermier des pires représailles si nous ne le retrouvions pas quand nous viendrions le chercher (2).

Nous voilà donc sans moyen de locomotion sur le bord de la route... Mais le lieutenant Joyeuse, plein de ressources, alla prendre contact avec un régiment d'artillerie cantonné à proximité qui envoya un GMC nous récupérer quelques heures plus tard. Après nous être restaurés au PC du régiment, nous fûmes amenés à Münster où nous embarquâmes le soir dans un wagon à bestiaux... Hommes : 40, chevaux en long : 8 !

(2) Ce sont les cocons Buisson, Perreau et Vignier qui vinrent le récupérer un peu plus tard, avec l'aide du lieutenant Joyeuse.

A l'aube du 1er mai, nous passâmes à Maastricht, qui devint célèbre quelques 50 ans plus tard, puis à Liège, où nous dégustâmes le café de la Croix Rouge et un sandwich. A Valenciennes, notre retour en France fut "célébré" par les inévitables formalités de tous ordres et le soir nous étions à Paris, où l'Ecole nous fournit le gîte et le couvert. A quelques uns, nous descendîmes de la Montagne Sainte Geneviève pour aller voir jouer "Rose Marie" au Châtelet.

Les jours suivants, chacun rejoignit sa famille, en attendant le rappel dans l'amphithéâtre du boulevard Victor... Mais là, tout le monde connaît la suite !

Pour moi, l'avantage de cette aventure fut l'octroi, au centre d'instruction du Génie de St Goar, du permis de conduire "poids lourds"....

LA QUILLE DU VERBINDUNGSMANN

Roger Leneuf - mai 93 (1)

1 - LES DERNIERS JOURS A SCHÖNEBECK

Dimanche 1er avril 45 (jour de Pâques)

De bonne heure, j'ai accompagné les cocons à la messe et prié spécialement pour mon beau-père (tué dans un bombardement le 4 août 44 près de Douai) et tous les miens. J'ai aussi prié pour Raibaud et ses compagnons de Schanzarbeit. Le coeur plus léger et plus confiant, je suis rentré à la chambre, où, avec Chevalier, nous nous sommes préparé un bon "magnan" (bon signifiant "qui remplit bien"). L'après-midi, nous discutons longuement des mesures à prendre, compte tenu de l'évolution rapide de la situation.

Lundi 2 avril.

L'heure d'été nous fait lever plus tôt. Après quelques travaux ménagers, nous essayons en vain d'aller manger aux deux restaurants encore ouverts et qui affichent complet. Nous prenons un pot en écoutant les nouvelles : le communiqué est excellent ! Les Allemands disent qu'il n'y a plus qu'à en rire....et il ne sont pas les seuls à rire ! L'après-midi, nous assistons à la fête de la Patronenfabrik. Nous ne nous attendions pas à un spectacle d'une telle qualité, présenté par des professionnels tchèques.

Mardi 3 avril.

Les événements se précipitent et l'on signale des pointes de chars en Thüringe, vers Mühlhausen. Pour la première fois, j'entends des gens dire ouvertement que tout est perdu. Même les Tippe (famille de ma correspondante) n'ont plus d'espoir : ils comptaient beaucoup sur les armes secrètes, qui, disaient-ils encore il y a 15 jours, allaient

(1) R. Leneuf était délégué français pour le Kreis de Calbe. R. Chevalier était délégué français de Junkers.

"raser l'Angleterre et la faire disparaître sous les flots" !

Mercredi 4 avril.

La progression des Alliés se précipite. La pagaille règne à l'usine, coupée de ses filiales et dépôts. Je passe une bonne partie de la journée au palais de justice, puis au magasin où étaient stockés les vêtements de la délégation: ils ont presque tous été volés...Je reçois l'ordre d'enlever ce qui reste le lendemain : 120 paires de chaussures à semelle de bois et vêtements de travail. En rentrant, j'accompagne à la gare Chevalier qui part en mission à Hambourg.

Jeudi 5 avril.

J'ai demandé un congé pour faire l'inventaire et la distribution du matériel restant. J'apprends que les feuilles de convocation pour le Schanzarbeit pleuvent : 11 cocons en ont reçu et je vais prévenir Dufour qui n'a pu être joint chez Cécile. En rentrant, je trouve les cocons en effervescence : 10 d'entre eux ont décidé de lever l'ancre plutôt que de partir. Ils me demandent ce que j'en pense, puis se préparent, reçoivent du ravitaillement et décident de partir le lendemain à 5 h du matin. Le soir Dufour vient me voir pour son cas particulier : Il suit mon conseil qui est de partir à la Gauwaltung de Magdebourg, où travaille Cécile.

Vendredi 6 avril.

Les cocons sont partis ce matin. Presque toute la journée, j'ai distribué des galoches qui sont les bienvenues, car, dans toutes l'usine, on réquisitionne des ouvriers pour couper des arbres dans les bois et construire des barrages dans les rues. Le soir, des avions en piqué ont mitraillé la voie ferrée.

Samedi 7 avril.

Chevalier est rentré fourbu de son voyage, mais, au moins, il a ainsi échappé au Schanz... Il m'a décrit la pagaille dans les trains et nous croyons maintenant que la fin n'est plus qu'une question de jours. La nuit, des fusées

éclairantes sont lâchées sur l'usine et les avions poursuivent leurs attaques en piqué.

Dimanche 8 avril.

Le matin, longue alerte. Nous avons passé la soirée et une partie de la nuit dans un Bunker, tandis que la ville et l'usine étaient éclairées comme en plein jour par les "arbres de Noël" (fusées éclairantes).

Lundi 9 avril.

Je me suis fait porter malade ; des centaines de travailleurs partent dans les bois pour couper des arbres ; l'usine est paralysée par la rupture des approvisionnements. On sent vraiment la "quille"... Nous avons appris le bombardement d'Halberstadt : on parle de 4000 tués et disparus. Que sont devenus Yves, Cécile et les cocons du maquis ?

Mardi 10 avril.

Les renseignements sur la ligne de front sont contradictoires, mais l'avance rapide de l'armée américaine est bien confirmée.

Mercredi 11 avril.

Nous avions fixé cette date pour partir, mais Chevalier et moi ne sommes pas prêts. Nous devons attendre les cartes de ravitaillement , dont la distribution aura lieu vendredi. Au bureau on m'annonce la prise d'Halberstadt, non confirmée par le communiqué qui, en revanche, parle de la prise de Hanovre. Nous bouclons nos valises et nous nous tenons prêts à toute éventualité, cependant qu'assez près résonne le canon de façon continue. A 18 h des camarades reviennent de la ville et annoncent que des chars ont atteint Magdebourg, que les barrages des rues sont fermés et que les gens, complètement affolés, se ruent dans les boutiques pour faire honorer tous leurs tickets. Tout est bien vrai : lorsque nous allons aux nouvelles, vers 18 h, les magasins sont vides de tout et les Ausländer donnent libre cours à leur jubilation.

Quand nous rentrons au camp, à 19 h, il règne une atmosphère de siège : les baraques sont presque toutes vides....

Jeudi 12 avril.

7 h 15. Des chars sont signalés à Schönebeck et surtout à Salzelmen. Le canon tonne de toutes parts et les obus de l'artillerie légère sifflent au dessus de nous. Je fais un tour dans le Werkheim des hommes, puis dans celui des femmes, avec Chevalier. Nous tranquillisons nos camarades et nous transportons nos valises dans les caves du hall 711, avant de partir en quête d'un vélo...

Le tir des tanks et de l'artillerie se rapproche encore. Les Ausländer attendent, impatients, sur la porte des baraques ou des abris. Chose unique : l'usine et le camp des déportés politiques sont totalement abandonnés. Plus d'Allemands, civils ou militaires. Les armes (revolvers) ont été "oubliées" dans les tiroirs. Sur le sol comme d'ailleurs dans les rues de Schönebeck on trouve des insignes à croix gammée (NSDAP)...

Vendredi 13 avril.

Le canon gronde toujours. Faux départ de Chevalier. Bruits de contre-offensive allemande. Occupation de l'usine par les Américains. Plan de départ avec Chevalier, Assens, Favier. Discussion avec Long. Les sorties sont autorisées de 9 h à 12 h. Les "cyclistes" s'équipent. Les responsables nazis prennent le maquis dans les villages voisins.

Samedi 14 avril.

Une administration américaine s'installe à Salzelmen où je rencontre un officier : il me dit que les Américains attendront l'entrée des Russes à Berlin pour continuer leur offensive au delà de l'Elbe. Cette décision nous surprend : les Allemands semblent avoir opposé une faible résistance aux Américains pour éviter une occupation par les Russes qu'ils redoutent énormément.

On commence à voir des déportés politiques allemands. Eux seuls ont le droit de porter des armes. J'en rencontre un à Salzelmen : il cherche un certain Fichtner, ingénieur chez

Junkers, qui - me dit-il - l'avait dénoncé et fait interner... pour lui prendre sa femme ! Il était resté 5 ans en camp de concentration et voulait tuer Fichtner. Bien sûr ce dernier n'était plus à Schönebeck !

La nuit est éclairée de façon continue par les tirs des Américains vers l'autre rive de l'Elbe.

Les jours suivants nous décidons de partir vers l'Ouest...

2 - ENFIN LA QUILLE !

Mercredi 18 avril.

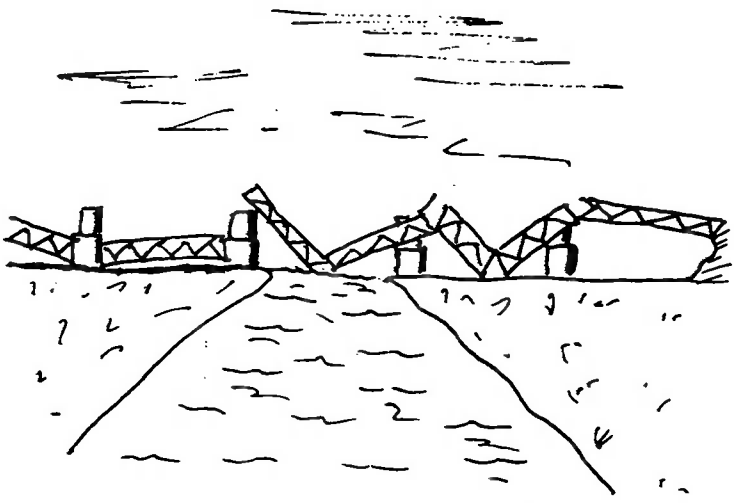
Nous partons enfin avec des provisions pour un mois... Un vent contraire gêne la progression. Au bout de 7 km, Jacqueline et Raymond Brin nous abandonnent. Denizet hésite puis se décide à terminer l'étape. A midi, nous faisons une pause devant l'aérodrome détruit d'Oschersleben. Le soir, ayant péniblement parcouru 60 km, nous nous arrêtons dans une auberge de Schlanstedt, gardée par la police. Bon repos après cette journée pénible.

Jeudi 19 avril.

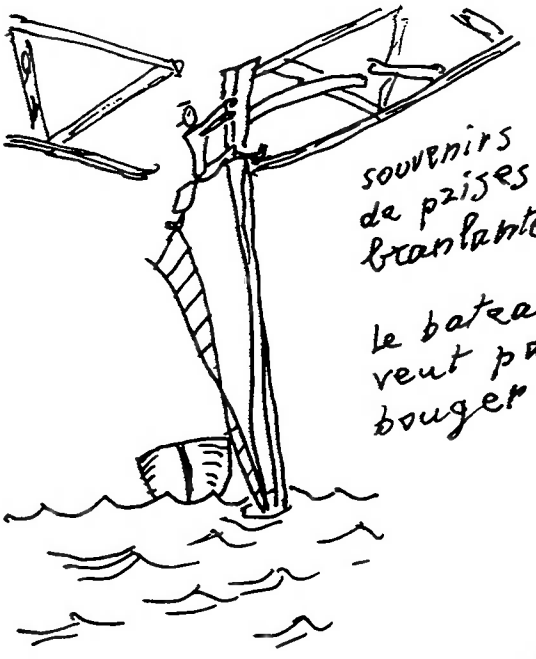
Bien reposés, nous démarrons à 8 h. Le vent souffle en bourrasques et nous oblige souvent à mettre pied à terre, même dans les descentes ! Repas de midi dans une grange, après un parcours décevant de 40 km seulement. Petit et Jaume cassent leur pot de Rübensaft ! Nous abordons enfin le Harz et nous sommes bien accueillis à Osterode où nous passons la nuit dans une école. Nous ne regrettons pas d'être partis.

Vendredi 20 avril.

Anniversaire de Jules ! (Hitler)... Pensées émues... Le vent a enfin faibli et notre allure s'en ressent. Nous quittons le Harz à travers une riante contrée où de nombreux villages émaillent les vallées. De petites villes moyenâgeuses mettent, çà et là, une note colorée. Des côtes



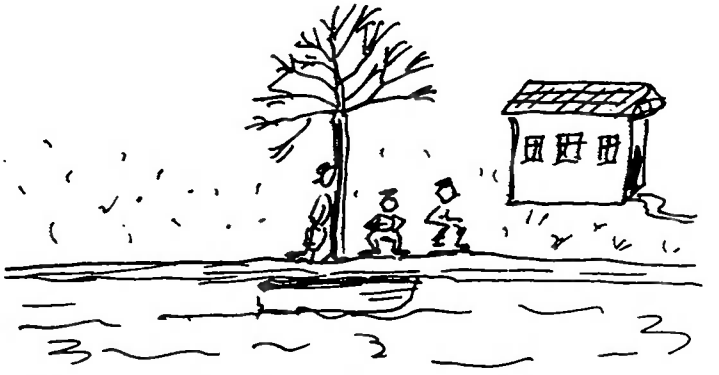
Entre Werden et Bewezungen.
Un peu de gymnastique sur les poutrelles tordues.
Mais les vélos ne peuvent passer!



souvenirs de pzises branlantes...

Le bateau ne veut pas bouger...

M.M



Pendant que le passeur boit son café, nous contemplons l'autre zive, où attend le bateau.

abruptes alternent avec des descentes rapides et dangereuses (déséquilibre de nos bagages). En bas d'une de ces côtes nous perdons Petit et Denizet (ou Jaume ?) qui ont pris la direction de Goslar. Après les avoir attendus une heure durant, nous prenons la route de Northeim. Au croisement où nous pensions les retrouver, nous mangeons en les attendant. De nombreuses colonnes de la 3ème armée montent vers le front... Nous modifions notre projet initial de filer vers Göttingen et Cassel : nous allons éviter ces villes où des barrages américains sont à craindre avec le risque d'être interceptés et placés dans un camp de rassemblement pour un rapatriement par camions militaires.

En attendant, des foules d'Ausländer se rapatrient eux-mêmes pour plus de sûreté : à pied, à vélo, en auto, ils vont tous vers l'Ouest...Il y a même des réfugiés rhénans qui rentrent chez eux à pied. Les automobilistes ont peint des drapeaux sur les capots, d'autres ont froidement écrit USA ou bien ont peint l'étoile soviétique ! Même nantis de ces "protections", ils ne peuvent pas se procurer d'essence quand le réservoir est vide.

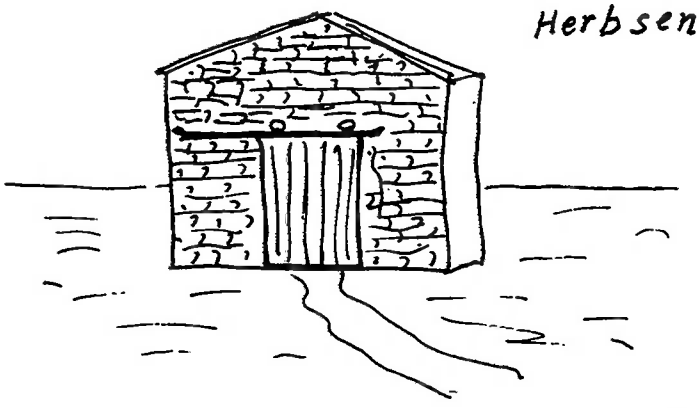
Au petit village d'Echte, où il nous aurait fallu loger avec d'autres réfugiés aux mines peu rassurantes, nous décidons de tenter notre chance dans un hameau voisin, Denkershausen, à l'écart de la grande route. Nous sommes plutôt mal accueillis par le maire. Le pauvre homme a d'autres soucis en tête : sa vache va vêler ! Après avoir demandé nous menaçons. Les gens se font moins arrogants et nous dirigent vers un français du patelin, Gabriel, qui nous procure, chez de braves vieux paysans, gîte (paille dans une "chambre") et soupe de pois.

Samedi 21 avril.

Nos hôtes nous offrent un petit déjeuner qui est bien accueilli, car nous n'avons plus de pain.

Dans la journée, le mauvais temps s'installe et la pluie nous immobilise le soir à Schönhagen, où nous croisons la 1ère armée et où nous dormons dans une auberge.

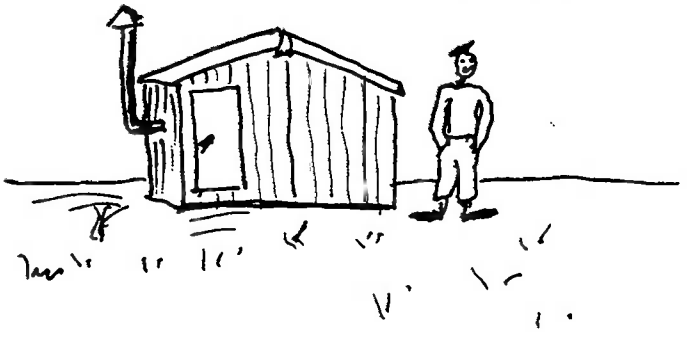
22 avril
Herbsen



M.M.

23 avril
Thalitter

24 au ? avril
Hertzhausen
am Edersee.



Les feuillets suivants ont disparu... De mémoire, voici la suite de notre périple :

Dimanche 22 avril. *Le temps s'améliore. Nous repartons et nous arrivons au bord de la Weser à Werden. Le pont qui relie Werden à Beverungen a malheureusement sauté et Marie essaye en vain d'escalader les poutrelles enchevêtrées pour décrocher un canot coincé contre une pile du défunt pont. Par bonheur,nous apercevons un passeur qui, après avoir tranquillement bu son café, vient à notre secours. Nous continuons jusqu'à Herbsen, où nous passons la nuit.*

Lundi 23 avril. *Etape à Thalitter : jolie vallée de l'Itter, barrage, grand lac où j'ai bien failli me noyer en présumant de mes forces.*

Enfin, le mardi 24 avril, nous échouons à Herzhausen am Edersee, où les Américains nous interdisent d'aller plus loin : on nous rapatriera en temps opportun.... Dans cette attente, nous devons séjourner dans les baraques d'un ancien camp de Hitlerjugend. Petit, Jaume et moi partageons la même carrée. Nous y restons près d'un mois avant d'être rapatriés par camions militaires jusqu'à Thionville pour les opérations de tri et de contrôle. De là, nous devions rejoindre nos régions respectives par le train.

Le 8 mai,je note :

"LA PAIX....Comme ce mot sonne étrangement pour nous, exilés dans ce petit village d'Allemagne ! Nous avions tellement espéré que le jour tant attendu où les Américains nous libèreraient signifierait un prompt retour chez nous.... Certes, nous entendons avec émotion retentir à la TSF la Marseillaise, les cloches de Notre Dame et les clameurs de joie de la foule parisienne... Mais combien plus doux serait, à nos oreilles et à nos coeurs, le son joyeux des cloches de notre pays !... Quand reverrai-je, hélas..."

SUR LES TRACES D'ANTONIN MAGNE
DE SCHÖNEBECK A REVIGNY SUR ORNAIN
(14.4.45 - 19.4.45)

P. Assens, J. Augier, G. Maurel

"Sur les traces d'Antonin Magne
Souvenirs méli - mélo
Du retour multi - vélo
De notre exil en Allemagne"

1- LA PRE-QUILLE

Du 28 mars au 10 avril. Les trois pages manuscrites ci-après sont des photocopies du carnet de notes d'Assens, tenu depuis son départ de l'Ardèche et son passage à l'X le 19 août 43....

De son côté, Augier notait : les Américains arrivent... C'est ce que les communiqués allemands, soigneusement collationnés au PWK, nous apprennent dans les premiers jours d'avril 45. Les réfugiés de l'Est continuent à défiler sous nos fenêtres et nous les regardons avec "délices" (foin de la charité chrétienne, mais nous n'avons pas trop de remords). Nous allons quand même au cinéma le soir, malgré l'agitation qui se manifeste au büro : on commence à assigner les "technische Zeichner" à des travaux manuels destinés à freiner (les Chleuhs disent arrêter) l'avance yankee. Quelques uns y vont,sans grand enthousiasme, les autres (des tchèques) se "débinent". Le 5 avril, Cauvin et Bédoura sont désignés pour le sacro-saint Schanzarbeit (traduction libre : tranchées anti-chars autour de Magdebourg).

Le 6 avril, ils décident de se "barrer". Augier les accompagne par amitié, estimant d'ailleurs que son tour ne saurait tarder. Ce beau monde prend le train (!), fait escale

Mercredi 28-3-45.

DECEMBRE

18 — VENDREDI — S. Gatien

Dans les rues les nablatages de barricades augmentent — Beaucoup de vitrines jetées la nuit — 1ère nuit Fliegeralarm à 10 h. Durée 2 h. 1/4 — Les pyjamas font des fossés sur la digue, souvent rossés — 1ère nuit sans alerte depuis le 18 Février —

Jeudi 29-3-

Fliegeralarm à 17 h — 1/2 h
Voralarm dans la nuit —

Vendredi 30-3-

Voralarm à 10 heures —
Fliegeralarm à 18 heures — 1/2 h —
Départ de Chrobrek —

Samedi 31-3-

Fliegeralarm 1h30 à 9 heures. quelques bombes au nord de Magdebourg — Voralarm à 23 heures —

Dimanche 1-4

Temps maussade à la pluie
Ecrit massage croix. Rouge

Allé porté le croix de Calvin au [illegible] de Westerhuizen

Lundi 2-4

1A

DECEMBRE

19 — SAMEDI — S. Timoléon

Promenade à Clötsky — Nablatages de [illegible] et rondins le long de l'Elbe — Des gnass de Tontony sont requis pour aller aux fortif le matin —
Fliegeralarm à minuit — Durée 3/4 h — Avions arrivent très vite après l'alerte — Levé et allé au Busch — gigon d'explosions Fusées rouges au dessus de Magdebourg — Bombes explosives et incendiaires au nord de la ville — Lueurs d'incendie après l'alerte

Mardi 3-4 —

Voralarm à 14 h —
Fliegeralarm à 16 h — Rien 1 h.
Fliegeralarm à 23 h — Durée 2 heures gigon de fusées rouges dans les environs, allé au Busch — quelques bombes — gigon d'avions sur la fin — Nuit assez froide — Vol dans le journée ds la cassée —

Mercredi 4-4 —

Voralarm à 9 h —
Fliegeralarm de 1h 1/2 à 10 h — Allé au Busch : pas gigon d'avions —

Nouvelle alerte de 1/2 heure
en arrivant au bureau —
Départ rapide de Rebicek
Vybourg — Martin aux fortifs —
Fliegeralarm à 21 heures 30 —
Peu de temps après, avions et
fusées dans les environs —
quelques bombes au nord de
Magdebourg —
Fliegeralarm à 3 h. du
matin — 1/2 h — Rien —

Jeudi 5 - 4 —

~~Aubert~~ Fliegeralarm de 1 h
à 14 h — Rien —
Aubert, Trat Marca, Lujol
Callous, Dufour, Lauly, Bedoma
Cauvin (~~[illegible]~~ Favier — Bayon
convoqués pour les fortif. à
Magdebourg prennent la
quille le ~~[illegible]~~ —
Thévenin et Noël vont
couper des arbres au bord de
l'Elbe —

Vendredi 6 - 4 —

Départ précipité des cocons
dans la nuit
Fliegeralarm à 9 h —
Durée 1 h — Rien —
Resté à la carrée avec
Poiget —

Henri reçoit la convocation 1/B
pour les fortifs à Magdebourg —
Départ des autres à 1 h —
on interroge Gerhardt pour
les manquants —
Retour de matin —
Lagaille monstre à Magdebourg
où les ~~[illegible]~~ chef les ouvriers
cherchent leurs unités —
Magdebourg déclaré forteresse
dans un rayon de 20 km —
Starck, Lejsek, Bayer
prennent la quille le soir —
grosse animation en ville
où le monde afflue —
Chevalier part à Hambourg —
Fliegeralarm à 21 h — 1 h 1/2
~~Rien~~ Un Tiefflieger lâche
bombes sur la voie Magdeb. Schw

Samedi 7 - 4 —

Retour des ouvriers du
Elbe : ration à Magde-
bourg : 650 g. pain, 60 g.
margarine 200 g. saucisse
par jour — logement infect —
Chantier sur rive droite de
l'Elbe — Henri attend
autre convocation —
Température magnifique
Fliegeralarm de 3/4 h — en
moyenne de 13 h — 17 h
Fliegeralarm à 21 h 40 —
Allé au bresch — Gigon de
fusées sur Halle Leipzig

gigon d'éclatements de bombes incendiaires et explosives —
A 2 heures du matin, réveillé (sans alerte) par des rafales de mitrailleuse dans les environs attaque d'un Tiefflieger — 1/2 heure après il tourne un moment revient, lâche à fusées au dessus de nous, et peu de temps après — tombe la bombe du côté de la gare —
Réveils brusques désagréables —

DECEMBRE 22 MARDI Hiver

Dimanche 8.4 —

Fliegeralarm de 2 h à 11 h
Rien ici — Gigon de chasseurs —
Retour de Angier —
Départ de Votava —
Fliegeralarm à 21 h 30 —
Allé au Busch d'où nous voyons peu de temps après, tomber une quinzaine de fusées sur Schönebeck et les environs —
Rentré aux abris : rien (sans doute photographies) — Durée 2h.

Lundi 3 - 4 —

Impression de quille au bureau devant les planches vides — grande animation en ville : convois militaires avec voitures camouflées de filets, branchages —
Disparition de Valenta —

Fliegeralarm de 2 heures à 23 h. 30 — Pas de bruit d'avions
Rien dans les environs —
Halbeste [illegible]
Dimanche midi —

DECEMBRE 23 MERCREDI Ste Victoire

Mardi 10 - 4 —

Fliegeralarm à 13 h - 30
Allé à l'Elbe — Bombardement au nord de Magdebourg, du côté de Dessau — A un moment des Tiefflieger piquent et mitraillent du côté de la gare de l'hôpital — et — de notre côté sur les bords de l'Elbe !! (rapetissé autour des arbres) —
Un type a été blessé à la cuisse entre l'hôpital et la voie ferrée —
L'usine semble bientôt devoir fermer ses portes : la fonderie s'est arrêté la semaine dernière, aujourd'hui, le P.W.E. Les ouvriers vont faire des fossés du côté de Salzelmen —
Fliegeralarm à 17 h 30 —
Durée 1 h 30 — Temps magnifique — gigon d'explosions dans (sans doute) trains de munitions du côté de Gnadau —
Fliegeralarm à 21 h 30
Durée 2h 30 — Allé au busch — Gigon de très grosses bombes au nord de Magdebourg,

à Aschersleben, est reçu comme des chiens dans un jeu de quilles (bravo pour les cocons !), est quand même toléré pour la nuit.

Le lendemain, le trio reprend le train en direction de l'Ouest et débarque sur les contreforts du Harz. Difficultés pour trouver du boulot ou au moins un abri. Cauvin et Bédoura sont casés. Augier, se sentant en surnombre, reprend le train (on ne doutait de rien !) en direction de Schönebeck, où il reparaît au büro le bec enfariné, le 8 avril dans la journée, en prétendant sans rire qu'il avait été "krank". Les chefs ne font pas de commentaires défavorables. Il faut dire que l'ambiance "Arbeit-Arbeit" n'y était plus et Max (notre grand chef) était quasi-invisible.

Encore deux jours de patience, puis on voit passer, en sens inverse des réfugiés de l'Est, des convois militaires (allemands bien sûr), assez légers, semble-t-il. Magdebourg est sérieusement bombardée le 10 avril, puis on entend le canon dans le lointain.

Mercredi 11 avril. Voralarm à 10 h. Gigon de convois militaires, traversant la ville en direction de Magdebourg, bourrés de soldats allemands "hagards". Des tanks moyens passent aussi très vite. Devant une boulangerie de la grand'rue, bagarre de femmes (la ration de pain est tombée à 125 g par jour et par personne). Grosse explosion au Nord : les ponts de Magdebourg ont dû sauter. Défendra-t-on Schönebeck ? Les cocons de Salzelmen ont téléphoné au PWK qu'ils ont vu des blindés US dans les rues. On se replie sur le Werkheim. Augier essaye quand même d'aller au "Kino", mais tout est fermé. On patiente un peu dans la carrée : quelques coups de canon dans les environs, mais sans plus. A l'entrée de l'usine, plus de Werkschutz. Tout est éteint. A la suite des Pouget et de Long (voir Quille No 33), Augier va, lui aussi, en quête de quelque chose à glaner : il tombe sur l'infirmerie où sont terrés un certain nombre de "pyjamas" et leurs infirmiers tchèques, énormes, sans doute châtrés... ça ne sent pas très bon et bien en a pris à Augier de se "tirer" car, trente secondes après, la Gestapo débarquait pour embarquer les "pyjamas". Nuit sans histoire ; les uns vont

aux abris, les autres dorment tranquillement dans leurs châlits, mais les Pouget et Long manquent à l'appel.
Jeudi 12 avril. Au petit matin, ça canonne encore un peu, mais pas énormément. Au centre du Werkheim, on voit arriver, fendant la foule des Ausländer, quelques "huiles" de Junkers, escortant les Pouget et Long revolver au poing. Ils les ont bouclés pour la nuit et nous exhortent à les lyncher comme de vulgaires voleurs...(Ils n'ont pas osé le faire eux-mêmes). Nous nous portons à leur secours, mais les Américains sauvent la situation par quelques coups de canon mal ajustés. (Le tir des artilleurs, américains surtout, n'est heureusement pas toujours précis !) Tout le monde f... le camp et nous récupérons les Pouget et Long sains et saufs.

Dans l'après-midi, on part en reconnaissance dans les environs. Augier se souvient d'être passé dans une rue où les forces US canardaient des maisons dans lesquelles, sans doute, se terraient quelques soldats chleuhs. A l'entrée d'une maison, des soldats "machinaient" une femme allemande qui paraissait consentante. En rentrant, sans avoir pu participer à ces agapes, Augier "rencontre" un vélo à l'entrée d'un petit entrepôt de la Wehrmacht : il l'emprunte et, après une course poursuite avec le prétendu propriétaire, il se retrouve au Werkheim, toujours avec son vélo...ça pourra servir !

L'après midi, Assens se rend à son tour en ville et assiste aux premières scènes de pillage : en face du Preussischer Hof, un vieil Allemand pousse péniblement devant lui un baril de marmelade ; à bout de souffle, il s'arrête, le défonce et, à pleines mains, il se gorge de confiture qui dégouline sur sa barbe blanche....Un peu plus loin, des Polonais (P) entrent dans un magasin de robes et tissus, par la vitrine brisée, avec une charrette tirée par des boeufs tout crottés. Ils pillent et emportent tout en vrac, jusqu'aux mannequins en bois !

Dans leurs jeeps, que nous découvrons avec étonnement, les GI's, très décontractés, jambes par dessus le capot, filment tranquillement ces scènes d'anarchie.

Au Werkheim, on commence à envisager de prendre la quille sans attendre le rapatriement officiel, vu le "bordel" qui se prépare...

Vendredi 13 avril. Le canon tonne vers Magdebourg. Des éléments US occupent l'usine sans se soucier de nous : ça sent quand même le roussi ! Chevalier et Noël reviennent au camp avec deux vélos.

Une promenade en ville nous permet d'assister au pillage des entrepôts de l'intendance, prélude au pillage systématique des magasins fermés. Les autochtones et les étrangers sont au coude à coude ; des Français (STO et KG) vont à l'assaut de montagnes de cigarettes. Les Allemands, émoustillés par ce spectacle, s'en donnent à coeur joie et dévalisent sucre, conserves, etc..."L'hiver sera rude" disent-ils pour s'excuser.

On rencontre des groupes excités de femmes et d'enfants qui nous demandent : "Was gibt's dort zu kriegen ?" (1) Nous découvrons avec Maurel un stock important de tissus marqués "Elbeuf". Nous le signalons à une vingtaine d'Allemands, qui s'y précipitent en laissant imprudemment le long du trottoir la ribambelle de vieux vélos, sur lesquels ils sont venus des bourgades voisines. Nous savons ce qui nous reste à faire : Assens fait son choix rapidement et se sauve. Maurel met plus de temps à se décider. Il est rattrapé par un Chleuh en colère : il arrive à se dégager et nous rejoint au Werkheim, triomphant, mais avec un oeil au "beurre noir" en prime.

C'est décidé... Nous partons demain. Nous, c'est à dire Assens, Augier, Chevalier, Maurel et Noël. Nous nous partageons les dernières tablettes de chocolat, quelques conserves Calvel et un lot de rustines. Chacun prend aussi le strict minimum d'affaires personnelles.

(1) Qu'y a-t-il à récupérer ?

2 - LA QUILLE

Samedi 14 avril. Au lever du jour, nous partons, décidant d'éviter Braunschweig et de contourner le Harz en prenant de petites routes, via Oschersleben, ce qui nous permet d'éviter la rencontre des colonnes US qui roulent vers le front, en direction de Berlin. Mais, dans les bois, une division de SS renforcée par les "Wehrwolf" (milice populaire de maquisards) lance des raids désespérés sur les convois US. Leurs mitraillages sporadiques nous font vite retourner sur les grandes routes.

A Schöppenstedt, nous déjeunons dans une ferme occupée par des prisonniers français qui y travaillaient et qui ripaillaient avec des "Ostarbeiterinnen"(1). Ils nous offrent de partager une omelette gigantesque de 400 oeufs, copieusement arrosée de Schnaps (à la louche !) Cela nous fait du bien, car nous n'avons pas encore l'entraînement des coureurs du Tour de France et nous ne craignons pas les contrôles anti-dopage...

Sur la route, c'est le "Drang nach Westen" (2) : des cohortes d'anciens prisonniers "rentrent" en France avec les produits hétéroclites de leur razzia qu'ils ont entassés sur des charrettes à bras. Ils freinent notre progression qui n'est déjà pas très brillante : Assens a des problèmes avec son vélo, modèle 33, (modifié 40) qui a tendance à faire du rétro-pédalage et nos jambes sont douloureuses par manque d'entraînement.Nous terminons notre première étape aux environs de Wolfenbüttel, où nous bivouaquons dans un cimetière...

Dimanche 15 avril. Au petit matin Chevalier et Noël, trouvant notre allure trop lente à leur gré, décident de partir en éclaireurs, espérant arriver plus vite en France : le sort en décida autrement, puisqu'ils arrivèrent ... 15 jours après nous !

(1) Ukrainiennes ou Russes déportées en Allemagne

(2) Ruée vers l'Ouest, cf le Drang nach Osten des germanistes.

Le trio restant commence par dégraisser les paquetages du superflu et du pondéreux (Assens se résigne à abandonner des mosaïques tchèques !) et part vers le Sud. Quelques ennuis sur la route, notamment crevaisons en série. Nous avions bien repéré que la route était parsemée de clous de chaussures militaires tombés de sacs dérobés par les fuyards dans un entrepôt de la Wehrmacht, mais nos précautions pour les éviter furent vaines.

Avec la méfiance du serpent nous évitons les petites villes. Nous sommes doublés par deux officiers français, "pyjamas" du Kommando de Schönebeck, qui foncent, n'ayant pas peur d'être bloqués par les Américains.

Partant vers le Sud, nous avons évité Hildesheim et nous arrivons dans la soirée dans un petit bourg aux portes de Northeim. Le maire, interpellé avec une mâle assurance par Assens envoyé comme négociateur, nous donne un bon de réquisition pour faire bivouac chez un brave paysan abasourdi par cette intrusion. Nous mangeons la soupe en famille et nous nous couchons à trois (précisons : Augier, Assens, Maurel) dans un grand lit aux draps immaculés qui sentent bon la lessive....

Lundi 16 avril. Après 20 mois de paillasse, on aurait bien aimé prolonger la nuit par une grasse matinée... Mais hélas... La quille nous appelle : lavés (oui !) à la fontaine dans la cour de la ferme, nous prenons congé de nos hôtes sans pouvoir satisfaire à leur demande de "Bohnenkaffee" (vrai café par opposition avec les Ersatz). Nous les remercions vivement pour leur hospitalité et leur promettons de revenir "très" bientôt (sic).

Plein cap vers le Sud-Ouest (Augier avait un embryon de carte). Dans un garage désaffecté, nous nous procurons, grâce au charme et au bagou d'Assens, une chambre à air toute neuve, en échange d'un certificat de civisme signé Dunabla (Monsieur Un Tel).

Ayant franchi la Leine à Northeim, nous rencontrons la Weser, que nous longeons vers l'amont jusqu'à Münden. Dans cette ville, en bas d'une descente sévère, nous apercevons un beau pont tout neuf, en bois, gardé par un GI. Nous fonçons

et, malgré ses cris (Dieu merci, il a eu l'idée de ne pas tirer !), nous passons le pont et nous nous perdons dans la nature. Nous contournons Kassel, tas de ruines fumantes et nous débouchons sur la Werra. Près d'un pont détruit, un pêcheur allemand nous affirme qu'il y a un gué. Peu rassurés, les vélos à bout de bras, les jambes dans l'eau jusqu'aux cuisses, nous passons....

Après Witzenhausen, le soir tombe et nous nous arrêtons dans un petit bled, probablement Gross Almerode. Le Burgmeister nous envoie à une ferme où notre baratin nous vaut une bonne potée campagnarde qui nous réconforte de nos émotions de la journée. Nuit tranquille dans le foin, mais les coups de sabot d'un cheval voisin troublent le sommeil de Maurel !

Mardi 17 avril. Le matin, les fermiers nous donnent un solide casse-croûte (que Dunabla les bénisse encore !) ; il est le bienvenu, car les provisions s'épuisent. Nous avons bien des marks, mais il n'y a plus grand'chose à acheter. Nous retrouvons l'autoroute et nous ne la quitterons plus. Après Bad Hersfeld, au bord d'un bois où ça tiraille encore un peu, des GI's ont des curiosités vis à vis des vélocipédistes. Nos têtes d'anges nous permettent de passer à travers les mailles. Toutefois, pour obtenir son quitus, Maurel doit énumérer les noms des avenues qui convergent à la place de l'Etoile à Paris.... sous les ricanements déçus d'autres "Gastarbeiter" français, bloqués sur le bas côté de la route et qui espéraient (salauds !) nous voir les rejoindre....

Nous reprenons l'autoroute doucement. Le temps est merveilleux en cette matinée de printemps. La campagne est verte, les oiseaux chantent. Nous mettons pied à terre dans les montées pour nous ménager. La quille est proche, la vie est belle ! mais... peu après un échangeur, à Alsfeld, c'est l'enfer : dans une descente, Maurel, qui est en tête, se fait arrêter par un GI peu compréhensif. Assens et Augier franchissent un premier barrage, Augier un deuxième en baratinant deux Belges avec lesquels il fait "ami-ami". Assens voit surgir d'un fossé un grand GI noir qui lui colle

sa mitraillette sur le guidon avec un énergique "What is los ?" Augier se retourne et lui clame : "dis lui merde et passe !"

Nous nous retrouvons tous les trois déposant avec rage nos vieux "clous" bienfaiteurs sur un tas d'engins du même acabit....Nous ne ramènerons pas nos trophées en France.

Le commandant US du poste - auquel nous avons affirmé, avec notre Anglais presque retrouvé, qu'il nous fallait rejoindre au plus tôt notre Ecole Polytechnique militaire, pour revenir "terminer la guerre avec les GI's" (sic) - nous embarque au plus vite sur un camion à gazogène chargé de KG libérés. Ceux-ci acceptent mal la faveur dont nous sommes l'objet et leur accueil est plutôt mitigé. Qu'importe... en un temps record nous arrivons à Mayence, où nous dormons dans une caserne transformée en centre de transit.

Mercredi 18 avril. Le matin, séance douloureuse d'épouillage à grands jets de DDT dans la cour de la caserne. L'après-midi, nous embarquons dans les wagons à bestiaux d'un train de rapatriés et nous traversons la Sarre à petite allure de nuit (voies en mauvais état, arrêts fréquents).

Jeudi 19 avril 45. Dans la matinée , c'est la France retrouvée, Hayange, Thionville , où nous sommes accueillis par un capitaine de Bigors (X 35) avec l'émotion d'une Marseillaise vibrante sur le quai de la gare.

A Revigny sur Ornain, près de Bar le Duc, nous débarquons au centre de tri, où sont regroupés des foules de prisonniers libérés et de civils de toutes provenances. La soirée est froide ; devant un feu de camp, un officier X, KG libéré, s'exclame : "Ceux-là ont même réussi à faucher en Allemagne des "berrys" (vestes d'intérieur) de l'X !" "Mais, mon cher, cette tenue est à nous !" fut notre réponse. Retrouvailles émouvantes, récits... une AFAT, soeur de camarade, n'en croit pas ses oreilles ; elle nous facilite les formalités... Maurel est dirigé vers Paris, Assens et Augier prennent un train de nuit vers le Sud qui n'en finit pas de s'arrêter.

Jeudi 20 avril. Passage au petit matin à Dijon. On suit la route des vins, avec des arrêts-buffets tous les 20 km, casse-croûte et pinard de qualité ! Des travailleurs marocains peuplent notre compartiment : Mahomet leur recommandant l'abstinence, ils nous offrent leur ration de pinard (mais pas les charcuteries à base de cochonnaille, malgré les préceptes du Coran). Les grands crus défilent : Nuits St Georges, Beaune, Mercurey, Beaujolais, même régime... embrassés par des filles qui nous apportent des fleurs, nous sommes gagnés par une douce euphorie !

Assens s'arrête à Valence où son père a failli ne pas le reconnaître... Augier continue, de plus en plus gai, après la route des côtes du Rhône et de Provence... Il fait étape à Marseille ,chouchouté, paraît-il, par une belle dame. Le lendemain, 21 avril, après de nouveaux arrêts nutritifs et arrosés, il arrive enfin à Nice, très satisfait, plutôt hilare, devant ses parents qui attendaient un être "subclaquant", maigre et hirsute. Le périple vélocipédique avait dû, sans doute et malgré tout, muscler et bronzer nos trois cocons !

EPILOGUE (Assens)

Après 15 jours de remise en forme en Ardèche, où je reprends quelque poids, je me retrouve le 8 mai 45 à Montpellier,en route pour Perpignan.

Je me précipite chez madame Noël, pensant y retrouver Lucien : elle a failli s'évanouir quand je lui ai appris que nous nous étions quittés le 15 avril ! Heureusement, au cours de ma visite un télégramme est arrivé, disant qu'il était à Maubeuge, en route pour le Midi.

Le soir du 8 mai 45, sur la place de la Comédie à Montpellier, je fais connaissance de l'amie d'une ancienne copine catalane : jeune fille romantique, elle accepte sagement (ou presque) de ne pas participer à la liesse générale des fêtes de la Libération...

"Je vais faire mes études à Paris : on se reverra peut-être ?"

Elle devait devenir ma femme en 1950.

QUATRIEME PARTIE
******

DE L'ELBE AU RHIN, CARNETS DE STO.

II - LES "SCHANZARBEIT".

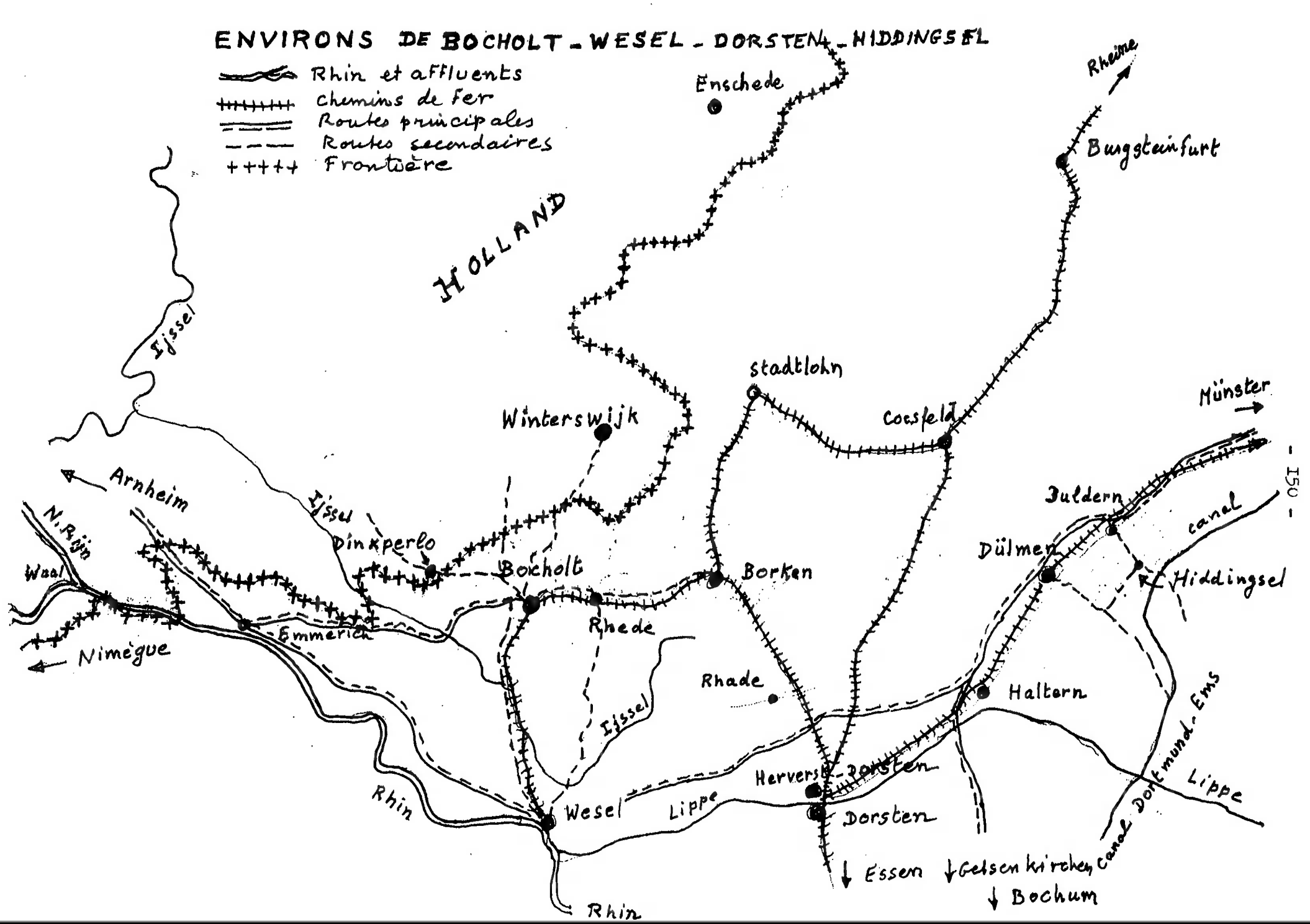
1 - Le premier Schanzarbeit. p 151

2 - L'intermède. p 177

3 - Le deuxième Schanzarbeit p 185

A nos amis de Bocholt et à mes gardes-malade de Dorsten

J. Raibaud, avec la collaboration de R. Leneuf
(juillet 93)


ENVIRONS DE BOCHOLT - WESEL - DORSTEN - HIDDINGSEL
Rhin et affluents
Chemins de fer
Routes principales
Routes secondaires
Frontière
HOLLAND
Enschede
Rheine
Burgsteinfurt
Ijssel
Stadtlohn
Winterswijk
Coesfeld
Münster
Arnheim
N. Rijn
Waal
Ijssel
Dinxperlo
Bocholt
Borken
Rhede
Emmerich
Nimègue
Rhade
Ijssel
Haltern
Dülmen
Suldern
canal
Hiddingsel
Herverst - Dorsten
Wesel
Lippe
Dorsten
Rhin
Rhin
Lippe
canal Dortmund - Ems
Essen
Gelsenkirchen
Bochum

1 - LE PREMIER SCHANZARBEIT.

L'annonce d'un Schanzarbeit imminent se concrétise le dimanche 22 octobre 44 par l'arrivée de convocations individuelles. Elles concernent Leneuf, Raibaud, Daugé,(un Français arrivé depuis peu de Vienne via Brno.) 3 Tchèques, 4 Hollandais, 18 Flamands et 12 Allemands.

C'est Gerbaud qui vient me l'apprendre sur le terrain de foot où nous nous entraînons. Je rentre au Werkheim, où Raab distribue aux partants des chaussures à semelles de bois ; il nous recommande d'emporter des provisions de route et des vêtements pour 6 semaines. Pendant ce temps, Aubert répare mon sac tyrolien, bien malade, et je vide mon armoire pour mettre en lieu sûr, chez Jaume et Denizet, une partie de mes affaires. Les cocons me donnent des provisions, des tickets, puis nous procédons à la passation des pouvoirs :

- Dor sera Géné.
- Aubert sera chef de chambre,
- Gerbaud, Callot, Prat-Marca s'occuperont de l'Entraide.
- Chevalier reçoit, jusqu'à 2 h du matin, toutes les consignes de Leneuf, qu'il remplace en qualité de délégué du Kreis de Calbe.

Le lundi 23, Bras de Fer vient nous réveiller à 5 h 30. Nous allons faire nos adieux au bureau. Leister m'appelle : "alors, Raibaud, vous partez vers votre Heimat..." "Je l'espère". "Mais vous allez être soldat". "Peut-être". "Hum, vous serez plutôt Verbindungsmann." "Oh ! Le notre vient avec nous." Le dialogue de sourds s'arrête comme il avait commencé...Après avoir embrassé Chevalier et Maurel, je rejoins les autres près de la cantine. Boeck est là : il se désespère : "vous partez tous, les responsables !"

En échange de nos Ausweis,nous recevons une pelle de Luftschutz, longue et encombrante, et des couvertures. Gössling vient nous encourager et nous offre une bouteille de Schnaps. Kubb promet de nous envoyer les cigarettes.

Bientôt, nous quittons Junkers en autobus, laissant Kubb en panne avec une Wurst oubliée....A la gare de Schönebeck, des "Canaris" (SA en uniforme jaune) prennent possession du groupe, nous comptent et nous recomptent : les 40 Junkers

s'ajoutent aux autres détachements, celui de la Lignose, avec Lecomte, - sans son Ost -, Périer, - le goal de l'Amicale -, des Français de Glöthe, parmi lesquels Jallat, - le sculpteur - et Collot ... En attendant l'embarquement, j'ai le temps de faire un saut au Presswerk pour prendre congé des autres cocons.

Nous sommes dans une cruelle incertitude quant à la destination et la durée de notre absence : reverrons-nous Schönebeck ?

A Magdeburg, il y a foule et . tout d'abord, les Allemands, petits, vieux, recroquevillés, avec leurs casquettes uniformément bleu marine....les survivants de 14 ! Puis les Ausländer, de l'Est et de l'Ouest, des Italiens chargés de sacs de pommes de terre : dominant la foule, un Lithuanien, immense avec une peau de bique, déjà rencontré à Schönebeck. D'autres Français viennent de Genthin, de Salzwedel, de Rosslau (ils nous donnent des nouvelles de Bosc). Les canaris comptent et recomptent. Un centre d'accueil a été organisé dans un grand hall, où les Allemands, d'abord, puis les Ausländer vont se restaurer jusqu'à épuisement du stock de bière.

Le délégué de la DAF, Delattre, vient nous voir, reproche à Leneuf de s'être porté volontaire, essaye en vain de le faire nommer Verbindungsmann, nous fait porter un stock de sucre et de thon à distribuer aux Français ; pendant ce temps, je parle avec un marin de Leningrad qui connaît Marseille et je chante "sur les monts tout puissants.." avec un polonais qui me prétend que c'est une chanson polonaise...

A la tombée de la nuit,nous commençons à embarquer. J'attends Leneuf qui a raccompagné Delattre et nous nous retrouvons seuls, loin des Français et des Junkers, dans un compartiment nauséabond : moment d'émotion lorsque le train démarre et de satisfaction, lorsque nous constatons qu'il se dirige vers l'Ouest. Dans un demi-sommeil, nous entendons le nom des stations, lors des arrêts : Braunschweig, Hanovre.

Mardi 24 octobre. A 5 h 30, nous traversons Osnabrück ; le train semble hésiter sur sa destination : on dit qu'il va obliquer vers la Ruhr, mais en réalité, il longe la frontière

hollandaise, Rheine, Steinburgfurt....un petit vieux s'approche du train pour recevoir des missives à poster. Le train avance lentement au milieu des champs de navets labourés par des entonnoirs de bombes ; les villages sont pimpants avec leurs jolies villas en brique rouge, entourées de bosquets au feuillage déjà doré. Un peu partout, des nids de mitrailleuses rappellent le danger.

Brusquement, un avion passe en rase-mottes, accueilli par un feu nourri. Le train s'arrête et c'est une fuite éperdue dans les champs de navets : le calme revient, on se restaure, une brave paysanne distribue de l'eau...mais ce n'était qu'un coup de semonce : une escadrille de "Lightning" revient et attaque le train. Dans le bosquet où j'ai pu me réfugier, j'assiste, pétrifié, au mitraillage : crépitement des armes, cris des blessés, et pour terminer, immense geyser de vapeur sortant des flancs de la locomotive. Trois wagons prennent feu ; tout autour de nous, le sol est jonché de branches sectionnées. L'attaque est terminée, mais les SA ont du mal à rassembler leur monde : des volontaires détachent les wagons en flammes pour éviter un embrasement général ; on ramasse les morts - deux allemands, un italien - et les nombreux blessés, dont un Français de Genthin, gravement atteint au ventre : ils avaient commis l'imprudence de rester à proximité du train. Chacun recherche ses bagages et Leneuf a une émotion en constatant que sa couverture, pliée en 8 a été transpercée par une balle de 20 mm !

Le moral des Allemands est au plus bas... nous nous réfugions dans les bois, devant les SA impuissants. Un détachement de SS vient rétablir l'ordre : on nous regroupe par "Hundertschaft" (centaine) ; la caravane s'ébranle en direction de Rhede, le village le plus proche, mais les valises sont lourdes et les entonnoirs de bombes qui nous environnent ne sont pas en mesure de nous rassurer ! Sur notre passage, des femmes pleurent et nous apportent de l'eau et du ravitaillement. A Rhede, les commerçants nous servent en refusant les tickets. Des camions sont requis pour transporter nos bagages et nous faisons encore 7 km jusqu'à la ville de Bocholt, au son des chansons coloniales des italiens. Des policiers locaux ont pris la relève des SS ;ils

sont calmes et polis, notamment lorsqu'ils font éteindre les phares des vélos qui nous croisent. Des camions de troupes qui montent au front nous croisent également.

L'ECOLE

A Bocholt, nous sommes accueillis dans une école où nous retrouvons difficilement nos bagages ; tandis que nous commençons à nous installer pour dormir dans les salles de classe, une alerte vient semer la panique : les abris voisins sont tous pleins : je me réfugie sous des marronniers avec quelques provisions près d'un Allemand qui soupire : "ça commence bien !" Le calme revient enfin et nous retrouvons le plancher de l'école avec autant de plaisir qu'un lit douillet.

Mercredi 25 octobre, nous nous réveillons vers 6 h, sans aucune directive précise : nous avons le temps de faire un brin de toilette, un rapide casse-croûte et même un tour dans Bocholt : chemin faisant, un Belge nous donne quelques informations : Bocholt est à 7 km de la Hollande et à 40 km du front. La bataille fait rage à Arnheim ; en Prusse, les Allemands sont en déroute. En rentrant nous admirons les décorations des salles de classe. Les fenêtres sont décorées de vitraux représentant les contes de Grimm. Des vitrines exposent les produits coloniaux, coton notamment, car l'école est une dépendance des usines textiles voisines. Les SA essayent de répartir les gens par usine d'origine, mais le Tchèque Pistek prend la tête des Junkers et refuse d'aller avec les Italiens. Nous restons dans la cour avec nos bagages, jusqu'à ce que l'on nous attribue un pavillon humide dans l'usine textile attenante.

La journée se passe sans qu'on parle de travail. Des alertes à répétition nous dispersent à tout moment ; Leneuf et moi, nous sortons de la ville et nous nous retrouvons en pleine campagne, près d'un moulin où travaillent des Français. Ils nous disent le plus grand bien des habitants : un mot résume leur opinion, "ils sont catholiques". Ils ont banni la salutation nazie (Heil Hitler) et les portraits du Führer. Les Ausländer sont accueillis avec sympathie.

Des détonations sourdes à l'Est laissent supposer un violent bombardement sur Münster. Quand le calme revient, nous rentrons en traversant la ville ; à la gare, nous apercevons "nos" wagons calcinés ; de nombreuses églises dressent leurs clochers au dessus de petites maisons coquettes. La plus ancienne, la cathédrale St Georges, a de riches vitraux et de magnifiques triptyques. Les vélos sillonnent la ville, disputant le milieu des rues aux piétons.

A l'école, nous trouvons une grande agitation : les 1000 Schanzarbeiter, toutes nationalités confondues, se disputent la paille et la nourriture distribuées au petit bonheur. Nous nous réfugions dans notre pavillon : il fait froid, mais on est au calme. On entend au loin la canonnade d'Arnheim.

Jeudi 26 octobre. Après un rassemblement, au cours duquel on nous interdit de sortir jusqu'à 17 h, Pistek, suivi des Junkers, part à la recherche d'une chambre chauffée : en désespoir de cause, on nous alloue la grande entrée de l'école....Devant les Allemands ahuris, nous nous transformons en charpentiers : à grand renfort de madriers et de plateaux, nous nivelons les marches et le palier. Il n'y a plus qu'à amener paille et couvertures ; nous sommes enfin chez nous, le moral remonte et chacun s'installe au son de l'accordéon du Hollandais Wilhelm.

A 13 h 30, à la place de la soupe promise, nous avons droit à une alerte. Avec Lecomte et Daugé, nous gagnons une petite élévation gréseuse, tapissée de bruyère et de genêt. Je m'endors sur l'herbe sèche, tandis que Leneuf répare une chaussure. A nos pieds, dans les prairies, entourées de haies ou de barbelés, des chevaux et des vaches noires et blanches paissent en toute quiétude.

A la fin de l'alerte, nous rentrons pour recevoir enfin notre maigre pitance : un bol de soupe et un morceau de pain pour le lendemain. Je m'endors en feuilletant ma grammaire anglaise.

Vendredi 27 octobre. Réveil à 5 h 15, pour partir au travail à 7 h. Je vais chercher le café avec le Tchèque Joseph Vatlach. Lorsque le groupe Junkers débouche dans la cour avec bleus de travail et solides "battoirs", don de

l'usine, nous sommes seuls ! Lentement, la cour s'anime et à 8 h 15 la colonne s'ébranle avec des outils en quantité insuffisante. La matinée se passe dans un petit bois où nous attendons... Les Français sculptent des bâtons ; les Russes déterrent de longs navets blancs agréables à croquer. Soudain, l'ordre jaillit : "Antreten !" Nous rentrons et attendons jusqu'à 17 h une soupe qui provoque une ruée, des hurlements et des bagarres. Leneuf est requis pour participer à une fouille consécutive à un vol de tabac. Tous les deux, nous décidons d'aller faire un tour en ville : nous entrons dans un cinéma, où les actualités nous montrent le soulèvement des Parisiens, les V 2 sur Londres, le Schanzarbeit des Hitlerjugend. En rentrant nous rencontrons deux Français de Magdeburg, qui ont dîné au restaurant : ils ne travaillent que 2 h par jour faute d'outils. Ceux qui fuient en Hollande se font ramener avec une paire de claques. Il y a une rampe de lancement de V 2 à 8 km.

Samedi 28 octobre. On nous distribue de belles pelles neuves et légères et nous partons sur la route de Winterswijk. Nous sommes associés à des civils requis, femmes et enfants, qui creusent une tranchée de 5 x 5 m de large et de profondeur. Leneuf et moi, nous nous spécialisons dans la récupération de la "Muttererde" (gazon et terre superficielle), qui est découpée en plaques et mise de côté pour camoufler le sable jaune sous-jacent. Le sol est extraordinairement meuble. Le pic est inutile, mais, en contrepartie, on peut douter de la solidité de l'ouvrage !

L'après-midi, nos SA nous amènent le long d'un bosquet aux teintes automnales ; des avions survolent la région : nous nous camouflons dans des fourrés et l'attente est trompée par de longues et intéressantes conversations avec Leneuf. Les Italiens qui, à défaut de partager notre chambre, font partie de notre Hundertschaft, sont surveillés de près par un gros SA apathique armé d'une badine ; tranquilles et débonnaires, prisonniers de la défunte armée Badoglio, ils obéissent surtout à leur "Dolmetscher" (interprète), Pierre Biancardini, prisonnier français, "Pied-Noir" du Maroc, ancien motocycliste d'un régiment de spahis. Calme et énergique, il domine le troupeau de sa haute stature : un

passe-montagne et un grand burnous complètent sa silhouette de seigneur du désert.

Les alertes nous empêchent de reprendre le travail ; de nombreux avions passent, descendent en piqué sur leurs cibles, sans être inquiétés. Quand nous rentrons, nous évitons de justesse d'être réquisitionnés pour aller reboucher les trous de bombes à la gare. Nous allons chez le coiffeur, un Hollandais de Winterswijk, Thien, dispensé de Schanzarbeit grâce à sa profession. Il nous donne son adresse à toutes fins utiles, car nous commençons à penser à la quille... Nous allons ensuite à la recherche d'un restaurant, où nous dînons tout en observant la vivacité et l'élégance des femmes. Sur ces entrefaites, Pistek arrive et nous fait remarquer, d'un air courroucé, que nous risquons la prison en rentrant après 17 h ! Nous rentrons en tapinois : la soupe qui nous a été réservée est aigre et la Wurst du casse-croûte ne vaut guère mieux....

Dimanche 29 octobre. A notre tour, nous sommes requis pour aller réparer les voies ferrées. Il reste un entonnoir à combler, non loin d'un atelier de tissage, puis il faut remettre les rails en place. Le temps est clair, le lever de soleil magnifique ; des avions alliés nous survolent en permanence ; au loin, des V 2 partent : l'un d'eux revient sur ses pas. Armés de barres à mine, nous redressons les rails : "Ho...Rück". Le gros canari, conducteur de tracteur dans le civil, nous encourage, mais nous trouve bien paresseux ! Après avoir rebouché un autre trou de bombe, avec l'aide efficace des Russes, nous rentrons à l'école avant les autres. Nous renonçons à participer au rush de la soupe, devenu une habitude....Nous nous perdons dans la foule endimanchée, espérant trouver mieux en ville, mais les restaurants n'ouvrent qu'à 18 h et un policier s'approche pour nous rappeler l'heure. Nous nous arrêtons à l'église proche de l'école, où il y a une messe du soir : accompagnant un flot de fidèles, nous entrons dans une église moderne, très simple, où l'on se presse. Trois prêtres officient, avec 12 enfants de coeur et autant de petites filles parées de couronnes et de bouquets de fleurs. Tout le monde chante : les enfants, groupés sur les premiers bancs, répondent aux

prêtres. Cette piété collective répond bien aux signes extérieurs rencontrés, nombreux calvaires, crypte avec le Sacré Coeur. L'ambiance est bien différente de celle des églises françaises. Rares sont les moments de recueillement et certains cantiques, tel le "Tantum Ergo", sont chantés trop vite. A l'"ite missa est", les gens se précipitent dehors.

A l'école, les retardataires ne se sont pas fait arrêter, sauf peut-être Lecomte, introuvable. Pour les derniers servis, la purée est remplacée par du lait....

Lundi 30 octobre. Nous retournons au fossé anti-chars, déjà partiellement éboulé sous l'effet de l'eau sous-jacente. Les Flamands sont infatigables. Leneuf et moi, nous sommes beaucoup moins assidus et nous calmons nos scrupules en pensant que ce "Westfalenwall" ne gênera pas plus les Alliés que la FLAK ne gêne les avions qui nous survolent.

A midi, une soupe nous a été distribuée ; le soir Pistek réclame pour les Junkers égalité de traitement avec les Allemands, qui ont le droit de sortir et un ravitaillement amélioré. Lecomte, Jallat et Collot ont passé 24 h au poste de police avec menace de 15 jours en cas de récidive.

Mardi 31 octobre. Nous allons sur la route de Borken faire connaissance avec un autre exercice : le creusement de trous individuels pour les tireurs de "Panzerfaust" (le bazocka des Américains). Leneuf et moi, nous creusons chacun notre trou, de part et d'autre de la route. Les Flamands foncent, le canon tonne ; après avoir délicatement séparé la Muttererde, nous commençons à creuser : les pauses sont fréquentes ; nous bavardons en croquant des navets ; des enfants nous apportent des pommes et des sandwiches. Un vieux paysan nous raconte que les Schanzarbeiter d'Arnheim sont revenus à marche forcée lors du parachutage des Canadiens.

Au retour, Pistek nous annonce une bonne nouvelle : le groupe Junkers est mis au régime des Allemands, avec supplément alimentaire, schnaps, permission de 22 h. L'agrément de cette mesure est mêlé à un sentiment d'injustice, vis à vis des autres Français.

Mercredi 1er novembre. Désigné comme homme de service par Pistek, je dois faire le ménage et surveiller la chambre.

Auparavant, je vais à la messe dans l'église voisine. Les messes se succèdent toutes les demi-heures à un rythme accéléré, tout le monde communie dans un ordre parfait. Il n'y a pas de places réservées et les premiers arrivés ont droit aux meilleures places. Je pense que cette foi très extérieure correspond à l'esprit discipliné des Allemands, qui respectent sans trop les approfondir des rites millénaires : elle ne conviendrait guère aux Français !

Le soir,après la soupe, Leneuf m'accompagne au restaurant. A notre retour, scénario classique de l'alerte : Leuchtkugel du côté de Wesel, tirs de la FLAK, passage de nombreux avions.

Jeudi 2 novembre. Une pluie fine et pénétrante nous accompagne sur la route de Rhede de sinistre mémoire. Dans un bois de pins où les champignons abondent. nous devons creuser des tranchées avec boyaux de raccordement. Nous faisons équipe avec les trois Tchèques et un Flamand. Le temps se dégage et les avions qui nous survolent, après avoir provoqué une débandade générale, repèrent la rampe de lancement des V 2 et procèdent à une attaque en règle.

Vendredi 3 novembre. Nous poursuivons notre travail ; la faim démoralise les troupes qui se ruent sur les navets et les quelques pommes apportées par les paysans. Nous cherchons comment aider les autres Français et décidons d'écrire à Delattre. Le soir, nous découvrons un restaurant sympathique, le Hohenzollern, où la servante est aux petits soins avec nous. Nous l'appelons "la Madelon". Leneuf met un mot à Thien, avec l'intention de prendre la quille en Hollande...

Samedi 4 novembre. L'alerte nous surprend sur la route de Rhede. Nous nous abritons sous des ormes et des châtaigniers, tandis que les avions bombardent et mitraillent. Un grand chef vient discuter avec nos canaris. Sa vilaine gueule noire et mauvaise a une ressemblance avec les portraits de "Jules" (Hitler)..."Alors ! il n'y a pas de travail pour ceux-là et il en arrive encore 500 !" Nous sommes conduits près d'une grande ferme, pour creuser une tranchée en Z ; les Flamands ont perdu leur ardeur et ils vont chercher à quatre pattes des faines sous les hêtres pour remplacer le tabac ! Le petit gros canari des Italiens tape

sur le dos de ses ouailles ; nous le comparons à César devant Alesia, lorsqu'il se campe fièrement devant les Romains creusant à la hâte des fortifications! Quant à nous, nous ménageons nos reins et nos mains et nous faisons honneur aux navets. Le soir, le bruit court d'un départ vers d'autres horizons : Leneuf va à la recherche de Thien, pendant que je récupère notre soupe et notre margarine. Leneuf revient bredouille ; au restaurant, nous avons une discussion animée sur les moyens de prendre la quille. Une alerte nous fait rentrer prématurément : le ciel est embrasé du côté de la Ruhr...

Dimanche 5 novembre. Nous retournons à la ferme : le vent effeuille les hêtres ; à Schönebeck, ce doit être la fête de l'Amicale. Nous rentrons à midi ; sur la route, moment de panique : un avion rase la route, précipitant les Schanzarbeiter dans les fossés, mais ce n'était qu'un vieux coucou allemand, le premier rencontré depuis notre arrivée ! L'après midi est occupé par différents travaux ménagers. Nous allons dîner au Hohenzollern, où nous poursuivons notre discussion sur la quille : avons-nous le droit d'infléchir notre destin et de contrecarrer les vues de la Providence ? La Madelon nous reconnaît et nous sert une délicieuse "Blutwurst" (boudin). J'écris à Pouget pour lui demander de nous envoyer la paye, des cigarettes et du linge.

Lundi 6 novembre. Leneuf a mal aux dents et reste à l'école ; à la ferme, des bourrasques de pluie et de vent nous accueillent et nous attendons en vain les pionniers viennois qui doivent nous donner des instructions. Avec quelques Junkers, je vais donner un coup de main aux Italiens, tandis que les autres s'éclipsent vers Rhede. A midi, heureuse surprise : la ville de Bocholt nous offre une "Graupensuppe" au lait (à base de blé concassé). Les Allemands se font grassement servir, mais tout le monde a finalement satisfaction. L'après-midi, je creuse un trou d'homme avec Pierre Biancardini : il me parle de "sa" ferme d'Oschersleben et de l'expérience agricole qu'il y a acquise. Il est fiancé à une polonaise qu'il compte bien ramener en France. Sur le chemin du retour, Allemands et Ausländer sont soumis égalitairement aux effets pervers de la soupe. Les

arbres sont copieusement arrosés et fumés ! Un Bruxellois, Lebbe me parle de la propagande perfide qui est destinée à dresser Flamands contre Wallons et à saper l'opinion démocratique.

Le soir, après un repas écourté par l'alerte quotidienne, nous allons, Leneuf et moi, revoir les Français du moulin. Ils nous font monter par une échelle dans leur chambre, perdue au milieu de greniers vides : ils sont quatre, des 4 coins de la France : Paris, Marseille, Béziers et Besançon. Tout en allumant du feu et en cassant du carbure pour la lampe à acétylène, ils nous parlent de leur petite vie tranquille...le sommeil nous gagne et nous comprenons qu'ils ne seront pas accessibles à nos projets de quille !

Mardi 7 novembre. Leneuf retourne chez le dentiste ; le départ au chantier est pénible avec des rafales de vent glacé et des averses de grêle. La soupe nous réchauffe un peu, mais elle est plus claire que la veille. A notre retour, Leneuf m'annonce qu'il a vu Thien : les canadiens ont effectué une percée à Arnheim, mais les chances de quille en Hollande semblent compromises, car les Allemands inondent les polders, et refluent en emmenant toute la population valide. Le restaurant Kaisersecke où nous dînons est rempli de jeunes soldats allemands avec sac et fusil. A leur conversation, nous comprenons qu'ils font partie de renforts ramenés de France.

Mercredi 8 novembre. Le temps est moins mauvais ; des policiers allemands sont postés à l'entrée de Rhede, indice de mouvement de troupes. Nous allons débroussailler un petit bois derrière la ferme, sous l'oeil attentif d'un hobereau avec chapeau à plume et chien de race. L'un des pionniers vient contempler avec ironie notre trou d'homme : il nous apprend qu'en Allemand "attention" se dit 23 et non 22 comme en Français. Planqués dans un coin, nous savourons le lait Mont Blanc de Vaillant, après avoir artistiquement camouflé le trou d'homme avec de la mousse et de la fougère. Je grimpe dans un arbre pour faire le guet, bombardé de mottes de terre par Pistek et le Hollandais Huyghens. Je redescends d'un bond, lorsque César se pointe à l'horizon, houspillant ses Italiens.

Jeudi 9 novembre. Temps exécrable et première neige de l'hiver ; nous n'avons rien à faire ; des chasseurs effectuent une battue et ramènent faisans et lapins. César donne l'exemple du "tirage au flanc" en sculptant un bâton. Il est de nouveau question d'un départ imminent sur un autre chantier.

Vendredi 10 novembre. Le départ est retardé par la pluie et, devant le nombre de prétendus malades, César explose : il promet un châtiment exemplaire à ceux qui se planquent ou vont courir les fermes : notre seul travail consiste à "sauber machen" (nettoyer) et à faire une passerelle de branchages. Nous nous réfugions sous un hangar avec le produit de notre glane, navets, betteraves, chou rouge ; Pierre nous parle d'agriculture, sélection des céréales, cultures industrielles. Un des pionniers, en contemplant nos ouvrages, déjà partiellement éboulés, a ce mot prophétique : "Alles Scheisse !" (c'est de la m...) Le long du chemin de retour, les trous d'homme sont remplis d'eau, les tranchées auront bientôt disparu....Un magnifique arc en ciel, suivi d'une forte averse, nous prépare à la nouvelle que nous assène Pistek : nous restons à Bocholt, mais des "Volkssturm" (1) vont prendre notre place à l'école ! Après quelques emplettes, nous allons manger une Blutwurst au Hohenzollern.

Samedi 11 novembre. Les menaces de prison ont considérablement réduit le nombre des malades ; Leneuf retourne chez le dentiste. La pluie continue à tomber, noyant la campagne et notre chantier ; Pierre me raconte sa vie en Algérie, où il était responsable de la JOC ; au retour, il y a choix entre une purée et une soupe aux nouilles : croyant celle-ci truffée de viande, les Allemands se précipitent sur la soupe et reviennent la vider dans les bidons en criant "Schweinfutter" (nourriture de cochons) : la viande était en réalité des épluchures de pomme de terre, provenant d'une fabrique de fécule !

Dimanche 12 novembre. Notre 3ème semaine de Schanz se termine ; à Rhede, nous assistons à l'arrivée à la messe des campagnards : vieux messieurs en vélo, chapeaux mous à larges

(1) Milice populaire.

bords, cols blancs, joues rouges. Des voitures fermées sont conduites par des enfants installés sur le siège du cocher, une couverture sur les genoux ; le reste de la famille est entassé à l'intérieur.

Trois canons de FLAK d'origine française ont été amenés près des tranchées inondées ou éboulées. Nous traînons quelques troncs de pins avant de repartir vers l'école. Des lettres d'Assens et de Prat-Marca nous apportent de bonnes nouvelles de Schönebeck. En allant au restaurant, nous nous arrêtons dans un "bistrot" italien : l'ambiance y est gaie et latine, même si le vin est remplacé par du bouillon Kub ; les servantes sont italiennes, les clients aussi, prisonniers transformés de Padoue.

Lundi 13 novembre. La femme qui nous prépare le café veut bien nous faire cuire de la semoule ; son fils a l'intention de se marier avec sa correspondante française. Au chantier, la surveillance a été renforcée, pour éviter les fugues. Un fermier requis pour transporter les troncs de pins avec sa charrette regarde placidement les Ausländer se ruer dans la boue vers un poirier chargé de fruits. Le soir, on apprend qu'on va déménager au Stalag (camp de prisonniers). La soupe est encore du Schweinfutter ; nous allons manger un Stamm au Hohenzollern.

CHEZ OVERBECK

Mardi 14 novembre. Le déménagement se prépare : seuls les Allemands et les Flamands sont dispensés de Stalag. Les autres Junkers sont décontenancés. On appelle les Allemands, puis les Flamands, les Hollandais et les Tchèques. Notre grand canari nous regarde, plantés dans la cour : "alors, qu'attendez-vous ?" "Mais nous sommes Français." "Oui, mais vous êtes Junkers....rejoignez vos camarades !"

Regroupés avec 70 Flamands et Hollandais d'autres firmes, nous sommes harangués par le Tausendschaftsführer : "vous comprenez tous l'Allemand, alors écoutez bien : vous allez être installés en ville et nous espérons que vous continuerez à être anständig (comme il faut). Vous formez désormais le 9ème Hundertschaft."

Notre nouveau chef est un civil, habillé de vert ; il a une figure sympathique d'intellectuel. Pendant qu'il fait démonter notre plancher, je m'échappe pour prendre congé des autres Français, qui partent au Stalag . nous sommes dirigés vers une Gasthaus désaffectée, "Zum Feuerwehrmann", qui, de toute évidence, est trop petite pour 100 personnes. Les Flamands essayent de nous éliminer, mais Pistek se démène, espérant obtenir un local pour les 26 Junkers. Au bout de deux heures de palabres, l'affaire est conclue : c'est ainsi que nous aboutissons chez Overbeck, à l'extrémité opposée de la ville. Dinxperloerstrasse. Le patron met à notre disposition une grande salle avec entrée indépendante par la cour, ce qui lui permet de continuer à exercer sa profession de "bistrot". Il y a le chauffage central, l'eau dans la cour, une grande table et juste assez de place autour pour nous contenir. Chacun s'active pour aller chercher valises, couvertures, paille et ravitaillement. En route, je reconnais une silhouette familière. Boissaye...Il est au Stalag avec Blaive et Barberon, depuis trois semaines : nous échangeons quelques mots rapides, car il est sorti en fraude. Leur intention est de passer en Hollande et je lui donne l'adresse du Hohenzollern pour d'autres rendez-vous.

L'inauguration de notre home est célébrée par l'accordéon de Wilhelm et les pitreries de Joseph que nous avons surnommé "Paillasse".

Mercredi 15 novembre. Notre nouveau chantier est proche du Stalag ; nous croisons Lecomte et les autres Français en y allant. le soleil se lève, immense disque rouge, derrière les pins que nous allons abattre. L'activité est intense : nous devons transporter les troncs de pins, puis les épointer, lorsque nos épaules sont trop douloureuses. D'autres Hundertschaft abattent et débitent les arbres, ou creusent des tranchées. Les chefs sont nombreux et variés : canaris, gardes champêtres, agence Todt et bien sûr les pionniers viennois. Autour des pins abattus, les charrettes se croisent, des enfants viennent chercher des copeaux. M'étant éloigné un moment, je tombe sur des Français d'Elbingerode, parmi lesquels Goudet, le second d'équipe de Jaume aux

Chantiers....Nous trompons la surveillance pour échanger quelques nouvelles.

Le soir, nous sommes fourbus, ce qui ne nous empêche pas d'aller reconnaître les environs, une petite chapelle, Ste Agnès, et surtout un petit chemin campagnard qui nous permet d'aller discrètement au Hohenzollern où nous dînons. La Madelon demande à Leneuf s'il veut bien lui apprendre le Français.

Jeudi 16 novembre. En partant au chantier, je remets à Lecomte des provisions qu'il nous avait fait demander. Sur le chantier, l'allure faiblit nettement. Nous bavardons avec notre Hundertschaftsführer : il est de Stendal, nouvellement requis, après avoir été réformé. En rentrant, Pistek, qui, au sommet de sa gloire, s'est déclaré "Innendienst", est violemment pris à parti par les Flamands lorsqu'il veut les envoyer chercher la soupe. Nous calmons le jeu avec Leneuf en nous portant volontaires. Nous prenons une bière au comptoir et apprenons de Mme Overbeck que les Alliés auraient effectué une percée vers Nimègue.

Vendredi 17 novembre. Il a gelé et neigé cette nuit ; Leneuf a la grippe et reste à la chambre. Nous allons étaler et camoufler le sable autour du "Bunker" construit en troncs de pins. Le canon tonne : Paillasse nous distrait en mimant sa fuite lors du mitraillage. Le soir, au Hohenzollern, après une excellente Blutwurst, la Madelon nous demande d'attendre un peu. Lorsque le flot des clients diminue, elle nous fait passer dans la "salle d'hôtes", où nous retrouvons Kitty (la Madelon) avec ses deux soeurs, Erna et Martha, pour un jeu de société en trois langues, Allemand, Anglais et Français. La conversation est tout de suite animée, grâce à la facilité d'élocution de Leneuf : il raconte notre histoire, parle de sa correspondante, montre des photos de sa femme et de sa fille. Nous apprenons que le Hohenzollern est la propriété des trois soeurs, la plus âgée, Erna faisant fonction de maîtresse de maison ; Martha, souffreteuse est plus effacée et Kitty, la cadette semble la plus dynamique. Elle fait de la natation et du tennis et dit bien haut son espoir que Bocholt devienne hollandaise après la guerre....A minuit

passé, nous sortons discrètement par la porte de service et pataugeons dans la boue jusqu'à notre gîte.

Samedi 18 novembre. Pistek est de méchante humeur : il nous reproche d'être rentrés après 22 h... La pluie de la nuit a inondé le Bunker. Nous commençons des tranchées et rencontrons Goudet qui nous remet un mot de Lecomte. Une longue alerte est agrémentée par le passage d'un nombre impressionnant de bombardiers qui vont lâcher leurs bombes sur la Ruhr. La canonnade du front se rapproche...Les Italiens chassent un écureuil qui saute d'arbre en arbre. Nous finissons de bonne heure et retournons au Hohenzollern. où les trois soeurs nous présentent Hermann, belge d'Eupen, enrôlé dans l'armée allemande, après l'annexion d'Eupen et Malmédy. Il paraît très désabusé. mais nous restons sur la réserve, à cause de l'arrivée d'un jeune homme souriant, dont nous ignorons les opinions. Rentrés à 22 h, nous trouvons les Flamands en pleine insurrection contre Pistek : il s'est fait dispenser définitivement de chantier et il rentre bruyamment à 3 h du matin !

Dimanche 19 novembre. Travail jusqu'à midi : nous nous organisons pour réduire notre rendement, sans arriver cependant à battre les Italiens ! J'apprends à Leneuf le maniement "scientifique" de la pelle : enfoncer de tout son poids la pelle dans le sable, utiliser le genou comme levier pour extraire une pelletée.....que l'on "balance" aussitôt dans le trou ainsi créé ! Observation de Leneuf : "comme j'aurais aimé aller à l'X pour apprendre toutes ces merveilles !" Un nombreux courrier de Schönebek attendait notre retour, dont une lettre de Dor nous donnant sous forme d'énigme l'adresse d'un "marchand de quilles" du côté de Maastricht. Après la messe et le restaurant, nous rentrons de bonne heure. Toute la nuit, on entend le passage de tanks et de transports de troupes.

Lundi 20 novembre. Je me déclare krank (sinusite) et vais au Stalag avec Paillasse pour la visite. On parle d'un encerclement imminent de Bocholt par les Américains. Ma sinusite n'impressionne pas le toubib et je me retrouve aux pluches avec des Français de toutes origines, mais tous d'accord pour faire rôtir des patates sur le poêle, tandis

que l'Allemand qui nous surveille parle marché noir avec un Ukrainien. Averses et alertes se succèdent. Chez Overbeck, nous confions du courrier à un Flamand qui rentre à Schönebeck. Leneuf se procure une paire de chaussures contre 10 cigarettes chez un cordonnier voisin de l'employeur de Thien : ce dernier a fait savoir qu'il ne viendrait plus, ayant été requis sur place par l'intendance militaire.

Mardi 21 novembre. Nous allons chercher des troncs de pins près d'une carrière transformée en Naturbad. un rayon de soleil ramène les mitraillages et les bombardements locaux. Un avion touché s'écrase dans un champ : c'est un avion allemand, le deuxième que nous ayons vu depuis notre arrivée à Bocholt. Le soir. nous apprenons que le chantier est fini : on nous distribue du pain pour 6 jours, mais personne ne peut dire où nous irons. Nous dînons au Hohenzollern avec le jeune inconnu de la dernière fois : Kitty nous sert un excellent poisson et fait de fréquentes apparitions pour parler avec nous, en Anglais et un peu en Français. Hans Lorei, c'est le nom de l'inconnu. nous annonce une avance générale des Alliés, en Alsace, à Aachen. en Hollande. Il est asthmatique et affecté sur place au ravitaillement militaire. Beau garçon, il se déclare catholique "pour plaire aux femmes" ; il aime la France et les chanteurs Français.

Mercredi 22 novembre. Sous des rafales de vent glacé et de pluie, nous sommes requis, les uns pour combler les trous de bombes à un passage à niveau. les autres pour déblayer les décombres dans une usine de textile qui a été touchée. Transis, nous revenons chez Overbeck qui nous donne de l'eau chaude pour nous laver. Pistek provoque un drame en voulant forcer le Flamand Hollwood à se laver. Paillasse n'arrange rien en mimant les menaces de Pistek ! Nous terminons la soirée au Hohenzollern.

Jeudi 23 novembre. Notre premier mois s'achève : on ne parle plus de départ. On nous affecte à un nouveau chantier, où il faut creuser de nouvelles tranchées à côté de celles qui se sont éboulées ! Il pleut sans arrêt et nous rentrons de bonne heure. Nous allons voir au cinéma "Voyage à Tilsitt", film conventionnel, mais émouvant.

Vendredi 24 novembre. Nous creusons nos nouvelles tranchées à proximité d'une tuilerie : le travail est pénible dans une argile gluante. Un prisonnier transformé de St Etienne passe nous voir. nous donne des pommes de terre et 30 DM de sa paye... Il chante les louanges de son employeur, patron de la tuilerie et d'une usine ; ils ont une très grande liberté et sont bien payés. Certains ont pu, avec l'assentiment officieux du patron, partir en camion vers la Belgique. Lui aussi juge les gens "très catholiques" ; il compte bien rester ici, lorsque la guerre sera terminée et nous conseille de ne pas essayer de nous cacher ou de fuir. pour l'instant. Une panne d'électricité au retour nous force à lire le courrier de Schönebeck à la lueur d'une chandelle : les cocons nous envoient de nombreux tickets, ceux de Stassfurt nous demandent des nouvelles de Boissaye. Leneuf a entendu à la radio que les Français étaient entrés dans Mulhouse et Strasbourg. Au Hohenzollern, Hans est accompagné d'un grand blond à l'air triste. Richard Widemann ; celui-ci nous parle en Français : il a étudié le droit à Cologne, Prague et Marburg. Il était à Prague, le Paris de l'Est, lorsque les nazis anéantirent l'Intelligentsia tchèque. Pour lui, les Rhénans sont de "mauvais Allemands", qui n'ont jamais pu supporter la domination prussienne.

Samedi 25 novembre. La pluie nous contraint à nous abriter dans la tuilerie. Nous retrouvons Lecomte à la distribution de la soupe : je lui donne rendez-vous pour le lendemain. Lorsque le soleil revient, les Lightning reviennent aussi et ils descendent en piqué à plusieurs reprises ; Nous avons maintenant l'habitude et nous nous blottissons derrière un gros arbre autour duquel nous pouvons tourner, tout en admirant les attaques ! Au retour, Pistek est encore pris à parti : il veut prélever une dîme sur les cigarettes des Junkers ! Nous avons l'impression qu'il subtilise certaines de nos rations qu'on ne voit pas arriver (Marmelade, fromage). Au Hohenzollern, nous retrouvons nos amis autour d'une Blutwurst ; Leneuf a bon espoir qu'ils nous aident à rester à Bocholt en cas de départ.

Dimanche 26 novembre. En chemin, nous croisons une troupe de Hollandais maigres et épuisés, victimes d'une rafle

à Rotterdam. Sans bagages, ils ont été conduits jusqu'ici à pied pour être internés.

L'après midi nous avons quartier libre et je vais au Stalag où j'attends Lecomte en lisant des journaux. Les nouvelles m'inquiètent : protestations des Canadiens, las de venir se faire massacrer en France ; déclaration de Churchill, qui s'attend à une dure résistance des Allemands pendant 6 mois. Lecomte arrive enfin : sa baraque a été désinfectée et toute la paille a été brûlée. Après lui avoir donné une partie des tickets envoyés par Callot, je pars à la recherche de Blaive et de Boissaye. Nous parlons de nos projets de quille et je leur laisse des tickets de pain avec la lettre de Grandgeorge. Le soir, c'est la fête au Hohenzollern où Hans a apporté deux bouteilles de Bordeaux et du cidre. Richard est plus détendu et les trois soeurs nous rejoignent après le départ du dernier client. Nous écoutons la radio anglaise avant de rentrer à 1 h....

Lundi 27 novembre. Madame Overbeck nous fait cuire un "Topf" de semoule pour remplacer le pain qui est épuisé. Nous continuons des tranchées vouées à l'inondation et à l'éboulement. Avec Leneuf, en pleine forme, nous avons une longue conversation sur nos amis, nos projets, l'après-guerre, la femme du Nord, la famille, la Provence. Il me dit combien il lui tarde de revoir sa femme et sa petite Françoise qui a un an et demi. Il a envoyé un message par la Croix Rouge, mais il se demande s'il leur est parvenu. Au retour, une violente dispute oppose Pistek aux Flamands, puis les Flamands entre eux. Il est question de vols et de malversations. Un Hollandais blessé rentre à Schönebeck et emmène une lettre pour Gerbaud.

Mardi 28 novembre. Il souffle un vent glacial et nous chômons, jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher pour charger une charrette de troncs de pins. Depuis quelques jours, il n'y a plus de soupe à midi ; nous revenons transis et affamés. Un artisan boulanger nous vend un pain de 2 kg pour un ticket de 500 gr. Nous envoyons à Dor des messages à transmettre à la Croix Rouge. Deux lettres de Vienne nous apportent, de la part de Fleury et Virat....12 kg de tickets

de pain : quelle solidarité coconnale ! J'envoie, par le Hollandais en partance, une proclamation pour la revue Barbe.

Le soir, nous sommes invités avec Richard chez Hans : il nous présente sa mère et nous emmène dans sa chambre prendre le thé et un verre de cognac, tout en écoutant Tino Rossi (le Bateau des Iles). Au Hohenzollern, la soirée est écourtée par l'arrivée de deux officiers SS. Nous nous éclipsons prudemment.

Mercredi 29 novembre.L'épaisse brume qui nous entoure n'empêche pas une activité aérienne intense. Un soldat viennois nous demande de faire un réseau de drainage pour évacuer l'eau qui sourd de partout. Notre chef vient nous parler ; il me demande ma profession et la conversation dérive sur les mathématiques et sur quelques mathématiciens célèbres. A midi, un chemin "verboten", conduisant à des batteries de FLAK, nous conduit aussi à un petit bistrot. Les Flamands ont la gentillesse de nous garder notre part de la soupe, distribuée entre temps. L'après-midi, les avions attaquent Bocholt. La gare est entourée de trous de bombes et des maisons sont détruites ; il y a 5 morts.

Au Hohenzollern, des wallons nous disent que nous partons demain. Je suis pensif. Leneuf déprimé : il a le pressentiment que nous allons recevoir une bombe...

Jeudi 30 novembre. Pas de nouvelle du départ ; nous allons vers un nouveau chantier, sur la route de Dorsten. Les autres Hundertschaft nous dépassent. Lecomte nous crie " le départ est repoussé de 15 jours." Nous sommes affectés à la Muttererde, que nous découpons avec beaucoup de délicatesse (certains diraient lenteur). En rentrant, Leneuf échange, chez un boulanger voisin, des cigarettes contre du pain blanc, sous l'oeil jaloux de Pistek. Le report du départ est confirmé par celui-ci.

Vendredi 1er décembre. Je réussis à faire passer à Lecomte des produits qu'on lui a achetés. Avec un Liégeois plein d'humour, nous nous racontons des histoires de fous et de perroquets. Malgré César qui casse sa badine sur le dos d'un Italien, le rythme est de plus en plus lent. Au retour, Pistek distribue le Rübensaft et nous constatons qu'il manque 20 gr à toutes les rations....

Samedi 2 décembre. Nous attaquons une nouvelle tranchée dans le vent glacé. Je rapporte du bois pour Mme Overbeck. Nous dînons rapidement, pour aller au cinéma. Quand nous rentrons, Pistek annonce qu'on ne travaille pas demain.

Dimanche 3 décembre. La matinée est consacrée à des travaux ménagers : à midi, nous nous dirigeons vers le Hohenzollern, où, malgré l'affluence, nous arrivons à nous faire servir. Hermann nous donne rendez-vous pour le soir : tous nos amis sont réunis ; j'apprends à jouer aux échecs à Leneuf et Kitty, sous les regards intéressés de Martha et Erna. Puis nous décidons d'exposer franchement nos projets de quille : nous évaluons les différentes solutions, mais les conclusions restent vagues, le plus sage semblant d'aller en direction d'Aachen.

Lundi 4 décembre. Le travail est perturbé par un violent orage de grêle. Je ramène encore un fagot et nous trouvons une lettre de Lano avec 6 kg de tickets de pain. J'écris à Maurel et nous allons au Hohenzollern. Après une partie d'échecs, nous sortons à 22 h pour donner le change à un SA qui semble nous surveiller, mais nous rentrons aussitôt par derrière et nous écoutons à la radio anglaise les nouvelles du front russe en Hongrie.

Mardi 5 décembre. Emotion intense au chantier, lorsqu'un sifflement, suivi d'une explosion nous précipite par terre : dans une prairie voisine, autour de l'entonnoir de la bombe, des bombes incendiaires sautent en geyser, répandant un nuage de fumée noire. Une odeur acre nous fait craindre des gaz asphyxiants ! Dans l'après-midi, le Tausendschaftsführer nous annonce un départ imminent. Nous décidons de ne pas suivre et nous écrivons un mot à Lecomte pour qu'il prévienne les cocons. Nous allons au Hohenzollern avec l'intention de forcer nos amis à nous répondre ; malheureusement, ils ont amené un jeune couple, Max et Marguerite, devant lequel nous hésitons à parler ouvertement. En nous raccompagnant à minuit, Richard nous promet de ne pas nous laisser tomber.

Mercredi 6 décembre. Leneuf reste à la chambre : ses souliers sont hors d'usage et le blessent. Il va chez le cordonnier, espérant avoir en même temps des nouvelles de

Thien : celui-ci ne donne plus signe de vie.(2) De mon côté, je parle à Daugé de nos projets, sans soulever d'enthousiasme. Au Hohenzollern, une surprise nous attend : c'est la St Nicolas et nos amis ont préparé un somptueux dîner, arrosé de vin du Rhin et de genièvre ; la soirée se déroule dans la gaîté et Leneuf charme tout le monde par sa conversation brillante. Cette fois, chacun promet de nous aider à nous cacher.

Jeudi 7 décembre. Un contrordre arrive au chantier : nous restons encore 2 mois. Pistek est atterré. La pluie nous ramène de bonne heure en ville. Nous partons vers le moulin et parlons aux prisonniers de notre intention de quille. Le Parisien nous écoute, accepte de nous héberger, mais nous parle de la surveillance renforcée des frontières et du courage des Canadiens qui vendent chèrement leur peau....

Vendredi 8 décembre. Les souliers de Leneuf sont de nouveau béants. Je pars seul au travail. Le soir, Richard vient au Hohenzollern : il a cherché en vain du travail pour nous à Bocholt, mais il sait où nous loger. Hans, de son côté, ne paraît guère disposé à risquer de perdre sa "planque" ; après le départ de Richard, il critique la vie dissolue et le comportement de son ami.

Samedi 9 décembre. Il a un peu neigé et nous ne sommes que 5 à partir travailler. Mes chaussures, à leur tour, prennent l'eau. Le travail traîne en longueur ; notre Hundertschaftsführer est absent. Un Russe de Kharkov essaye de nous échanger une montre contre du pain. Leneuf est allé faire différentes démarches, sur les conseils de Marguerite : à l'Arbeitsamt comme à la DAF, la réponse est la même. "pour rester à Bocholt, il est nécessaire d'avoir l'Entlassung (le congé) de Junkers". Au Hohenzollern, Pistek nous a suivis et je lui propose une partie d'échecs pour l'écarter de la conversation de Leneuf avec Richard et Hans. Là-dessus, Hermann arrive, saoul comme un "Polonais" ; il

(2) Thien s'était désintéressé de nous, lorsqu'il apprit que Leneuf était marié : il rêvait de le voir épouser sa soeur, lui avait demandé une photo et comptait venir s'installer comme coiffeur en France !

parle Français. renverse le jeu d'échecs et nous partons découragés. Dans l'ombre. deux Feldgendarm. qui devaient traquer des déserteurs. braquent leurs lampes sur les passants : avec à-propos. Leneuf s'est emparé de mon bras et nous passons bravement devant eux. sans qu'ils insistent. croyant sans doute avoir affaire à des amoureux !

Dimanche 10 décembre. L'ardeur au travail tend vers zéro. Nous décidons d'honorer le jour du Seigneur. allons à la messe à la cathédrale St Georges.... un vrai dimanche ! L'après- midi. nous allons au cinéma voir un film conseillé par Pistek : un vrai navet ! Le soir. Hans n'est pas là : Richard est venu avec Marguerite. qui travaille à la Verwaltung de Siemens : il y a peut-être une solution...

Lundi 11 décembre. Leneuf reste à la chambre. Je retrouve le chantier. la pluie. les avions anglais. qui passent en rase-mottes au dessus de nous. L'eau affleure presque. les tranchées restent inachevées. en attendant des jours meilleurs !

Du côté d'Arnheim. les canons se sont tus... Leneuf m'accueille avec sa conclusion : nous devons rentrer à Schönebeck pour obtenir notre Entlassung. J'essaye de résister et je propose à Leneuf d'aller voir le patron de la tuilerie. Celui-ci nous reçoit chaleureusement. C'est un petit vieux vigoureux. qui nous fait un grand discours en Francais mêlé de Latin. tout en lissant son bouc et les manches de son costume râpé : "nous sommes tous frères en Jésus-Christ. Mes "laboreurs" sont des camarades pour moi. Je salue bien bas votre Maréchal....Je ne dois pas le dire. parce que je suis Allemand. mais. moi aussi. j'aime la liberté. j'aime réfléchir : être Allemand ou Français. quelle importance ? on paye de toute façon des impôts. à Berlin ou à Paris. Je préfèrerais faire partie de la France catholique. celle du Maréchal Pétain. pas celle des francs-maçons. La guerre ? aucun peuple ne peut la désirer. Et qu'est-ce que la gloire ? Je vous donne toute ma gloire et. si vous en voulez. je vous donne l'Alsace-Lorraine de bon coeur."

Suit une grande discussion sur l'empire de Charlemagne qui s'étendait jusqu'à l'Elbe : "au-delà. les Prussiens sont des slaves ; les Westphaliens sont des Germains. des Francs

comme les Français, bien que ceux-ci soient mélangés à des Celtes et à des Latins. Pourquoi ne pas reconstituer un grand état avec la France, l'Allemagne, l'Italie ? en Suisse, ces trois ethnies s'entendent très bien !"

Au bout de deux heures de conversation, nous retombons brutalement sur terre : le papier qui nous permettrait de rester à Bocholt, il ne peut pas nous le faire, mais il nous propose de nous héberger quand nous voudrons, avec le prisonnier de Saint-Etienne.

En rentrant, je ne trouve plus d'argument à opposer à Leneuf et nous allons nous consoler au Hohenzollern : Kitty est toujours aux petits soins avec nous. Hans et Richard sont là et, pour plaisanter, nous imaginons une fuite en ballon, comme dans Jules Verne ! En partant, Richard nous remet une proposition d'embauche de Siemens.

Mardi 12 décembre. Nous travaillons à la tâche dans une zone moins humide et nous avons terminé à midi. Dernière tentative : nous allons discuter avec les Hollandais raflés dans les grandes villes : ils sont démunis de tout, parqués dans des hangars non chauffés. Ils nous déconseillent de nous risquer en Hollande ; il n'y a plus de ravitaillement, plus de transports et le pays est exsangue. Le départ est fixé au lendemain. Nous emmenons un navet symbolique et nous allons passer la soirée au Hohenzollern avec les trois soeurs ; nous échangeons nos adresses, laissons nos affaires de travail et promettons de revenir. Nous rentrons sans avoir vu Hans et Richard.

Mercredi 13 décembre 44. Nous sommes conviés à la désinfection. Tout le monde est persuadé que nous reviendrons après les fêtes de fin d'année. Nous songeons un moment à rester ici, faussons compagnie au groupe sur la route du STALAG et revenons chez Overbeck, après avoir récupéré des provisions dans la cave du Feuerwehrmann. Quand les autres rentrent, nous avons déjà préparé nos valises. Le départ est repoussé au soir et nous allons déjeuner au Hohenzollern, où nous avons du mal à nous débarrasser de Pistek. Lorsqu'il s'en va, nous rejoignons Hermann arrivé entre temps ; il nous lit un poème qu'il a composé pour la fête de Noël. Il joue aussi du violon à la messe de minuit. Erna nous amène un sac

de provisions....Remerciements, effusions, nous nous retrouvons seuls avec nos bagages dans la rue.....et nous allons au pas de course, par un raccourci, rejoindre les autres sur la route du STALAG ! Les bagages sont chargés sur une charrette,poussée par des gamins aux mines réjouies.

A 21 h, nous nous dirigeons vers la gare. Dans la nuit, un V 2 s'envole. Dès l'embarquement nous nous endormons, malgré les manoeuvres interminables du train.

Jeudi 14 décembre. Au petit jour, nous sommes encore dans la région d'Osnabrück. La gare est complètement détruite et le train manoeuvre au milieu de prairies inondées à perte de vue.

Alors commence l'odyssée du train fantôme : penchés sur nos cartes, nous constatons que nous allons vers Brême, puis vers Hamburg. Dans la brume, on ne voit que d'immenses nappes d'eau, dont seules émergent quelques barrières. Des monceaux de ruines entourent Brême et Hamburg, avec, çà et là, un train détruit, une locomotive fichée dans le sol, comme une gigantesque quille. A Hamburg-Harburg, nous franchissons l'Elbe. Tout le long de la voie, des Russes et des soldats allemands déblayent des ruines, réparent les voies et soudain, nous voyons une pancarte : "Altona !" Une heure plus tard, nous sommes à Neumünster, à 50 km de Kiel ! Le froid devient "polaire" et les Russes entonnent leurs complaintes favorites, pensant que nous allons vers leur patrie....Dantzig ? Prusse Orientale ? chacun redoute le pire, un Schanz à l'Est !

Paillasse, complètement affolé, tourne comme un lion en cage ; Pistek essaye de tromper la faim et l'anxiété en fumant cigarette sur cigarette. Les Français sont plus partagés. Les uns, comme Jallat et Daugé, sombrent dans le pessimisme le plus noir : "Inadmissible, c'est de la déportation !" D'autres essayent de plaisanter : "c'est gentil de nous faire visiter l'Allemagne". Mon silence les surprend : "qu'en penses-tu ?" "Rien". Jallat s'énerve : "Mais enfin, où crois-tu qu'on nous emmène ?" "Je vous le dirai demain matin". Je manque réellement d'imagination, mais l'imprévu ne m'est pas désagréable :

Le train poursuit sa route vers le Nord. A la tombée de la nuit, tout est blanc autour de nous. Le train s'arrête, les soupirs et les lamentations continuent. Le train repart...

Vendredi 15 décembre. Après plusieurs hésitations, nous croyons déceler une légère marche arrière. Des voix s'élèvent dans la nuit ; nouvelles manoeuvres et, cette fois, le train renonce à sa course vers le pôle. Au lever du jour, il y a encore de la neige, mais lorsqu'à la faveur d'un arrêt nous allons nous laver à un robinet, un canari nous apprend qu'il s'agissait d'une erreur : sur un coup de téléphone, le train avait été dirigé vers le Danemark ! C'est seulement après Hamburg, qu'on a cessé de croire à un détour hardi, par des voies détournées.

Maintenant, nous longeons les bords de l'Elbe en direction du Sud. le paysage est triste, le ciel bas ; la neige recouvre par plaques les champs labourés. A Stendal, un avion nous survole : début de panique, mais c'est un avion allemand. A midi,nous sommes à Magdeburg et bientôt à Schönebeck. Triste impression, dans les rues mal pavées, arpentées par des piétons mal fagotés. En passant au Presswerk, nous retrouvons les cocons très étonnés : ils ne s'attendaient pas à nous revoir... A l'usine, nous récupérons nos Ausweis avec un Topf de soupe aux pois cassés ; le Flamand De Tay, rentré avant nous, a repris ses fonctions de cuisinier. Il nous raconte que les Schanzarbeiter qui nous ont suivis ont été envoyés à Duisburg. Trois d'entre eux, revenus sans autorisation par peur des bombardements, sont en prison.... Au Werkheim, les autres cocons viennent bavarder à tour de rôle. Il fait froid, les restrictions s'étendent tous les jours, ravitaillement, chauffage, électricité, travail... Aubert a décoré la chambre avec de nombreuses photos. Les "Viennois" sont rentrés sans regrets.

Les préparatifs pour les fêtes de fin d'année ont commencé, avec l'espoir d'une quille prochaine....

2 - L'INTERMEDE

La peur de l'inconnu nous avait donc ramenés à Schönebeck. Aucun de nos amis n'avait essayé de nous encourager à passer dans la clandestinité, tant leur respect de la légalité était fort. De notre côté, nous avions finalement jugé vain d'espérer nous cacher en Hollande et nous étions revenus avec le ferme espoir de repartir après les fêtes dans notre "pays d'adoption".

A Schönebeck, le froid et les restrictions conjugués nous promettent de tristes fêtes de Noël.

Samedi 16 décembre. nous passons à la désinfection et échangeons nos couvertures. Gössling nous reçoit dans le hall de la Verwaltung. Après le compte-rendu de Pistek sur nos aventures, il nous dit de nous remettre "langsam" au travail.

Je retrouve le FEPLA. maintenant installé dans le Hall 710. Laternicht m'aperçoit : "Raibaud ! La guerre est-elle bientôt finie ?" Spieker : "pas de tabac ?" Wenkel : "la terre est-elle toujours jaune, là-bas ?"

Quand j'annonce que je suis volontaire pour repartir en janvier, Leister m'appelle. Je lui raconte l'accueil des gens de Bocholt : il est perplexe et, pour une fois, il ne sait trop que répondre...Les autres écoutent avec intérêt, peut-être une pointe d'admiration, le récit de nos aventures. Le petit garçon de course, Otto, dit tout haut ce que beaucoup pensent : "pourquoi n'es-tu pas passé en Hollande ?"

Nous allons à la cantine avec Leneuf. Son patron. Neumann refuse énergiquement de le laisser repartir en janvier. Le soir, nous retrouvons à l'Astoria les cocons "fana-Schanz", pour parler de Bocholt et des possibilités de quille.

Dimanche 17 décembre. nous disputons une partie de basket animée. Le forfait de l'équipe de foot de Calbe a permis à Chevalier et Wicker de se joindre à nous. Le soir, à l'Astoria, Gerbaud me parle de ses courses dans les Werkheim et à l'hôpital : grâce à lui et malgré ses manières toujours un peu brusques et parfois maladroites, l'Entraide à continué

à s'étendre, partout où l'on trouve des Français. En rentrant, j'écris au Hohenzollern et j'aide Dor à préparer des messages "Croix Rouge" pour nos parents et pour ceux des "pyjamas."

Dans les jours qui suivent, je reprends peu à peu le travail, supportant difficilement les longues heures d'inactivité au bureau. Je travaille pour Caspari puis pour Vöpel et Wenkel. En présence de Chevalier, de Frey et de Wenkel, Vöpel nous expose ses idées politiques : l'idéal communiste fait partie des aspirations éternelles des peuples à plus de justice, mais il ne peut s'épanouir ni dans la dictature ni dans le régime bolchéviste. Seule, la démocratie, avec le libre choix du peuple permettra cet épanouissement.

On apprend qu'une offensive allemande au Luxembourg se développe en direction de Bruxelles et de Dunkerque dont la garnison résiste toujours.

Au Presswerk, où la température ne dépasse pas 8°C, la durée de travail a été réduite. Le froid s'est aussi installé dans le Werkheim de Salzelmen.

Bayon puis Lauby ont été appelés à la police ; Lauby a été aussitôt libéré, mais Bayon est écroué pour une durée indéterminée. On lui reproche d'avoir écrit dans une lettre des propos injurieux pour l'Allemagne.

Les listes pour le nouveau Schanz se font attendre, mais Boeck nous prévient que Leister s'oppose à mon départ : c'est Chevalier qui a été désigné. Quand nous l'apprenons, nous allons voir Leister. Il fait l'innocent ; c'est vrai qu'il a désigné Chevalier, mais il ne voit pas d'inconvénient à nous permuter, eu égard aux fonctions de délégué de Chevalier. Il trouve cependant mon insistance suspecte : "oui, je vois bien que vous avez l'intention de filer en France..." "Oh, vous savez..." "C'est vrai, maintenant, c'est Schluss !" (1) Finalement, il nous envoie chez Hartmann, chef du GeFoL et celui-ci remet sa réponse à 8 jours.

Vendredi 22 décembre. Ecke me donne une pièce à

(1) "c'est exclu", allusion à l'offensive von Rundstedt

rapporter à la fonderie : j'y rencontre un "pyjama" français, pilote d'aviation, qui me donne des nouvelles de nos amis. Par le canal de la Croix Rouge, ils ont reçus des nouvelles et des colis de France. Je lui remets les hosties consacrées que Prat-Marca a pu obtenir d'un prêtre, prisonnier transformé.

Samedi 23 Décembre. nous arrêtons le travail à midi, après un grand nettoyage des planchers auquel nous avons bien sûr participé. L'après-midi, j'accompagne Leneuf et Chevalier à la délégation de Magdeburg. où nous ne trouvons personne. La ville est sinistre ; les magasins sont vides, quand ils n'ont pas été démolis.

Quand nous rentrons, les cocons du Werkheim de Salzelmen sont en train d'emménager dans la baraque qui leur est assignée au Werkheim West. Ironie du sort... Notre paye a été amputée de 80 DM. impôt destiné à financer le Schanzarbeit !

Dimanche 24 décembre. Les fêtes de fin d'année commencent. Après une grasse matinée et un maigre repas au Preussischer Hof, nous disputons un tournoi triangulaire de basket sur notre terrain du Werkheim. A l'issue de trois matches disputés sur un sol gelé en profondeur, l'équipe du Presswerk est déclarée victorieuse.

Après la messe de 16 h 30, les Français sont invités à prier et chanter ensemble, près de la crèche, avec la participation de la chorale. Prat-Marca lit un Noël étudiant qui détone avec nos préoccupations actuelles.

La veillée traditionnelle se passe au Werkheim. Une omelette flambée donne du souci à Assens : elle refuse de flamber avec du schnaps et nous oblige à sacrifier un peu d'alcool français ! Mis à part cet incident, le repas excellent et abondant fait honneur à l'ingéniosité des cuisiniers pourtant privés de bien des ingrédients. L'imagination créative des cocons a d'avantage souffert de la dureté des temps : la veillée se déroule dans une atmosphère tendue : l'internement de Bayon, l'espoir de quille sans cesse trompé, les préoccupations matérielles ont un peu tari l'inspiration des cocons-vedettes... Quelques poésies, quelques évocations de Noël, quelques histoires de fous et de

perroquets... très vite les jeux de société prennent le relais, en particulier le monopoly.

Lundi 25 décembre. Jour de Noël, réveil tardif, journée au coin du feu ; la lecture d'une brochure "Weihnachten 44" me prouve, s'il en était encore besoin, que dans cette région, Noël est une fête complètement païenne. En rentrant de la messe, Calloue m'annonce qu'il a fait le voeu de ne plus fumer jusqu'à la quille. Le mardi, un brouillard givrant s'est abattu sur le Werkheim. J'emprunte le chariot et vais avec Assens et Wicker refaire le plein de charbon. l'après-midi, tandis que Chevalier et Maurel vont visiter des Français à Aken. la chorale doit aller à Tarthun participer à une fête Junkers : à peine installés dans le car prévu pour le transport, nous nous faisons refouler : priorité à l'orchestre flamand... Il reste 5 places : "lächerlich" (dérisoire), répond Leneuf, et nous redescendons tous, entonnant notre répertoire sur le chemin du retour au Werkheim.

La dernière semaine de l'année est très froide : le thermomètre descend au voisinage de - 12 °. A l'usine, on travaille au ralenti : Leneuf, Chevalier et moi, nous allons voir Boeck pour le problème du Schanzarbeit. En son absence, son adjoint, Propst, accepte de m'inscrire à la place de Chevalier, après un interrogatoire en règle sur ma région d'origine, mes activités en France... Pour terminer, il nous administre un discours politique à sa façon : "la France court à sa perte, plus d'enfants, trop nombreux métis. L'Allemagne ne périra pas, car elle conservera envers et contre tout sa prodigieuse vitalité. En France, à l'exception de Napoléon, tous les grands hommes sont issus du Nord, de cette race du Nord qui reste la race dominante". S'il était Français, Propst voudrait être Normand....

Neumann maintient son opposition au départ de Leneuf, qu'il attrape et traite comme un gamin turbulent. J'ai une nouvelle discussion avec Vöpel au sujet du racisme : Pour lui, il est impossible de parler de race germanique ; Les Wendes qui occupèrent la région de Magdeburg étaient des slaves ; les Silésiens sont des gens impossibles à classer ; c'est seulement autour de Braunschweig qu'on trouve des

Germains à l'état pur. Il prétend que son nom est d'origine espagnol (Vopelius ?), tandis que Caspari revendique un ancêtre italien, marchand de vin installé en Rhénanie au 16e siècle.

Les Schanzarbeiter du Presswerk ont été désignés : Callot, Claverie, Houssay, d'Olier, Vaillant, Wicker. La pénurie d'énergie électrique devient préoccupante ; les douches sont rarement chaudes, la blanchisseuse n'a plus de charbon et refuse notre linge, le cordonnier ne peut plus réparer nos chaussures.

Dimanche 31 décembre. Le Schröder a été réquisitionné sans préavis, ce qui a obligé Chevalier à reporter la séance de l'Amicale à lundi matin dans la salle du "Central". Les acteurs se rebiffent. L'après-midi, nous renonçons à jouer au basket : il fait vraiment trop froid ! A la messe, l'assistance chante avec ferveur le Te Deum. Repas rapide, les uns au Preussischer Hof, les autres au Werkheim. Nous nous retrouvons tous dans la baraque 751 / 5 pour la veillée à laquelle est aussi invité le docteur Graziana, nouvel ami des cocons. Les réjouissances commencent par une pièce " L'Anglais tel qu'on le parle", interprétée par Assens, Dufour, Favier, Noël et Maurel qui remplace, au pied levé, Cécile absente. La chorale enchaîne, suivie par les solistes, Chevalier, Lauby et leurs airs d'opéra. Vaillant déclame "le vase brisé" à la manière du petit garçon, de la jeune fille, de l'artiste de la Comédie Française, du garçon de café. Maurel lit un poème d'Assens au père Noël, avant l'inévitable discours du géné.... A minuit, nous nous embrassons et nous nous séparons en deux groupes pour le réveillon, au menu duquel figure bien sûr un Topf de Gries - Marmelade avec Brötchen et Kuchen. A deux heures, nous effectuons une virée dans l'autre baraque où nous sommes fort mal reçus...Ainsi commence l'année 45 !

Lundi 1er janvier. Notre premier souci est de renouveler la provision de charbon, car le froid est insupportable. Après une alerte passée dans des chemins autour de Salzelmen, nous déjeunons à l'Astoria, et les plus courageux - Callot, Leneuf, Noël, Wicker et moi - partent en randonnée vers le pont de l'Elbe. Le vent glacé brûle les joues et le front.

L'Elbe charrie des glaçons. Les flaques gelées portent des traces de patins et des enfants font de la luge sur les talus du pont.

L'année commence dans le froid et l'incertitude. L'approvisionnement en charbon devient aléatoire, selon l'humeur et le sexe du Werkschutz qui garde l'entrée de l'usine. La course au ravitaillement occupe nos soirées : les pommes de terre puis les carottes disparaissent et les restaurants refusent les uns après les autres de servir les clients démunis de l'Ausweis spécial. Seul le Preussischer Hof continue à être le rendez-vous des cocons, accompagnés de Leneuf, de Cécile et du docteur Graziana. En parfait arbitre des convenances, Long foudroie du regard les remuants personnages qui risquent d'attirer l'attention sur nous : peine perdue....., le Preussischer Hof réclame à son tour l'Ausweis et seuls Dor et Long arrivent à se le procurer.

Je continue à mettre des tickets de matière grasse en réserve, en prévision des dîners au Hohenzollern : je vais aussi voir le Belge Lebbe qui me procure, contre des cigarettes, quelques menus cadeaux pour nos amis de Bocholt. Je revois Danek, de retour de Vienne. Au régime du Werkheim lui aussi, il est très abattu et ne parle plus de son réseau de résistance...

Un jour, Petit, Jaume et Denizet reçoivent des colis du général Calvel, acheminés par la Suisse. Les autres arrivent en ordre dispersé, lorsqu'ils n'ont pas disparu en route.

Le soir, les alertes recommencent à nous priver de lumière. Les soirées éclairées sont d'autant plus appréciées, comme celle où Chevalier nous convie dans la chambre des délégués pour un cours de "Moutin" (danse) au son du phonographe.

Au FEPLA, Leister nous réservait une dernière surprise à l'occasion du déménagement du Hall 712 à Tartoun. Un matin, l'odieux rouquin Rolf vient nous chercher pour transporter des Vorrichtungen à Karlshall et à Felgeleben. Nous retrouvons le vieux Schink scrutant l'horizon, André, heureux de revoir des Français, un cocher irascible aux moustaches rousses et le vieil Obst grimaçant et faisant le pitre.

La route de Felgeleben est sillonnée de gosses traînant leurs luges sur les talus bordant la route, seuls reliefs dans cette immensité plate et enneigée.

Exaspéré par les pitreries de "Knochen" (2), je me souviens d'un paquet de tabac que je lui avais imprudemment donné en octobre avant de recevoir la contrepartie en tickets de pain. Bien entendu, malgré sa promesse, je n'avais jamais rien vu venir. J'ouvre le feu en lui réclamant mon dû. "Morgen..." me répond-il d'un air goguenard. Le lendemain, il n'a rien amené. Sans insister, je lui demande : "as-tu encore du tabac ?" "Non...Pourquoi ?" "Demain, apporte moi les 2 kg de pain et j'aurai quelque chose pour toi". Le lendemain, il arrive avec un pain de 2 kg. Je le prends et, voyant mon air embarrassé, il s'excite : "alors, tu l'as... C'est du Feinschnitt ?" (3) et l'imprudent sort un ticket de beurre puis un deuxième et, pour enlever l'affaire, un ticket de 150 g de viande. Je prends les tickets et vais lui chercher un paquet de cigarettes. "Mais ce n'est pas assez" s'écrie-t-il, ayant déjà fumé en pensée une partie du paquet de tabac espéré..." Crois-tu que 2 kg de pain suffisaient pour les 50 g de tabac que je t'ai donnés en octobre ?" Battu sur son propre terrain, il se résigne. J'ai le coeur serré d'avoir été obligé de le tromper, mais j'espère que la leçon ne sera pas perdue !

Mardi 9 janvier 45. Les convocations arrivent enfin. Je rentre de Felgeleben les mains crevassées, un soulier béant et un pantalon plein de boue....

Nous partons le jeudi 11 janvier : Leneuf intervient pour rectifier une erreur (Gerbaud à la place d'Houssay), mais lui n'a pas été convoqué ! Le deuxième Schanz est en route.

(2) "ossements" : cri de guerre favori d'Obst dont nous avions fait un surnom.

(3) tabac fin, du type Amsterdamer.

3 - LE DEUXIEME SCHANZARBEIT

******

31 - BOCHOLT (1) p 186

32 - DORSTEN p 198

33 - HIDDINGSEL p 205

34 - WESEL p 216

35 - EPILOGUE p 221

******

(1) Le lecteur sera peut-être étonné du peu de place donnée dans ce chapitre à la description des travaux de Schanz pour lesquels nous étions venus à Bocholt : à peu de chose près, c'étaient les mêmes que ceux du premier Schanz, trous d'homme, tranchées et Bunkers étayés par des troncs de pins... il ne nous a pas semblé nécessaire de recommencer leur description.

31 - BOCHOLT

Mercredi 10 janvier 45. En compagnie du seul Tchèque requis, Malek, je vais en vain voir Kubb, puis Probst et même son chef, Memsel pour réclamer des chaussures à semelles de bois, des couvertures.....Peine perdue, on se désintéresse de notre sort !

Jeudi 11 janvier. Le Werkheim oublie de nous réveiller, et nous partons en tapinois, glissant dans la neige qui tombe à gros flocons. A 7 h du matin, nous nous retrouvons au Presswerk, pour les adieux. Chacun emporte de quoi se vêtir chaudement, du ravitaillement,(grâce aux colis Calvel) des tickets et du tabac en abondance.

Bien que notre départ fasse des envieux, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine angoisse : les conditions qui nous attendent seront-elles aussi favorables que celles du premier Schanz ? Le caractère résolument optimiste de Leneuf va nous manquer, pour laisser faire les événements et ne voir que le bon côté des choses... Nous n'avons aucune assurance de retourner à Bocholt. Nous partons au moment où les premières lettres, les premiers colis arrivent de France par la Croix Rouge. Mais je me donne bonne conscience en me disant que je tiens la promesse faite à nos amis de revenir les voir.

Le contingent Junkers est limité à 7 cocons, un Français de Tarthun, un Tchèque, deux Hollandais, deux Flamands. Nous embarquons pour Magdeburg, où déferlent les autres groupes, sans que je puisse reconnaître des "anciens" du premiers Schanz. Il y a bien des Italiens d'Egel, mais sans Pierre. La délégation de Magdeburg n'est pas venue nous soutenir. Les canaris sont tous nouveaux et personne ne connaît la destination du convoi. Certes, nous sommes encore le 4e Tausendschaft, mais est-ce une raison pour que nous allions à Bocholt ?

On nous rassemble dans une école de Südenberg où nous traînons péniblement nos bagages dans la neige. A la tombée de la nuit, le train arrive ; dans la bousculade, je suis

séparé des cocons et je me retrouve dans un compartiment de Russes et de Polonais avec un vieil Allemand, jardinier de Magdeburg. Le train effectue un certains nombre de manoeuvres, pour finalement prendre la direction de l'Ouest !

Vendredi 12 janvier. Au réveil, nous sommes à Hildesheim, au sud de Hanovre. Le train avance lentement au milieu de ruines ensevelies sous la neige. Il prend la direction d'Osnabrück, passe à Münster, épouvantable chaos encore fumant. Le vieil Allemand se lamente et commence à me raconter sa vie. Son bavardage et ses façons vulgaires contrastent avec la dignité des deux Polonais installés en face de nous.

Cependant, le train passe à Coesfeld, Borken....Bientôt, je reconnais l'endroit du mitraillage, Rhede et enfin, soulagement, la gare de Bocholt : le train stationne dans la gare..., mais personne ne descend. Les canaris discutent, le train redémarre : à travers les prairies enneigées où les tranchées se sont complètement éboulées, à travers les bois de pins de la Wiener Allee, nous arrivons au Stalag ! Une porte s'ouvre dans les barbelés. Allemands et Ausländer s'engouffrent. Les cocons se regroupent pour un baroud d'honneur. Je m'avance vers l'un de nos chef et lui dis : "la dernière fois, les Angestellten de Junkers..." " Oh, oui, je sais ! vous étiez logés en ville mais maintenant, c'est Schluss."

La porte se referme sur notre liberté. Derrière d'autres barbelés, d'autres Français nous interpellent, nous font part de leur expérience vieille de 48 h : bouclés, pas de travail, maigre pitance...Après des heures d'attente dans le froid, le rêve des Angestellten Junkers finit de se désagréger. On nous appelle par nationalités, Belges et Hollandais, Tchèques, Français. Nous sommes "jetés" avec d'autres Français dans une vieille baraque du secteur "Russenlager", où se trouvaient en novembre Blaive, Boissaye et Barberon.

Pas de lumière, pas de feu, pas de paille, humidité tenace à cause de la neige. A la lueur de morceaux de plexiglas, nous organisons notre campement provisoire. Des jurons, des récriminations de gens qui ont froid et que l'on

bouscule nous guident jusqu'à un recoin où nous nous regroupons.

Un grand canari gesticulant vient nous annoncer fièrement qu'il a obtenu de la soupe pour nous. Je pars avec quelques volontaires, mais devant la cuisine, il pousse des hurlements : agitant sa lampe électrique,il nous emmène à la "chasse à la soupe", car nos boutheyons ont été volés. En vain nous bousculons des masses grommelantes, en vain nous pénétrons dans des baraques éclairées, presque accueillantes. avec des châlits presque neufs, nous ne trouvons pas les auteurs du larcin... Un boutheyon épargné est distribué à ceux qui sont encore éveillés : nous obtenons deux gamelles pour 7 et nous nous couchons sur nos couvertures humides.

Samedi 13 janvier. Un semblant d'organisation se met en place : 12 Allemands viennent prendre possession de nos 102 personnes. Le grand canari est notre Hundertschaftsführer. Son adjoint est un civil à l'air juste et capable. Les 10 autres auront chacun une équipe de 10 Français. Lorsqu'on nous demande de compléter notre équipe de 7, je fais une dernière tentative pour retrouver les autres Junkers : signe d'impuissance du grand canari ; alors, à son grand émoi, je vais trouver le Tausendschaftsführer... peine perdue, on me renvoie à notre SA, Reicherd, qui se veut rassurant : "on verra par la suite, peut-être, mais 6 semaines c'est vite passé !"

Tout en échafaudant d'autres offensives, j'accompagne le groupe à l'infirmerie, où notre sort va se lier définitivement à celui des autres Français. Devant l'infirmerie, Dinot, le délégué d'un groupe de jeunes Vendéens, se récuse pour la fonction de "Dolmetscher" (interprète) et il dirige Reicherd vers d'Olier, qui me repasse le cadeau. Après tout, ma qualité d'"ancien" donnera peut-être plus de poids à la fonction ? J'accepte.... En attendant le docteur, je raconte à Reicherd que j'ai des "Bekannten" (connaissances) à Bocholt et que mes camarades sont déçus par les conditions qui nous sont faites cette fois-ci. La petite infirmière écoute avec intérêt : "ah ! vous étiez en ville, à l'école !" Quant à Reicherd, il fait ce qu'il peut, c'est à dire pas grand' chose, je m'en suis

vite aperçu : "moi aussi je suis déçu, moi aussi je travaille dans un bureau à Stendal."

Le docteur arrive : il parle Français et je suis libéré, mais désormais, pour les Allemands comme pour les Français, je suis "catalogué" Dolmetscher et, qui plus est, chef de chambre dans cette baraque repoussante où nous devons rester. Après avoir délogé des Russes, nous arrivons à nous caser tous, 77 dans la pièce principale, 25 dans l'"antichambre". En qualité de chef de chambre, je suis chargé de répartir, quart au poing, le plus justement possible, la première soupe de midi. Les Russes ayant emporté le poêle de l'antichambre, nous partons à la chasse et nous en ramenons un autre à dos d'homme. Dans l'après-midi, nous recevons de la paille et des couvertures. Le soir enfin, les 10 équipes se sont constituées par affinité et chacune nomme un responsable. Nous faisons le point de ce qui manque : lumière, car les ampoules neuves reçues ne marchent pas, un deuxième poêle, des bols, des souliers...Sur les conseils d'anciens prisonniers, je sers la soupe par équipes et chaque équipe est à tour de rôle de "service" (Innendienst). Pour notre deuxième nuit, nous sommes un peu mieux installés, mais que de sujets de mécontentement et que de récriminations, justifiées ou non ! Les cocons font contre mauvaise fortune bon coeur : nous sommes bien à Bocholt, mais dans quelles conditions !

Dimanche 14 janvier. lorsque nous nous réveillons, la grande valise jaune de Houssay a disparu avec ses innombrables richesses. En vain, Nous alertons nos Allemands au saut du lit ; en vain nous mettons en branle la Hilfpolizei, composée de braves civils à l'air paternel qui se promènent dans le camp l'arme à l'épaule. on nous "console" en disant que le voleur sera pendu...La grande valise devait revenir vide à son propriétaire quelques jours plus tard. Après cette affaire et la distribution de soupe à midi, je pars à la découverte du camp, en cherchant des idées pour améliorer notre situation. Je rencontre Bourseau et l'interprète de son groupe : ils sont arrivés quelques jours avant nous et ils nous racontent comment ils ont dû piller littéralement le camp pour être enfin installés correctement.

La semaine suivante commence sans qu'on entende parler de travail. Chaque matin, au lever du jour, nous sommes rassemblés pour l'appel et j'annonce les malades, réels ou imaginaires. Puis vient l'annonce familière : "jusqu'à nouvel ordre, pas de travail aujourd'hui". Les gens, heureux de ce répit, rentrent, dorment, jouent aux cartes. Je continue mes investigations ; en inspectant les différentes issues du camp, je découvre une brèche dans la double enceinte et, surtout, une porte ouverte dont je remplace le cadenas par un cadenas coconnal. Plus loin, dans une baraque abandonnée, je "pêche" une boite à outils par une fenêtre aux carreaux cassés. Puis je vais chercher un commando pour ramener un tas de planches. Mais la Hilfpolizei pousse des cris "Wanzen, Wanzen !"(punaises). Nous renonçons à notre prise par peur de la vermine.

Je continue mes recherches jusqu'à une enceinte barbelée, au delà de laquelle je traverse un champ de neige marqué seulement d'empreintes de chiens. Des baraques, naguère occupées par des prisonniers, contiennent des "trésors" : nous en ramenons des armoires, un poêle, des bancs, des ustensiles de cuisine, de quoi meubler notre intérieur ! Les militaires responsables des baraques nous suivent à la trace, nous menacent de châtiments exemplaires si nous récidivons, mais finalement,ils nous laissent notre butin.

Dès lors nous avons gagné la partie et, même parmi les plus râleurs, nous trouvons des volontaires pour aider à aménager la baraque. Reste le problème de l'électricité ; un ancien sous-off de la légion étrangère, Boichot, électricien de formation, pondéré, aux connaissances étendues, entreprend de sonder l'installation : le courant n'arrive pas à la baraque. Après avoir fait en pure perte le siège de Reicherd, et avec son accord, je vais trouver le Lagerkommandant ; c'est son "Adjudant" (aide de camp) qui me reçoit. Il me promet que nous aurons l'électricité le lendemain, sinon je serai autorisé à sortir en ville.

Le lendemain, le courant n'est toujours pas rétabli et j'obtiens une permission, à condition qu'un Allemand m'accompagne. Je n'ai que l'embarras du choix ; c'est un

Schönebeckois bourru mais sympathique, Langenese, qui m'accompagne. En avançant dans la neige, j'invente une histoire de Bekannten d'avant-guerre, auxquels je souhaite rendre visite. De nombreuses demandes d'achat m'ayant été formulées, nous allons de boutique en boutique et bientôt mes sacs sont pleins. Je laisse Langenese avec mes emplettes dans une Bierstube et je peux enfin gagner le Hohenzollern. Les trois soeurs Werring sont là. Elles m'apprennent que Richard est reparti à Marburg, Hans se fait rare et Hermann, qui a perdu sa femme et ses enfants dans un bombardement d'Eupen, noie son chagrin dans une liaison féminine. Je leur distribue nos cadeaux, reprends mes affaires de travail et leur raconte dans quelles conditions nous sommes revenus.

A 19 h, quand je rentre au camp avec Langenese, une bonne nouvelle m'attend : la baraque est éclairée et le moral est presqu'au beau fixe ! On y voit, il fait chaud et je déballe les précieux achats. Seule ombre au tableau, une gouttière irréductible à la place de Wicker.

Le bilan de cette semaine serait positif, si le ravitaillement n'était pas désespérément mauvais. J'appréhende l'heure de la distribution de la soupe et je m'efforce de la répartir aussi équitablement que possible, tout en conservant un peu de "rab" pour les plus affamés. Les jours où la soupe est aigre sont dramatiques, car tous, sauf les cocons, ont épuisé leurs provisions de route.

Dimanche 28 janvier 45. Le travail a commencé cette semaine. On nous a distribué des outils et nous partons tous les jours dans la neige et le froid. Les premiers jours sont particulièrement pénibles. Il s'agit de transporter des troncs de pins à dos d'homme. Affaiblis par le froid et la faim, les gens sont plus fragiles. Certains s'évanouissent, comme le jeune Belge de Tarthun, Savelberg, qui dessine à ses heures de loisir. D'autres tombent gravement malades, Legoff, victime d'une pneumonie, et Barles d'une pleurésie. D'autres en sont quittes pour quelques jours de fièvre ou une semaine d'infirmerie comme Houssay... Callot et Claverie persuadent notre chef d'équipe, Becker, de notre inaptitude notoire aux travaux manuels. Nous avons droit à un rythme ralenti, mais

parfois le froid nous incite à forcer un peu pour nous réchauffer.

Finalement, la durée de travail n'excède pas 3 h par jour et certains jours sont chômés.

Vaille que vaille, notre petite communauté s'organisait et se serrait les coudes. Les 10 équipes étaient loin d'être homogènes.

La 1ère équipe, composée de jeunes Vendéens actifs et solidaires, ne posait aucun problème à son chef, Dinot, l'ancien Dolmetscher.

La 2ème équipe était plus mélangée ; son chef, Lapébie, 30 ans, plein d'allant et de dévouement avait fort à faire avec des hommes d'âge et d'origine variés : Berçot, l'homme de tous les culots ; Dudin, paysan de l'Aube, boiteux, ayant son franc parler ; Raulin, bûcheron de l'Ain, nonchalant ; Rémond, gamin de Paris, souffreteux, sachant tout faire, mécanique, coiffure, swing...Pavenaeges, personnage inquiétant mais bonne pâte avec ses airs de bandit ou de clochard, surnom : Napoléon ; à la Libération, nous devions le retrouver en "homme sandwich" sur le Boul'Mich avec un grand panneau publicitaire.

La 3ème équipe, conduite par un petit Dunkerquois fin et souriant, Galland (moine de son état), n'était pas très brillante, avec ses "volontaires" clochardisés et quelques prisonniers tranquilles, dont un cordonnier stéphanois qui devait nous rendre de nombreux services.

Legleu, belge de Tarthun qui conduisait la 4ème équipe, aurait pu être le père de tous ses "jeunes", anciens des Chantiers ou victimes de rafles, actifs et solidaires.

La 5ème équipe passait inaperçue...Je n'ai même pas retenu le nom de son responsable.

Dans la 6ème équipe, se trouvait notre électricien, Boichot, un coiffeur ardéchois, un tenancier de bar à la parole facile...Ils venaient de la Lignose avec leur chef, Darras, froid mais juste et sensible.

La 7ème équipe était celle des cccons auxquels s'étaient joints un Lillois à l'aspect comique, Barrois, un garçon placide mais à l'esprit chagrin, Goemans, et le "pauvre"

Botterot, garçon sensible qui racontait ses malheurs et chantait avec beaucoup de flamme les chansons de Piaf (mon amant de St Jean, les trois cloches).

Deux Dauphinois sympathiques, Varvarande et Denizot, menaient une 8ème équipe peu dégourdie mais docile , avec l'ineffable Carlotti, son accent marseillais et son sac tyrolien préhistorique et Bourges, le petit commis exploité à l'envi pour la douceur de son caractère.

La 9ème équipe était l'équipe des durs de la poudrerie de Coswig : cheveux jaunis par la poudre, habitués à des dangers permanents, râleurs mais actifs. ils me donnèrent un sérieux coup de main pour l'installation de la baraque. Parmi les plus marquants, Gutfreund, le chef d'équipe, Alsacien parlant parfaitement l'Allemand, aigri et confus, puis Zimmermann, plus réaliste, Tacquenière, grand gaillard du Nord, Dasque connaissant bien le Russe. Janet, toujours près de la crise de nerfs, Rollin, grand Mosellan un peu "tête brûlée".

La 10ème équipe, enfin, était comparable à la 3ème, avec ses "volontaires" loqueteux, parmi lesquels émergeaient seulement leur chef, Vandelon, traducteur d'une maison d'édition, sachant parfaitement l'Anglais et la "gazette" du groupe, Guérin, bavard impénitent, parfois capable de discours pleins de bon sens.

Face à nos 10 équipes, les responsables allemands étaient, pour la plupart, des réservistes inoffensifs, parfois infirmes. La seule exception était dûe aux deux Becker, le nôtre, qui nous importunait avec ses discours sur commande de propagande nazie et celui de la 2ème équipe, odieusement brutal. Reicherd, le Hundertschaftsführer, dépassé par sa fonction, était humain et compréhensif ; un jour, il nous montra la photo de son fils, tué en Russie. Eichler et Langebeck était des citadins timides. perdus loin de leur routine. Les trois qui m'accompagnaient en ville devinrent de véritables amis : Stappel, en uniforme de SA, avait un bras raide ; astucieux, aimant les bonnes rencontres, il essaya de profiter de mes Bekannten pour se procurer du tabac et divers objets, mais il comprenait avec

bonne humeur la méfiance, voire l'hostilité des commerçants à son égard. Langenese, amputé d'une partie de la main, était plus rude mais de grand bon sens. Souvent, à l'entrée des magasins, il me disait : "il vaut mieux que tu rentres seul, surtout quand tu es avec Stappel, en uniforme." Galle, enfin, le plus instruit, éloigné de la carrière d'ingénieur par son bras raide, était percepteur d'impôts ; nous avions de longues conversations, notamment au sujet de Vienne et de l'Autriche où il avait été envoyé après l'Anschluss.

Malgré leur déception, les cocons faisaient courageusement face à une situation affligeante et me secondaient en toutes circonstances. Vaillant avait constitué une petite infirmerie, qui fut complétée par les remèdes achetés en ville ; Houssay, déjà victime du vol de sa valise, eut droit à la préférence des quelques punaises vagabondes, avant de partir à l'infirmerie pour plus d'une semaine. A tour de rôle, un cocon se "dévouait" pour rester à la chambre, doigt foulé de Wicker, convalescence de Houssay, fièvre réelle ou simulée pour les autres. Une armoire avait été transformée en garde-manger, et ceux qui travaillaient trouvaient toujours un plat de pâtes ou de lentilles Calvel en rentrant. Le soir, Callot allait lire les journaux, Claverie écouter la radio : l'offensive Von Rundstedt était stoppée et les Russes continuaient leur progression.
Les heures de loisir étaient consacrées à la lecture, au courrier, à l'Anglais ou au Russe et même parfois au bridge. De temps en temps, j'étais mis à contribution pour correspondre avec de lointaines inconnues, Allemandes ou Polonaises, auxquelles j'écrivais de très douces paroles de la part de leurs amoureux exilés...

Deux ou trois fois par semaine, après le travail, je partais en ville pour "Einkäufe" (achats) ; j'emportais des listes impressionnantes d'objets à trouver et les Allemands étaient stupéfaits de voir ce que je ramenais. Bien souvent, je mettais mon accompagnateur à contribution pour m'aider à ramener les sacs. Pour les achats courants, savon, lames de rasoir, légumes séchés, graisse à chaussure, souvenirs et cartes postales, la présence d'un Allemand à mes côtés

n'était pas gênante, mais les affaires d'or se concluaient après 16 h lorsque j'avais persuadé mon accompagnateur de m'attendre dans une Bierstube. J'allais alors bavarder avec la droguiste qui m'appelait "l'étudiant" et me donnait des paquets de 100 lames de rasoir ou tout son stock de pièces de laine, dont nous faisions des chaussettes russes. Je passais voir la coiffeuse chez laquelle travaillait Thien (voir 1er Schanz) : elle m'échangeait des tickets de pain contre du tabac avec des airs de conspirateur. Chez elle et chez la boulangère voisine du Feuerwehrmann, le tarif était de 3 kg de pain pour 20 cigarettes. L'épicière voisine d'Overbeck me donnait du pain sans tickets ni cigarettes. Quant à la patronne du cordonnier ami de Thien, elle me donnait chaque fois des paquets de tickets de 50 g de pain, parce qu'elle les laissait toujours périmer ! Comme je louai devant elle la charité des Bocholtais, elle me dit que les trois soeurs de son mari étaient dans les ordres...Enfin une épicière qui me vendait toutes sortes de denrées sans tickets me donna 22 kg de tickets de pain en échange de 2 tablettes de chocolat pour Darras et Bourseau.

J'étais aussi connu des pharmaciennes...Celle de la Nordstrasse, chez laquelle je faisais provision de thé, dentifrice, saccharine, me donna toutes ses réserves de tilleul, sureau et tisane pour la toux, sans se douter de la joie qu'elle procurait aux fumeurs ! Dans une autre pharmacie, tenue par deux charmantes jeunes filles, j'étais bien souvent servi alors qu'elles venaient de déclarer à un Allemand que c'était "ausverkauft" (épuisé). Elles me demandaient pour combien de personnes je faisais mes achats, si je devais payer ou si elles transmettaient la note à la Krankenkasse. Grâce à elles, Vaillant ne fut jamais à cours d'aspirine, pastilles pour la toux, etc....

Un cordonnier me vendait de la poix, des aiguilles, des clous pour notre Stéphanois. Mais les plus lourds achats eurent lieu chez les deux marchands de chaussures. Après avoir achetés d'innombrables pantoufles à semelles de bois, je me risquai un jour à demander si les bons étaient nécessaires pour les chaussures à semelles de bois... réponse affirmative, mais tandis que je rangeais mes achats, la

vendeuse discutait avec la patronne qui m'en apporta une paire en échange de ma promesse d'une discrétion absolue... Depuis trois jours, j'allais au travail avec une semelle coupée en deux ! Par la suite je pus en obtenir, en échange de chocolat pour Callot, Claverie et Wicker, mais le dernier échange nécessita 8 jours d'attente.

Une fois les achats terminés, je rejoignais mon accompagnateur, ou, si nous avions la permission de 21 h, j'allais dîner au Hohenzollern. Obligé de partir avant la fin du service, je n'avais le temps que d'apercevoir les trois soeurs, et je leur promis de revenir en fraude pour pouvoir bavarder et jouer aux échecs. Un dimanche soir, j'emmenais Callot à Bocholt en passant par la porte cadenassée par nos soins. La neige tombait abondamment et recouvrait nos traces. Après la messe, nous allâmes dîner au Hohenzollern. En sortant, Callot me dit ... qu'on avait bien mangé ! Le cadenas Junkers ayant été enlevé, j'accompagnai à son tour Claverie en passant par la brèche. Il fut plus prolixe, très touché par l'accueil des trois soeurs, dont on avait tant parlé à Schönebeck, mais dont il s'était fait une idée plus idyllique...

Le mois de février commença avec un temps plus doux et la durée du travail s'allongea, mais les préoccupations alimentaires gardèrent leur acuité. Les réserves de pommes de terre du camp furent dévalisées par les Russes, dont l'un fut pendu pour l'exemple au milieu du camp. Les Italiens se battaient pour le rab de soupe, de plus en plus claire. Quant aux Français, ils commençaient à faire des fugues dans les fermes et découvraient les bonnes dispositions des paysans à leur égard. Un matin où 15 Français avaient disparu du chantier, les Allemands réagirent : rassemblement, retour au camp. Les fugitifs furent retrouvés et ramenés au camp sous bonne garde. Les chefs furent conciliants ; ils confisquèrent les pommes de terre et, le lendemain, ils nous emmenèrent 10 km plus loin. Les paysans étaient plus clairsemés et moins généreux aux alentours du nouveau chantier ; cependant, comme un grand nombre de journées étaient chômées, les Français

reprirent leurs escapades à partir du camp, par la brèche puis, quand celle-ci fut rebouchée, par une porte défoncée.

Lundi 5 février. Le bruit court que nous repartons à Magdeburg pour déblayer les ruines, après le grand bombardement. Le lendemain, le départ est confirmé, la destination étant beaucoup plus proche. Nous rendons les outils et préparons nos bagages.

Mercredi 7 février. Nous embarquons à 1 h du matin et arrivons à Rahde, à 30 km de Bocholt, dans la matinée. A la place de la grande et belle école promise, nous trouvons deux petites salles où il est exclu de loger 100 personnes ! Les cocons restent sur place et le nouveau Hundertschaftsführer, plus militaire que Reicherd, m'envoie avec 65 Français à 5 km du village : la salle qui nous échoit est encore trop petite. 15 personnes retournent à Rhade ; secondé par Dinot et Lapébie, je vais récupérer des châlits triples dans une école libérée par de jeunes Schanzarbeiterin. Le soir, c'est presque l'euphorie bien que nous ayons dû accepter d'héberger 12 Russes. Le lendemain, nous sommes chassés de notre cantonnement et nous revenons nous entasser provisoirement dans les deux petites salles de Rhade.

Vendredi 9 février. Situation inchangée, mais les gens sont heureux de leur sort, dans ce petit village où il y a deux Bierstube. La nourriture, préparée par de charmantes Schanzarbeiterin est acceptable, d'autant plus que les escapades dans les fermes recommencent avec l'aide des prisonniers transformés. Le soir, je vais écouter la radio avec Claverie. En rentrant, j'ai quelques frissons et bientôt je suis pris de vomissements et de "Durchfall" (diarrhée).

32 - DORSTEN

Samedi 10 février. Mon état s'aggrave et le médecin militaire appelé en consultation me fait transporter en civière à l'hôpital de Dorsten, craignant une dysenterie. Legleu, Rémond et Napoléon m'accompagnent ainsi qu'un nommé Scapazzoni.

Dimanche 11 février. Nous nous réveillons au dernier étage de l'hôpital militaire de Dorsten, dans une grande chambre blanche, en face d'un jeune soldat de 19 ans, blessé à Rouen : il a, lui aussi, une dysenterie.

Une toute jeune Schwester (soeur) de Manheim, Luisa, s'affaire auprès de nous, renouvelle les compresses, les provisions de thé et de charbon, car nous sommes à la diète absolue. Un grand médecin sympathique nous examine, tout en parlant de ses parties de chasse dans les forêts de Champagne et de son séjour à Bruxelles.

Mes compagnons, moins touchés que moi, commencent à souffrir de la diète. J'offre un morceau de pain à Napoléon et à Scapazzoni, une cigarette à Legleu et Rémond. La soeur Luisa prend Scapazzoni pour un clown, mais celui-ci affirme avoir été un grand coureur à pied et en vélo, avant de se marier et d'entrer dans la carrière de laveur de vitres. Mis en verve, les autres font leurs confidences : Rémond, enfant de l'Assistance Publique, a été recueilli comme mécano par une famille aisée ; il vivait des restes du fils de famille, avec lequel il fréquentait les milieux du jeu et de la drogue.

Legleu avait été condamné à mort par les Allemands en 1914, pour s'être échappé de prison en soudoyant son geôlier. Il avait été sauvé par son père qui s'était constitué prisonnier à sa place. En 1940, il croyait l'affaire oubliée, mais les Allemands avaient occupé son entreprise, confisqué ses 12 camions et l'avaient forcé à venir travailler en Allemagne avec sa femme et son fils.

Napoléon, plus discret, nous dit seulement qu'il vivait avec une femme...Fatigué par la fièvre et les douleurs, je somnole en les écoutant et je suis visité par des rêves tumultueux. Le soir, d'Olier et Vaillant, venus à pied aux

nouvelles, n'ont le droit de nous voir que du couloir vitré, car nous sommes dans l'Isolierabteilung.

Lundi 12 février. La fièvre baisse ; on nous donne de la bouillie de flocons d'avoine que je suis le seul à trouver suffisante.

Mardi 13 février. J'ai une rechute, fièvre et Durchfall. Les autres Français sont envoyés dans un autre département et je reste seul avec Poel, le jeune Allemand. Il est originaire de Duisburg ; après son Abitur (bac), il avait commencé des études de théologie, avant d'être mobilisé.

Mercredi 14 février. Je suis soumis à de nombreux examens, qui confirment la présence de germes de dysenterie. Je reste à la diète, avec compresses, thé, charbon et "Eleudron".

Jeudi 15 février. Au cours d'une longue alerte, de nombreuses explosions sont perceptibles du côté de Wesel. Luisa est remplacée par une autre soeur, aussi attentive et prévenante qu'elle.

Vendredi 16 février. L'hôpital de Wesel est évacué vers Dorsten. Des blessés affluent. Je n'ai plus de fièvre, mais ma faiblesse est extrême.

Samedi 17 février. Le docteur dicte un long rapport sur ma maladie à sa secrétaire et je suis transféré sur une civière à l'hôpital civil de Ste Elisabeth. Considéré comme guéri, mais très faible, je suis admis à l'Isolierabteilung. mélange d'ancienneté monastique et de propreté moderne. Une bonne soeur toute ridée, soeur Eupora, aidée par une jeune femme, Annelise, a en charge 14 "isolés". en majorité des enfants atteints de diphtérie.

Par un corridor orné de statues de saints. j'arrive à ma chambre, à l'extrémité d'une aile qui donne sur une petite chapelle faisant fonction de morgue. Je suis seul dans ma chambre, équipée de deux lits d'adultes et d'une "cage" pour bébés. Un crucifix est suspendu au mur. Les draps sont d'un blanc immaculé, bien que reprisés et usés jusqu'à la trame. Un quart d'heure après mon arrivée, Annelise m'apporte un bol de bouillon que j'avale avec plaisir, après 7 jours de diète. Le soir, j'ai droit à une assiette de pâtes à laquelle je fais honneur tout en étant inquiet du résultat.

Dimanche 18 février. La nuit a été bonne et j'ai droit à une alimentation de qualité : café au lait et biscottes le matin, purée et pudding aux oeufs et au lait à midi. gâteaux à 14 h, jambon le soir.

La semaine suivante. je continue à être au régime des 4 repas. avec une nourriture variée, poisson, poulet, crêpes...La surveillance médicale est réduite à sa plus simple expression : dans l'entrebâillement de la porte, un vieux toubib ou une jeune doctoresse glisse la question fatidique :"gut ?" Satisfaits de la réponse affirmative. ils continuent leur ronde. Je me sens d'ailleurs beaucoup mieux et j'espère une prochaine "Entlassung". Je reprends une certaine activité : Anglais, maths, lecture de revues et romans "bien-pensants" que m'apporte Annelise.

Les journées sont coupées d'alertes de plus en plus longues. Les premiers jours je descends docilement à la cave, tandis que soeur Eupora et Annelise descendent et remontent les malades sur une civière. Je finis par proposer de les aider, bien qu'éprouvant de la difficulté à remonter les escaliers : refus catégorique, mais Annelise m'apporte de menus travaux "à domicile", astiquer les couteaux et les fourchettes ou découper des bandes de gaze usées pour en faire de la laine...!

Dimanche 25 février. D'Olier fait 45 km en vélo pour m'apercevoir par une lucarne...Le groupe a été transféré de Rhade à Hiddingsel, petit village proche de Münster, où ils sont logés dans une école. Ils travaillent 10 h par jour, mangent bien, ont la sympathie des habitants. D'Olier est Verbindungsmann et le maire est son ami. Les cocons se portent bien, Lapébie est aux cuisines, un autre chez le boulanger. Je lui laisse espérer un prochain retour.

La semaine suivante, j'inquiète la "faculté" : mon pouls est anormalement bas et je subis à nouveau le grand jeu des prélèvements et des analyses. Soeur Eupora se rappelle soudain qu'elle a oublié de me donner le seul remède prescrit, des tablettes de Sympathol. Mon Entlassung est reportée sine die.

Avec la complicité d'Annelise, "j'oublie" de descendre à la cave, lors des nombreuses alertes. Les Tiefflieger

reprennent leurs rondes et les bombardements en piqué. Un soir à la radio que nous écoutons avec Annelise, Goebbels explique les raisons de ne pas désespérer du peuple allemand, dans l'éventualité d'une défaite. A l'appui de ses arguments, il cite la Guerre de 7 ans !

Dimanche 4 mars. La semaine s'est écoulée avec son lot d'alertes, de petits plats, d'occupations domestiques et intellectuelles. Je fais un retour en arrière vers nos années studieuses de taupe, l'objectif obsédant, - "intégrer" -, mon désarroi après la planche ratée chez Dargenton, lorsque je crus avoir raté ma vie en même temps que mon entrée à l'X, ma honte devant de tels sentiments...La vie dure et exaltante des chantiers m'avait permis de relativiser l'importance d'un concours en découvrant les richesses d'une vie active et d'amitiés profondes. Les deux années d'Allemagne m'avait entraîné presque malgré moi dans une activité grisante au service des autres : après avoir échappé à l'idole de l'Ecole, n'étais-je pas tombé de Charybde en Scylla, en faisant preuve d'un altruisme outrancier ? Comment justifier vis à vis de ma famille ma décision de fuir la tranquillité relative de Schönebeck pour une existence aléatoire à l'endroit où allait se dérouler la bataille décisive !

Lundi 5 mars. Le vieux docteur vient me voir avec la doctoresse. Il m'ausculte, me pose quelques questions et me dit : "oui,cette fois vous êtes guéri." Mais la doctoresse lui parle en aparté ; il est question de Franzose. Il se retourne vers moi : "vous Français ? D'où êtes-vous ? De Marseille, ach so !" Puis il s'en va. Annelise prend le relais : "vous êtes bien, ici ! Vous mangez mieux que là-bas. Vous pouvez rester encore, si vous ne vous ennuyez pas." La soeur Eupora m'apporte les nouvelles : "les Anglais sont à 5 km de Wesel. Hier, ils ont occupé Cologne. La guerre est bientôt finie !"

Annelise m'apporte de quoi lire. Je dévore la revue Vergissmeinnicht (myosotis) avec ses gentils romans d'amour qui finissent toujours bien, les récits des campagnes d'antan, Norvège, France, Cyrénaïque, les mémoires d'un père jésuite dans les tranchées en 14. Annelise discute aussi avec moi et, comme Vöpel à Schönebeck, elle me fait sentir les

avantages qu'ont eus les Français, le suffrage universel, une vie matérielle aisée (elle admire ma montre, mon portefeuille)... Alors que l'Allemagne était rationnée, ne pouvait commercer avec l'étranger, vivait d'Ersatz depuis des années. Quand elle me dit, devant un timbre tchécoslovaque à l'effigie d'Hitler, "on devrait lui couper la tête à celui-là," je pense qu'il est bien temps et que c'était déjà notre avis lorsqu'il s'était emparé du pouvoir.

Vendredi 9 mars. Je suis réveillé de bonne heure par la FLAK ; les vitres volent en éclats ; une bombe est tombée tout près d'ici. J'aide Annelise à ramasser les débris.

Samedi 10 mars. Une alerte me surprend, tandis que je me livre aux travaux habituels. Je la remarque seulement lorsque la FLAK se déchaîne. Au même instant, tout le bâtiment oscille, les dernières vitres explosent et la fenêtre s'ouvre. Une fumée noire envahit les rues puis l'hôpital. Je m'habille et je sors assez ému. Soeur Eupora part en courant à la rencontre des Luftschutz qui amènent des blessés. Dans la cave, je trouve des Hollandais absolument terrifiés : il s'agit d'un véritable Bombenteppisch (tapis de bombes) sur Dorsten. L'une d'elles est tombée sur le Kloster en face de l'hôpital, qui a un poste de FLAK sur le toit. Partout, dans la ville, des gens et des chevaux ont été tués ; des incendies ont été allumés par des bombes incendiaires.

Cette fois, je comprends les horreurs des bombardements, quand je vois arriver des blessés, des gens en sanglots, un petit enfant inerte...A la fin de l'alerte, c'est par camions entiers qu'arrivent les cadavres déchiquetés dans la petite chapelle. Pendant que nous essayons d'obturer les fenêtres avec des couvertures, nous assistons muets au "tri" des morts, quelques Ausländer, de nombreux soldats, des enfants, des femmes : ils viennent presque tous du Kloster voisin. Les cadavres sont posés sur des civières, les bras attachés sur leur pauvre figure pâle et ensanglantée.

Une nouvelle alerte nous renvoie dans la cave, où des soldats discutent : "par beau temps, ils évitent en général de lâcher leurs bombes à proximité des hôpitaux", ou encore : "ils nous font ce que nous voulions faire à Londres. Pas une maison ne va subsister... Mais où sont passés nos avions ?"

Après avoir fini le nettoyage, Annelise s'en va et je me couche. J'ai du mal à m'endormir car jusqu'à une heure tardive, on entend les gémissements des blessés, et les sanglots de ceux qui viennent reconnaître le corps d'un être cher.

Dimanche 11 mars. Annelise me fait un rapport sur le bombardement d'hier. Il y a eu plus de 100 morts, dont 61 dans le Kloster : la bombe est arrivée en biais directement dans la cave où elle a explosé. Une bombe est tombée à côté de son appartement. Elle rit, toute contente d'avoir été épargnée. A Herverst-Dorsten où habitent ses parents, il y a eu 130 morts. Leur maison a été entièrement détruite. Sauvés par miracle, ses parents ont tout perdu et son jeune frère, blessé en Russie, vient de repartir au front.

Je ne peux m'empêcher de l'admirer, toujours souriante et active, comme si de rien n'était. J'en veux aux Anglo-saxons qui, au lieu d'utiliser leur supériorité aérienne absolue pour procéder à des bombardements "propres" sur des objectifs stratégiques, cherchent à semer la désolation dans la population civile par les Bombenteppisch !

Une carte de d'Olier, reçue la veille me donnait des nouvelles de Schönebeck et de France (via la Suisse) et annonçait sa visite. Mais je l'attends en vain. Après des alertes à répétition, des bombes tombent à proximité de Dorsten : les forteresses volantes liquident leurs dernières bombes avant de rentrer !

Lundi 12 mars. Les Terrorangriffe continuent. Tout le monde descend à la cave sans aucune illusion sur la protection qu'elle offre : lorsque les bombes tombent derrière l'hôpital, les portes et les fenêtres de la cave sont arrachées par le souffle des bombes ; chacun attend sa dernière heure à sa façon. Les uns hurlent et se roulent par terre, d'autres sont comme pétrifiés, quittes à être ensuite pris d'un tremblement nerveux à retardement. Au cours d'un bombardement particulièrement intense, les portes de la morgues sont défoncées et des corps ensanglantés roulent sous nos fenêtres.

A la faveur d'une accalmie, le docteur passe nous voir : de nouveaux cas de diphtérie se sont déclarés et il a besoin

de place. Je suis de trop et on m'envoie dans un autre service au 3ème étage. Je prépare mes affaires sans enthousiasme...Tout en réparant une dernière fois les fenêtres, je prends la décision de tenter d'aller jusqu'à Hiddingsel, où se trouvent peut-être encore les cocons. Lorsque je fais part à Annelise de ma décision, elle me dit simplement : "il faut bien mourir un jour !" Je la remercie de l'affection dont j'ai été entouré et je lui explique mes raisons : je voudrais revoir mes parents et surtout éviter qu'ils apprennent ma mort dans un bombardement à un endroit où je n'aurais pas dû être...

A la tombée de la nuit, soeur Eupora me conduit dans ma nouvelle chambre : il n'y a plus ni eau, ni gaz, ni électricité depuis les derniers bombardements. Mes voisins sont des petits vieux affligés de rhumatismes déformants et d'anémie pernicieuse. Ils espèrent que je vais pouvoir donner du sang pour les transfusions qui ont cessé depuis quelque temps...

Mardi 13 mars. Je retourne à l'Isolierabteilung pour aider soeur Eupora à faire un tableau des consignes en cas d'alerte...Mais dès la première et laconique annonce par laquelle la radio signale l'arrivée imminente des forteresses volantes, je m'échappe vers la campagne, incapable de supporter l'atmosphère tragique de la cave. Le soleil est presque chaud ; je m'installe sur un talus et je découpe un dernier rouleau de gaze pour Annelise.

En rentrant, je passe à la gare. Il n'y a plus de trains pour Haltern, mais à Herverst-Dorsten, à 5 km, de l'autre côté de la Lippe, il y en a un à 21 h et le lendemain à 5 h. Je reviens dans la nuit, au milieu des décombres, je passe devant ce qui reste du Kloster et je vais prendre congé d'Annelise et de soeur Eupora. Alors que je m'apprête à quitter l'hôpital, une alerte me fait hésiter. Finalement, je me décide à passer une dernière nuit à Ste Elisabeth.

33 - HIDDINGSEL

Mercredi 14 mars. A 3 h, je quitte l'hôpital, le coeur serré, gardant gravé dans ma mémoire le souvenir de ces gens qui m'ont traité comme un des leurs dans les moments les plus tragiques. A Dorsten comme à Bocholt, j'avais oublié ma condition d'Ausländer et partagé les joies et les souffrances des habitants de Westphalie.

A la gare, des soldats et des réfugiés dorment dans la salle d'attente. Les trains de Borken, Coesfeld, Haltern sont supprimés, mais on me laisse espérer un train à 6 h 40, sans garantie de destination. A 7 h, je m'apprête à partir à pied, lorsque le train est enfin annoncé. Il émerge d'un épais brouillard, s'arrête pour nous accueillir et redisparaît : le brouillard est un bon camouflage et il décourage les Tiefflieger. Lentement, notre convoi traverse des bois de pins, ralentit encore au passage de paysages d'Apocalypse, entonnoirs, voies défoncées, rails plantés dans le sol, maisons rasées.

Le train s'arrête à Haltern ; la voie est coupée en direction de Münster et le trafic ne sera rétabli que dans la soirée. Je ne me sens pas le courage d'attendre. J'attache mes valises pour les installer à califourchon sur mon épaule. Chancelant sous le poids, je traverse les ruines où chacun essaye de retrouver quelque trésor disparu. Il fait beau, la route est splendide, ombragée, mais je me demande combien de temps je tiendrai sous ma charge. Au bord de la route, un tracteur est arrêté. Il conduit une remorque sur laquelle sont perchés deux fillettes et trois Hollandais ; il y a encore une place pour moi... Bientôt, le convoi s'ébranle à 6 km / h. Le conducteur est un Russe ; j'engage la conversation avec un garçonnet qui nous accompagne en vélo : âgé de 14 ans, il a fini l'école et ramène des briques pour réparer sa maison, endommagée par des bombes. Il apprend le Français et le Russe avec les prisonniers. L'un de ses frères - ils sont 9 enfants - a été blessé. Il est arrivé en permission et espère que les Anglais seront là avant qu'il ne reparte. Les petites filles m'interrogent sur le bombardement de Dorsten, puis sur ma famille : elles aussi sont d'une famille de 9

enfants. Quant aux Hollandais, ils essayent de regagner leur village dans le Nord de la Hollande. A Dülmen, nos chemins se séparent. Je traverse la ville à pied. Elle est toute neuve, groupée autour de deux églises, l'une moderne, l'autre plus ancienne. Je longe de grands bâtiments, une scierie, une centrale électrique et l'hôpital, gravement endommagé.

Lorsque mon chemin s'éloigne de la ville et de la voie ferrée, je commence à respirer ; un bosquet d'arbres me semble propice à une halte réparatrice. mais en m'approchant, je perds toutes mes illusions. Des cratères gigantesques transformés en lacs témoignent d'une attaque spécifique de grande envergure ; un écriteau sur une enceinte barbelée interdit l'entrée à toute personne non habilitée...Je devais apprendre peu après que je me trouvais près d'un dépôt souterrain de combustible ! J'oublie ma fatigue et je n'ai qu'une hâte : m'éloigner au plus vite. Les dévastations m'accompagnent ; champs, bois, fermes, rien n'a été épargné sur plusieurs kilomètres.

Quand enfin apparaît un écriteau "Hiddingsel, 2 km", je reprends courage. Ici, les champs sont intacts. Les vastes fermes respirent l'opulence. A l'horizon, pointe un clocher. Un paysan m'interpelle dans un dialecte que je ne comprends pas ; j'essaye en vain de lui répondre en Allemand, avant de m'apercevoir que c'était un "Chtimi" !

Mes jambes se dérobent sous ma charge ; je me traîne sur la route et, tout à coup, je me trouve face à un groupe de Français, qui me reconnaissent tout de suite et m'escortent jusqu'au village. Dans la maison des bonnes soeurs où je suis conduit, Vaillant a installé une infirmerie. Bientôt, les autres cocons accourent. En quelques mots, je leur raconte ma fuite sous les bombes et mon indignation devant le massacre des innocents. Moins motivés que moi, ils prétendent que les Allemands, Westphaliens compris, méritaient une dure leçon et qu'ils n'étaient pas si "saints" avant les défaites de la Wehrmacht.

A Hiddingsel, la situation a évolué. Ils ont dû quitter l'école pour un poulailler humide et froid. Certains Allemands sont partis à Magdeburg. Chaque jour des Français

disparaissent, l'effectif n'est plus que de 69 et la confusion est à son comble.

Le travail est réparti par équipes et consiste tantôt à creuser des trous individuels le long des routes, tantôt à reboucher des trous de bombes, tantôt enfin à construire de "géniales" Panzersperre, barrières anti-chars en forme de demi-camembert, réalisées en troncs de pins et bourrées de terre ! Le ravitaillement est mieux assuré qu'à Bocholt et le travail "au noir" dans les fermes permet de ramener des oeufs, du pain et du lait. L'infirmerie bénéficie de suppléments tels que la soupe des soeurs à midi et une soupe au lait à 14 h. Vaillant profite de ses heures de loisir pour aller, lui aussi, travailler dans une ferme où il est payé en nature. Avec l'assentiment du Hundertschaftsführer, on m'installe à l'infirmerie. La réaction des Allemands est plutôt de l'étonnement : "que venez-vous faire ici ! Nous n'en repartirons plus... Le mieux aurait été de retourner à Schönebeck." Mais la présence des cocons et l'éloignement des bombes suffisent à mon bonheur. l'infirmerie assurera la transition entre les lits moelleux de l'hôpital et l'humidité du poulailler.

Jeudi 15 mars. Je fais connaissance avec le médecin militaire, jeune sous-officier de Bochum, qui a eu un pied gelé en Russie. Il m'accorde sans difficulté 8 jours d'arrêt de travail, après un rapide examen et la lecture du rapport de l'hopital. La nuit m'a permis de récupérer la fatigue du voyage. Je me livre à quelques menus travaux et je vais à la découverte du village. A côté de l'école, occupée maintenant par de jeunes Schanzarbeiterin, je rencontre Lapébie dans son domaine, la cuisine ; plus loin, le coiffeur ardéchois Baume a revêtu une jolie blouse bleue pour exercer son métier. En sortant du village en direction de Buldern, je trouve sans difficulté le poulailler du Hundertschaft. Malgré 3 petits poêles, il ne doit pas faire chaud dans cette baraque, où les pondoirs servent d'étagères. La toile goudronnée du toit est en mauvais état et le prochain orage risque de lui être fatal. Seule note de gaîté, l'allée de petits cyprès par laquelle on rejoint la route de Buldern....et les gens

étalés sur la paille sont méconnaissables, tant ils ont bonne mine !

Les jours suivants, malgré un dérèglement intestinal persistant, je reprends des forces et j'oublie peu à peu les émotions de Dorsten ; je fais cependant rire les cocons en me précipitant à chaque alerte vers la tranchée servant d'abri au fond du jardin des soeurs.

Un jour, je vais jusqu'à Buldern, siège du PC du Tausendschaft, d'où l'on peut envoyer des messages Croix-Rouge. Je rencontre les deux Hollandais de Junkers auxquels on a promis un repli au delà de Münster, une fois leur chantier terminé. Plus loin, un Français, Michel, travaille chez un boulanger : il me confie un superbe gâteau, fabriqué spécialement à notre intention. En rentrant, j'apprends que deux des Français disparus sont revenus d'Allemagne Centrale avec leurs compagnes : ils se sont cachés dans des fermes !

Lundi 19 mars. Vaillant me propose de l'accompagner à la ferme où il travaille ; nous prenons des chemins détournés pour éviter les chantiers de Schanzarbeit. Des trous de bombes, des tracts, des bandes d'aluminium témoignent de l'activité aérienne dans le secteur. A la ferme, nous sommes accueillis par le prisonnier français, Ernest, originaire de Salon. Avec lui et un polonais, Taddei, nous allons soigner les vaches. Mais à l'heure du repas, un oncle de la famille qui fait fonction de régisseur s'aperçoit de ma présence et manifeste son mécontentement. Vaillant, piqué au vif s'en va ostensiblement. Un peu gêné, je vais m'installer à la petite table d'Ernest et de Taddei, tandis que l'oncle soutenu par les deux jeunes fils se fait reprocher sa dureté par la fille qui fait fonction de maîtresse de maison. Après le repas, elle vient avec moi chercher une brouette de bois, me demande si Vaillant n'est pas trop fâché et promet de lui préparer un bon casse-croûte. L'après-midi, avec Ernest et l'un des fils, Heloïs, je participe au rebouchage des trous de bombes dans une pépinière de pommiers et de cerisiers. Un "scrapper" rudimentaire tiré par un équipage de deux chevaux permet de ramener la terre dans les trous. Une planche lestée par deux personnes permet ensuite d'aplanir le sol. Lorsque les Tiefflieger se font menaçants, on dételle les chevaux, on

gagne l'abri en mottes de terre et Heloïs téléphone au poste de FLAK la composition de l'escadrille : "8 Spitfires" ou "6 Typhons" ou "6 Mosquitos". Je rentre un peu fatigué mais fier des sandwiches qui rejoignent, dans le "pot commun", le fruit du travail ou du baratin des autres cocons.

Mardi 21 mars. Premier jour du printemps...Après la visite rapide du docteur, je retourne à la ferme de Vaillant. L'activité aérienne est intense : un train a été incendié à Buldern et des bimoteurs attaquent Dülmen. Nous passons la herse dans un champ remis en état, préparons un semoir avec de l'avoine et des féverolles et nous allons continuer le rebouchage dans un champ de blé. Ernest devient volubile, lorsque je lui parle de la Provence et il me fait part de ses projets d'après-guerre. Dans la soirée, des bombardiers, de retour de Münster, lâchent quelques bombes sur Dülmen, d'où s'élève un nuage de poussière blanche. Mais les Tiefflieger n'ont pas fini leur travail : ils attaquent le dépôt de carburant et tout à coup un immense nuage noir obscurcit le ciel. Quand nous rentrons à la ferme, il n'y a plus d'électricité, car la centrale de Dülmen a été touchée. La maîtresse de maison et ses deux soeurs parlent avec animation de la fin de la guerre qu'elles prévoient dans 8 jours et elles disent à Ernest de faire bien attention à ne pas recevoir d'ici là une bombe sur la tête !

Vendredi 23 mars. Les bruits les plus variés courent au sujet de notre départ. Tantôt un SA vient dire à d'Olier que, dès la fin des travaux, nous seront placés dans des fermes. Tantôt notre Hundertschaftsführer annonce que les papiers du Tausendschaft ont été brûlés et qu'on s'efforce de les reconstituer d'après un document fourni par Gustav Becker. Tantôt, enfin, ce dernier nous déclare que la guerre est bientôt finie et que nous restons ici faute de train pour Magdeburg.

Cependant, les Mädel (jeunes filles) ont été évacuées et le bruit court que notre tour ne saurait tarder. Après les derniers bombardements, la radio s'est tue...Callot et Claverie, partisans d'un aller-retour à Schönebeck, renoncent à leur projet. Etant encore à l'infirmerie jusqu'à lundi, je fais réparer une paire de chaussures avec les restes d'une

autre paire : nous risquons en effet d'être évacués sans préavis, à pied, pour une destination inconnue.

Samedi 24 mars. Les cocons se concertent, préparent leurs bagages, partagent les provisions et les tickets. Vaillant et moi, nous décidons de nous maintenir le plus longtemps possible à l'infirmerie. Vaillant comme soignant, moi comme patient.

Dimanche 25 mars. C'est le dimanche des Rameaux ; dans le recueillement, les petits paysans viennent faire bénir leurs bouquets de buis attachés au bout d'un bâton. Les bonnes soeurs nous apportent des rameaux bénits et des gâteaux.

Lundi 26 mars. Une grande nouvelle : les Alliés ont franchi le Rhin à Wesel. Une triste nouvelle : une lettre de Schönebeck nous annonce la mort dans des bombardements de Calvin et du frère de Thévenin... Si près de la quille !

Mardi 27 mars. Un nouveau malade est admis à l'infirmerie, où le maintien de Vaillant se justifie et ou j'essaye de passer inaperçu. Le temps se couvre et nous craignons que la pluie gêne les opérations. Certains travaillent encore : je rencontre notre Becker devant une Panzersperre avec l'équipe des Vendéens. Ceux-ci l'ont persuadé qu'il était possible de pallier le manque de peinture à l'huile pour le camouflage en allongeant la peinture avec de l'eau !! La patience de celui qui "touillait" consciencieusement la mixture brevetée SGDF (sans garantie du Führer) fut impuissante à prouver la faisabilité du procédé.

Mercredi 28 mars. Tandis que Vaillant installe son nouveau malade, Gauchard, je pars en direction de la ferme d'Ernest. Un lièvre s'échappe d'un champ de blé, lorsque je quitte la route où travaille une équipe. Un peu partout, des soldats posent des lignes téléphoniques et s'installent dans les fermes. Ernest qui étale du fumier m'accueille avec joie, mais l'oncle a déjà accepté deux Français et il m'envoie à la ferme voisine environnée de poules blanches et...de soldats ! Je n'insiste pas et je rentre à travers bois.

Tout en décalquant pour la troisième fois la carte des environs, je pense à l'autre Français de Salon, Girard, dont

m'a parlé Ernest : Vaillant connaît son adresse et me voilà parti sur la route sinueuse du moulin. En chemin, je croise un groupe d'Allemands équipés de Panzerfaust et de mitrailleuses et je suis inquiet de la tournure que prennent les événements. Je trouve heureusement sans difficulté Girard en compagnie de deux autres Français. Après un solide casse-croûte, il me présente à son patron comme un ami de France. Bien différent de "l'oncle" d'Ernest, celui-ci est un véritable gentilhomme campagnard, qui jette un regard bienveillant vers ses hommes sans se départir de sa dignité. Il me confie à Girard et m'invite à venir dîner avec sa famille après le travail. Dans l'après-midi, l'un des Français arrive en criant : "ils sont à Dülmen, ils bombardent Buldern !" Le soir, le repas réunit la famille, les Français et des réfugiés d'Aachen dans une immense pièce. Des détonations se succèdent et font trembler les vitres. Je suis invité à rester un moment pour la veillée autour d'une grande cheminée ancienne qui a résisté à un incendie antérieur de la maison. Au dessus des grosses bûches rougeoyantes, des jambons à fumer sont pendus dans le manteau de la cheminée. La vieille grand-mère trône sur son fauteuil au milieu de ses enfants et de ses petits enfants. Ceux-ci lisent, dessinent, apprennent l'Anglais et le Français. C'est la grand-mère qui leur fait classe, à défaut d'école. Elle s'intéresse à ce que je fais en France et m'écoute parler de la Provence. Lorsque la famille se disperse, je retrouve Girard avec son chien (qui n'aboie qu'aux gens parlant Allemand). Il hésite à repartir au Kommando : ne va-t-on pas les "boucler" et les évacuer vers l'Allemagne Centrale ?

De retour à l'infirmerie où Vaillant et Lapébie sont en grand conciliabule, je me trouve nez à nez avec Galle qui nous demande, la voix changée par l'émotion : "combien êtes-vous ici ? préparez vos valises. Nous devons être à 23 h à Buldern !" "Mais y a-t-il un train ?" "non, enfin on verra : pour l'instant il s'agit de camions." La conversation est un instant coupée par les détonations... "et le malade qui a 38° de fièvre ?" "Voyez vous-mêmes, mais dépêchez-vous." Lapébie me suit dans l'abri des soeurs où nous nous cachons. Quand le

Hundertschaftsführer vient battre le rappel, Vaillant prend son air le plus innocent : "mais ils sont partis !" Dans l'air délicieusement printanier, nous entendons le martèlement des pas d'une troupe, soldats ou Schanzarbeiter. Nous revenons dans la chambre où les visites se succèdent : d'Olier et Wicker qui ont décidé de partir vers Dülmen ; d'autres qui vont se cacher ; à minuit, le docteur qui sourit en nous voyant : Vaillant lui dit que nous avons l'accord des autorités et il nous promet une visite le lendemain.

Jeudi Saint 29 mars. Lapébie apporte le café en disant : "les Américains sont chez les Bauer (paysans), dans 10 mn ils sont là ; c'est un soldat qui l'a dit !" En attendant,, on discute de l'attitude à avoir. Lapébie a annoncé à la cuisine et à l'instituteur que l'infirmerie a été officiellement maintenue sur place. Il est vraisemblable que des Français vont réapparaître ; il va falloir organiser le ravitaillement. Les habitants sont très heureux que nous restions. Le docteur est compréhensif et, lorsque Vaillant lui offre un paquet de cigarettes, il nous dit : "vous avez raison ! Restez et dès que vous pourrez, rentrez en France !"

Je mets mon costume propre et je confectionne un drapeau tricolore avec de l'encre et du mercuro-chrome. Nous attendons les Alliés...Ce sont nos Français qui reviennent, abandonnés par leurs chefs à Senden. Certains ont continué leur route vers Magdeburg, d'autres se cachent dans des fermes, mais, pour la plupart, ils réintègrent le poulailler. Le soir, nous voyons revenir Callot, Claverie, Houssay.

A l'issue de discussions laborieuses avec l'instituteur et sa fille, nous obtenons, à défaut de pommes de terre, des carottes et des rutabagas. L'instituteur, qui est aussi le maire d'Hiddingsel, veut bien fermer les yeux sur notre retour, tout en conseillant d'aller chez les paysans, pour remplacer les prisonniers. Je vais aux nouvelles à la ferme de Girard : il a bien été évacué, mais le patron me dit de revenir après les fêtes, car pendant 4 jours, personne ne travaillera.

Dans la soirée, les détonations se rapprochent : les ponts sur l'Ems ont dû sauter.

Vendredi Saint 30 mars.Nous nous réveillons à 7 h. La canonnade suit la "route Napoléon", dépasse Buldern, mais il doit rester des poches de résistance. Devant l'infirmerie, défilent les rescapés de la glorieuse armée du Reich, à pied, en bon ordre, sans précipitation, certains traînant une bicyclette ou une charrette avec leurs maigres bagages...ils se replient vers l'Est sans beaucoup de conviction !

Les bonnes soeurs font la navette entre l'infirmerie et l'abri. Finalement, pour tromper leur impatience, elles nous demandent de ramoner leur cheminée et nous fournissent les instruments et le costume adéquats. C'est dans la tenue de ramoneurs que nous assistons soudain à l'arrivée des éléments avancés, 3 auto-chenilles dont les occupants repèrent les pièges que nous leur avons tendus, les fameuses Panzersperre toujours en attente de leur peinture de camouflage et que les bulldozer devaient soulever allègrement comme des châteaux d'allumettes quelques heures plus tard.

Le silence règne, les auto-chenilles dépassent le village, reviennent sur leurs pas et disparaissent.

A 10 h, précédé par un grondement impressionnant, déferle le flot des tanks libérateurs... Ils sont accueillis par des drapeaux blancs et le drapeau tricolore des cocons. De grands gaillards blonds, plus détendus que les éclaireurs, saluent et lancent à profusion cigarettes et chewing-gum. Derrière eux, suit un défilé imposant de matériel roulant orné d'étoiles blanches, accompagné d'un nuage de poussière et de "senteurs" d'essence depuis longtemps oubliées...Les chauffeurs noirs mâchent du chewing-gum et affichent la plus parfaite décontraction. Les bulldozer balayent sans effort tous les obstacles.

A 11 h, Callot, Claverie et Houssay partent à pied pour Dülmen, malgré l'interdiction un peu molle d'un officier américain. Vaillant et moi, nous ne nous pressons pas. Nous avons encore le temps de voir les Français fumer des "Camel" et piller la distillerie en compagnie d'Américains. Boichot apporte des bouteilles de cassis, Lapébie du schnaps et du vin, de quoi nous donner des forces pour la longue marche qui nous attend. Dans sa demi-ébriété, Lapébie nous dévoile sa

véritable identité : il s'appelle Dangleterre et il a été condamné à mort par les Allemands pour sabotage...

Bientôt, nous quittons Hiddingsel avec les regrets des bonnes soeurs, de l'instituteur et de sa fille : "vous partez déjà !" Quel va être leur sort entre les mains de l'occupant Anglo-Saxon ?

Les autres Français restent avec leur interprète, Vandelon : ils n'ont pas l'intention de se lancer à pied sur la route et subodorent quelques bonnes occasions de pillage.

Sur la nouvelle route de Dülmen, nous croisons des convois interminables de camions roulant à vive allure. Nous hésitons devant un vélo abandonné, puis nous passons devant un détachement d'Américains qui campent dans un pré et nous offrent des paquets de cigarettes allemandes.

A Dülmen, il n'y a pas de centre de regroupement ; des prisonniers attendent d'être pris en charge par la Croix Rouge. La belle église moderne est un amas de ruines ; l'ancienne n'a plus de clocher. Les rues sont des fondrières avec des obus éclatés, des cadavres de chevaux en décomposition et des ruines encore fumantes.

A Hausdülmen, nous nous approchons de l'église, croyant pouvoir assister au Chemin de Croix, mais elle est transformée en centre d'accueil pour la population civile.

Nous décidons de continuer vers Haltern, sans savoir jusqu'où nos pas nous conduiront. A 5 km de Haltern, je dois m'arrêter pour reposer mes pieds meurtris et changer de chaussures et nous avons la surprise de voir arriver les trois cocons qui nous précédaient : ils ont pris du retard à Dülmen en se livrant à des échanges...Claverie a, lui aussi, les pieds meurtris et nous avons tous les deux de la peine à suivre.

Le soir, le défilé des GMC (camions de la General Motors Company) auxquels nous devons un faciès de nègres, se calme. Les petits avions de reconnaissance arrêtent leur ballet et se posent sur 50 m dans les prairies. Lorsque nous foulons enfin les ruines de Haltern, le calme est revenu, à l'exception de quelques coups de canon du côté de la Lippe. Un policeman américain rondouillard nous conduit à un "refuge", école sans toit ni carreaux, sans eau non plus. Les

premières ordonnances de l'occupant sont affichées : suppression du parti nazi. interdiction à la population civile de se déplacer. Après avoir essayé en vain d'échapper à notre guide, nous nous résignons à nous installer tant bien que mal pour la nuit.

34 - WESEL

Samedi Saint 31 mars. La nuit a été froide, troublée seulement par des duels d'artillerie. Wesel est à 41 km et le bruit court que des camions vont nous y amener...Espoir déçu et nous partons à pied. Grâce à deux paires de chaussettes, mes pieds vont mieux, mais quand nous essayons d'aller à travers bois pour éviter la route. Claverie donne des signes de défaillance. Nous voyons passer avec envie des prisonniers qui voyagent confortablement avec leurs bagages sur une charrette. Vaillant essaye en vain de se faire donner une brouette dans une ferme, cependant que Callot et Claverie continuent leur route. J'avance avec peine, déleste mon sac à dos de la veste Carva et d'un pot de lessive avant de laisser Vaillant s'en emparer.

Des éléments motorisés anglais nous croisent, bérets noirs et petites moustaches ; les cigarettes qu'ils nous offrent font le bonheur de Houssay. A 12 h 30, nous trouvons enfin une brouette sur laquelle nous empilons nos bagages et que nous poussons à tour de rôle. Dans un village, à un point d'eau, nous retrouvons Callot et Claverie. Nous nous débarbouillons avec béatitude, grâce à un savon américain.

Il reste 17 km à faire. Un aumônier anglais emmène Callot et Claverie et nous continuons avec notre brouette. Entre deux convois de véhicules nous roulons sur le goudron, pour épargner nos forces. Des scènes de pillage pénibles se déroulent sous nos yeux : un Russe arrache un vélo des mains d'une vieille dame qui en a les larmes aux yeux. D'autres Ausländer sortent des maisons poursuivis par les cris des occupants.

A 1 km de Wesel, nous retrouvons encore Callot et Claverie à un barrage. Des Anglais nous conduisent dans une caserne où nous recevons 8 biscuits et un morceau de pâté avec la promesse de voir le lendemain un officier français. Je suis à la limite de mes forces, mais l'espoir de franchir bientôt le Rhin m'aide à oublier la fatigue de cette journée mémorable.

Dimanche de Pâques 1er avril. Lorsque je descend à 7 h. réveillé par les courants d'air dûs aux vitres cassées, je me

trouve dans une ambiance folklorique... Des Noirs américains font les pitres sur des camions, tandis que des Russes se poursuivent à bicyclette dans la cour jonchée de paille, de vêtements fripés et de monceaux d'ordures. En suivant un flot d'Ausländer, je trouve un point d'eau, où je peux me laver, me raser, et crever mes ampoules. Je retrouve les cocons pour un frugal petit déjeuner à base de rations individuelles de l'armée. A 10 h, nous assistons à une messe célébrée dans les ruines d'une usine et animée par des choeurs polonais.

Peu après, Houssay rencontre le lieutenant français qui nous avait été annoncé : c'est un ancien chef de groupe des chantiers, qui nous embauche aussitôt pour l'aider à enregistrer les Français à leur arrivée.

Les jours suivants, nous ne chômons pas. Dès le lundi, 250 Français se présentent et leur nombre augmente de jour en jour. Nous apprenons avec déplaisir que le franchissement du Rhin a été interdit par les Américains pendant un mois ! le ravitaillement est limité à 8 biscuits et une boîte de conserve à 6, matin et soir. Le pillage de la ville s'organise, encouragé par le lieutenant qui précise à de nouveaux venus : "le ravitaillement est insuffisant et vous devrez le compléter par vous-mêmes. La ville a d'ailleurs de quoi vous satisfaire !" "A-t-on le droit de prendre ce que l'on trouve dans les maisons ?" "Oui, si elles sont sinistrées". Je rapporte ces paroles aux cocons qui ne se le font pas dire deux fois. Les estomacs dans les talons, nous organisons une expédition "survie". Nous ramenons des pommes de terre ainsi que des conserves de fruits et de légumes. Mais nous sommes affolés par l'ampleur du pillage : les Ausländer, toutes nationalités confondues, ramènent des charrettes pleines de "trouvailles", matelas, couvertures, poêles, cuisinières, ustensiles et des montagnes de victuailles, légumes, poulets, cochons et même vaches ! les Italiens sont les plus féroces : ils massacrent les bêtes à coups de hache et les débitent avec des couteaux de poche...

Mardi 3 avril. Nous voyons arriver d'Olier avec 6 Français d'Hiddingsel. Wicker a réussi à partir avec un convoi de prisonniers allemands. Le 5 avril, j'inscris le

1500ème Français sur les listes. Bientôt, la caserne est pleine. Les autorités s'émeuvent de l'extension du pillage. Elles interdisent de sortir après 18 h, de tuer des animaux sous peine de prison, de fracturer les portes ; les soldats ont pour consigne de rendre inutilisables les vélos et les charrettes qui leur tombent sous la main. Il est en outre interdit de sortir de la ville et des mises en garde contre les mines et les francs-tireurs allemands essayent de limiter les dégâts.

Chaque jour, les cocons se joignent aux volontaires qui travaillent au rétablissement des voix de communication. Le travail est dur, mais il est récompensé par un bon repas et des denrées rares, pain blanc, sucre, café, cacao.

Samedi 7 avril. Le bruit court que des Français ont franchi le Rhin. L'impatience croît, mais il s'agit d'un régiment motorisé français qui est associé aux Anglais et ce sont les Américains qui nous ont en charge. Un après-midi, je déserte l'écritoire et je vais faire un tour du côté du Rhin, où 25 ballons captifs protègent les ponts de bateaux. Les restes de la cathédrale et de la citadelle émergent des ruines. Des convois de camions transportent dans un sens des tanks et de l'essence, dans l'autre des prisonniers allemands. Bientôt, je domine le Rhin, d'où émergent les piles de l'ancien pont. Dans un hangar, des Ausländer ont éventré des sacs de farine. Je me joins aux pilleurs et ramène fièrement mon butin avant de m'apercevoir que la farine était pleine de débris de verre !

Dimanche 8 avril. Une messe en Français est célébrée par un prêtre toulousain devant une nombreuse assistance. L'après-midi, nous allons nous promener sur la route de Borken, là où ont atterri les planeurs. Un soldat américain s'approche de nous : il cherche à se procurer un "pistole" ou un poignard en guise de souvenir de guerre : il nous offre en échange de l'argent français.

Au milieu des champs reverdis, nous arrivons près des planeurs et nous en visitons un : tout dénote une légèreté extrême, châssis tubulaire, voilure, manettes et pédales. L'avant s'ouvre comme un capot, pour permettre aux 12 hommes d'équipage de sortir instantanément. Non loin de là, un tas

d'effets militaires allemands attire notre attention ; nous jetons notre dévolu sur des chaussures en bon état et des sacs tyroliens à peau de vache.

Lundi 9 avril. un premier convoi de prisonniers part pour la France. Notre tour ne doit pas tarder, mais nos provisions s'épuisent. Avec Houssay et Vaillant, je vais m'embaucher pour consolider la voie ferrée qui a permis à un premier train de franchir le Rhin. Le travail est dur, mais le rythme est lent. Les Américains sont décontractés et ne cherchent pas à surmener leurs troupes. La distribution du repas est perturbée par une bousculade déclenchée par les Russes. Nous rentrons très fatigués pour apprendre le départ de 800 prisonniers.Les deux jours suivants, nous sommes requis pour différentes corvées, lavage à grande eau des paliers et des escaliers, nettoyage de la pelouse où bocaux éventrés, tripes de vaches, pattes de canards, épluchures commencent à sentir mauvais. Nous en profitons, le soleil aidant, pour procéder à une grande lessive en prévision du départ. Nous faisons cuire nos dernières "Pellkartoffel" (pommes de terre en robe de chambre) et Houssay réussit à confectionner des sortes de crêpes avec la farine qui, malgré un tri sévère, craque un peu sous la dent !

Jeudi 12 avril. Dès le matin, on commence à appeler des civils. Mon sac à peau de vache remplace avantageusement l'ancien, hors d'usage ; j'installe mes couvertures, ma gamelle et mes chaussures sur le dessus, à la manière du "paquetage" des Chantiers. On nous appelle 5 par 5 pour la distribution des vivres. Le lieutenant nous interpelle : "bon voyage, les Polytechniciens, faites bien des maths !"

Enfin, des camions pavoisés aux couleurs tricolores nous emmènent, pendant que de gros avions vont "pêcher" les planeurs dans les champs avec des filins. Nous franchissons le Rhin sur les frêles ponts de bateaux, qui ont permis aux tanks de poursuivre leur marche victorieuse ; un nuage de poussière nous accueille sur l'autre rive où chaque ancien trou de bombe fait bondir la remorque à bagages.

Des épaves de véhicules calcinés jonchent les bas côtés de la route ; dans les champs, femmes, enfants et vieillards sèment et plantent. Pour eux, si la guerre est finie, les

privations continuent. Peut-être nous saluent-ils en silence, mais ce sont des injures qu'ils reçoivent en guise d'adieu ! L'Allemand est-il toujours l'ennemi héréditaire, même en la personne de femmes et d'enfants ?

En moins de 2 h de trajet, nous atteignons München-Gladbach, qui eut le triste privilège de figurer si souvent dans les annonces de Terrorangriff.

Nous sommes déposés près des ruines de la mairie et d'une église. Dans le haut de la ville, un lycée, environné de ruines et de fleurs, est transformé en centre d'accueil ; nous recevons une soupe, des biscuits et du chocolat et nous épluchons des légumes pour les prochains convois. Tandis que des jeunes filles Françaises et Belges nous apportent de l'eau potable, le bruit court que la moitié seulement du convoi poursuit sa route...Nous sommes dans les "restants" et j'entame une partie d'échecs avec d'Olier avant l'heure du couvre feu. A 21 h, on nous convie à gagner la gare au plus vite : course dans la ville, vagabondage sur les voies...Nous embarquons sur des plate-forme de wagons de marchandise, 40 par wagon. A minuit, le choc du départ renverse la bougie qui éclaire la suite de la partie d'échecs !

35 - EPILOGUE

Vendredi 13 avril 45. Au lever du jour, nous arrivons dans une ville coquette aux maisons intactes perdues dans les vergers et les fleurs : c'est Heerlen, ville de Hollande, patrie du "marchand de quilles" de Dor. Nous regardons joyeusement le paysage qui défile sous nos yeux : pommiers roses, cerisiers et poiriers blancs, futaies ombreuses, quelques collines. A Maastricht, nous faisons une longue halte avant d'entrer en Belgique. Brusquement, tout le monde parle Français ; on nous accueille avec des ovations émouvantes ; les gens courent, des drapeaux français à la main, nous lancent des fruits et des cigarettes. Nous longeons lentement la Meuse, lorsqu'un Belge nous crie la triste nouvelle : le président Roosevelt est mort ! Le paysage devient plus sévère à l'approche de Liège avec des montagnes de scories, des falaises de schistes et de calcaires et des cimenteries. Au passage, nous apercevons la basilique de Liège et la colonne du roi Albert, à l'entrée du canal. A Namur et à Charleroi, les scouts nous ravitaillent.

Par la vallée de la Sambre nous arrivons en France, Jeumont puis Maubeuge, où nous attendent un dîner arrosé de vin et des lits avec draps !

Samedi 14 avril. Dans la piscine, transformée en centre d'accueil, nous sommes soumis à un interrogatoire en règle, avant de passer à la douche, à la visite médicale, à la désinfection. Nous recevons 1000 fr, des cigarettes et les papiers nécessaires à la poursuite de notre voyage. Nous faisons un tour en ville : les gens sont tristes et leur tenue est négligée, mais ils sont polis, vifs et bien français ! Le déjeuner nous réhabitue à la cuisine française, baguette,saucisson, vin...

L'après-midi, un lieutenant nous interroge sur Junkers, les nouveautés de la firme... Puis j'accompagne Callot et Houssay à une cérémonie religieuse à la mémoire des morts de la guerre avec une allocution d'un aumônier militaire sur l'esprit de tolérance et l'idéal de liberté de la France.

A 22 h, nous partons pour Paris, salués dans toutes les gares par des ovations. A la faveur d'un arrêt, nous

rencontrons Vandelon et les Français restés à Hiddingsel : ils nous ont finalement rattrapés !

Dimanche 15 avril. Dans un demi-sommeil, nous entendons "Saint Quentin..., Compiègne." Le train passe à 6 h 15 au pied du Sacré Coeur enveloppé de brume et entre dans la gare du Nord. Un cordon de police nous canalise vers des camions, mais Callot, Claverie et Houssay disparaissent dans la foule. Les camions nous emmènent au Gaumont Palace où nous recevons un colis et, pour les provinciaux, un bon de transport.

Ayant téléphoné à Callot, j'apprends que nous sommes attendus à l'Ecole à 14 h. Je mendie un ticket de métro, puis après avoir beaucoup tâtonné aux changements et goûté à la bousculade parisienne, j'arrive à temps sur la Montagne Ste Geneviève. Le colonel Houel nous reçoit ; nous lui racontons notre odyssée, puis il nous interroge : "Que souhaitez-vous faire, maintenant ? Bien sûr, vous entrerez à l'Ecole en octobre, mais après toutes vos aventures vous êtes un peu...des "Distordus" ! Vous aurez du mal à vous intégrer dans le moule traditionnel "... En attendant, il faut envisager un "dérouillage" intellectuel ou un peloton aux armées, cette solution étant la plus probable. Avant de partir pour 15 jours de vacances, nous sommes invités à déjeuner le lendemain par le Général.

Je profite de l'après-midi pour aller surprendre ma tante M... rue Claude Bernard. Après les embrassades, j'apprends qu'on est sans nouvelles de son frère, oncle J...qui a été successivement condamné à mort par la Résistance puis condamné à la déportation par les Allemands...

Lundi 16, mardi 17 avril 45. Je fais un tour dans le Quartier Latin, j'achète des cartes postales et j'ai l'attention attirée par les affiches électorales où se déchaînent les passions : où est l'Union Nationale que nous espérions trouver en rentrant !

A midi, le Général Brisac nous reçoit avec son état-major. Nous bavardons avec des "pitaines" rentrés du front depuis 15 jours et nous rencontrons des cocons de la classe 41 (promo A). Ceux de la classe 43 (promo B) ont été "épurés" et envoyés dans le Jura ou en Algérie.

A 22 h, je prends le "train des rapatriés" à la gare de Lyon. Je suis bientôt seul dans mon compartiment et la nuit est paisible, malgré les nombreux arrêts agrémentés de casse-croûte. A Lyon, nous recevons encore un colis, puis le train accélère ; la chaleur méridionale se fait sentir et les senteurs des collines éveillent en moi de lointains souvenirs.

A Marseille, je descend vers la Cannebière et je trouve un car SATAP.... A 10 h 25, je pose le pied sur le Cours Mirabeau.

CINQUIEME PARTIE

*****

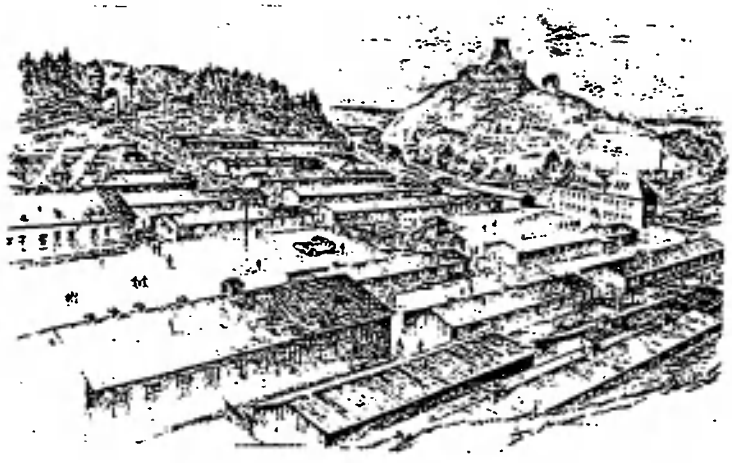
L'ENFER DES CAMPS NAZIS

*****

R. DENERI.

Introduction	p 227
La prison	p 229
Oranienburg - Sachsenhausen	p 232
Flossenbürg	p 241
La Marche de la Mort	p 249
Le retour	p 258
Epilogue	p 265

*****



Vue générale du camp de Flossenbürg (croquis)

Dans la carrière de granit de Flossenbürg (lithographie de Richard Grune)

ALLEMAGNE

Automne 1943 - Printemps 1945

******

L'ENFER DES CAMPS NAZIS

******

INTRODUCTION

******

Il aura fallu cette longue conversation apéritive avec des cocons de SCHÖNEBECK un certain 1° octobre 92,à CHENONCEAUX,puis une récente rencontre avec l'ami RAIBAUD,pour que je réalise que la promo n'était pas tellement au courant de mes mésaventures en ALLEMAGNE.

Il est difficile de raconter en quelques pages plus de 15 mois de détention,et je commencerai par citer notre Ancien Georges THIERRY d'ARGENLIEU (Géné Kommiss de la 39 - auquel je dois doublement la vie) qui,compte tenu de son action dans la Résistance et du grand nom qu'il portait fut,à maintes reprises,sollicité de faire des conférences sur les Camps de Concentration. Il disait,en gros, "Je veux bien vous parler des Camps,mais je n'ai pas le droit de le faire,car je suis une ANOMALIE. Le système S.S. était fait pour nous démolir moralement et physiquement,et,pourtant,je suis passé à travers donc je ne représente pas le Déporté lambda".

Il avait raison. Pour tenir,il fallait,bien sur ,être jeune,costaud,si possible habitué à l'effort physique. Il valait mieux être célibataire afin de ne pas être moralement sapé par les soucis familiaux. Il fallait avoir un moral à toute épreuve,et tous les rescapés vous diront comment on savait lire dans les yeux de son voisin de lit ou de travail,qu'il ne passerait pas la journée : celui qui doutait le matin,avait déjà,en fait, lâché la rampe,et nous savions que nous aurions à ramener son corps,le soir,car il ne devait manquer aucun "Häftling", mort ou vivant,à l'appel.

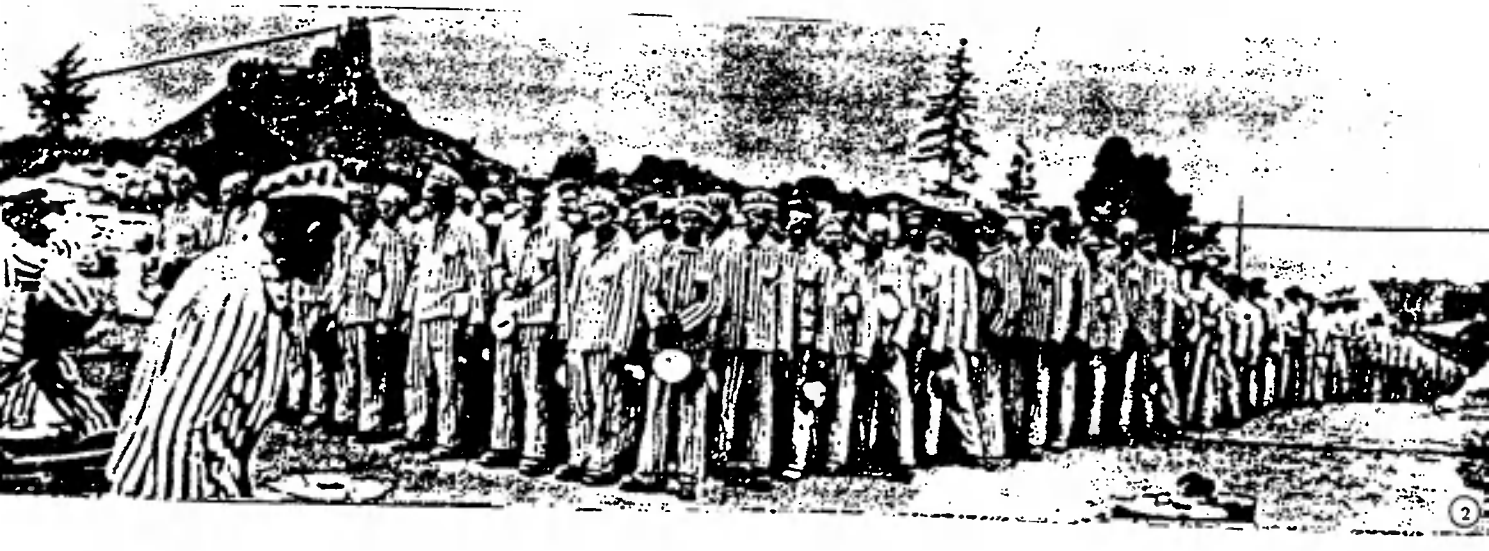
Mais toutes ces caractéristiques ne suffisaient pas. En plus,il fallait le "pot" pour passer hors de tous les coups durs,pour ne pas être,tel jour,dans le kommando dont le kapo,fin saoûl,décidait de tuer les Français ou les Belges ou les Moldo-Valaques-pour ne pas être dans le steinbruchkommando (la carrière) où l'on crevait écrasé par les blocs de granit-pour ne pas partir dans des aussenkommandos dont les stücke passaient régulièrement au lance

flamme (les stûcke,c'était nous : même plus des êtres humains,simplement des pièces,des numéros)-plus simplement pour éviter les piqûres faites dans la cour par des infirmiers bidon-plus simplement encore pour ne pas rater la distribution de nourriture-pour ne pas se faire battre à mort,sans aucun motif par d'autres déportés, russes, polonais , tchèques ou allemands.

Impossible d'énumérer ce qu'il faudrait mettre dans ce grand dossier des survivants,mais d'ARGENLIEU avait trouvé le bon mot : nous sommes des ANOMALIES.

Alors,si dans ce que je vais vous raconter, des choses vous paraissent impossibles ou incroyables,pensez bien à ce qu'a dit notre Ancien : si nous sommes là,c'est parce que,pour des raisons inconnues de nous,nous avons vécu des évènements impossibles et incroyables en n'y laissant qu'une partie de notre santé,mais pas la Vie.....ni le Moral.

Jean RAIBAUD m'a demandé de parler de la MARCHE de la MORT. Cela,c'est pratiquement la fin de l'aventure,et je crois qu'il est préférable que je raconte l'ensemble de cette tranche de ma vie,ne fût-ce que dans le but de laisser à mes enfants et petits enfants quelques traces d'une histoire que je ne leur ai jamais racontée.



Combien ont échappé à l'extermination programmée ?

LA PRISON

****

Nous fûmes quelques quarante cocons de la 43,à quitter PARIS,le 3 septembre 1943,si mes souvenirs sont exacts. Après un voyage sans histoire et un passage à DESSAU et BERNBURG,nous fûmes répartis en quatre groupes appelés à travailler dans des villes où "résidaient" déjà une centaine d'X.Pour ma part,je me suis retrouvé avec BUDIN,DURU,POUZET et VAN BOXSOM à ASCHERSLEBEN. Je ne sais plus comment ni pourquoi nous fûmes affectés à tel ou tel bureau,toujours est-il que je me retrouvais,seul Français et, même,seul étranger à l'AVArmi Gesta.(Si quelqu'un se rappelle de la signification ?? = A.V était pour Arbeitsvorbereitung et Ge pour Geheim,mais quid du reste ?)

Vie classique en baraque pendant un peu plus de quatre mois - puis la tuile monumentale : l'arrestation,au bureau,un certain 18 février. Longue altercation entre mes "chefs" qui,visiblement tentaient de me défendre, et les policiers qui,finalement me ramènent à la baraque et fouillent mon casier,où,ravis,ils trouvent mon uniforme d'inté qu'ils m'invitent à revêtir.La fouille cesse immédiatement et l'on me conduit,menotté,au poste de police. Il se trouve que VAN BOXSOM,malade,est couché au second étage de son chalit,et assiste à la scène sans que les flics le voient. Dès mon départ,il vide mon armoire de tout ce qui pourrait être compromettant,vide la sienne et alerte tous les occupants de la baraque qui,eux aussi,font le ménage dans la soirée. Je crois que la perquisition de notre chambre n'eut lieu que le lendemain ou le surlendemain ! ! ! !

Commence alors le chapître interrogatoires et prisons.Interrogatoires pendant un peu plus de deux semaines. Rien à voir avec les interrogatoires gestapîstes décrits dans les livres ou films sur la Résistance. Mes camarades de camp m'ont raconté leurs tortures physiques endurées à LYON,ou à PARIS rue des Saussaies ou avenue Foch. Non,rien de tout cela. Un ou deux inspecteurs portant l'un la tenue de S.A et l'autre celle de S.S. se sont relayés pour me faire dire par l'intermédiaire d'un interprète (flamand d'abord,allemand ensuite) des banalités sur ma vie d'étudiant,et,ce qui m'inquiètait beaucoup plus pour m'interroger sur ma famille. Moins de dix jours après mon arrestation,ils m'ont indiqué les noms,grades et fonctions des membres de ma famille qui servaient ou avaient servi dans l'Armée. Belle et inutile efficacité,car cela ne changeait rien à mon problème (j'ajoute que mes parents n'ont

jamais été inquiétés ni même questionnés par la police française ou allemande). On a beaucoup parlé de mes opinions politiques et patriotiques,et,finalement,assez peu des problèmes qui me faisaient très peur,et auraient,sans doute,inquiété n'importe quel cocon dans les mêmes circonstances : accusation de sabotage (plans erronés?) ou de propagande (le courrier,ou bien mon brillant hymne à l'espoir,intitulé "Attendre" et dont le flic m'a dit qu'il était très injurieux et avait été traduit dans toutes les langues parlées au camp ?) ou tout autre motif de provocation. J'ai,pendant ces deux semaines,subi un feu roulant de questions posées avec ou sans passion,avec ou sans paires de gifles,et avec,comme seule torture physique,à deux reprises,l'obligation de me tenir à genoux , les rotules reposant sur une règle. Mais,finalement,on ne m'a signifié aucune accusation précise,et le 8 ou 9 mars,on m'a embarqué,toujours en tenue d'inté vers la prison d'ASCHERSLEBEN où je suis resté jusqu'au 31 juillet 1944.

Les trois explications que j'ai eues,après mon retour en FRANCE sont :

- par des cocons : les flics auraient dit aux "X" d'ASCHERSLEBEN qu'ils avaient arrêté leur chef de réseau .....
- par mes parents : un service du Ministère des Prisonniers a écrit que j'avais manifesté des sentiments hostiles vis-à-vis de l'Allemagne et que j'étais en prison dans le "domaine de la Gestapo".
- par l'Ecole : un service du Ministère de l'Industrie a écrit au Gouverneur,en gros,la même chose,en indiquant que mon cas était grave,que je serai jugé par la Gestapo de BERLIN,et que je serai défendu par un certain Maître d'ANDREA avocat à MAGDEBOURG.

Bien entendu je garde ces deux lettres comme des "Reliques".

Je n'ai jamais vu d'avocat. Si j'ai été jugé,je n'ai pas assisté au procès,mais j'ai tiré cinq mois et demi de prison,en cellule. Par DURU,les cocons m'ont fait passer du linge propre,et,parfois,le gardien m'autorisait à descendre et à aller jusqu'à la porte de la prison. Là par la porte entrebaillée,je voyais Lucien DURU,mais je ne pouvais lui parler qu'en allemand,quelques minutes,devant le garde. A chacune de ses visites j'étais regonflé pour quelques jours et je redis un grand merci aux Cocons qui m'ont ainsi soutenu. Sinon dans la solitude de cette cellule qui mesurait 3 pas sur 7,que d'ennui, troublé par la présence d'un autre Français,non X,arrêté après moi et qui a attendu quelques jours avant d'avoir "sa" cellule. Combien de fois ai-je tambouriné à grands coups de poing contre cette maudite porte d'acier !

Un moment d'embellie : le 6 juin 44. Nous étions 4 à tourner en rond dans une petite cour de 5 ou 6 mètres de coté,pour la promenade bi-mensuelle.Sur un des quatre murs,au ras du sol,un soupirail qui éclairait les caves. Dans les caves,des femmes,prisonnières,faisaient la

cuisine pour les prisonniers et pour le personnel de la prison,ce qui les amenait à se trouver tôt le matin,sous l'aile du bâtiment où résidait le directeur de la prison,un ridicule petit gros bonhomme (genre Francis Blanche). Dans la nuit, les filles avaient entendu la radio que le directeur avait mise en marche pour suivre l'évolution du débarquement,et,le matin,elles se sont empressées de transmettre la nouvelle aux prisonniers à travers le soupirail,en allemand,en polonais et en un français presque correct qui devait émaner d'une flamande ou d'une luxembourgeoise. Ce fut une matinée de folie dans la prison,chacun hurlant son hymne national,et les gardiens étant incapables de faire taire tout ce beau monde. Bien sur,après quelques instants d'exaltation,il a fallu vite déchanter,et après mûre réflexion je décidais que la libération interviendrait un mois plus tard,au mieux.....Je m'étais trompé de près d'une année.

Le 31 juillet,165 jours après mon arrestation,la porte de la cellule s'ouvre brutalement,avec les "los,los" habituels,et je me retrouve dans le bureau du directeur,avec l'autre Français (il s'appelait Robert,comme moi,alors je vais le baptiser Pierre,pour faciliter le langage). Sont là,le directeur,deux gardiens,et trois bonshommes vêtus de cuir noir,dont il est inutile de demander la profession ni les titres. La Gestapo. Bien lentement pour que je comprenne et pour que je traduise à Pierre,on me dit qu'il faut signer les papiers étalés en plusieurs exemplaires sur le bureau. Tout est caché sauf le coin,en bas à droite,où il faut signer et là je vois que la date est précédée de BERLIN le....Je demande humblement ce qui se passerait si on ne signait pas,et reçois la réponse que vous imaginez. Nous signons donc,et on nous donne cinq minutes pour remonter dans nos cellules chercher nos affaires (quelles affaires ?). Le gardien de l'étage,un sadique,est hilare et nous dit "Franzose Kaput" en se passant la main sur le cou. Pierre me dit : tu crois qu'ils vont nous descendre ? Je l'ai rassuré,sans l'être vraiment moi-même,mais j'avais pu entrevoir sur l'un des papiers que nous venions de signer,une fin de paragraphe manuscrite,"bis auf weiteres".Avec mon faible allemand j'avais traduit "jusqu'à nouvel ordre",mais après tout,cela voulait peut-être aussi dire,en allemand juridique "jusqu'à ce que mort s'en suive". Depuis mon retour,je n'ai jamais cherché à élucider ce problème et cela n'a plus aujourd'hui,aucune importance.

Et c'est la fin du chapitre "PRISON".

ORANIENBURG - SACHSENHAUSEN

******

Partis à pieds de la prison,nous avons emprunté divers moyens de locomotion,train,puis fourgon cellulaire en "ramassant" dans diverses villes des détenus jusqu'à former un groupe de près de 100 personnes qui furent enfermées un soir de début d'août dans la prison de POSTDAM,dans une sorte de grenier au dessus du poste de garde. Grosse majorité de gens de l'Est,mais aussi quelques belges et hollandais,tous N.N . (Nacht und Nebel = Nuit et Brouillard) se sachant condamnés à mort,et montrant un courage étonnant.L'un d'eux était un magistrat vivant près de la frontière française,et,lorsque j'ai passé les dix premières années de ma vie professionnelle dans le NORD de la FRANCE,j'ai pu contacter sa famille et indiquer comment il avait vécu ses dernières heures. A une cadence assez rapide,les prisonniers étaient appelés deux par deux,et bientôt,il ne resta plus dans ce grenier que Pierre et moi pas très rassurés,il faut bien le dire. Longue attente,puis la porte s'ouvre sur des S.S. et des Gestapistes amenant une nouvelle fournée et qui se trouvent très étonnés de ne pas trouver la salle vide.....Bien entendu,nous n'avons aucun papier sur nous,et nous usons et abusons du "nichts verstehen". On nous sort de là et on nous met dans un bureau,où nous resterons quelques heures. Visiblement il y a eu,à notre égard,erreur d'orientation,mais personne ne veut se mouiller et on choisit la solution simple consistant à nous faire discrètement disparaître de la prison,sans formalité écrite. Nous rejoignons alors dans la cour,un groupe de 15 individus enchaînés et partons pour une destination inconnue qui s'avèrera être le camp de concentration de **ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN** (en abrégé SACHSO). La traversée de BERLIN en métro nous réjouit,car,sans doute pour éviter un contact avec la population civile les S.S. vident,avec une brutalité incroyable les occupants d'un wagon ! ! ! ! Puis nous prenons le train dans une grande gare qui vient d'être bombardée et nous descendons à ORANIENBURG,où il ne reste que quelques kilomètres à faire,à pied,pour rejoindre le camp. C'est là que nous apprenons ce qu'est vraiment le coup de pied au c....et le gummi.

SACHSO est construit en demi-cercle.On entre par un porche situé au centre et on découvre la place d'appel,rigoureusement semi-circulaire,puis toutes les allées radiales qui

desservent les baraques. Du bâtiment des S.S. qui constitue l'entrée,on surveille donc parfaitement la cour d'appel,mais aussi toutes les communications entre baraques. A la limite un seul poste de guet suffirait,mais en fait,il y a de nombreux miradors le long des barbelés électrifiés qui cloturent le camp. Exceptions à cet arrangement radial : à gauche le Revier (infirmerie) où il valait mieux ne pas mettre les pieds;à droite un petit camp dans le grand,clôturé et gardé : une baraque de quarantaine et une baraque de la strafkompanie. Tous les arrivants doivent passer à la quarantaine,qui n'a rien de médicale,mais qui est à la fois disciplinaire et éliminatoire pour les détenus trop faiblards. C'est l'enfer du travail forçé et de la promiscuité sous la houlette d'un kapo,absolument fou,que l'on appelait le jockey,et qui sera abattu par les détenus russes lors de la libération. Pierre et moi y passons une dizaine de jours. Dès l'arrivée on est dépouillé,intégralement rasé,passé au jet d'eau puis on nous met une sorte de cresol malodorant sur les estafilades faites par les pseudos coiffeurs et leur coupe-chou ébréché et enfin on nous rhabille avec les fameux pyjamas rayés bleu et gris,un vague caleçon,pas de chaussettes mais des fusslappen et des godillots ou des sabots;un béret (mützen) complète l'uniforme sur lequel il faut coudre à l'aide d'une aiguille et de fil qu'on nous prête pour quelques instants,deux bandes de tissus (une à hauteur de la poche droite du pantalon,l'autre sur la veste à hauteur de poitrine à gauche) et tout cela se passe "en continu","au défilement" sous les coups de matraque,et malheur à celui qui traîne. Enfin on défile devant le préposé à l'arbeitstatistik,déporté généralement allemand,généralement droit commun,généralement vieux briscard depuis 1934 ou 35. Lui, tient le registre matriculaire et décide des affectations dans les kommandos de travail du camp central ou dans les "aussenkommandos" parfois fort éloignés du camp. Pour notre petit groupe il y a un problème : 15 hommes figuraient sur la liste d'entrants,alors que nous sommes 17. Qu'à cela ne tienne on nous affecte un numéro (je serai le 87189 F - F pour Français, inscrit en noir sur fond rouge - rouge pour politique).Ma profession,sottement déclarée,d'étudiant fait rigoler tous les kapos et je suis désigné pour un kommando de carrière.Pierre,passé derrière moi,a eu le temps de réagir,se déclare cuisinier et fera toute sa captivité comme cuisinier d'une compagnie de S.S.,en dehors du camp. Je l'ai vu,à PARIS,en 1946,il ne se plaignait pas trop de sa captivité,et m'a avoué qu'il savait à peine faire cuire un oeuf lorsqu'il s'est déclaré cuisinier. Quant à moi je subis la quarantaine et diverses corvées (déchargement de péniche de sable et de briques au bord du canal,toujours au pas de course et pendant dix ou douze heures). Mais le plus dur à supporter,à trois reprises,fut le manque de corvée.Je rejoignais alors les gars de la strafkompanie et partageais leur punition quotidienne : 40 kilomètres à pied dans la journée,le long du périmètre de la place d'appel. Donc : le diamètre,en ligne droite sur sol goudronné,puis le demi-cercle qui était interrompu par sept fosses à traverser au pas.

Major Francis Suttill, chief organizer of 'Prosper'. Executed at Sachsenhausen

Andrée Borrel ('Denise'), Suttill's chief assistant. Executed at Natzweiler

Major Gilbert Norman ('Archambault'), W/T operator. Executed at Gross-Rosen

Yvonne Rudelatt ('Jacqueline'). Died in 1945 at Belsen concentration camp

Captain Pierre Culioli, organizer of *réseau* 'Adolphe'. Survived Buchenwald

Henri Déricourt ('Gilbert'), Air Movements Officer of SOE F-section in France

Captain Michael Trotobas, organizer of the Lille *réseau*. Killed in gunfight with SS men

Captain Gustave Bieler ('Guy'), organizer of the St. Quentin *réseau*. Executed at Flossenbürg

Flt. Lt. Jack Agazarian ('Marcel'), W/T operator. Executed at Flossenbürg

Quelques héros des S.O.E.

Chacune contenait un matériau différent : eau,sable,charbon,gravier,blocs de béton etc,...Le but était de briser des chaussures neuves destinées aux soldats de la Wehrmacht. En sortant du petit camp,on enlevait sabots ou godillots et on prenait à la volée,deux chaussures qui le plus souvent n'étaient pas appareillées.Ce n'est guère commode de marcher avec deux chaussures gauches,l'une de pointure 40,l'autre de 44 ! ! !

Cinq heures de marche le matin,une demi-heure de pause,et cinq heures l'après-midi. Si l'on flanchait on avait droit à un rucksak de 10 kg ou de 20 selon l'humeur des kapos. Il fallait aussi chanter n'importe quoi dans n'importe quelle langue. Le déchet lors de ces marches était assez effrayant,mais j'y ai vu aussi des types extraordinaires de courage,voire de morgue comme ces 8 anglais des S.O.E. qui n'obéissaient pas aux kapos,et attendaient que leur chef ,le lieutenant GODWIN,sorte des rangs et répète le commandement en anglais pour obéir enfin et rentrer dans la baraque. (S.O.E. = Special Operations Executive, officiers généralement britanniques,mais aussi américains,français et surtout canadiens parachutés en Europe Occupée pour des Missions allant du renseignement au sabotage,en passant par la formation et l'encadrement des résistants français et,surtout,de leurs radios - ils ont préparé le débarquement,et payé un lourd tribut à la Résistance,comme en témoigne le Monument élevé,à leur mémoire à VALENCAY -Indre). Si vous trouvez le livre (en anglais,seulement), appelé "The GODWIN Saga" lisez-le. J'ai pu parler à GODWIN et lui demander de donner aux "alliés" qui se trouvaient en quarantaine le surplus de nourriture,dont eux,Anglais disposaient grâce à la Croix Rouge. Jusque là ils le donnaient aux Russes ou aux Polonais car ils avaient peur de vexer les Français (sic) en leur faisant aumone de nourriture. GODWIN et ses camarades ont été abattus en février 1945 non sans avoir tué,avec les moyens du bord,quelques uns des S.S. qui venaient les chercher pour les conduire au mur d'éxécution.

Administrativement,je ne figure pas sur le registre d'entrée à SACHSO à cause de,ou grâce à l'erreur d'aiguillage à POSTDAM. Le S.I.R. (Service International de Recherches,sis à AROLSEN) qui détient le fichier de 50 millions de personnes déplaçées en Allemagne entre 1939 et 1945,m'a envoyé copie de ma fiche. Séjour en prison,condamnation par la Gestapo y figurent bien,puis il est écrit :" a été vu en septembre au camp de concentration de SACHSENHAUSEN,kommando de TREBNITZ - convoi du 6 février 45 vers FLOSSENBÜRG". Il est vrai qu'une partie des registres a été brûlée par les S.S. en avril 1945,et que beaucoup de camarades ont eu du mal à faire établir leurs papiers,mais c'est amusant de voir qu'on peut être "sorti" d'un camp sans y être "entré". Je ne sais pas à quoi Pierre et moi avions été condamnés,mais l'erreur de POSTDAM a fait que nous avons été noyés dans le magma des camps,que personne ne nous a jamais retrouvés,et que,finalement,nous sommes rentrés vivants tous les deux. Il y a eu une faille dans la mécanique allemande.

Je ne sais si je suis resté 10 ou 15 jours au camp central,mais on m'a extrait de la quarantaine un certain vendredi,pour me conduire,en camion à TREBNITZ,petit bled situé près de l'ODER,côté allemand. Le Kommando était implanté le long d'une route entre TREBNITZ et WULKOW,et comportait peu de baraques.Il n'avait aucune administration propre et dépendait de SACHSO via ce fameux camion,qui,chaque vendredi,transportait hommes et matériel.Nous étions moins de mille dans ce kommando,et,lors de mon arrivé,il y avait déjà deux francophones un avocat français,Lucien,et un étudiant belge Paul. Paul ne se portait pas trop mal et sa bonne connaissance du flamand l'amenait à vivre avec un petit groupe de hollandais et de luxembourgeois. Lucien,déjà squelettique,avait été adopté par une vingtaine de costauds norvégiens qui,bien ravitaillés par leur Croix Rouge,et solides de nature (ils étaient presque tous bûcherons et avaient tenu un maquis avec des S.O.E.) ne souffraient pas trop de la captivité. J'ajoute que faute d'armoire,il leur fallait consommer,pratiquement dans la journée,sinon dans l'heure,tout colis de ravitaillement reçu,ce dont ils étaient incapables,et avec le reliquat de ces colis nos amis norvégiens achetaient plus ou moins la bienveillance des kapos. Bien sur,ces Norvégiens m'adoptèrent et,tant que nous étions cantonnés dans notre coin de baraque,nous n'étions pas trop malheureux. Nous disposions dans ce kommando de chalits triples où l'on couchait à six,donc deux par place,avec une couverture à se partager. En été c'était correct,mais dès l'hiver le manque de chauffage dans ces dortoirs dont aucune fenêtre n'était munie de carreaux laissait pénétrer un froid glacial qui nous empêchait de dormir. Lucien et moi occupions le même lit,cerné par des Norvégiens ce qui nous évitait les attaques des russes,polonais ou tchèques toujours prêts à voler vêtements ou chaussures,ou le petit bout de pain que l'on gardait pour grignoter avant de s'endormir.

Dès que l'on sortait de la baraque,plus de protection,au contraire.Toutes les corvées étaient bonnes pour les deux Français,y compris celle que vous imaginez aisément. Il n'y avait pas de lavabo dans les baraques et on se lavait,si l'on pouvait,à quelques robinets extérieurs,tant qu'ils n'ont pas été gelés. Il y avait,pour l'ensemble des baraques une espèce d'abri en bois,long d'une quinzaine de mètres et supporté par quelques pieux en bois. Pas de murs du tout : c'était l'hotel des courants d'air. Sous cet abri une longue planche horizontale,perçée de nombreux trous circulaires, posée à la hauteur adéquate servait de siège de toilettes. Trente ou quarante individus satisfaisaient donc leurs besoins simultanément et l'on faisait la queue pour accéder,après l'appel,à cet endroit de délices que l'on atteignait en franchissant sur

quelques planches mises bout à bout,le résultat des débordements trop fréquents. La corvée de nettoyage incombait toujours aux occcidentaux.

Entre les deux appels journaliers,qui duraient chacun d'un quart d'heure à trois heures,suivant l'humeur du scharführer(sergent-chef dans la S.S.),on partait en arbeitskommando,et là il fallait bien viser. Les bonnes planques étaient réservées depuis sans doute,de longs mois,et on ne pouvait qu'espèrer une absence pour maladie ou un besoin de main-d'oeuvre supplémentaire passager. Alors il fallait siouxer pour tomber dans le moins mauvais des kdos. J'ai fait un tas de petits boulots que j'ignorais,d'autres où je me sentais plus à l'aise (quelle planque de monter l'électricité dans une baraque neuve....et çà durait...) mais j'ai surtout travaillé à la carrière de sable,comme on me l'avait promis dès le départ. Impossible de décrire l'univers de cette carrière,où il fallait travailler en parfaite cadence avec tous les détenus échelonnés en hauteur et pelletant à l'aveuglette. Comme j'ai pu maudire les russes,polonais,tchèques et autres races de brutes stupides. Mon pire souvenir : travailler toute la journée en étant en ligne de mire des S.S. dont le poste surplombait l'excavation de la carrière. L'un s'était amusé à me mettre en joue pour me faire aller plus vite,et il a passé la consigne à la relève. C'était d'autant plus stressant que le jeu classique des S.S. consistait à mettre en joue un détenu et à l'amener à s'écarter du droit chemin pour pouvoir tirer en prétextant une tentative d'évasion. Mon meilleur souvenir,c'est le jour où l'on a attrapé le chien du propriètaire de la carrière et où,avec l'accord tacite des S.S. on l'a fait griller et partagé entre nous tous. Cela faisait un bien petit morceau,mais plusieurs d'entre nous n'avaient pas mangé de viande depuis un an.

Vaille que vaille,l'été s'écoule,avec relativement moins de décès que dans le camp central. Mais les Russes avançent et des kommandos, situés plus à l'Est que nous ,commençent à se replier. Le kommando de KUSTRIN se situait aussi le long de l'ODER,mais côté POLOGNE. Il y avait là près de 400 détenus dont une bonne moitié de Français,arrêtés dans les maquis alpins et surtout lors du franchissement de la frontière espagnole. Ils avaient imposé par la force d'abord,par leur équité ensuite,un mode de vie supportable dans le kommando . Chacun avait la même ration de nourriture,sauf les malades qui avaient priorité,chacun pouvait et devait se laver,les corvées étaient bien réparties etc,...Les S.S. dubitatifs au départ,avaient cautionné par la suite,cette mainmise des Français qui arrangeait tout le monde. A l'approche des Russes tout le kommando partit à pied vers le camp central de SACHSO,mais un petit nombre fut détourné vers TREBNITZ,où je les vis arriver un soir de la fin novembre ou début décembre. Ils étaient une centaine dont 58 Français,proprement vêtus en pyjamas

récemment lavés,qui entrèrent dans le camp sans se mettre au pas,et sans enlever leur mützen. Immédiatement l'encadrement de TREBNITZ entra en transes et kapos et S.S. entreprirent de faire leur éducation à ces häftlingen qui se prenaient pour des proeminenten. Ils ont passé la nuit à crapahuter dans ce que vous imaginez et ont gardé un souvenir abominable de la réception. Ils nous ont soulagé,car pendant la semaine qui a suivi,ils étaient repérables par la propreté de leur pyjama et se faisaient épingler pour toutes les mauvaises corvées. Mais que ce fut dur pour eux,qui venaient de passer plus d'un an dans un kommando très supportable que,de surcroit,ils dirigeaient pratiquement.

Les Allemands préparaient une ligne de repli derrière l'ODER,et nous devions construire des baraques pour les troupes et pour les hopitaux. Nous allions de plus en plus loin,par un froid glacial et l'on nous transportait matin et soir sur les plateaux de grands camions à remorque qui n'arrivaient pas à monter les cotes verglaçées. Il fallait alors sauter au sol,pousser les engins jusqu'au sommet de la côte,remonter,et recommencer quelques kilomètres plus loin. Le travail devenait de plus en plus pénible,la nourriture était inexistante et les S.S. étaient déchaînés en raison de leur défaite militaire. En décembre et en janvier 45,nous perdîmes beaucoup de camarades. La contre-attaque allemande dans les Ardennes et ses premiers succès claironnés par nos gardiens tua,moralement d'abord,puis très rapidement au sens propre du terme,énormément de camarades (et il en fut de même dans tous les camps) ce qui prouve combien le mental avait d'importance dans notre survie.

Le 31 janvier,en pleine nuit,nous fûmes jetés hors des baraques et dirigés vers le cantonnement des S.S.. Ceux-ci avaient,dans la journée,fait leur bagages et entassé des valises et des coffres sur un grand nombre de traîneaux. Accrochées à chaque traîneau,à l'avant trois cordes auxquelles nous dûmes nous atteler,et fouette cocher .....

On pourrait dire que ce fut là,déjà,une marche de la Mort,tant il y eut de pertes humaines. Mais en fait,nous n'avons pas marché tout le temps. Pendant une partie de la nuit,nous avons tiré les traîneaux,et les plus épuisés d'entre nous ont été abattus ou écrasés par les patins. Mais il y eut,dans la nuit un combat entre nos S.S. qui tiraient comme des fous,et ce que nous pensions être des troupes de l'avant garde russe. Beaucoup de camarades furent tués par balles d'origine indéterminée. Il est clair,en consultant la littérature de Guerre,que les Russes étaient encore relativement loin de nous ce 31 janvier 45. Alors qui tirait sur qui ?

Dans la matinée,des camions militaires nous récupèrent,et nous déposent dans une petite gare où tout paraissait bien calme,après les évènements que nous venions de vivre. Wagon à bestiaux jusqu'à BERLIN où on attend sur une voie de garage,que le bombardement de la ville cesse. Puis départ du train qui entre dans le kommando HEINKEL peu éloigné du camp central de SACHSO. Là, grande pagaille,pas de place

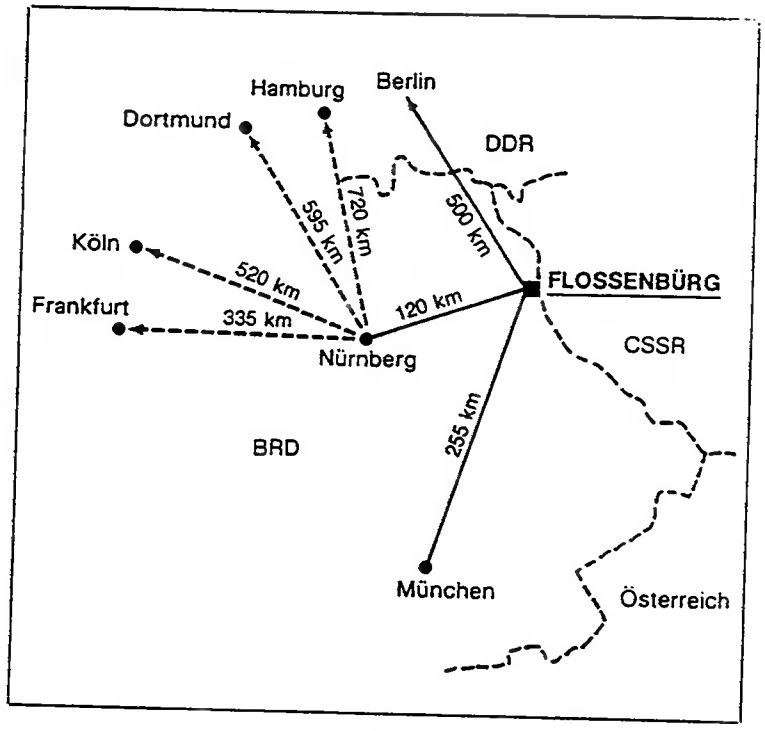
pour nous. Il fait très froid et nous restons dans la cour où des hommes sont rassemblés,nus,depuis plusieurs heures,dans l'attente d'un train qui doit les emmener vers un camp d'extermination. Il y a quelques Français,juifs,parmi eux,et ils n'en peuvent plus.

Le train arrive et les malheureux montent à 100 par wagon. Mais il y a un wagon de trop,et les S.S. pensent que c'est un bon moyen de désengorger le kommando que de remplir ce dernier wagon avec les derniers arrivés. Bien sur, comme il est arrivé des kommandos repliés de l'Est depuis plusieurs jours,nous sommes trop nombreux,et la décision tombe en deux secondes : les Français seulement .Alors là nous ne sommes plus assez,on ajoute donc les belges et,oh ironie,nous sommes 101. La machine allemande n'est pas satisfaite et il faut "sortir" l'un d'entre nous. Un officier de S.S. demande s'il y a un footballeur parmi nous. Il y en a un,semi-pro de SETE,mais habitué à ce genre de question stupide qui débouche sur un coup de revolver,il ne sort pas des rangs et personne ne bouge. C'est un déporté du Kdo HEINKEL qui vient au devant de nous et explique qu'il y a effectivement,un match de foot-ball organisé par les S.S. à titre de distraction (pour eux) entre une équipe allemande et une équipe française,et qu'il manque un joueur valide. L'ami Louis n'hésite plus,sort des rangs,et nous grimpons dans le wagon. Louis a joué le match dont il a oublié le résultat,il a fait l'évacuation du kommando et a été délivré in extremis par les Anglais.

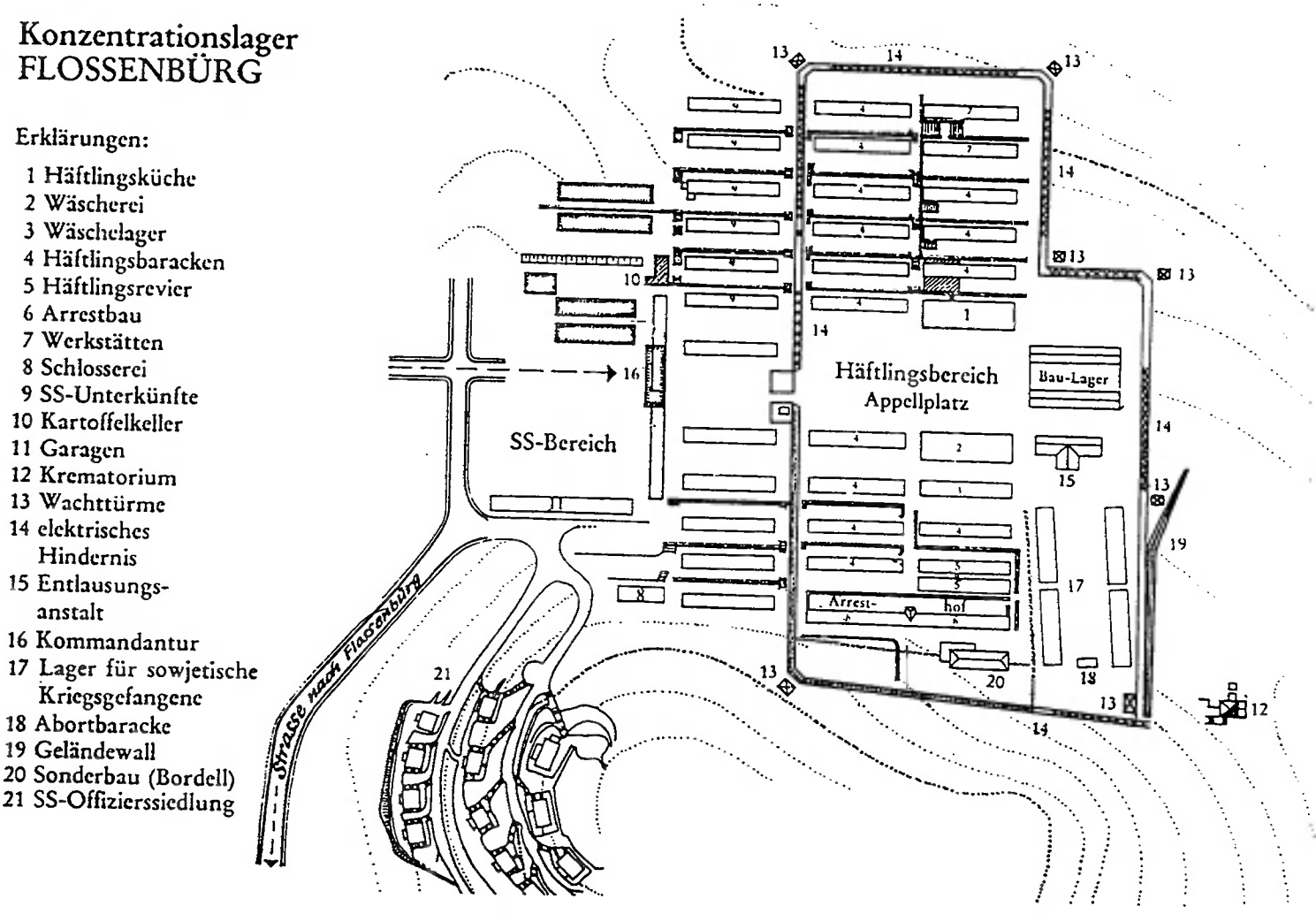
Quant à nous,notre train quitte HEINKEL au moment où un nouveau bombardement se déchaîne,et nous ne savons pas où nous allons.

C'est la fin de l'épisode ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN qui aura duré presque exactement six mois.

FLOSSENBÜRG : SITUATION

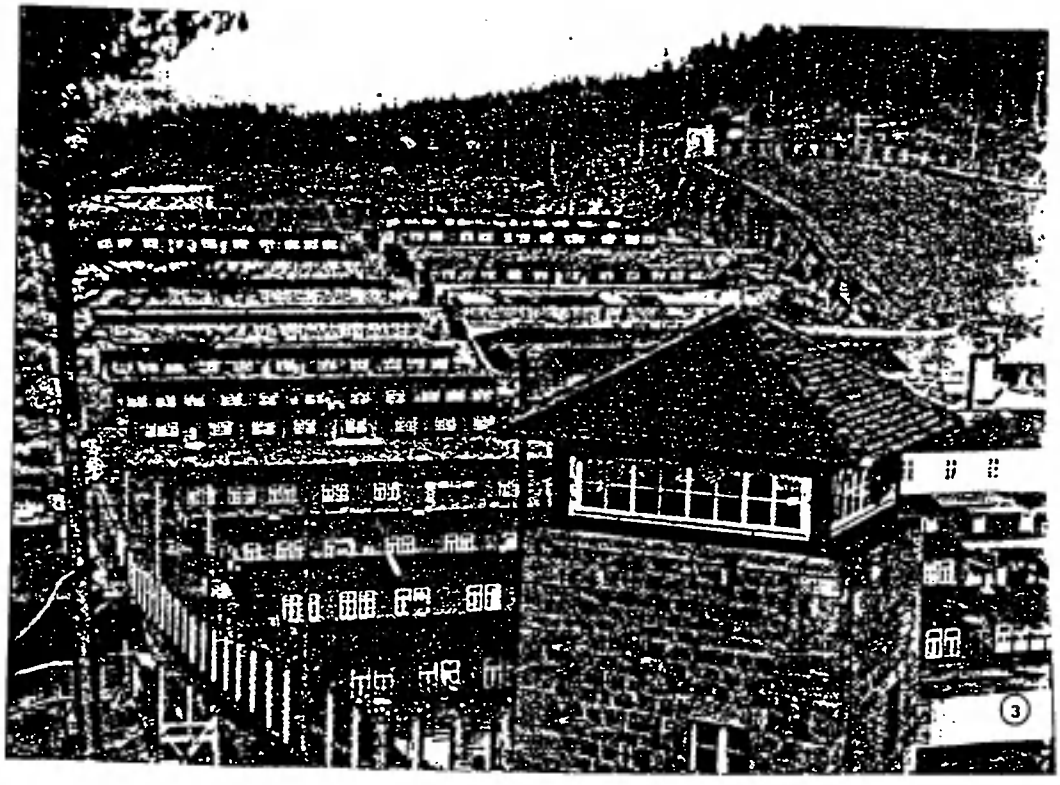


PLAN DE MASSE



FLOSSENBÜRG

*****



Un camp de 4000 places pour 20000 détenus ! !

Nous avons été immatriculés à **FLOSSENBÜRG** le 6 février 1945. Certains documents indiquent que nous sommes partis le 3 février 45 de SACHSO. Alors notre voyage aurait duré près de trois jours ? Possible,compte tenu de la distance,de la détérioration des voies ferrées et de la priorité donnée aux transports militaires. Mais franchement je ne me souviens de rien. Certes le souvenir de la promiscuité de 100 hommes dans un wagon,de l'énervement de certains,de la folie qui frappe les moins forts,de la faim,de la soif ,revient lorsqu'un camarade m'en parle. Mais je commençais à être au bout du rouleau.

Un train qui s'arrête en pleine nuit,dans une gare microscopique,une halte qui ressemble à un jouet,oui je vois cette scène. On nous fait sauter des wagons,sortir les malades et les morts que l'on charge sur une charrette que l'on va tirer jusqu'au camp,tout là haut,à plus de 800 mètres d'altitude. Je ne sais pas où sont passés les 24 premiers wagons du convoi.Ils

ne sont peut-être pas venus jusqu'à FLOSSENBÜRG ? "On dit qu'il y a eu 37 morts parmi nous.Je n'y crois pas.Peut-être une dizaine ?

Un mot sur la classification des camps.Bien entendu très peu de personnes connaissaient l'existence des camps,et,parmi elles,peu savaient ce qui s'y passait. Les noms des camps étaient inconnus et c'est seulement après avoir vécu quelques mois au camp,et parlé avec des détenus venant d'ailleurs que l'on apprenait qu'il y avait diverses catégories de camps.Les camps d'extermination immédiate tels que AUSCHWITZ,BELZEC,CHELMNO,MAJDANEK,SOBIBOR et TREBLINKA,tous situés en POLOGNE,étant hors classement,une directive de HIMMLER datant de fin 42,avait classé les Camps en trois catégories. Dans les camps de 1° catégorie,on mettait les condamnés à des peines légères,des personnes importantes susceptibles de servir de monnaie d'échange,des gens "pas trop" ennemis du Grand Reich. Y figuraient,entre autres, DACHAU,BUCHENWALD et SACHSENHAUSEN. Curieusement ce sont ces camps,libérés les premiers par les Alliés,qui sont les plus connus du public,et qui devinrent les symboles de l'HORREUR. C'est vers ces camps que sont partis la majorité des convois de Résistants français qui transitaient par COMPIEGNE. Une seconde catégorie contenait les camps plus durs où l'on devait interner les ennemis du Reich que l'on pouvait espérer "politiquement récupérables". La troisième catégorie se limitait à deux camps : MAUTHAUSEN et FLOSSENBÜRG où l'on internait les "irrécupérables" qui devaient disparaître non sans avoir été exterminés par le travail. Il y a bien eu quelques convois partis de COMPIEGNE vers MAUTHAUSEN,mais beaucoup de déportés ont fini leur vie à MAUTHAUSEN après avoir été dans un autre camp. Par contre, il n'y a eu aucun convoi direct de FRANCE vers FLOSSENBÜRG et c'est la raison pour laquelle ce camp est peu connu en FRANCE. Pourtant il y est passé 100.000 détenus,dont 15,000 femmes. Parmi ces détenus 4,319 Français et 861 Françaises. Ce camp de FLOSSENBÜRG était un "second camp" : on y était envoyé en fin de parcours. Bien sur il faut,comme toujours,modérer ces appréciations. Chaque camp avait des kommandos et certains étaient très durs. Nous l'avons vu plus haut : deux kommandos du même camp de SACHSO : TREBNITZ et KUSTRIN distants de quelques dizaines de kilomètres avaient des régimes très différents. De même,à BUCHENWALD,considéré comme un "bon" camp il y avait un kommando appelé DORA qui était atroce.

Tout ceci pour vous situer,a posteriori,le camp de FLOSSENBÜRG dont je n'avais jamais entendu parlé, lorsque j'y ai débarqué le 6 février 1945.

Je passerai sur l'accueil au camp.Même type de quarantaine qu'à SACHSO,mais en plus dément. C'est la fin de la guerre : S.S. et kapos le savent,enragent et ont peur de l'avenir;alors ils sont fous,ils crient,ils tapent,ils tuent. Le camp situé juste à la frontière tchèque est plein à craquer. Construit en 1938 pour 3000 détenus,et agrandi pour en accueillir 4000,il reçoit des déportés de tous les camps qui se replient devant les avances russes et alliées. Nous sommes près de 20.000. Cela veut dire que l'on couche à 17 par chalit : 5 par étage (la "couchette" mesure 70 par 180 cm) et deux sur le sol,glissés sous le premier niveau. Après la quarantaine,alors que mes camarades de TREBNITZ sont désignés pour des kommandos extérieurs,je reste au camp central,affecté à une baraque dont je ne me rappelle plus le numéro. Le camp est construit contre la montagne,et chaque baraque est à un niveau différent,il faut grimper les marches d'un escalier en granit dont la construction a couté la vie à des milliers d'hommes,en majorité des républicains espagnols provenant des prisons françaises,pour atteindre les dernières baraques. Entre chaque niveau il doit y avoir une dizaine de marches. Sortant hébété de la quarantaine,et tentant de trouver "ma" baraque,je monte les marches,tantôt debout,tantôt à genoux,lorsque je croise un détenu portant le "F" des Français,et un numéro dans les 10,000 ce qui prouve son ancienneté.(J'ai hérité du 4 5 6 2 3). Persuadé que pendant la durée du voyage et de la quarantaine,les Russes ont fonçé sur BERLIN,je lui demande s'il a des nouvelles de la bataille et si la guerre est finie ? Il me toise comme si j'étais complètement fou,et louchant sur mon numéro m'indique qu'ici,il ne faut parler ni politique,ni religion,ni guerre et qu'il faut surtout passer toujours inaperçu. Sonné par ce sermon peu aimable,je repars quand il m'arrête,sans doute calmé et gêné de sa réaction,et me demande pourquoi je posais une telle question sur la guerre. Il découvre alors des nouvelles qui étaient inconnues au camp,s'en réjouit bien évidemment,et finit par me faire subir un véritable interrogatoire : résidence en France - études - là il tique sur le mot étudiant,et encore plus quand j'ajoute étudiant en math. Il demande alors : Sorbonne ? ,et je réponds : non,je venais d'être reçu à l'X quand j'ai été embarqué. Il se jette sur moi et m'embrasse en disant "Nom de Dieu,un conscrit"(sic) et se présente THIERRY d'ARGENLIEU,promo 39.Tu sais,me dit-il nous sommes plusieurs ici,depuis huit mois,et pas trop mal organisés. As-tu besoin de quelques chose ? Je réponds : oui,j'ai faim. Attends me dit-il,mon groupe a eu un colis ce matin,je vais voir s'il en reste quelque chose. Il disparait et revient avec un demi morceau de sucre,chose que je n'avais pas vue depuis plus d'un an. C'est là qu'il m'a sauvé la vie pour la première fois,car en dehors de la nourriture en elle-même,c'est le réconfort moral qui a beaucoup compté. Je n'étais plus seul,et il y avait dans le camp,des Anciens donc de l'aide.

THIERRY m'a dit qu'il essayerait de me faire affecter à sa baraque mais il n'y est pas arrivé. Il m'a demandé combien de temps je pouvais encore tenir et je lui ai répondu : dix semaines

(j'ai été libéré le 23 avril,c'est-à-dire dix semaines après notre conversation - et,lorsque de retour en France,je rencontrais THIERRY il racontait l'histoire a tout le monde en prétendant qu'au lieu de faire l'X j'aurais mieux fait de me faire VOYANT). Il m'a aussi dit : essaye de rester au camp,ce sera mieux pour le drame qui se jouera à la libération,mais si tu es désigné pour un kommando,surtout ne va pas à HERSBRUCK. Croyez-vous vraiment que l'on ait eu la possibilité de choisir ? Qui plus est,j'ignorais ce qu'était HERSBRUCK et ce qui s'y passait. En fait,on fabriquait des fusées,dans des tunnels creusés dans la montagne et le pourcentage de morts était effarant : l'effectif était renouvelé tous les deux ou trois mois,et 71 % des Français qui sont partis à HERSBRUCK y sont morts.

Evidemment,quelques jours plus tard,j'ai été désigné pour HERSBRUCK. Prévenu à l'appel du soir que l'on partait après l'appel du lendemain matin,je n'avais plus qu'à prendre le risque de sortir de ma baraque après l'appel pour tenter d'aviser THIERRY. J'y suis arrivé,mais le lendemain matin,on a appelé les "sortants" pour HERSBRUCK et j'en étais. Descendre les escaliers,difficile,car déjà épuisé au lever,mise en rangs par cinq sur la place d'appel. Le kapo qui compte,le scharführer qui recompte,la porte du camp qui s'ouvre,et en avant. Quelques dizaines de mètres plus loin,un officier S.S. engonçé dans son manteau de cuir noir fait stopper la colonne,et crie 45623 . Toujours la même réaction de peur,je pense que ce coup-là,la balle est pour moi,et,non,sans même me regarder l'officier me hurle de retourner au camp,ce que je fais sans attendre mon reste. Il manquera un homme dans la colonne pour HERSBRUCK et je resterai à FLOSSENBÜRG.

Dans la soirée de la veille,THIERRY était descendu à l'infirmerie pour prévenir les médecins français que je partais à HERSBRUCK. Deux d'entre eux avaient les moyens de faire chanter deux médecins S.S. - ils en ont profité dans la nuit,et c'est le médecin lieutenant allemand qui m'a sorti du convoi. Les deux médecins français courageux qui ont sauvé bien d'autres personnes,ou aidé à mourir dignement et sans trop de souffrances beaucoup de camarades sont toujours vivants. Ils ont témoigné au procès de NÜREMBERG et au procès de DACHAU (qui jugeait les criminels de DACHAU et de FLOSSENBÜRG). Ils font partie de notre association,mais je les vois peu parce qu'ils sont nettement plus âgés que moi et sortent peu ,en raison de leur état de santé. Ils m'ont écrit toute l'histoire de la nuit où,à la demande de THIERRY,ils m'ont troqué contre une marchandise interdite. Je garde précieusement leur témoignage. C'était la seconde fois que THIERRY parvenait à me sauver la vie.

J'ai donc passé ces interminables semaines au camp central,changeant souvent d'arbeitskommando selon le gré des S.S. ou des kapos. J'ai riveté des ailes de

MESSERSCHMITT dans l'atelier où d'ARGENLIEU et son groupe étaient planqués. Planqués,parce que même s'il n'y avait pas de carreaux aux fenêtres,il faisait moins froid qu'à l'extérieur. Planqué aussi,parce que,en mars,il n'y avait plus de courant électrique pour alimenter les machines ni de pièces détachées. Mais je n'ai gardé ce job que deux jours. Il semble que j'étais voué à un métier de piqueur,car après la carrière de sable de TREBNITZ,je me suis trouvé affecté à la carrière de granit de FLOSSENBÜRG,et travailler le granit avec une pioche,ce n'est pas évident.! ! ! ! Au démarrage du camp,en 1938,cette carrière avait un plan de charge énorme,dont le point principal était de fournir les éléments de construction d'un pont à FRANCFORT-sur-ODER. Les évènements avaient bouleversé les projets et,en 44 l'objectif était la construction d'une statue de HITLER de 87 mètres de haut. En 1945,il paraît que nous devions découper des blocs pour refaire les bordures de trottoir dans les villes bombardées. Faute d'engins,ce travail ne pouvait être exécuté,et notre travail était sans but. Une partie du kommando attaquait,comme je l'ai dit,la muraille à coup de pioche,une autre partie du kommando transportait des blocs (extraits bien longtemps auparavant)sur une cinquantaine de mètres,pour en faire un tas,que l'on ramenait le lendemain à sa place. En fait,on "occupait"les détenus,en essayant de les épuiser. Le kapo de ce kommando était un "triangle vert" (droit commun) borgne effrayant à regarder qui était au camp depuis des années,et dont l'efficacité se jugeait au nombre de détenus tués dans la journée. Je ne l'ai jamais vu précipiter des déportés du haut de la route,vers le fond de la carrière,mais il paraît qu'il l'a fait souvent et il a été condamné à mort,au procès de DACHAU en 46 pour plusieurs meurtres de ce type. Par contre,je l'ai vu tuer à coup de manche de pioche,et ensuite épingler contre le sol par le côté pointu de l'outil, un détenu français qu'il avait abattu d'un coup de poing. J'ai fait connaissance,à la carrière,d'un Français,petit mais râblé,de dix ans plus âgé que moi,qui s'avèra être un Commissaire de Police d'une commune de la banlieue parisienne. Il avait d'abord été dans la " Coloniale" et savait se battre. Un tel ami, RAYMOND,était précieux dans cette jungle. De retour en FRANCE,il a raconté à mes parents,puis à mon épouse comment nous tentions de ménager nos efforts,et il insistait sur le fait qu'il n'avait jamais compris comment j'avais pu résister au jeu favori de notre kapo qui se déroulait ainsi : quatre déportés soulevaient un bloc de granit - un autre,moi en l'occurence,devait passer à quatre pattes sous ce bloc que les quatre premiers essayaient de déposer le plus doucement possible sur mon dos. Il fallait parcourir quelques mètres et se débarasser comme on pouvait de cette charge. Evidemment,j'avais l'impression que les vertèbres éclataient mais,chose curieuse,près de 50 ans après mon retour,je n'ai aucun ennui de dos ?

Je pourrais parler pendant des heures et écrire je ne sais combien de pages sur ces trois mois passés à FLOSSENBÜRG. Vous trouverez beaucoup de livres racontant les

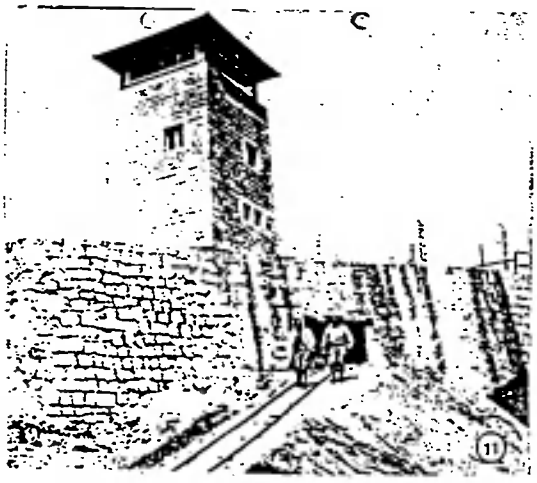
appels interminables,nus,sous la neige ou les bagarres pour la nourriture ou les brimades et humiliations infligées sans cesse par les kapos,les S.S. ou simplement les ethnies les plus représentées. Je crois que ce camp a atteint des sommets dantesques,et les médecins qui ont témoigné à DACHAU ont indiqué que en février et mars la moyenne journalière des décès avait atteint 100,avec,fin mars plusieurs journées à 300 morts, le plus souvent d'épuisement. Le crématoire ne suffisait plus,et fin mars/début avril,on entassait les corps "au carré" puis on empilait des morceaux de bois,du type traverse de chemin de fer,on remettait une rangée de cadaves et on recommençait l'opération. Les kapos versaient un liquide inflammable et on mettait le feu. Pendant les dernières semaines,une puanteur atroce flottait sur le camp.

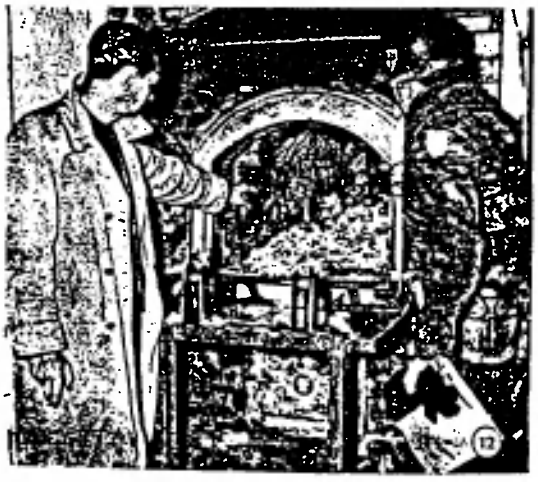
Début avril,il s'est passé des évènements que nous n'avons connus que par la suite. Pendaison de neuf femmes dont trois Françaises,éxécution de 19 officiers américains canadiens et français, tous S.O.E. puis le 9 avril,pendaison de 7 des conjurés de l'attentat contre HITLER,parmi lesquels l'Amiral CANARIS et le Pasteur BONHOFFER.

Le 13 avril,miracle,après l'appel du matin,on ne part pas en kommando et on rentre dans les baraques. Les S.S. sont remplaçés,dans les miradors,par des déportés allemands armés de fusils,chargés nous dit-on,de maintenir l'ordre en attendant l'arrivée imminente des Américains. Le soir même,tout rentre dans l'ordre et,le lendemain,on repart en kommando. L'explication sera connue après guerre. La Croix-Rouge suédoise,qui avait déjà négocié le sauvetage de femmes déportées au camp de RAVENSBRUCK,avait conclu un accord avec HIMMLER pour aller délivrer,dans tous les camps,les déportés scandinaves,ceci moyennant des garanties pour l'après guerre. Une ambulance et une voiture privée marquées de la Croix Rouge se sont présentées au camp le 13 avril,mais le Commandant a refusé de libérer les détenus et de laisser l'ambulance entrer dans le camp. C'est cette ambulance que certains prétendaient avoir vue dans la cour,qui avait provoqué le début de panique chez nos gardiens. Dans la semaine qui suivit,on évacua tous les grands hommes qui résidaient à FLOSSENBÜRG,mais hors du camp,dans des conditions bien différentes des nôtres : Léon BLUM, le chancelier SCHUSCHNIGG,le Prince de Hesse,des Généraux Allemands,Russes et Italiens,beaucoup de S.O.E. haut-gradés dont les deux CHURCHILL (cousins entre eux mais sans parenté avec Winston) etc,et tout ce beau monde partit en voitures plus ou moins cellulaires vers DACHAU,puis vers le BRENNER où il y eut une libération assez épique (Lire : "L'Irréductible WINGS " de S.Smith - Edition Collins à LONDRES)

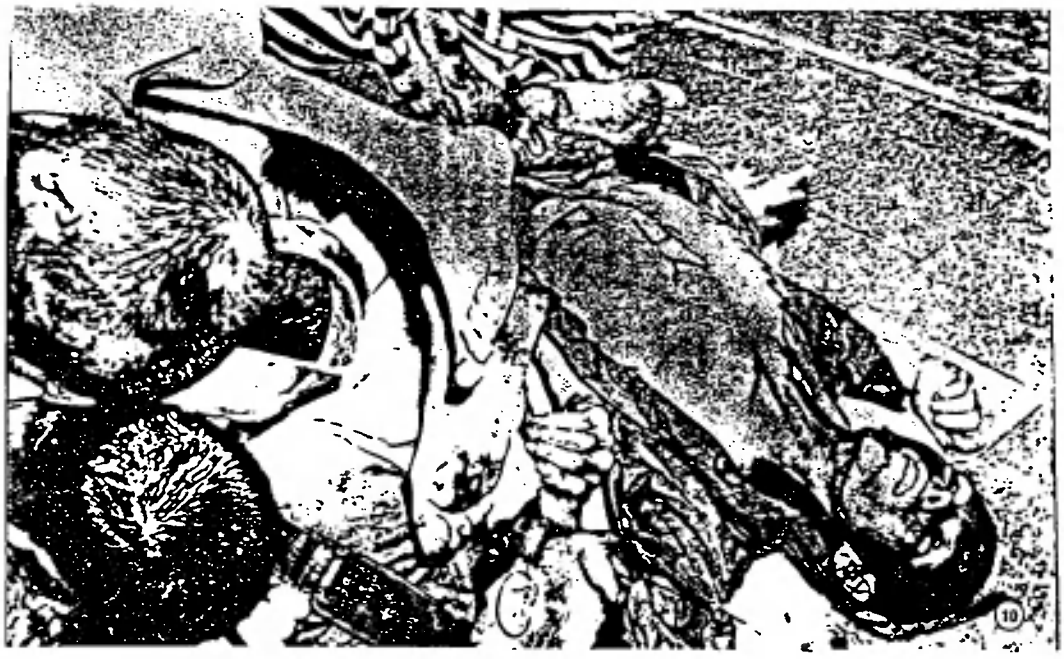
Pour nous,la semaine fut encore plus atroce,les S.S. et les Kapos étaient déchaînés,et les déportés qui avaient cru en une libération rapide,se laissaient littéralement mourir.

Mais le 20 avril,au matin,l'épisode FLOSSENBÜRG se terminait,et la Marche de la Mort commençait.



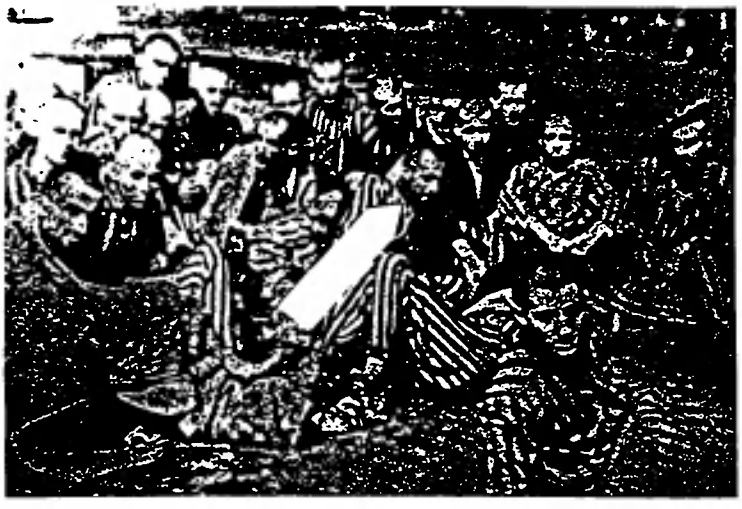


Une rampe (II) avait été aménagée pour accélérer le transport des cadavres vers le four crématoire (I2) que les Américains découvrent le 23 avril I945.



Dans le four, les dernières victimes ont échappé à l'incinération

Le lieutenant-colonel SS KOEGEL qui, obéissant à l'ordre de Himmler, déclencha la "Todesmarsch"



Des survivants..... Mais Robert DESNOS (flèche blanche) ne survécut que jusqu'au 8 mai !

LA MARCHE DE LA MORT

******

Il y a beaucoup de littérature sur cet évènement qui dura trois jours. Les historiens allemands,en particulier,ont cherché à reconstituer l'évènement et surtout à en expliquer la motivation. Le commandant du camp (Obersturmbahnnführer KOEGEL - Lieutenant-Colonel) reçut l'ordre des services de BERLIN d'abandonner le camp,et de rejoindre le front avec son bataillon de S.S. Totenkopf. Par contre, le commandant de DACHAU fut informé qu'il devait récupérer les évacués de FLOSSENBÜRG et envoya un émissaire à KOEGEL,qui avait déjà quitté le camp et qui ne sut plus s'il devait évacuer les déportés ou rendre le camp aux Alliés. Il demanda des ordres par radio,directement à HIMMLER et reçut le message,archivé en Allemagne,qui fut l'une des pièces à conviction du procès :"Il n'est nullement question de rendre le camp. Le camp doit être évacué immédiatement. Pas un détenu ne doit tomber vivant entre les mains des ennemis.. Signé : HEINRICH HIMMLER,Reichsführer de la S.S.." KOEGEL exécuta les ordres : ce fut la Todesmarsche. Est-ce par remords,mais KOEGEL se suicida en 1946,le lendemain du jour,où,reconnu par des agents de la C.I.C. alors qu'il portait l'identité d'un ancien détenu allemand de FLOSSENBÜRG. Il avait été incarcéré à la prison de SCHWANBACH.(A noter que ses trois prédécesseurs au commandement de FLOSSENBÜRG eurent des destins tragiques : WEISEBORN se suicida en 1939 - KARL a été abattu par des déportés supposés russes,à NUREMBERG EN 1945 - Seul EGON,condamné à la détention à vie,mourut chez lui,en 1974,après avoir purgé,seulement, 15 ans de prison à SPANDAU).

Bien sur,nous ignorions tous ces détails. Le 20 avril,dans la matinée nous étions tous rassemblés devant nos baraques,et il y avait une assez jolie pagaille et une belle trouille. Pour beaucoup,les S.S. allaient nous descendre à la mitrailleuse à partir des miradors. En fait,on appela d'abord les Israëlites,qui furent rassemblés sur la place d'appel,et disparurent,je ne sais où. Puis on appela les officiers russes. En principe les officiers étaient dans des offlags,mais les Allemands mettaient dans les camps de concentration,les officiers supposés être des commissaires politiques. Eux aussi disparurent. Puis on appela les prisonniers,baraque par baraque pour faire des paquets d'environ 4000 hommes. Officiellement ce sont 14.793 hommes qui quittèrent le camp,en quatre colonnes parties à 9 heures,12 h. puis 16 et 17 h.

Une seule colonne,sans doute la 3° forte de 4000 hommes,sous les ordres de l'Obersturmführer PACHEN (condamné à mort et éxécuté par les Américains) parvint à DACHAU avec un effectif de 2654 déportés,les autres ayant été éliminés en cours de route. 1527 hommes restèrent au camp,malades impotents,grabataires. Il fallait vraiment être moribond pour rester au Revier,car même les typhiques partirent sur la route. Les médecins français qui tentaient d'exercer leur métier à l'infirmerie,avaient préparé une "planque" pour accueillir quelques Français. Les médecins étrangers en avaient fait autant. Il y avait donc des valides parmi les 1527,et,parmi ces valides,Georges THIERRY d'ARGENLIEU et ses 3 amis,LEROGNON (X39),BOULLOCHE (X34) et un autre,non X dont j'ai oublié le nom. THIERRY m'a cherché pendant quelques minutes pour m'entraîner dans sa planque,mais allez donc trouver un pyjama au milieu de 16.000 autres dans une foule hystérique ! ! Après la guerre,à chacune de nos rencontres,il se faisait le reproche d'avoir été incapable de me trouver dans cette cohue démentielle.

Je crois que j'ai fait partie du groupe sorti du camp vers midi. On a touché une tranche de pain un peu plus épaisse que d'habitude et on est parti,sous la pluie et par un froid glacial. Ai-je dit que,à FLOSSENBÜRG on était vêtu uniquement d'un pantalon et d'une veste rayées,sans aucun linge de corps,sans manteau,sans chaussettes .On avait un mûtzen et des galoches.....et pratiquement chacun avait réussi à faucher un sac de ciment vide que l'on portait sous la chemise,en plastron : ça grattait,mais cà protègeait un peu du froid, (entre - 20° et - 25°).

Le convoi s'étire et se traîne sur la route : à preuve : on a parcouru 87 kilomètres en 71 heures. Même si l'on tient compte de deux ou trois pauses de chacune une ou deux heures,cela donne une vitesse de marche qui n'atteint pas un kilomètre et demi à l'heure. On ne peut pas marcher plus vite,malgré les hurlements des S.S .Alors commence le jeu classique de ces sadiques qui tirent sur le dernier rang. Cela impressionne au début,et puis,on en a tellement assez,que ceux qui se retrouvent en queue,se moquent d'être tirés comme des lapins. Il y a ceux qui veulent s'entraider. Deux frères,polonais,je crois,se font descendre devant moi,sans raison,simplement parce qu'ils se tenaient par le bras. Parmi les anciens de KUSTRIN,un homme essaye de porter son père sur ses épaules. Epuisé,il rétrograde et quand ils arrivent au dernier rang,la mitraillette crépite. De cela je ne fus pas témoin oculaire,mais je crois volontiers le camarade qui me l'a dit. Satisfaire un besoin naturel impose de se porter en tête de la colonne,et d'opérer assez vite pour avoir fini avant que la queue de colonne n'arrive;ceci en espèrant que les marcheurs veuillent bien s'écarter et se dispensent de vous bourrer de coup de pieds au passage. Compte tenu du nombre de morts,il faut aussi,de temps à autre,s'arrêter car la charrette sur laquelle on a

chargé les cadavres est pleine,et il faut donc creuser rapidement une fosse qui n'est pas repérée géographiquement,et dans laquelle reposent des inconnus,dont on ne prend même pas la peine d'arracher la bande matricule,pour savoir qui est mort. Bientôt les S.S. sont fatigués à leur tour,car ils portent leur barda sur l'épaule et leurs armes à la main.Ils offrent donc à un déporté de porter leur sac en échange d'une tranche de pain.Ceux qui essayent font dix mètres avant de s'écrouler. J'ai eu la chance de retrouver rapidement RAYMOND,et il me fait bénéficier de sa sagesse de vieux baroudeur. Veille à ne pas être dans les derniers,veille à ne pas être sur les flancs pour qu'on ne te demande pas de porter un sac,ne te fais pas remarquer par des mouvements brusques,bouge les lèvres si on nous dit de chanter etc,etc,...Mais surtout,lors des pauses,il m'empêche de me coucher au sol pour dormir : tu ne pourras pas te relever. Et le long de la route,il sait quelle plante on peut,à la rigueur,sucer pour apaiser sa soif,voire sa faim.

Nous descendons plein sud et traversons des villages dont les habitants se terrent. Des personnes âgées tentent de nous lancer une pomme de terre ou un quignon de pain,mais une rafale tirée vers leur maison les invite brutalement à rester chez eux.

Comment raconter ces trois jours ? On marchait "à l'énergie" avec des bruits de fond horribles : les rafales de mitraillettes,les gémissements des moribonds qui suppliaient qu'on les aide à se relever,alors même qu'on les regardait tomber dans la plus profonde indifférence hébétée. L'essentiel était de ne pas tomber,soi-même.

Fatalement,parce que la colonne avance en accordéon,elle se scinde en plusieurs tronçons,mais j'ai la chance de rester avec RAYMOND et d'autres Français. En tout,nous devons être 5 à 600 détenus. Les itinéraires varient aussi,un peu,autour du grand axe de marche,car dans la nuit,on se perd de vue. Dans mon groupe il y a des maquisards toulousains,qui,le 22 au matin décident de tenter de fuir,car on entend bien le bruit de la bataille et il serait stupide de se faire tuer quelques heures avant d'être libérés. Ils essayent de nous entrainer RAYMOND et moi,mais nous sommes trop faibles pour courir,et nous avons encore espoir que nos S.S. nous remettrons aux Alliés avant de se laisser faire prisonniers. Les malheureux Toulousains tentent le coup,se faufilent entre les S.S. qui marchaient à côté de nous le long de la colonne,mais n'évitent pas le second cordon,certes moins dense,mais accompagné de chiens qui donnent immédiatement l'alerte - et c'est le carnage.

En début de matinée du 23,nous faisons halte,et on nous parque dans une carrière (encore),une gravière située le long de la route,haute de plusieurs mètres,et à laquelle on

La Marche de la Mort a fait plus de 7000 victimes...Ici, un charnier a été découvert près de Wetterfeld.

Des civils allemands ont été requis, près de Neunburg, pour mettre en bière 600 corps de victimes.

ne peut accéder que par une brèche de trois ou quatre mètres. Quelle aubaine pour nos S.S. : ils nous font entrer à grands coups de gueule,et laissent seulement trois ou quatre des leurs pour garder l'entrée,pendant que les autres,je le suppose, se reposent. Les camarades tombent au sol,et s'endorment immédiatement. RAYMOND et moi,et quelques autres français essayons de prévoir ce qui va se passer dans les prochaines heures ou minutes.

Vers 9 ou 10 heures du matin,nous voyons la brume se lever et découvrons par la brèche un petit hameau de trois ou quatre maisons ou semblent flotter des drapeaux blancs. Puis soudain,passent sur la route,des grosses voitures surchargées d'officiers allemands dont certains,debout sur les marchepieds,n'ont pas eu le temps de mettre leur tunique et s'agrippent à la portière d'une main,en tenant de l'autre bras une mitraillette. Ils hurlent des instructions ou des informations à nos S.S.. Nous ne comprenons rien,bien entendu,mais il est clair,que c'est le début de la fin. Quelques russes foncent pour essayer de passer par la brèche et se font tuer immédiatement. Nos S.S. qui se reposaient rejoignent leurs camarades de la garde,et nous ordonnent de nous ranger sur la route par carré de dix rangs de dix hommes .C'est à qui n'obéira pas,mais,comme dans un troupeau apeuré les hommes hébétés,finissent par se rendre sur la route. Dès que le carré est formé,une mitrailleuse et non plus une mitraillette,crépite et dans les hurlements les hommes tombent. Un grand silence tombe sur la carrière puis quelques hommes se précipitent vers la brèche,pour fuir. La mitrailleuse crache à nouveau,et RAYMOND me dit : il faut esssayer de filer,mais un par un,car ils ne tourneront peut-être pas la mitrailleuse pour un seul fugitif,alors qu'il l'avait fait tourner d'un demi-tour croyant à une évasion massive. En quelques secondes,nous nous retrouvons une quinzaine de Français,mais il faut faire vite pour choisir son rang de départ. Chacun a peur de se faire tuer,mais a aussi peur que ses jambes ne le portent pas de l'autre côté de la route. Dix mètres à peine à faire,pour être dans les hautes herbes,et espèrer que l'on sera suffisamment insignifiant pour que ces salauds de S.S .ne se détournent pas de l'éxécution en règle qu'ils ont commençée. Vite RAYMOND dit : je pars en premier-je dis: je te suis,et ainsi de suite.Il se redresse,traverse la route,plonge et il ne se passe rien. Je le suis immédiatement et déclenche simplement un ou deux coups de revolver. Mais les autres ne passeront pas. Les S.S. n'ont pas tourné la mitrailleuse : ils les ont abattus à la mitraillette. Nous irons les enterrer le surlendemain - mais nous laisserons sur place les cadavres des deux servants encore crispés sur leur mitrailleuse bien installée au pied d'un arbre,et qui,effectivement prenait en enfilade les carrés qui se formaient sur la route.

Avant de dire suite et fin de l'histoire,je voudrais citer un paragraphe du Journal Officiel de septembre 1951. Une mission française avait été envoyée le long de "notre" route,pour tenter de retrouver les disparus et leur donner une sépulture convenable. A deux pas de l'endroit que j'ai décrit plus haut,cette Mission a trouvé

un cimetière contenant 600 cadavres inhumés par les Allemands sous la contrainte de la 3° U.S. Army. Parmi ces six cents corps,il y avait des Français,mais surtout,il n'y avait que trois cents ou quatre cents déportés abattus par balle. Les autres avaient été soit matraqués à mort,soit étranglés,soit poignardés. Nos S.S. avaient été au bout de leur mission. Lorsqu'ils n'ont plus eu de munitions ils ont procédé au genre de nettoyage qu'ils avaient l'habitude de pratiquer en Pologne ou en Russie.

RAYMOND et moi sommes maintenant dans de hautes herbes trempées de rosée. Nous sommes à quelques mètres de la route où le drame continue. Nous prenons le temps de respirer,et commençons à ramper vers le hameau où flottent les drapeaux blancs. Sur le chemin,devant les maisons, nous voyons des véhicules arrêtés et ces véhicules portent une étoile blanche qui,nous le pensons indiquent qu'il s'agit de l'Armée Russe. Pas franchement heureux,nous rampons donc vers eux : mieux vaut,sans doute,les Russes,que les S.S.

Nous mettrons près de trois heures,à plat ventre,pour rejoindre cette ferme,distante d'à peine un kilomètre de la route. Nous nous séparons de quelques mètres,pour diminuer les risques car on nous tire dessus. "On" ce sont les Américains qui voyant les herbes bouger ont peur d'un kommando de S.S. kamikaze,et ce sont aussi nos S.S. qui ripostent aux coups de feu qu'ils croient dirigés contre eux. En arrivant enfin à la ferme,nous ne trouvons personne. Nous nous jetons dans un hangar,pour nous reposer sur la paille,et trouvons des oeufs. Pour la première et la dernière fois de ma vie,je gobe un oeuf,et sur les bons conseils de RAYMOND arrête là le festin. Combien de camarades sont morts ce jour-là pour s'être,très relativement,goinfrés !!!

Le calme étant revenu dans le secteur,nous voyons sortir d'un abri aérien installé dans la cour de la ferme,un couple de personnes agées,suivis d'une foule d'individus qui étaient venus se planquer pendant la bagarre. Le fermier,arrogant,fonce sur nous et nous traite de voleurs,mais mon allemand s'est amélioré (surtout côté jurons et insultes) et je le remets en place. Il me propose un troc curieux en me demandant si l'un de nous parle anglais. Je lui réponds positivement et il m'annonçe que,si je dis aux Américains qu'il nous a bien traités,il veut bien que nous restions dans sa ferme en attendant les évènements.C'est ainsi que nous apprîmes que l'etoile blanche était l'insigne des Américains et non des Russes. L'atmosphère se détend et nous entrons dans la salle principale où règne le plus grand cirque. Outre les fermiers et leurs trois fils agés de cinq à dix ans,il y a là une bonne trentaine de réfugiés allemands,fuyant aussi bien les Américains que les Russes. Le fermier déclare qu'il n'y a aucune chambre disponible,mais RAYMOND,se souvenant de ses fonctions policières,déclare péremptoirement : il nous emm... tu lui dis que nous réquisitionnons une chambre.

Avant que nous ne montions,péniblement,nous coucher arrive une jeep de la French Liaison et une de la 11° U.S.D.B. C'est à qui nous donnera cigarettes et chocolat dont nous n'avons

hélas,que faire car notre estomac retréci a déjà beaucoup de mal à digérer l'oeuf gobé. Nous apprenons ainsi les nouvelles de la guerre et quelques détails sur notre libération. C'est PATTON qui fonçant pour délivrer DACHAU,avait appris l'existence de FLOSSENBÜRG et avait envoyé une petite colonne vers le camp central. Rencontrant des colonnes de déportés en cours d"évacuation,il avait lançé des petits éléments pour tenter de délivrer très rapidement les déportés à bout de forces. Le détachement qui nous a rejoint,était fort de quatre jeeps et d'un half-track,montés,en tout,par une trentaine de G.I.. Ils ont,pratiquement,assisté à tout le massacre,mais ils ont cru que nos S.S. étaient plus nombreux et mieux armés et n'ont pas osé attaquer. Tout en les remerciant,nous leur avons fait amèrement remarquer que s'ils avaient attaqué une demi-heure plus tôt,ils auraient sans doute,sauvé des centaines de vies humaines. Lorsqu'ils ont vu le monceau de cadavres,près de l'entrée de la carrière,les G.I. ont fait évacuer le village le plus proche,puis ils ont,systématiquement démoli toutes les maisons,une à une,à coup de canon. Ensuite, ils ont contraint les allemands à enterrer nos morts,malheureusement sans relever toutes les identités. Quant au Général PATTON,il s'est présenté quelques heures, plus tard à FLOSSENBÜRG,et a visité le camp pendant une heure. Puis il a été pris de vomissements et a exigé que toute la population du canton,hommes et femmes viennent visiter le camp,avant que l'on procède au "nettoyage sanitaire" et que tous participent à l'enterrement des victimes qui a duré plusieurs jours. De nombreuses photos rendent compte de cet évènement.

Revenons à nous et à notre ferme. Nos amis français et américains repartent en nous promettant de nous envoyer des vêtements chauds et de la nourriture. Ils feront aussi le nécessaire pour notre rapatriement et se chargent de prévenir nos familles. La lettre effectivement envoyée par le Capitaine BELLOUACQUE de la French Liaison arrivera chez moi,à PARIS,le lendemain de mon retour !

Ils nous demandent d'être prudents pendant quatre ou cinq jours,parce qu'ils pensent qu'il y a encore des éléments de la S.S. ou de la Wehrmacht prêts à poursuivre la lutte dans le secteur et parce que le gros de la 3° Armée n'arrivera qu'en fin de semaine. Ils refusent de nous donner une arme de défense et s'en vont.

Nous resterons dans cette ferme une bonne dizaine de jours et y reprendrons très rapidement des forces et du poids. Le 120° U.S. Evacuation Hospital nous avait délégué des infirmiers qui n'ont pas jugé utile de nous hospitaliser à CHAM. Les hôpitaux et leurs annexes étaient pleins à craquer,non pas de blessés de guerre,mais de déportés mourants,la plupart d'épuisement ou du typhus. RAYMOND et moi pesions respectivement 41 et 40 kilos,ce qui nous classait dans la catégorie des obèses. Nos journées étaient occupées par de grandes toilettes dans le REGEN qui coulait le long d'un champ appartenant aux fermiers,et par de courtes promenades destinées

surtout à retrouver les corps des camarades abattus sur la route ou morts en tentant,comme nous de s'en sortir. Bien sur,il y avait aussi beaucoup de corps d'allemands,et sans beaucoup de vergogne,nous fouillions leurs poches pour ramener quelques souvenirs. Deux anecdotes reflètent,me semble-t'il l'atmosphère de peur qui règnait chez les Allemands et celle de décontraction qui règnait chez les Américains. La toute première nuit,trois jeunes filles allemandes nous ont proposé de "s'occuper" de nous,à condition que nous déclarions aux Russes,qui,dans leur esprit,n'allaient pas tarder à remplacer les Américains,qu'elles étaient nos petites amies,ce qui devait leur éviter le sort subi par leurs camarades dans les régions tchèques qu'elles venaient de fuir. Nullement intéressés,nous avons fermé à clef la porte de notre chambre,mais les filles ont dormi,sur le palier,contre notre porte,pendant plusieurs nuits pour se rassurer. A l'inverse,vers la fin de notre séjour,deux immenses M.P. noirs se sont pointés dans la nuit,et ont demandé au fermier de monter me chercher. Descendu avec RAYMOND,nous avons eu droit aux tablettes de chocolat,aux rations K,puis les M.P. sont entrés dans le vif du sujet,et ont demandé s'il y avait des filles dans la ferme. Nous avions,bien évidemment repéré deux femmes dont la couleur des bas et la jupe grise trahissaient la profession de souris grise,et c'est sans trop d'hésitation que nous avons conduit nos M.P. vers elles. Bien sur,leurs papiers n'ont pas satisfait nos Américains qui les ont embarquées pour vérification. Lorsque nous sommes descendus le lendemain matin,elles étaient de retour,mais leurs regards ne trahissaient pas une énorme sympathie à notre égard.

Un petit retour en arrière pour voir ce qu'étaient devenus les autres colonnes. Nous avons vu que l'une avait atteint DACHAU avec 40 % de déchet. Une autre a été libérée sans trop de dégâts vers STRAUBING. Finalement ce sont les 2° (la mienne) et 4° colonne qui souffrirent le plus. Les hommes qui ont fait partie de ces deux colonnes,parlent de la route de CHAM parce que cette petit ville est le chef lieu du kreis,parce que l'hopital avait été installé là,et parce que c'est de là que partirent beaucoup de convois de retour. En fait,tout s'est déroulé autour de UNTERTRAUBENBACH,mais dans des conditions fantastiquement différentes,à quelques centaines de mètres près,selon le tronçon de colonne dans lequel on s'était trouvé par hasard. Un bon camarade FRANCOIS,qui était encore à BUCHENWALD à la mi-avril,a d'abord fait l'évacuation de BUCHENWALD à FLOSSENBÜRG,où il n'a passé que deux nuits (comme les 7.000 autres déportés de ce convoi "fantôme"),puis il est reparti avec nous le 20 avril,pour être libéré à UNTERTRAUBENBACH le 23. Mais lui il était dans un autre tronçon de la même colonne. L'officier S.S. les a fait arrêter dans une forêt,dans la nuit du 22 au 23. Le matin au réveil,il n'y avait plus une sentinelle,tous les S.S. étaient partis,et

les déportés se sont retrouvés libres,sans avoir entendu un coup de feu. FRANCOIS a été libéré à WULFING,moi à RIED amPFAHL,deux hameaux de UNTERTRAUBENBACH.Nous ne nous sommes évidemment pas connus au camp,nous ne nous sommes pas rencontrés dans la colonne,et c'est à PARIS que 40 ans plus tard,nous découvrons,au hasard d'une conversation,que nous avons été libérés tous les deux à UNTERTRAUBENBACH,mais pas du tout dans les mêmes circonstances.Voilà pourquoi il est très difficile de répondre à des familles qui cherchent à savoir où,quand et comment est mort leur disparu.

Cortège funèbre sur les routes du Kreis de CHAM

LE RETOUR

*****

Début mai,des G.M.C. conduits par des Français de l'Armée de LATTRE viennent "ramasser" les déportés rapatriables. Nous faisons de courtes étapes en camion,avec de fréquents arrêts,où,malheureusement il faut abandonner souvent des camarades. Puis (à WÜRZBURG,je crois) on forme un petit détachement de valides et semi-valides qui va être remis aux Américains pour rapatriement par voie ferrée.
Un camarade Cyrard,de CLARENS,et moi qui baragouinions suffisamment allemand et anglais, sommes chargés du convoi et des relations avec l'Armée d'une part,avec les Allemands d'autre part,car,il faut assurer la subsistance,et souvent le coucher dans des villes bombardées,où ne restent debout que des hôpitaux...et des prisons.L'ami de CLARENS sera forçé d'abandonner,parce que trop faible,et je ramène notre équipe qui fond à vue d'oeil,jusqu'à un camp de triage situé en Allemagne,à la frontière française que nous atteignons le 8 mai 45. Pendant ce parcours nous découvritons parmi nous 5 collabos ou S.S. français ou L.V.F. qui essayent de se camoufler et de rentrer en FRANCE avec nous. Mais ils n'ont pas eu le courage de se faire tondre,ils sont trop bien portants et certains portent sous l'aisselle la marque de leur groupe sanguin. Il y en a même un qui rêvait en Allemand !!!.Dès qu'ils étaient découverts,ils étaient interrogés par un simulacre de tribunal américain,et la sanction était ultra rapide.
Nous montons enfin dans un train vers PARIS. Il y a là une vingtaine de wagons à bestiaux dans lesquels voyagent des prisonniers de guerre,sous-officiers pour la plupart - et deux wagons où reposent à l'aise une vingtaine de déportés,encombrés de colis Croix-Rouge. A chaque halte,les prisonniers se précipitent vers nos wagons pour nous proposer leur aide. Si l'arrêt se prolonge ils nous prennent dans leurs bras pour nous aider à descendre sur le ballast. C'est touchant.
Le 8 mai,dans la nuit,nous passons la frontière,je ne sais où - mais nous apercevons un gigantesque feu d'artifice à quelques centaines de mètres. Le train s'arrête,et nous crions à nos amis prisonniers qu'il faut faire arrêter ce feu,car les allemands vont sûrement le repérer et déclencher un bombardement. C'est alors que nous apprenons que l'armistice a été signé le matin,et que nous ne risquons plus

rien. Une délégation vient vers le train,les femmes sont en grande tenue folklorique (peut-être alsacienne ou lorraine). On nous offre du vin,du champagne,des gâteaux,toutes choses qu'il faut,parfois avec difficulté ,refuser et que nous faisons remettre aux prisonniers de guerre,qui sont assez costauds pour supporter ces libations.

Le 11 MAI 1945,vers 1 heure du matin le train entre en Gare de l'Est,et c'est la fin de l'aventure.

Nous nous faisions une joie de ce retour à PARIS. Nous avions imaginé une réception émouvante. Chacun prétendait que,du train,on verrait d'abord la Tour Eiffel,à moins que ce ne soit le Sacré Coeur. Eh bien,non,nous dormions quand le train est entré en gare;dans le plus grand silence et dans l'indifférence générale. Un galonné,sur le quai, a hurlé "Tout le monde en bas,et en colonnes par cinq". Nous avons vu bondir un sergent qui était dans le wagon suivant le nôtre,et qui sans même saluer l'officier lui dit : on va d'abord faire descendre les déportés qui sont dans les deux premiers wagons,et on les portera jusqu'au bout du quai (où Croix Rouge et Scouts s'affairaient) ensuite on verra. C'est ce qu'ils firent. En bout de quai,nous fûmes magnifiquement aidés par ces bénévoles et conduits vers des autobus qui attendaient dans la cour. Pour ce faire il fallait traverser une foule silencieuse et anxieuse : des familles attendant un disparu. Mon oncle était dans cette foule,il put me suivre d'assez près pour se faire admettre dans le même autobus,qui nous conduisit à l'Hotel LUTÉTIA. Il y avait là un double contrôle. Sanitaire d'abord,et une foule de médecins s'occupait des arrivants,et dans le meilleur des cas,leur faisait affecter une chambre (où certains provinciaux passèrent plusieurs nuits,et où les grands malades attendaient une place au Val de Grâce ou aux Invalides). Policier ensuite,car la Sécurité Militaire faisait la chasse aux faux déportés et cherchait à recueillir des témoignages contre certains criminels de guerre.

Des panneaux entiers étaient recouverts de photos de personnes disparues et l'on était assailli par des braves gens nous présentant la photo de l'un des leurs,en nous demandant si on l'avait connu,s'il était vivant etc,...C'était très pénible.

RAYMOND et moi n'avions aucune envie de passer une nuit à LUTETIA,alors que nous habitions PARIS. RAYMOND avait hâte de revoir son épouse,et moi,je voulais partir avec mon Oncle qui avait si bien su me "piquer" à la Gare de l'Est.Pourquoi mon Oncle se trouvait-il là ? Tout simplement parce que la Croix Rouge avait accepté d'envoyer à nos familles un télégramme bref, un peu stéréotypé,donnant une date approximative de retour. Sachant mon Père cardiaque,je n'ai pas voulu prévenir directement et aussi brutalement ma famille. J'ai donc fait envoyer le télégramme chez un de mes camarades de taupe : GIROUARD

dont j'ignorais qu'il avait été reçu à l'X (promo 44) qui a bien évidemment compris ce que j'attendais de lui. Il a prévenu mes parents avec ménagement,et les hommes valides de la famille ont fait le pied de grue un certain nombre de jours,aussi bien à LUTETIA qu'aux gares du NORD et de l'EST. Bien entendu,les officiers ne voulurent rien savoir et nous promirent de nous libérer le lendemain dès que l'on aurait pu vérifier notre identité. Je leur fis remarquer que cette vérification pouvait se faire immédiatement,en pleine nuit,en téléphonant d'une part à l'X,et d'autre part au Commissariat de Police où RAYMOND avait exerçé. Ce qui fut fait vers trois heures du matin. L'X m'a "dédouané" et je suis rentré chez moi,en promettant d'aller faire ma déposition à je ne sais plus quel bureau militaire dès que possible.

Je suis arrivé chez moi vers quatre heures du matin. Toute la famille était réunie.....et me regardait mettre deux heures pour avaler,à cette heure là,un steack frites auquel je rêvais depuis bien longtemps. J'étais,parait-il,assez peu reconnaissable,d'abord parce que j'étais tondu,et surtout parce que j'étais frappé de ce que l'on appelle l'oedème des famèliques,ce qui me donnait une tête toute ronde. Malgré tout,j'avais repris une bonne dizaine de kilos et je peux considérer que j'étais en bonne forme par rapport à la majorité des déportés.

> Après un petit mois passé à PARIS,chez mes parents,où,parait-il je couchais au sol,incapable de supporter un matelas et des draps,et où j'exigeais d'avoir toujours à ma portée un sac contenant du pain,des vivres et des cigarettes,je suis parti en convalescence en BRETAGNE,pendant que les cocons travaillaient au Ministère de l'Air. J'ai dormi 15 à 20 heures par jour,pendant des semaines. Le médecin du village venait chaque jour soigner mes plaies,et j'étais chouchouté outrageusement. J'avais presque récupéré mon poids,lorsque l'Ecole m'a rappelé pour partir à SAINT -GOAR.

Je crois que nous sommes rentrés à l'X à la mi-octobre ou fin octobre. Et c'est-là que la Strass a découvert que je ne pouvais pas intégrer. L'Ecole était,bien entendu,redevenue militaire,or les Déportés étaient,de par la loi,dispensés de tout service militaire et présumés réformés. C'est le Général BRISAC qui a trouvé la solution,avec l'accord de la Direction du Génie. Je me suis engagé pour 3 ans,avec la promesse non écrite,que l'on accepterait ma démission deux ans plus tard. De ce fait,j'ai suivi les règles des militaires d'Active,et j'ai été nommé sous-lieutenant à la date de mon arrestation,et non pas au 1° octobre de l'année de sortie de l'Ecole. La nomination ayant paru au printemps 46,le même J.O. me nommait lieutenant. Le Général BRISAC a accepté,comme il l'avait promis,ma démission au 1°octobre 47.

Je garde de ma première année à l'X,un très bon souvenir du Commandant BRUNET qui était responsable de LOURCINE. Il m'a convqué un jour,dans son bureau,et m'a dit : il y a deux anciens déportés dans l'Ecole : vous et moi. Je ne vous aiderai ni sur le plan disciplinaire ni sur le plan scolaire,mais pour tout autre problème,en particulier sur le plan santé ou moral,vous pouvez compter sur moi. Le commandant BRUNET avait passé bon nombre de mois à MAUTHAUSEN et c'est vers la fin de sa vie qu'il en a ressenti les conséquences. Il a pris sa retraite comme Général de Division ou de Corps d d'Armée. Il est mort en 1988,après avoir été le Vice-Président de l'Amicale de MAUTHAUSEN,(en même temps que le Révérend Père RIQUET,ancien de MAUTHAUSEN décédé le mois dernier),ce qui m'a amené à le rencontrer assez souvent dans des réunions inter-camps.
Il se souvenait très bien de notre promo dont il avait apprécié le "dilettantisme".

Parmi les camarades que j'ai cités dans ce récit,PIERRE,le Français d'ASCHERSLEBEN,est,à ma connaissance encore vivant.

PAUL,le belge de TREBNITZ a été libéré vivant,mais très malade.Hospitalisé à STETTIN,il a pu,en mai 45 ,correspondre avec ses parents pendant quelques semaines,puis la ligne de démarcation entre Russes et Américains,ayant fait que STETTIN se trouvât,désormais, en zone EST,plus aucune nouvelle n'est parvenue. Les Russes ont renvoyé en BELGIQUE,dans les années 50,un certain nombre de cercueils,parmi lesquels se trouvait,d'après eux, le corps de PAUL. Mais ses parents avaient de bonnes raisonns de ne pas y croire et sont morts persuadés que leur fils était prisonnier en RUSSIE.

LUCIEN,l'avocat,le seul Français de TREBNITZ avant que je n'arrive, a fait le même cirque que moi jusqu'à FLOSSENBÜRG. Affecté dans un kommando extérieur,il a été brulé au lance flammes dans un wagon qui,théoriquement,le ramenait au camp.

Georges THIERRY d'ARGENLIEU est rentré vivant,et il est même venu à l'X,nous bizuter en 1945. Curieusement il a, comme moi,travaillé dans le verre,mais nous étions concurrents,lui à SAINT-GOBAIN,moi à B.S.N. - cela ne nous a nullement empêchés de nous voir souvent. Il est décédé d'une crise d'urémie en 1964.

BOULLOCHE X 34, de FLOSSENBÜRG est rentré vivant,mais blessé. Après sa carrière dans les Ponts,il s'est lançé dans la politique,a été Ministre,et est mort,en 1978 dans un accident d'avion,alors qu'il se rendait à un meeting politique,dans l'Est.

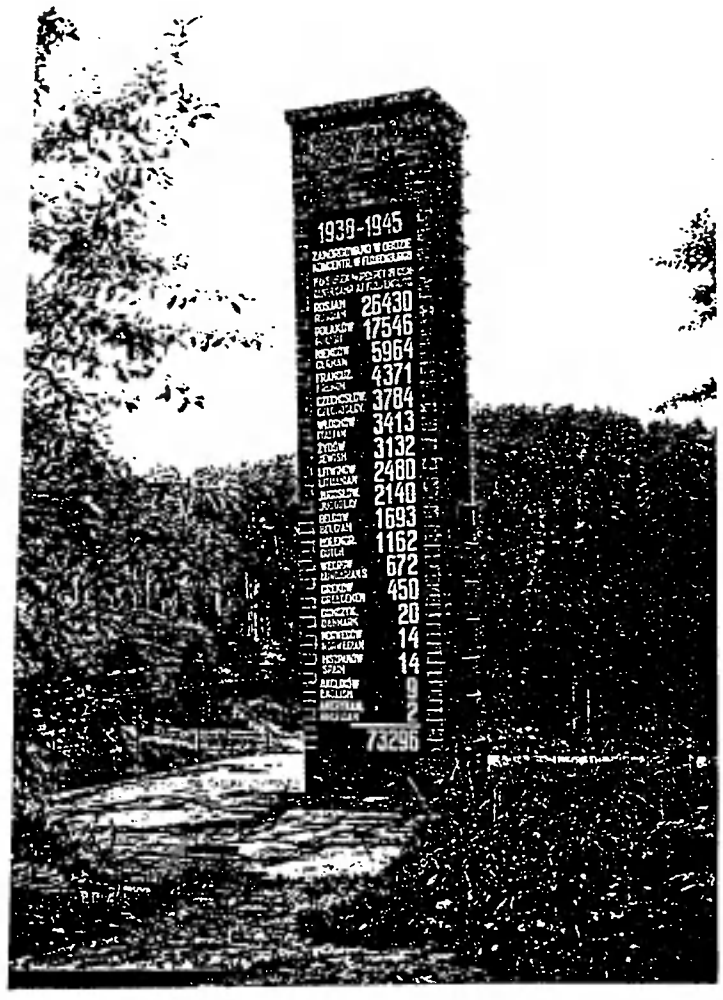
LEROGNON X 39,est rentré vivant,mais en très mauvaise santé. Il s'est soigné plusieurs années avant de faire sa carrière dans les Télécom Coloniaux,puis d'entrer chez THOMSON dont il fut un des Directeurs. Il s'est longtemps occupé du bureau des Carrières rue de Poitiers. Il est Président de l'Association des Anciens Déportés et

Familles de Disparus du Camp de FLOSSENBÜRG,dont je suis le Secrétaire Général.
Un autre X était au camp,mais je ne l'y ai pas connu. DOMENECH de la 38,qui a fait une remarquable résistance,et s'est fait piquer par la Police avec un ordre de Mission,signé par lui-même au nom de...CHAMBERGEOT.(1) DOMENECH est rentré mal en point du camp,et a fait plusieurs années de sana. On lui a conseillé de vivre en montagne et il a fait sa carrière à la S.N.C.F. à CHAMBERY.
RAYMOND a quitté la police à son retour,a tenu un café à PARIS,puis est parti se soigner sur la Côte d'Azur.
Alain LEGEAIS,un des médecins du revier qui a participé à mon extraction du convoi vers HERSBRUCK,a fait une brillante carrière de médecin militaire spécialisé dans la recherche médicale spatiale et a terminé Médecin Général Inspecteur. Il s'est aussi beaucoup occupé de la pathologie des Déportés. Il vient d'écrire ses aventures et il y a de quoi frémir lorsqu'on lit ce qui se passait à l'infirmerie du camp. Il a,à la demande des S.S. ranimé l'Amiral CANARIS le 9 avril 45,pour que celui-ci soit parfaitement conscient,malgré les tortures subies,pendant la pendaison des conjurés et en attendant la sienne,qui fut particulièrement horrible (il a été pendu à une corde à piano). LEGEAIS,veuf depuis quelques années vit près de PARIS,dans une maison de retraite fortement médicalisée
Jacques MICHELIN,l'autre médecin,(neveu du "grand" MICHELIN) survit depuis des années à un terrible cancer de la gorge et des cordes vocales.Eux deux et quelques autres médecins Français,ont moins souffert que nous,physiquement dans les camps,parce qu'ils étaient à l'abri,et qu'ils ne participaient pas aux travaux forçés.Mais,moralement et psychologiquement il leur était insupportable de ne pouvoir exercer leur sacerdoce (ils n'étaient admis que comme "pfleger" -infirmiers) et d'être contraints d'assister,voire de participer,à des opérations faites par des médecins S.S. le plus souvent ivres-morts,ou par des kapos qui ne possèdaient aucun diplôme médical.
Les 58 Français de KUSTRIN qui m'ont rejoint à TREBNITZ fin 44,ne sont plus que quatre. Ils se réunissent tous les ans depuis leur retour à RICHELIEU le second dimanche de Juin,et invitent traditionnellement le seul survivant des francophones qui les ont accueillis à TREBNITZ. J'y pars donc,samedi prochain avec mon épouse.

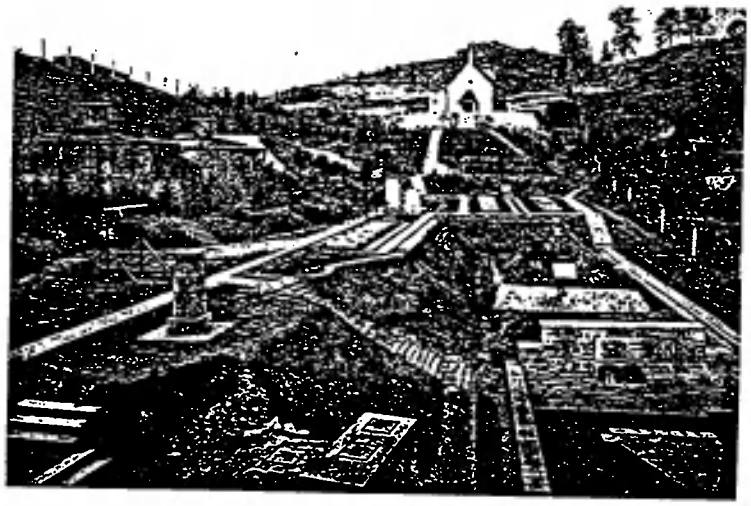
Et que devinrent nos gardiens,nos tortionnaires ? Sachez que 489 inculpés,en majorité S.S.,mais aussi des kapos, ayant sévi à FLOSSENBÜRG furent jugés par un Tribunal Allié,à DACHAU. Dix sept (seulement) furent condamnés à mort,et éxécutés. Onze furent condamnés à la détention à vie,quatorze à des peines allant de

(1) Rectification de Domenech : Dunabla !

10 à 30 ans de détention. Puis les tribunaux de R.F.A. se mirent à poursuivre l'oeuvre de dénazification,en se limitant,bien entendu aux seuls allemands. Sur 6 millions de personnes mises en cause,3 millions seulement furents jugées "coupables" et provoquèrent une enquête,les autres ne furent que suspectées.En 1987,1112 inculpations pour "crimes nazis" étaient encore en cours d'instruction. Parmi les inculpés : quelques responsables de FLOSSENBÜRG.



Flossenbürg : sur la cheminée du four crématoire, une plaque dénombrait le nombre de morts par nationalité : ces chiffres n'ont pas été confirmés par les recherches postérieures.



Sous la désignation de "Vallée de la Mort", les soubassements du camp ont été aménagés en site du Souvenir.

Chapelle dominant
la Vallée de la Mort

EPILOGUE

*****

En 1958,le Congrès International du Verre se tenant à MUNICH,j'y ai été en voiture,et ai consacré le week-end à un pèlerinage à FLOSSENBÜRG. J'ai facilement retrouvé le camp.Seules les baraques avaient disparu,brûlées par mesure sanitaire,peu de temps après la libération. Mais les soubassements en béton étaient toujours là,et en plein milieu de chaque base ,on voyait un bout de tuyau tordu qui avait servi à alimenter l'espèce de vasque dans laquelle près de 1000 hommes étaient censés se laver chaque matin. Les autorités commençaient à aménager le "Tal des Todes" où fut érigée une pyramide avec les cendres des brulés,une chapelle avec les restes de deux miradors,un cimetière et une allée d'honneur comportant une dalle par nationalité. Une plaque était apposée sur la cheminée du crématoire,indiquant le nombre de morts par nationalité,chiffres repris sur les vitraux de la chapelle accompagnés des Armes et Devises de chaque pays. Cette oeuvre s'est terminée en 1970,et,à chaque pèlerinage nous y faisons une marche silencieuse. Mais revenons à 1958. Quittant le camp,j'ai essayé de retrouver la route de CHAM,et de la Marche de la Mort. J'ai été très étonné d'y arriver assez aisément grâce à la simple lecture des noms des villages traversés. Mais parvenu à WETTERFELD,non loin de CHAM,j'étais perdu,et les Allemands n'étaient pas très coopératifs dans ma recherche. C'est un jeune qui en écoutant ma description de la ferme,de la famille, de la rivière où nous nous étions baignés,m'a dit : vous deviez être chez les BUCHER,je veux bien vous y conduire,si vous me ramenez à WETTERFELD,ensuite. Sitôt dit,sitôt fait,je reconnais la ferme et les fermiers qui ne me laissent pas rentrer et prétendent qu'il n'y a jamais eu de déportés chez eux. Au bout d'une heure,comme j'explique un détail d'aménagement qui a changé,c'est la fermière qui dit a son mari ; je crois que cet homme est vraiment venu chez nous,à cette époque là,mais il y avait tellement de réfugiés !!!!! Et je me fais vider.

En 1962,je décide un camarade de COGNAC,FERNAND,à venir avec moi,en voiture à FLOSSENBÜRG,et nous partons, avec nos épouses. Mais cette-fois ci,j'ai prévenu le Maire de la ville de WEIDEN,lui-même ancien déporté (complot du 20 juillet 44) et lui ai demandé de faire en sorte que je puisse visiter "MA" ferme. A notre arrivée à l'hotel de WEIDEN,le Maire vient prendre un café avec nous et me confirme que tout est en ordre pour le

lendemain,au Camp,et pour le surlendemain,chez les BUCHER. Effectivement,au camp,la porte est ouverte et un gardien nous salue bien bas. Le Drapeau Français flotte sur le mât qui fut,jadis,le gibet,et un autre drapeau a été mis en place dans la chapelle. La stèle des Français a été fleurie. C'est très émouvant. Le problème se corse lorsque j'ai la prétention de jeter un coup d'oeil à la carrière,exploitée maintenant par des civils,et où travaillent une trentaine d'ouvriers surveillés par un contremaître ou un chefaillon,installé dans un ancien mirador. La classique barrière allemande à rayures noires et jaunes barre l'accès,mais bien évidemment nous passons quand même,et,à la stupéfaction des ouvriers,FERNAND et moi visitons,émus,cette carrière où tant de camarades sont morts. Les ouvriers ont arrêté le travail et nous observent. Le contremaître leur hurle de reprendre le travail et finit par descendre de son mirador pour nous "engueuler". Malgré mes explications il soutient qu'il ignorait que cette carrière avait été exploitée par les S.S.,alors qu'il a,visiblement l'âge d'avoir fait la guerre. Il finit par caler,et nous tend la main,en prononçant l'habituel entschuldigung,et en nous autorisant à visiter. Inutile de dire que ni FERNAND ni moi,ne lui avons serré la main,qui est restée tendue,sous l'oeil plus ou moins goguenard des ouvriers...
Le lendemain à la ferme,changement à vue,par rapport à 1958.Dès l'arrivée de la voiture,les fermiers,en tenue du dimanche,nous accueillent au portail,et nous font maintes civilités avant de nous inviter dans la grande pièce commune à prendre une sérieuse collation,avec tartes et vin blanc. Le Maire avait bien fait les choses !!!!! Le fermier consent à m'expliquer que,à l'époque,on leur avait signalé qu'il y avait des camps de délinquants dans la région,et que ceux qui portaient un uniforme rayé étaient particulièrement dangereux. Il nous avait pris pour des "bandits".Nous n'avons pas relevé le propos,mais il faut savoir qu'à l'intérieur des frontières de l'Allemagne de 1939, il y avait 13 grands camps de concentration,dont dépendaient,dès 1943 plus de 1150 kommandos. Quel allemand pouvait ignorer cela ? et qui pouvait prétendre ignorer ce qui se passait dans les camps et dans les kommandos,alors qu'à côté des kapos,détenus comme nous,il y avait des vorarbeiter civils allemands ?
Deux des fils étaient présents. Ils m'ont dit : nous nous rappelons très bien de vous et de votre ami - vous nous avez pris notre chambre - si vous voulez y monter un moment pour faire revivre vos souvenirs,allez-y. Et ils m'ont laissé y aller,seul. Quand je suis redescendu,ils m'ont donné deux photos grand format. L'une représente la ferme. L'autre est un montage qu'ils ont fait faire. De la fenêtre de leur chambre,ils avaient vu notre fuite en 45. Sur une photo prise de cette fenêtre,ils avaient traçé en pointillé,l'itinéraire emprunté par RAYMOND et moi,pour atteindre leur ferme (que de zig-zags bien observés par ces gosses !) et ils avaient fait faire une copie pour RAYMOND et moi. Bien sur, je garde précieusement ce souvenir assez émouvant.

Mes fonctions de Directeur Technique du Verre Plat,à B.S.N. m'amènent à beaucoup voyager,et,en particulier,à me rendre souvent en Allemagne où nous contrôlons une dizaine de verreries dont l'une est située à WEIDEN,à moins de 15 kilomètres de FLOSSENBÜRG. A chaque voyage,la voiture qui vient me chercher à l'aéroport de MUNICH ou de NUREMBERG,fait le détour,pour que je puisse passer un quart d'heure au camp,mais jamais un seul Ingénieur de l'usine ne m'a parlé du camp,ni manifesté l'intention de m'accompagner pour une courte visite. Pendant de nombreuses années,j'ai donc visité le camp,et assisté à l'évolution inévitable du site que d'aucuns voudraient transformer en station de sports d'hiver. Toute la "Vallée du Souvenir" subsiste. Miradors et barbelés électrifiés,crématoire et chapelle sont toujours là. Mais les soubassements de baraques ont été utilisés pour la construction de villas,et cela me gêne de voir des enfants jouer aux endroits où nous subissions les appels.

Je n'ai participé à aucun Pélérinage organisé par l'Association,car le nombre de visites que j'ai pu faire au camp,est bien supérieur à celui du plus fidèle des pélerins. Et je préfère être seul devant mes souvenirs.

En 1991,le pélerinage groupe une trentaine de personnes,et il est prévu que,pour la première fois,"ON" tentera de retrouver la Marche de la Mort. Seul problème : parmi les déportés inscrits,il n'y a aucun survivant de la Route de Cham. Comment retrouver les lieux dans ces conditions,et,surtout,comment expliquer aux familles de disparus ce qui s'est passé pendant ces trois jours d'avril 1945. Alors,FRANCOIS et moi,acceptons,au dernier moment de rejoindre le groupe .Dans un salon de l'Hotel à FLOSSENBÜRG devant le Maire et sa femme,je projette la cassette que j'ai montée à partir des films pris en 58 et en 62,et je raconte ma propre histoire..Deux de nos camarades,alsaciens,se chargent de traduire en simultané, mon commentaire à l'intention des allemands présents,qui semblent pétrifiés,mais m'apportent des précisions intéressantes du fait de leur connaissance des lieux et parce qu'ils ont entendu les histoires racontées par leurs parents ou grands-parents,qui n'étaient pas forcément Nazis ou S.S.. Au cours du repas qui suivit,le Maire me demanda copie de ma cassette,et de l'enregistrement audio fait par un camarade. Puis il offrira de nous aider à maintenir le "Souvenir". Il fait beaucoup pour l'entretien du Camp,et prend contact avec les Maires des autres communes situées le long de la route,pour faire entretenir tombes et Monuments. Et nous lui avons demandé de faire mettre des bornes le long des 87 kilomètres,pour jalonner notre itinéraire,comme l'on a jalonné,en FRANCE la Voie de la Liberté. Le fera-t'il ?

FRANCOIS et moi,avons ensuite pondu,photos à l'appui,un véritable guide,hameau par hameau,pour tous ceux qui veulent retrouver trace de cette Marche,et dès 1992,le

Pèlerinage en a suivi l'itinéraire. Le Pèlerinage 93,qui part en juillet prochain effectuera également ce trajet,avec nos commentaires enregistrés.
Lors de mon long exposé en 91,j'avais la gorge serrée,et quand j'ai parlé des camarades qui tombaient autour de moi,j'ai "lâché" bien involontairement,un fait qui m'est arrivé le second jour de la Marche. Un Français qui marchait quelques rangs devant moi,est tombé et est resté au sol. Il demandait qu'on l'aide à se relever prétendant qu'ensuite il retrouverait la force de marcher. Personne ne l'a aidé,et les déportés s'écartaient pour l'éviter. Quand je suis arrivé à sa hauteur,il a saisi le bas de mon pantalon pour s'accrocher,et je l'ai fait lâcher en frappant sa main avec mon pied. Quand il m'arrive de rêver,ce souvenir de lâcheté me hante. Lorsque j'ai raconté cela,il y eut un grand silence,et j'ai eu le soulagement d'entendre un camarade me dire : mais tu as fait ce que nous aurions tous fait,et il n'y avait rien d'autre à faire .Si tu t'étais baissé pour l'aider tu serais tombé,toi aussi,tu n'aurais pas pu te relever,et il y aurait eu un mort de plus. Et celui-là,CAILLE,s'il n'avait pas fait la route de CHAM,savait de quoi il parlait,car il avait passé trois mois à HERSBRUCK et avait fait une évacuation,presque aussi tragique que la notre. Cette absolution,venant 47 ans après les faits m'a fait d'autant plus de bien,qu'il y avait dans le groupe un autre déporté qui était resté au camp,parce que typhique,qui entendait pour la première fois mon histoire, qui,lui, est Père Jésuite et qui m'a aussi très gentiment dit : dors tranquille,tu ne pouvais rien faire d'autre,l'homme n'aurait certainement pas fait un pas de plus.....et toi non plus.

Finalement quel fut le bilan de la Todesmarsche ? Grâce aux archives américaines,aux informations recueillies sur place par les différents commandements alliés,on a pu lors du procès des responsables,établir une fourchette comprise entre 5700 et 7400 morts sur les 14793 qui ont quitté le camp le 20 avril. L'écart vient de ce que nul ne saura jamais combien de personnes ont été jetés dans les fosses communes,nul ne saura combien de corps ont été enterrés par des paysans qui trouvaient trace d'une éxécution en masse dans un champ,et qui avaient peur que les Alliés ne les tiennent pour responsables. Nul ne sait combien de déportés sont morts,parfois sans même savoir qu'ils étaient libérés,au pied d'un arbre où ils s'étaient effondrés. On ne comptabilise pas ceux qui sont morts après le 23 avril,dans un hopital allemand ou dans un hopital de campagne américain : le poète Robert DESNOS qui était au kommando de FLOHA est mort d'épuisement à TEREZIN,quinze jours après notre libération.
En gros,cela veut dire que à chaque heure de marche,il y avait 100 morts,soit plus de 1,5 mort chaque minute !!!!
Cela veut dire ausi qu'un homme mourait tous les 12 mètres.

Je voudrais vous dire pourquoi,en dehors de ma propre histoire,je détiens tellement d'informations sur le camp de FLOSSENBÜRG. Tout démarre en 58. Pour une banale opération de hernie,l'analyse sanguine préopératoire fait apparaître une anomalie techniquement inadmissible dans le corps humain. Donc on recommence plusieurs fois pour chercher l'erreur,et un médecin,qui savait que j'avais été déporté,finit par me demander si j'avais subi des piqûres expérimentales. Bien sur, cela nous est arrivé à tous,au camp,lors des séances d'entlausung (épouillage):tout le monde à poil sur la place d'appel,et,pendant que les vêtements sont soi-disant étuvés,douche joyeusement alternée glaciale/brulante,dans une salle préparée pour être une chambre à gaz (mais qui,d'après les médecins français n'a jamais fonctionné en tant que telle) puis à la sortie de la douche,piqûre que l'on cherche à éviter(mais cela ne marche pas toujours) et on touche de nouveaux vêtements au moins aussi sales que les précédents, et toujours aussi pouilleux,avec la corvée de recoudre les bandes d'immatriculation. J'ai été piqué deux fois seulement,mais avec quoi ? Même nos amis médecins ne le savent pas. On finira pas m'opérer,mais le médecin me conseille de voir le dispensaire des Déportés à PARIS. Depuis cette date,je suis,très militairement pris en charge par le Ministère des Anciens Combattants et,bien entendu,j'apprends l'existence des Amicales auxquelles je m'inscris,sans être,loin de là,un membre actif. C'est au moment de prendre ma retraite,en 82, que je tombe par hasard,sur LEROGNON,déjà Président de l'Amicale,qui me réquisitionne pour faire partie du conseil. Impossible de refuser,après l'aide que THIERRY et lui m'avaient apportée au camp. En 87 je deviens Secrétaire Général et suis chargé de la construction ,au Père LACHAISE (97° division) d'une Stèle à la Mémoire de nos camarades disparus. Cette stèle sera inaugurée au cours d'une cérémonie fort émouvante,présidée par Jean MATTEOLI,ancien déporté de NEUENGAMME alors Ministre,devenu depuis Président du Conseil Economique et Social. A peine avons nous savouré le succès de notre entreprise qu'un petit malin suggère que l'on fasse un annuaire des Français passés à FLOSSENBÜRG. Seuls,DACHAU et SACHSO ont publié il y a près de 20 ans un tel annuaire. La tâche m'en incombe et,depuis,j'amasse de la documentation. En particulier je dispose de livres très documentés que j'ai fait traduire en français à l'attention de nos adhérents, consacrés par des Historiens allemands Toni SIEGERT et Peter HEIGL,au seul Camp de FLOSSENBÜRG . J'ai une habilitation du Ministère de la Culture et une du Ministère des Anciens Combattants qui me permettent d'aller fouiller dans les archives,et j'entretiens une correspondance avec les Etats-Unis qui me permet d'obtenir copie des documents saisis au camp. Tout cela s'empile chez moi et j'ai lu ces documents,sans encore pouvoir rédiger un ouvrage,faute de temps. Car la partie principale consiste à retrouver les noms des Français et c'est seulement depuis quelques semaines que je dispose

d'un ordinateur,capable d'exploiter le travail de saisie de données que j'ai pu faire exécuter par deux thésards,sous la haute surveillance de Professeurs de Sorbonne spécialisés dans l'Histoire Contemporaine - Seconde Guerre Mondiale. En contre-partie j'ai du aller "plancher" à la Sorbonne ou dans des lycées ou collèges,mais le gros du travail de saisie est fait ; beaucoup de personnes le savent et je suis submergé de demandes de renseignements de familles (ou même du Ministère !) qui m'empêchent de travailler efficacement sur la partie historique de notre annuaire,et surtout sur la seconde phase qui n'est pas la moins importante. Que sont devenus les Français supposés survivants ? - 4319 Français sont passés par le camp - 575 ont été mutés vers d'autres camps. Sur les 3744 restant , 2071 (55 %) ont été enregistrés comme décédés jusqu'au 13 avril 45 ,date à laquelle les registres n'ont plus été tenus. Il faut y ajouter tous ceux dont, volontairement ou non les décès n'ont pas été enregistrés (et j'en connais personnellement trois,morts en mars 45).Il faut aussi ajouter les morts de la période 13 / 20 avril et tous ceux de la Marche de la Mort. Mais comment les retrouver ? Comment savoir ce que sont devenus les "mutés" ? Et comment savoir ce que sont devenus ceux qui ont regagné la FRANCE et qui,pour une raison ou une autre,ne se sont pas fait connaître à l'Association ? (Nous sommes un peu plus de 300 adhérents dont à peine 100 déportés). Malgré les Habilitations officielles,je me heurte aux règles de la C.N.I.L. (Commission Informatique et Liberté) à la décentralisation (les dossiers sont aux sièges des Régions ,civiles ou militaires et non plus au Ministère) et aussi au fait que les Associations sont gérées par des bénévoles dont le plus jeune a,par définition,passé 70 ans ce qui implique une lassitude et un manque de disponibilité bien compréhensibles. Et pourquoi remuer tout cela si longtemps après ? Les gouvernements successifs ne tiennent pas à ce que ces histoires viennent raviver des dissensions entre Français et Allemands et nous font comprendre qu'il faut mettre une sourdine. Mais on ne peut pas laisser dire ou écrire n'importe quoi par n'importe qui - d'où nos efforts pour faire connaître la ou les vérités et pour tenter de faire taire les révisionnistes qui sont,en réalité des falsificateurs de l'histoire.**Cette dernière expression qui clôt mon long laïus n'est pas de moi,mais d'un célèbre historien,ancien de BUCHENWALD qui préside aux travaux de la Commission Historique de la Seconde Guerre Mondiale.**

Robert DENERI

Chatenay-Malabry et Dinard

MAI 1993